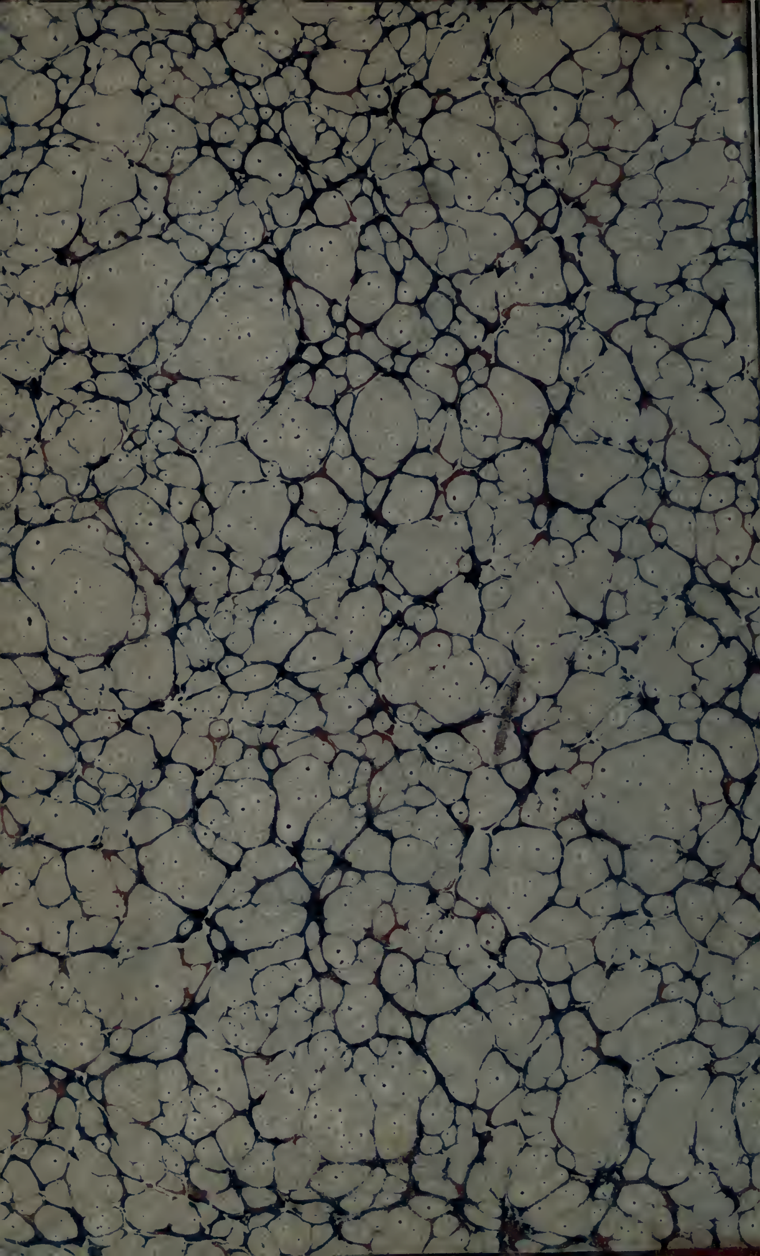
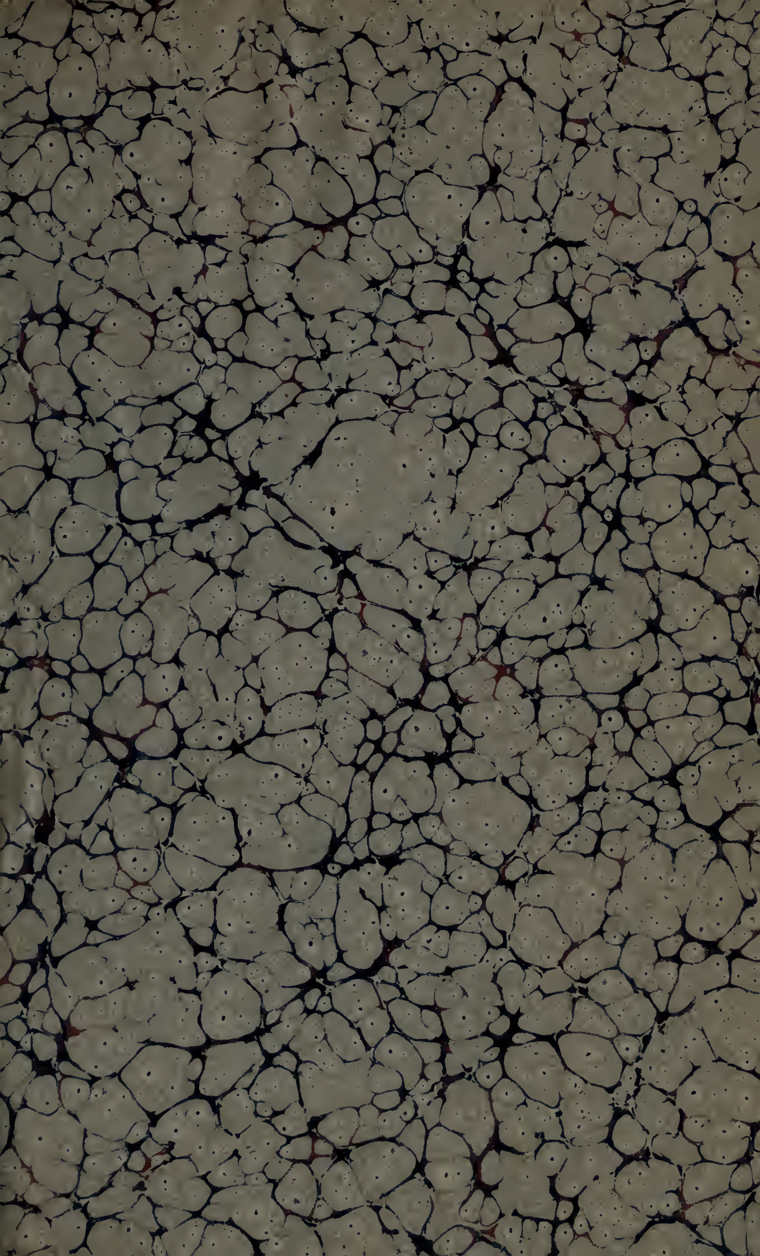




COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES MÉMOIRES DU DIABLE	2	vol.
CONFESSION GÉNÉRALE	2	—
LES DEUX CADAVRES	1	—
LES QUATRE SOEURS	1	—
AU JOUR LE JOUR	1	—
MARGUERITE. — LE MAITRE D'ÉCOLE	1	—
HUIT JOURS AU CHATEAU	1	—
LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS	1	—
SI JEUNESSE SAVAIT !... SI VIEILLESSE POUVAIT	2	—
LE PORT DE CRÉTEIL	1	—
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1	—
UN MALHEUR COMPLET	1	—
LE MAGNÉTISEUR	1	—
LA LIONNE	1	—
LA COMTESSE DE MONRION	1	—
LES DRAMES INCONNUS	4	—
LA MAISON Nº 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1	—
AVENTURES D'UN JEUNE CADET DE FAMILLE	1	—
AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1	—
OLIVIER DUHAMEL	1	—
LES FORGERONS	1	—
UN ÉTÉ A MEUDON	1	—
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2	—
UN RÊVE D'AMOUR	1	—
DIANE ET LOUISE	1	—
LES PRÉTENDUS	1	—
CONTES POUR LES ENFANTS	1	—
LES QUATRE ÉPOQUES	1	—
SATHANIEL	1	—
LE COMTE DE TOULOUSE	1	—
LE VICOMTE DE BÉZIERS	1	—
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET	2	—

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET

OU

LA CONSPIRATION DE LA ROUARIE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

— PREMIÈRE SÉRIE —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
—
1860



LES AVENTURES

DE SATURNIN FICHET

PROLOGUE

UNE HISTOIRE MYSTÉRIEUSE

I

Dans une petite rue qui va du cours Saint-Pierre au collége de Nantes, bien au delà du collége et à peu de distance du cimetière, s'élevait en 1787 une maison d'une médiocre apparence. Aucune des croisées de cette maison ne s'ouvrait sur la ruelle où elle était située ; seulement une petite porte bâtarde peinte en vert donnait entrée sur le jardin qui l'entourait. Ce jardin, clos de murs couverts entièrement de riches espaliers, se trouvait enclavé au milieu des champs, de façon que cette habitation était complétement à l'abri des regards des passants. L'intérieur en était remarquablement soigné. Le jardin, dessiné en parterre, renfermait les fleurs les plus à la mode à cette époque. La maison, couverte de treillages, sur lesquels couraient des jasmins, des clématites, des rosiers, était enveloppée de verdure, de fleurs et de par-

fums. On entrait au rez-de-chaussée par une porte vitrée à deux battants, qui éclairait jusqu'au fond un assez large couloir. A la droite du couloir se trouvait un petit salon parqueté et élégamment meublé. Après le salon se trouvait l'escalier qui conduisait au premier étage et à un second en mansardes. La gauche du couloir était divisée en une cuisine et une salle à manger : la cuisine en face de l'escalier, la salle à manger en face du salon. Le premier était divisé en deux chambres à coucher et en cabinets de toilette ; les mansardes avaient aussi trois pièces qui servaient au logement des domestiques de cette maison. Tout cela était petit, mais tenu avec un soin excessif ; partout les meubles étaient revêtus de leurs housses blanches ; les fenêtres tendues de toiles peintes en bergeries. Sur le petit escalier du perron, qui descendait de la porte d'entrée de la maison dans le jardin, on voyait à chaque marche des pots de faïence ventrus tous remplis de fleurs. Les compartiments des parterres étaient exactement dessinés avec des bordures de buis taillées avec une précision parfaite. Les allées, couvertes de sable de rivière, étaient irréprochablement ratissées. Les arbres fruitiers, les espaliers, correctement noués à leur feuillage, semblaient ne laisser dépasser ni une branche inutile ni une feuille vagabonde. Tout cet ensemble semblait annoncer la présence d'un habitant à l'esprit froid, précis, mathématique, que devait blesser également la moindre déviation à la ligne droite et à une vie régulière, un homme d'un âge avancé à la figure glaciale, aux manchettes soigneusement plissées ; bien brossé, bien coiffé, bien poudré, et aussi correctement vêtu que sa demeure était sévèrement alignée. Cependant si on eût pu, par une faveur spéciale, pénétrer souvent dans cette maison, on n'y eût jamais vu qu'une grande et belle jeune fille, d'une taille libre et hardie, au regard ferme et assuré, aux mouvements brusques et emportés, et à laquelle on n'eût pu supposer le goût d'un arrangement aussi symétrique que celui au milieu duquel elle vivait. Le jour où commence cette histoire, elle était assise sous un berceau de vignes et paraissait plongée dans une triste préoccupation. En suivant ce berceau de vignes on arrivait à une autre petite maison, enclavée dans le jardin, et qui n'avait qu'un rez-de-chaussée divisé en deux

pièces. C'était là que demeurait le jardinier, l'homme aux lignes droites. La première pièce de ce petit pavillon était à peu près complétement entourée de petites tablettes, toutes d'une égale largeur. Sur ces tablettes étaient disposées des sébiles en bois renfermant des graines et arrangées avec une parfaite symétrie. Sur le tranchant de ces planches, des clous, tous plantés à la même distance les uns des autres, tenaient suspendus par des ficelles de la même longueur des petits sacs de la même taille.

L'homme qui avait arrangé un pareil jardin et une pareille pièce devait être un homme implacable. L'excès de la régularité est un mauvais signe. Ce sont les esprits ainsi faits qui, comme Tarquin, abattent la tête des plus magnifiques fleurs, parce qu'elles dépassent un certain niveau. Que ces hommes aient jamais un pouvoir redoutable dans les mains, et ils abattront tout ce qui s'élève, que ce soient des fleurs ou des têtes.

Toutefois, à l'époque dont nous parlons, il n'était pas probable que Guillaume Poiré, c'était le nom du jardinier de cette maison, mît en pratique autrement que dans son jardin la manie d'alignement dont il était possédé.

Guillaume était retiré dans la seconde pièce de son petit pavillon, qui lui servait de chambre à coucher. Il était assis devant une table carrément posée devant lui, et causait avec une femme d'un âge mûr, d'une tenue et d'une propreté analogues à tout le reste de la maison.

— Non, non, lui disait-il en balançant la tête avec un mouvement aussi régulier que celui du pendule de son coucou, non, Marianne, je ne suis pas content.

— Cependant, répliqua celle-ci, vous n'avez plus à vous plaindre de rien; mademoiselle Marguerite ne cueille plus vos chères fleurs, ne marche plus sur vos plates-bandes, ne ravage plus vos corbeilles, ne prend plus vos fruits avant leur maturité.

— C'est juste, c'est juste, repartit Guillaume, mais le désordre qui n'est plus d'un coté s'est glissé d'un autre; il y a, voyez-vous, nombre de gens qui ne peuvent jamais marcher comme il faut dans toutes les choses de la vie; ainsi mademoiselle Marguerite se promène maintenant au milieu des allées; mais elle ne va pas droit dans sa conduite.

— Êtes-vous bien sûr de cela, monsieur Guillaume ?

— Oui, oui, reprit-il encore, elle a l'esprit tourné au mal, et puisqu'elle ne s'occupe pas de mon jardin pour le dévaliser, elle doit s'occuper d'autre chose.

— A vous entendre, fit Marianne, elle n'aurait donc pu se corriger de cette pétulance que vous lui avez tant reprochée et qui lui faisait détruire en un quart d'heure l'ouvrage que vous aviez tant de peine à faire en huit jours.

— On ne se corrige de ses fautes que pour deux sortes de personnes, repartit doctoralement le jardinier, pour ceux qu'on aime et pour ceux qu'on craint... Or, mademoiselle me déteste et ne me craint pas, elle ne s'est donc pas corrigée pour moi ; j'en conclus que, si elle ne ravage plus le jardin, c'est qu'elle a autre chose à faire.

— Et que voulez-vous qu'elle ait à faire dans cette maison d'où elle ne sort jamais et où son père ne vient la voir qu'une ou deux fois par semaine, et toujours le soir, à la nuit close ? Quand elle a lu, quand elle a brodé, quand elle s'est habillée et déshabillée deux ou trois fois dans la journée, à quoi voulez-vous que s'occupe la pauvre demoiselle ?

— C'est ce dont son père s'informera, s'il le juge convenable... Seulement, il m'a donné l'ordre formel de l'avertir de tout ce qui se passerait de nouveau ici, et je le ferai.

— Et que s'est-il passé de nouveau ?

— Vous l'apprendrez, Marianne, ou vous ne l'apprendrez pas, selon que monsieur le jugera convenable, mais je dirai ce que j'ai vu...

— Faites attention, monsieur Guillaume, dit la servante d'un ton aigre-doux, que je suis plus spécialement chargée de la surveillance de mademoiselle Marguerite, et que l'accuser ce serait m'accuser aussi, et dire que je permets qu'on fasse dans la maison des choses qui ne devraient pas être.

— Je ne réponds que du jardin, je ne parlerai que du jardin. Je ne suis pas allé inspecter vos parquets, examiner vos serrures, pour voir si on a marché deux au lieu d'un dans votre salon, pour m'assurer qu'on a ouvert des portes à l'heure où elles devaient être fermées...

— Prétendriez-vous dire, fit vivement la servante, que quelqu'un s'est introduit ici ?

— Je n'ai vu personne, reprit Guillaume, par conséquent

je ne dirai pas que j'ai vu quelqu'un, mais j'ai trouvé la porte qui donne sur les champs fermée au pêne, quand elle devait être fermée à double tour.

— C'est que vous avez oublié de tourner la clef.

— Je n'oublie jamais ce que je fais tous les soirs exactement. Je n'ai vu personne, reprit-il, mais j'ai reconnu dans mes allées le pied d'un homme posé à côté de celui de mademoiselle.

— C'était probablement celui de son père, qui est venu il y a trois jours.

— Par conséquent, il ne pouvait pas y être hier et avant-hier, puisque je ratisse mes allées tous les matins; d'ailleurs, il n'y avait pas à s'y tromper : le pied de mademoiselle a sept pouces trois lignes de long; le pied de monsieur Lemaître, le père de mademoiselle, a dix pouces un quart de long sur trois pouces neuf lignes de large, et le pied en question n'a que huit pouces sur trois.

— Eh bien! dit la servante, c'est probablement le mien, car je me suis promenée avec mademoiselle dans le jardin.

Le jardinier laissa échapper un petit rire âcre et dédaigneux, en jetant un regard sur le pied de la servante, puis il reprit :

— Je n'ai pas mesuré votre pied, Marianne, seulement je sais qu'il est aussi large que long, et celui que j'ai découvert était mince, étroit et cambré, car il n'y avait que la pointe et le talon du soulier qui avaient marqué par terre.

— C'est donc à dire que vous accusez mademoiselle de recevoir des visites secrètes...

— Eh! eh! fit Guillaume.

— Des visites d'amoureux, peut-être?

— Eh! eh! reprit le jardinier.

— Et vous ajouterez sans doute que c'est moi qui les protége?

— J'ai suivi les pas jusqu'au pied du perron de la maison. Sont-ils entrés, ne sont-ils pas entrés, je n'en sais rien, ça ne me regarde pas.

— Vous êtes un visionnaire, dit Marianne, et par dessus le marché un méchant homme. Vous connaissez M. Lemaître, jamais il ne gronde, jamais il ne se fâche pour tout ce qui concerne l'intérieur de la maison; mais vous vous rap-

pelez dans quelle fureur il est entré le jour où je lui ai dit que j'avais cru apercevoir la figure d'un homme par dessus le mur du jardin. Il ne se connaissait plus et ne parlait rien moins que de tirer des coups de fusil aux curieux. Il voulait abandonner la maison, et je ne parvins à le calmer qu'en lui disant que la figure que j'avais vue n'était que celle d'un petit polisson de dix à douze ans.

— Et vous avez menti, Marianne, car c'était la figure d'un beau jeune homme de vingt-cinq ans, avec de beaux yeux bleus, des sourcils noirs et des cheveux blonds sans poudre... Je le connais... et...

— Vous l'aviez donc vu? fit vivement Marianne, qui ne remarqua pas l'air de menace avec lequel Guillaume avait dit ce mot : Je le connais.

— Cinq ou six fois, répondit Poiré.

— Et vous n'en avez rien dit à monsieur?...

— Je ne réponds que de ce qui se fait dans le jardin, le dehors ne me regarde pas, et le beau jeune homme était de l'autre côté du mur.

— Eh bien!... avant d'avertir monsieur, laissez-moi parler de cela à mademoiselle Marguerite.

— Comme vous voudrez; mais je dirai à monsieur que vous en avez prévenu sa fille.

— Vous voulez donc me faire chasser?

— Pas du tout. Mais je dirai ce qui est, ni plus ni moins.

— Eh bien! dit Marianne, je n'en parlerai pas à mademoiselle. Seulement, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites avoir vu? Ces pas que vous avez suivis jusqu'au perron de la porte de la maison, d'où venaient-ils?

— De la petite porte qui ouvre sur les champs.

Les deux interlocuteurs furent tout à coup interrompus par la voix de Marguerite qui appelait Marianne.

La servante quitta précipitamment le pavillon du jardinier et rencontra sa jeune maîtresse qui venait à elle et qui lui dit :

— Dépêchez-vous, Marianne, mon père soupe ce soir avec moi.

M. Lemaître, qui accompagnait sa fille, répondit par un signe imperceptible à la révérence que lui fit Marianne et

continua à marcher en s'appuyant sur le bras de Marguerite.

M. Lemaître était un homme de cinquante ans, d'une pâleur et d'une maigreur excessives; ses sourcils noirs et crépus dominaient des yeux gris et profondément enfoncés dans leur orbite; son nez busqué et son menton proéminent lui donnaient l'aspect d'un oiseau de proie; ses lèvres minces et blanches ajoutaient à l'air de froide cruauté répandu sur son visage. M. Lemaître était chauve, et, contre l'habitude de l'époque, il ne portait point de perruque; il était d'une taille élevée et paraissait d'une force athlétique. Son costume était exactement noir.

Marguerite, sa fille, avait tous les traits de son père : le nez busqué, le front élevé, l'œil gris, les sourcils proéminents, la taille haute, l'allure dégagée et puissante; seulement elle avait ce qu'on pourrait appeler les qualités des défauts de son père. Ce qui chez lui arrivait à la caricature et à la laideur, s'arrêtait chez elle à la correction et à la beauté.

Le père était laid et avait la mine féroce; la fille était belle et avait l'air résolu.

A peine Mariane les eut-elle quittés, qu'ils s'assirent sur un banc de pierre placé sous la tonnelle où aboutissait le berceau dont nous avons parlé.

— Encore quelques jours de patience, dit M. Lemaître à sa fille, et tu quitteras cette maison.... Nous quitterons la France...

— Quitter la France, mon père! et pourquoi? dit vivement Marguerite.

— Ma fille, je n'aime pas les questions. Tout ce que je puis dire, je le dis, vous le savez; ce n'est donc pas la peine de m'interroger lorsque je ne veux pas ou ne puis pas vous répondre... Nous quitterons la France, il le faut!

— Pour vivre comme vous me faites vivre, dit amèrement Marguerite, j'aime autant rester dans mon pays que d'aller mourir ailleurs.

— C'est qu'ailleurs, dit M. Lemaître, ce ne sera plus pour vous la solitude; nous aurons une riche maison; vous aurez des amies, des compagnes, et s'il se présente quelqu'un qui vous convienne, je suis assez riche pour en faire votre mari,

soit qu'il ait une grande fortune, soit qu'il en manque absolument.

— Mais, dit doucement Marguerite, tout cela ne peut-il se faire en France ?

M. Lemaître regarda sa fille d'un air sévère; elle baissa les yeux; il l'examina quelque temps avec curiosité, et reprit enfin :

— Voilà trois mois que je vous ai fait sortir du couvent des Carmélites d'Everon, où vous avez été éfevée. En vous conduisant ici, je vous ai dit que nous quitterions bientôt la France; cela n'a pas paru vous contrarier alors; et, durant tout le premier mois de votre séjour dans cette maison, il ne s'est pas passé un seul des jours où je suis venu vous voir, sans que vous disiez vingt fois : « Quand partons-nous ? »

Marguerite ne répondit pas.

— Comment se fait-il, continua M. Lemaître en observant sa fille, que, depuis ce temps, vous vous soyez éprise d'un grand amour pour votre pays ? Ce ne sont ni les plaisirs ni les distractions que vous avez trouvés dans cette maison qui vous en font chérir le séjour... Il y a donc une autre cause à cette passion subite pour la France.

Marguerite ne répondit pas encore. Son père ne la quittait pas des yeux, et reprit plus sévèrement :

— Qu'y a-t-il ?... Pourriez-vous me le dire ?

— Rien, mon père, reprit Marguerite d'un ton résolu. On s'habitue à tout, même à l'ennui. J'étais habituée à celui de cette maison, et j'ai peur de le changer pour un autre.

— Est-ce ainsi que vous répondez à la tendresse de votre père ? fit M. Lemaître; est-ce ainsi que vous récompensez dix-huit ans de tendresse, d'inquiétudes, de travaux et de privations ?... et pourquoi, mon Dieu ! pour vous rendre heureuse, pour vous assurer un riche et brillant avenir ?

— Pardonnez-moi, mon père, dit Marguerite avec effusion, mais ce que je sais de mon existence est si étrange et ressemble si peu à la vie des autres jeunes filles que j'ai toujours peur de l'avenir que vous me promettez. Lorsque j'avais six ans, je vivais chez une pauvre paysanne de Guérande qui m'appelait sa fille et que je croyais ma mère. J'étais heureuse : j'avais la liberté de courir et de jouer. Un jour, vous êtes venu; vous m'avez dit : « Tu es ma fille. »

Vous avez payé la pauvre paysanne, qui m'a avoué en pleurant qu'elle n'était que ma nourrice, et vous m'avez emmenée dans une belle voiture Alors vous m'avez dit que je n'étais pas une pauvre paysanne, que j'allais entrer dans un couvent, où je serais élevée comme une demoiselle destinée à une grande fortune...

— Ne vous ai-je pas tenu parole?

— Oui, sans doute. Mais les jeunes filles élevées avec moi voyaient souvent leurs mères ou leurs frères; leurs parents, leurs amis même, venaient les visiter. Les jours de fête, elles allaient dans leurs familles et rapportaient de charmants souvenirs de leur sortie. Durant douze ans que je suis restée chez les dames d'Evron, je vous ai vu quatre fois, mon père, et encore n'était-ce pas aux jours où l'on ne manquait jamais de venir voir mes compagnes; jamais au jour de ma fête, jamais au premier jour de l'an, jamais aux jours où on distribuait les prix aux élèves studieuses. Enfin, mon père, dit Marguerite en pleurant, j'ai été deux fois malade à la mort, et vous n'êtes pas venu.

— C'est juste, fit M. Lemaître, à qui les reproches de sa fille semblaient percer le cœur; c'est juste; mais il n'en sera plus ainsi à l'avenir.

— Le sais-je? dit vivement Marguerite: je voulais me faire religieuse, j'étais décidée à ne jamais connaître ce monde d'où je me sentais exilée; vous n'avez pas voulu, vous êtes venu me chercher; vous m'avez arrachée à des habitudes auxquelles je m'étais enfin pliée, à une vie dont j'avais accepté la monotonie, à des amitiés dont quelques-unes étaient sincères... Vous m'avez dit alors: « A ton tour » tu connaîtras le monde et tu y seras heureuse, » et après cette promesse, vous m'avez amenée dans cette maison, où vous m'avez laissée seule entre un domestique et une servante, et dont vous ne m'avez pas encore permis de franchir l'enceinte.

Le père souffrait horriblement des reproches de sa fille; mais il sut se contenir encore et répondit d'un ton presque suppliant:

— Quelques jours de patience, Marguerite, quelques jours seulement.... Une semaine ne se passera pas sans que tu quittes cette maison, et quand tu l'auras quittée, je le jure,

mon enfant, il n'est demoiselle, si noble et si riche qu'elle soit, qui puisse envier l'existence que je te donnerai.

— Eh bien, mon père, celle que je mène me convient, dit Marguerite avec insistance; laissez-moi m'y arrêter.... laissez-moi vivre et mourir ici, je ne veux pas aller plus loin....

— Marguerite! fit M. Lemaître d'une voix si menacante que la jeune fille tressaillit.

— Mais pourquoi, reprit-elle avec une impatience mal contrainte, ne pas me dire vos projets; ne pas me dire qui je suis, qui vous êtes? Car enfin, vous dites que vous êtes mon père... mais jamais personne...

La jeune fille s'interrompit elle-même en rencontrant le regard terrible et désespéré que son père attachait sur elle.

— Le jour où vous serez coupable ou infâme, Marguerite, lui dit-il, le jour où, après avoir manqué au respect, à l'obéissance, à l'amour que vous devez à votre père, vous aurez manqué aux plus saintes lois de l'honneur; ce jour-là je répondrai à vos questions, et ce sera votre châtiment... Entrez dans la maison, je ne souperai pas ce soir avec vous; dans trois jours je viendrai vous chercher, dans trois jours nous partirons....

Marguerite se leva, salua son père et s'éloigna. Ah! si elle avait pu le voir lorsqu'il fut seul, la froide répulsion qu'elle éprouvait pour lui se fût sans doute changée en tendresse ou du moins en pitié. A peine avait-elle disparu, que M. Lemaître, appuyant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, se laissa aller à pleurer avec de profonds gémissements.

— Oh! murmura-t-il avec désespoir; rien, rien, pas même la tendresse de ma fille!

Et ses doigts, crispés par la douleur, semblaient vouloir briser sa tête. Il resta ainsi près d'une demi-heure, pleurant, gémissant, se tordant les mains.

La nuit vint enfin; il se calma et se leva en disant tout haut :

— Encore trois jours, et je serai libre!

En ce moment son regard était triomphant, car il semblait voir dans cette liberté prochaine la réalisation d'espérances depuis longtemps contenues, et parmi lesquelles il compre-

nait sans doute l'affection de Marguerite, car il se tourna vers la chambre où elle s'était retirée, et dit encore tout haut :

— Elle m'aimera alors.

Puis il s'éloigna et gagna rapidement la petite porte du jardin qui ouvrait sur la campagne. Arrivé là, il trouva Guillaume Poiré qui se tenait devant la porte, et qui, au lieu de se ranger pour le laisser passer, resta immobile en face de lui.

— Qu'y a-t-il, Guillaume? lui demanda M. Lemaître.

— Il y a du nouveau, répartit le jardinier.

Tout aussitôt il gagna d'un pas mesuré son petit pavillon; M. Lemaître l'y suivit, et tous deux s'y enfermèrent.

II

La nuit était profonde; onze heures venaient de sonner à la chapelle du couvent des Oratoriens, situé à peu de distance de la maison de Marguerite. Une clef tourna dans la serrure de la petite porte, qui s'ouvrit, et un jeune homme, enveloppé d'un long manteau, pénétra furtivement dans le jardin, Il s'avança en homme qui connaît parfaitement l'endroit où il se trouve, et marcha vers la petite tonnelle où M. Lemaître et sa fille avaient eu l'entretien que nous avons rapporté plus haut.

Marguerite s'y trouvait.

Elle était sur le banc de gierre, et ne bougea pas au moment où le jeune homme s'approcha; il appela doucement: Marguerite lui tendit la main en lui faisant signe de s'asseoir près d'elle, mais elle ne lui répondit pas. Elle pleurait.

— Qu'avez-vous donc, ma belle Marguerite? lui dit le jeune homme, et pourquoi ces larmes? Suis-je donc venu trop tard, comme j'ai fait il y a quelques jours, et me faudra-t-il encore implorer mon pardon pendant près d'une heure?

— Vous n'êtes pas venu trop tard, Césaire, et peut-être eût-il mieux valu que vous ne vinssiez pas du tout.

— La supposition est peu flatteuse, ma belle Marguerite; il n'y a guère que l'homme qui ennuie qui fait bien de ne pas venir auprès de la femme qu'il aime.

— Vous ai-je dit cela, Césaire? et ne comprenez-vous pas que c'est peut-être parce que votre présence me plaît trop que j'y trouve le motif d'un chagrin?

— Expliquez-moi cela, Marguerite, dit le jeune homme d'un ton légèrement fat; ma présence vous plaît et ma présence vous fait du chagrin?

— Césaire, reprit la jeune femme en éclatant en larmes, je pars dans trois jours; mon père m'emmène, nous quittons la France.

— Ah çà, dit le jeune homme, qu'est-ce que c'est donc que ce père-là? ne peut-on le voir, ne peut-on lui parler, ne peut-on lui faire entendre raison?

— Ne parlez pas ainsi, fit Marguerite avec épouvante et comme si elle eût craint que le bruit des paroles de son amant n'arrivât jusqu'à son père, ne parlez pas ainsi! Le jour où pour la première fois je vous aperçus regardant par dessus le mur du jardin, quelqu'un dit à mon père qu'on avait vu un homme dont le regard aurait pu pénétrer jusqu'à moi, et ce furent alors des menaces qui me firent frémir. Mon père vous tuerait, Césaire!

— D'abord, mon enfant, dit l'amant, on ne tue pas un gentilhomme qui s'appelle le comte de Perbruck, sans y regarder à deux fois. Et puis, qu'on soit gentilhomme ou manant, quand on a vingt-trois ans, quelque beauté, beaucoup de fortune, assez d'adresse pour avoir tiré l'épée avec Saint-Georges, assez de force pour avoir disputé le prix de la lutte à des paysans bretons à la fête de Pornick, on n'a aucune envie de mourir, on ne se jaisse pas tuer comme un poulet, à moins qu'on ne vous assassine à bout portant, au coin d'un bois!... Et nous sommes en rase campagne.

— Vous riez toujours, Césaire.

— C'est que vos craintes sont ridicules, ma belle Marguerite.

— Mais, dit la jeune fille, d'un ton désolé, je pars dans trois jours,

— C'est juste mon affaire; vous partez dans trois jours mais point avec monsieur votre père; vous partez avec moi.

— Avec vous! fit Marguerite avec terreur, quitter mon père!...

— D'abord, ma chère, fit le comte en l'interrompant, avant d'écouter toutes les choses raisonnables et justes que toute autre jeune fille pourrait me dire à votre place, je voudrais bien savoir si ce monsieur est véritablement votre père. Vous m'avez dit qu'il s'appelait M. Lemaître; j'ai fait chercher dans toute la ville de Nantes tous les Lemaître existants, je les ai tous vus, et pas un ne répond au signalement que vous m'avez donné de votre prétendu père. Les uns sont trop vieux, les autres sont trop jeunes : quant à ceux dont l'âge roulerait aux abords de cinquante ans, en deçà et au delà, ce sont tous gens dont la figure n'a rien de triste, de grave et de mystérieux; ce sont pour la plupart de bons petits bourgeois, enfoncés jusqu'au menton derrière leur comptoir, et que j'ai fait espionner d'assez près pour être assuré qu'ils n'ont ni petite maison inconnue ni fille mystérieusement cachée.

— C'est étrange! murmura tout bas Marguerite.

— J'ai fait plus, reprit le comte, j'ai fait écrire par une de mes tantes, qui a des rapports de béguinerie avec toute la France, à la supérieure d'Evron, avec qui elle a été fort liée d'amitié dans sa jeunesse, et où vous avez dû connaître mademoiselle de Paradèze; elle a demandé ce que l'on savait et ce que l'on pensait au couvent de mademoiselle Lemaître et de son père. Voici ce qui nous a été répondu :

« Mademoiselle Lemaître a été amenée à Evron en janvier 1775 par un homme à figure patibulaire qui la présenta comme sa fille. Cet homme dit s'appeler Lemaître, négociant à Hambourg, et voyageant la plupart du temps pour les affaires de son commerce. Il désirait, nous dit-il, que sa fille reçût la meilleure éducation, et pour preuve de ses intentions, il nous a déposé entre les mains une somme de quinze mille livres. Depuis lors, nous ne l'avons revu qu'à de très-rares intervalles et pour de très-courts instants. Il y a trois mois, il est venu chercher sa fille, et sans demander compte de j'emploi de la somme qu'il avait déposée. On lui a rendu sa fille, et au bout d'une heure il a quitté je couvent,

après avoir fait donation à la communauté d'un très-beau christ en argent et d'un travail achevé. »

Voilà tout ce que je sais d'Evron.

— A ce compte, dit Marguerite, mon père serait étranger, et nous partirions pour l'Allemagne.

— Attendez un peu, reprit le comte de Perbruck, ce n'est pas tout; je suis allé à Guérande; j'ai fini par découvrir la bonne femme qui vous a nourrie, et voici ce qu'elle m'a raconté :

« Un soir que j'étais seule dans ma chaumière, pleurant près du cadavre de mon enfant mort le martin, un homme entra portant un petit berceau sous son manteau. D'où savait-il que j'avais perdu mon fils? Je l'ignore. D'où savait-il que je cherchais un nourrisson? Je ne le sais pas davantage; mais je me rappelle qu'il posa son berceau sur mes genoux, en me disant :

» — Voici une fille que Dieu vous envoie pour vous consoler; nourrissez-la, élevez-la et vous serez richement récompensée de vos soins.

» Et en même temps il posa sur le bahut un gros sac d'écus; il y en avait pour deux milles livres.

» Je n'avais pas eu le temps de me reconnaître et de répondre à cet étranger, qu'il avait décroché du mur une petite image représentant la sainte Vierge et qu'il m'avait dit :

» — Je m'appelle Dumont, et le jour où je reviendrai vous redemander cette enfant, je vous rapporterai cette image.

» Six ans après, monsieur, jour pour jour, il m'a rapporté l'image et il a emmené Marguerite; et comme je disais à ce monsieur que je voulais savoir ce que deviendrait la pauvre petite, il me répondit :

» — Dès que je serai arrivé à Savenay, où je demeure, je vous écrirai pour vous donner de ses nouvelles. »

— Mon père, reprit Marguerite, ne peut-il avoir été forcé de changer de résidence et de nom?

— Pardon, dit Césaire, c'est qu'à Savenay, ou je suis allé aussi, il n'y a jamais eu de Dumont, et qu'à Hambourg, où j'ai fait écrire, il n'y a jamais eu de Lemaître. Il faut bien vous y résigner, ma belle Marguerite, mais vous avez le père le plus suspect du monde.

Marguerite fit un long soupir; elle était forcée de convenir que M. de Perbruck avait raison. Ce n'était pas à vrai dire la tendresse qu'elle avait pour son père qui lui donnait cette tristesse, elle était surtout chagrine de comprendre que l'appui sur lequel elle comptait contre elle-même lui manquait absolument. Si M. de Perbruck eût découvert que M. Lemaître était un riche négociant qui se cachait, mais qui, une fois de retour dans son pays, assurerait à sa fille une existence honorable, il est probable qu'ejle eût mieux résisté aux pressantes sollicitations de Césaire. Mais non-seulement Marguerite n'éprouvait pas pour son père cette affection qui naît des soins assidus donnés à notre enfance, elle avait de plus contre lui une secrète défiance.

Certaines paroles échappées aux colères de Lemaître avaient paru inexplicables à Marguerite. Ce jour-là même elle avait longuement réfléchi à la menace qu'il lui avait faite, et dans laquelle il avait si formellement déclaré que la révélation de son secret serait le plus cruel châtiment qu'il pût infliger à sa fille coupable. La conséquence naturelle de ces paroles était que son père était sans doute quelque grand criminel, et ce que venait de lui dire Perbruck confirmait pleinement ce soupçon.

Il ne faut donc pas s'étonner si Marguerite se décida, trop légèrement peut-être, à confier sa vie et son honneur à l'homme qu'elle aimait, plutôt qu'à celui qui se disait son père; elle n'avait pas la conscience de cet honneur de la famille qu'un cœur élevé respecte encore, lorsqu'il est prêt à sacrifier le sien propre. Cependant elle reprit :

— Je ne sais quel motif a pu forcer mon père à agir comme il l'a fait, mais le soin qu'il prend de me donner tout ce qui peut me plaire....

— Excepté la liberté....

— La crainte qu'il m'a cent fois montrée de me voir découverte, sa colère à la seule pensée que je pourrais trahir mes devoirs, tout cela me montre....

— Que c'est un jaloux.

— Que voulez-vous dire? fit Marguerite avec surprise.

— Ma chère belle, dit Césaire en se penchant vers Marguerite, il y a des choses que votre innocence devrait ignorer encore longtemps, mais qu'il faut bien vous apprendre

dans votre intérêt et peut-être pour votre salut Il y a des hommes qui pensent que l'argent est la puissance avec laquelle on ne se passe de toutes les autres (et ces hommes-là n'ont pas toujours tort); ils n'ont ni jeunesse, ni beauté, ni rang, et veulent avoir tous les plaisirs que donnent ces brillants avantages. Supposez, par exemple, que M. Lemaître ne soit pas votre père, qu'il vous ait enlevée à votre famille; supposez encore qu'après vous avoir fait élever comme une duchesse, il vous emmène en pays étrangers et que là, une fois qu'il vous tiendra hors de toute protection, il vous dise : Ma belle enfant, il faut changer de titre; vous n'êtes pas ma fille, mais vous serez ma femme....

— Impossible! dit Marguerite avec épouvante.

— Allons plus loin : supposez que ce monsieur ne veuile même pas vous honorer du titre de son épouse légitime, et qu'il vous force....

— Horreur! fit Marguerite.

— A qui en appellerez-vous en pays étranger, seule, abandonnée, sans asile?...

— Mais en France même, dit Marguerite, à qui pourrais-je en appeler?

— A qui, Marguerite?..... Vous m'oubliez donc, ma belle?

— Mais vous êtes noble, riche.

— Sont-ce là des défauts?

— Vous ne voudrez pas, vous, épouser une pauvre fille inconnue.

— Est-ce que cela se demande, Marguerite? Nous autres gens bien élevés, nous épousons toujours, d'une façon ou d'autre.

— Me le jurez-vous, Césaire? fit Marguerite, à qui son désespoir parlait trop haut pour qu'elle comprît l'impertinence de la réponse de Césaire.

— Je vous en fais le serment, répartit celui-ci.

— Sauvez-moi donc, protégez-moi, fit Marguerite.

— Je suis tout à vous : votre père vous a dit que dans trois jours vous quitteriez cette maison. Eh bien! pendant la seconde nuit, à pertir de celle-ci, tenez-vous prête. Une chaise nous attendra sur la route qui est au bout du champ sur lequel ouvre la petite porte du jardin. En cinq minutes

nous y serons, et deux heures après je vous aurai conduit dans mon château de Vinchon.

— Près de votre mère ?

— Près de ma mère, assurément.

— Je serai donc comtesse de Perbruck ?

— Vous serez tout ce qu'il vous plaira : quand on est belle comme vous, on peut aspirer à tout, même à un trône.

A quoi bon raconter ce que se dirent les deux amants, après avoir ainsi arrêté le plan de leur fuite ?

Voyons seulement comment le comte Perbruck s'en expliquait le matin de cette nuit.

Il était chez lui, dans un de ces riches hôtels qui longent le cours Saint-Pierre. Le marquis de Perbruck, son père, lui avait réservé une aile de cette vaste habitation, dont il accupait le principal corps de logis. L'autre aile venait d'être disposée d'une façon magnifique et attendait de nouveaux hôtes.

Césaire de Perbruck était entre les mains de son valet de chambre, et devant lui se tenait debout un homme de piètre mine, dont nous aurons plus tard l'occasion de faire le portrait.

— Eh bien ! monsieur Fichet, disait le jeune comte, quand m'apporterez-vous les cinq cents louis que je vous ai fait demander par mon valet de chambre ?

— Cinq cents louis et moi, monsieur le comte, répondit le maigre personnage, nous n'avons jamais passé par la même porte.

— Vous oubliez que vous êtes passé par celle-ci avec mille louis que je vous ai rendus pour quinze mille livres que vous m'aviez prêtées un an avant.

— Cet argent n'était pas à moi, monsieur le comte.

— C'est ce que vous dites tous : l'argent vous vient toujours d'un ami de l'ami d'un de vos amis, qui vous le prête, de façon qu'en laissant à chacune des mains l'intérêt légal au denier vingt, l'argent arrive au malheureux emprunteur tellement écorné, qu'il ne le reçoit guère qu'au denier six. Vous savez que je connais vos façons de procéder ; j'y suis fait. Je me laisse écorcher sans crier, mais je ne veux pas qu'on m'ennuie.

Fichet ne répondit pas; il tourna son chapeau entre ses mains et reprit :

— Monsieur le comte a donc fait quelque grosse perte au jeu ?

— Si ce malheur me fût arrivé, monsieur Fichet, je ne me serais pas exposé aux délais de vos pareils, j'aurais dit la chose à mon père, qui se serait mis fort en colère, mais qui m'eût donné un bon sur monsieur votre frère, son intendant.

— Que ne vous adressez-vous à lui ? Il a des fonds.

— Pardon, monsieur Fichet; mais monsieur votre frère est un fort honnête homme, du moins passe-t-il pour tel, et il n'est pas un homme à me prêter l'argent de mon père à gros intérêts; d'ailleurs, il est à Paris.

— Mon frère est riche, dit Fichet d'un ton âcre et mécontent.

— Votre frère possède avec vous de moitié une ferme que vous faites valoir à grand profit, je le sais. Tenez, monsieur Fichet, ne vous imaginez pas, je vous prie, que je ne sache pas parfaitement que cinq cents louis à vous empruntés m'en coûteront sept cents; que si je ne vous les rembourse pas dans trois mois, ils m'en coûteront mille, et trois mois après quinze cents, et ainsi de suite; de façon qu'en dix ans, si je vous laissais faire, je vous devrais quelque vingt mille louis ou plus. Vous êtes un fripon.

— Monsieur le comte... dit Fichet en se levant.

— Mais j'ai besoin de vous, j'accepte votre façon d'être. Finissons-en; jamais je ne vous ai trouvé si récalcitrant.

Fichet avait probablement quelque motif pour faire tant de façons, car il reprit de son air le plus patelin :

— Et moi, monsieur le comte, je ne vous ai jamais vu si peu confiant. La personne qui me donne son argent à placer est une personne pieuse et qui veut connaître l'emploi qu'on fait de ses fonds.

— Eh bien! dit le comte en tendant son pied à son valet de chambre pour se faire chausser, vous lui direz que c'est pour faire une fondation pieuse.

— En faveur de quelque vierge immaculée ?

— Voyez le drôle! dit le comte en riant. Tu as deviné juste.

— Comment ! dit Fichet, une maîtresse la veille de vous marier !

— Il est adorable avec son mariage ! fit le comte en essuyant avec le coin de son mouchoir de batiste quelques grains de poudre envolés sur son sourcil... On me fait épouser dans trois jours une petite fille de douze ans, fort riche, c'est vrai, qui promet d'être fort belle, on me l'a dit, et qu'on va loger en face de ce pavillon, en attendant que je puisse l'aimer. Je respecte beaucoup mademoiselle de Paradèze, je respecterai beaucoup madame la comtesse de Perbruck, mais je ne me soucie pas d'être en fait de mariage comme ces fils de famille qui meurent de faim en attendant l'héritage de leur père. Je veux vivre et j'emprunte. Mais du côté de l'amour ce n'est pas à usure. Marguerite est bien la plus belle fille, et la plus amoureuse, et la plus naïve..... Imagine-toi une Andalouse qui sort du couvent..... et quel couvent !... Ah ! fit le comte en riant aux éclats... c'est à crever de rire... La rencontre est des plus plaisantes.

— Ah ! vraiment ! fit Fichet en riant aussi de la façon la plus laide.

— Eh oui ! ma future a été élevée au couvent d'Evron précisément avec celle...

— Celle que... dit Fichet.

— Mais je crois, dit Césaire en s'arrêtant, je crois, Dieu me damne, que tu me fais parler.

— Je vous écoute, monsieur le comte.

— Et qui vous l'a permis, mons Fichet ? Vous devez avoir des oreilles pour ne pas entendre.

— Je suis sourd.

— Finissons. Mes cinq cents louis demain matin, j'enlève demain soir.

— C'est impossible , monsieur le comte, il me faut le temps de chercher cet argent. La personne qui m'en donne d'ordinaire part dans quelques jours.

— Bah ! fit le comte avec une extrême stupéfaction. Il part...... Est-ce que par hasard?..... Ah ! ce serait merveilleux !

Et il se mit à rire aux éclats.

— Ton prêteur est sans doute quelque juif, n'est-ce pas.

— Je vous ai dit qu'il était pieux.

— Eh! butor, on peut être pieux en fêtant le sabbat comme en fêtant le dimanche.

— C'est un excellent chrétien.

— Un père de famille?

— Lui, dit Fichet avec un mouvement trop naturel pour qu'il cachât un mensonge, non. Je ne puis vous dire combien de dangers il a courus plutôt que de se marier.

— Vraiment! et il n'a pas quelque enfant inconnu.

— Oh! pour cela, je vous assure que non.

— Allons, voilà tout un roman à l'eau. C'eût été pourtant bizarre... emprunter au père de quoi enlever la fille... Et à propos, tu n'as pas découvert dans la ville quelque autre Lemaître que ceux que tu m'as nommés?

— Aucun autre.

— Allons, tout cela se découvrira bientôt.

— Oui, monsieur le comte, tout cels se découurira, et dans la position où vous allez être dans quelques jours, ce ne sera peut-être pas pour les cinq cents louis dépensés, mais pour la raison qui vous les aura fait dépenser que votre père ne vous pardonnera pas, et qu'il cherchera peut-être à punir ceux qui vous auront aidé.

— Ah! vraiment! je voudrais bien entendre cette morale sortir de la bouche de monsieur mon père. Ce serait, pardieu! aussi curieux que de voir le diable chanter matines. Je crois qu'en fait de fredaines je serai toujours le fils indigne qui laisse dégénérer le nom de ses aieux.

— Ah! ah! dit Fichet, monsieur le marquis vivait dans le bon temps... La cour était joyeuse sous le feu roi.

— Mon père n'y arrêtait pas ses exploits, monsieur Fichet, et il y a de par le monde un certain petit Saturnin...

— Mon neveu? dit Fichet avec un sourire de joie méchante.

— Non, non, j'oubliais que cela regarde votre famille... J'ai tort, monsieur Fichet; non, mon père n'est pas homme à se commettre avec la femme de son intendant: ce n'est point de votre neveu Saturnin qu'il s'agit, c'est d'un autre.

— J'ai pourtant entendu dire qu'il avait avec monsieur le comte une ressemblance telle que l'on pourrait le prendre pour lui, si...

— Pour moi?... fi donc! Ce n'est pas qu'il n'ait assez bon

air; mais c'est une calomnie. Voyons, quand aurai-je mes cinq cents louis? Je vais vous signer une obligation de sept cents à trois mois.

— Je le répète à monsieur le comte, il faut absolument que je voie la personne, et puis il me faudrait encore un renseignement...

— Lequel?

— M. le comte épousera certainement mademoiselle de Paradèze?

— A moins que le ciel tombe et ne m'écrase, ou à moins qu'elle ne meure d'ici à huit jours, je ne vois point d'obstacle qui puisse empêcher ce mariage.

— Pas même la jeune fille enlevée?

— Allons donc, monsieur Fichet, est-ce que cela compte pour quelque chose dans les choses graves? Je vous donne une heure; je rabats ensuite deux louis par minute de retard sur l'usure que vous me prenez?

— Je dirai cela à la personne.

Fichet se retira et le comte resta seul.

III

Un moment après le départ de Fichet, le comte sortit pour aller au jeu de paume, qui était alors situé aux environs de la place Royale et tout près du quartier que M. Graslin avait fait construire, et qui a conservé son nom.

Césaire descendit le cours Saint-Pierre, longea les fossés du château, prit la rue qui se trouvait presque en face; il allait atteindre la petite place qui conduit au Change, lorsqu'il entendit au loin des cris tumultueux. Tout désœuvré qu'il était, il s'informa d'où venait ce tapage. On devait exposer et marquer sur la place de Bouffay un paysan convaincu de braconnage et qui avait été condamné aux galères.

L'heure de l'exécution était passée et le public s'impatientait.

— Il faut que j'aille voir çà, dit le comte, le drôle fera sans doute une laide grimace en sentant sa peau griller. Quand on est privé des plus simples distractions, il faut bien accepter toutes sortes de divertissements.

Il prit une petite rue latérale et après plusieurs détours arriva sur la place de Bouffay par la rue où se trouvait l'ancienne monnaie et qui fait face au vieux palais. La place était encombrée, et ce fut à grand peine qu'il put pénétrer jusqu'à quelque distance de l'échafaud. Une agitation violente régnait dans la foule.

— Marquer un homme et le condamner aux galères pour un lièvre!... c'est infâme! disait l'un.

— C'est juste... c'est juste, disait un autre, dont le visage maigre et les lèvres minces avaient une expression de méchanté patience et implacable; encore celui-ci et quelques autres encore, et tout cela portera son fruit.

— Et quel fruit ça portera-t-il, l'ami? dit le comte en poussant insolemment du pied l'homme qui venait de parler ainsi?

— Ce fruit-là, répondit tranquillement Guillaume Poiré, car c'était le jardinier de M. Lemaître en personne; ce fruit-là mûrira peut-être sur cette place-ci.

— Et vous comptez l'y cueillir?

— Non pas... non pas... Quand ce fruit-là pendra à la potence, on l'y laissera pour réjouir les yeux du pauvre monde.

— On aurait beau te pendre, l'ami, fit le comte, tu es trop laid pour que ça réjouisse jamais personne.

Le comte allait continuer, lorsqu'il s'aperçut qu'il était l'objet de l'attention de quelques peronnes qui le montraient du doigt, et qui, en le désignant ainsi, parlaient entre elles avec vivacité.

— Qu'avez-vous donc à me regarder, mes drôles, fit le comte.

— Hé! hé! fit Guillaume Poiré.

— Te charges-tu de répondre pour eux?

— Pourquoi non? Quand on marche droit, on peut parler droit.

— Et que me diras-tu?

— Que ces braves gens s'étonnent peut-être de voir le fils du marquis de Perbruck venir assister à l'exécution d'un pauvre diable que son père a fait condamner.

Le jeune comte fut vivement surpris et ne put dissimuler le dépit et le chagrin que lui causait cette rencontre. Mais il eût été désolé d'en laisser voir quelque chose à toute cette canaille, et il répondit dédaigneusement :

— Si mon père a fait condamner ce manant, c'est qu'il le méritait.

— Aussi vrai, dit Guillaume, que le pauvre Jérome a menacé monsieur le marquis de son fusil.

— C'est donc Jérome Robertin qui va être marqué? dit le comte avec un vif sentiment de chagrin.

— Eh ! oui, reprit Poiré en ricanant ; votre frère de lait, le fils de votre nourrice, un gars qui, je crois, vous a sauvé la vie.

Césaire resta confondu. Il y avait sur son visage autant de tristesse que de mécontentement. Il avait entendu parler de cette affaire à Paris, où il se trouvait quelques mois auparavant. Il en avait écrit à son père pour le prier de n'y pas donner suite, ou tout au moins de ne demander qu'une punition fort légère. Son père lui avait promis d'être indulgent, et toute cette indulgence consistait à envoyer le frère de lait de son fils aux galères. Le jeune comte eût donné beaucoup pour ne pas être dans la position fâcheuse où il se trouvait ; mais pour rien au monde il n'eût voulu paraître céder aux murmures qui couraient autour de lui.

— Voulez-vous ma place pour mieux voir? lui dit Guillaume ; c'est si régalant de voir grésiller l'épaule d'un pauvre diable.

— Tu y viens bien, drôle !...

— Eh bien, dit Guillaume Poiré en ricanant, ça nous prouve que nous ne sommes pas si bestiaux qu'on le dit chez monsieur votre père, puisque vous vous amusez aux mêmes divertissements que nous.

— Ce sont les droles comme toi qui rendent quelquefois les juges si sévères.

— Que nenni, repartit Guillaume, ce sont les hommes comme votre père qui font les hommes comme moi.

— Te tairas-tu ? fit le comte pâle de colère.

Guillaume allait répliquer, mais deux ou trois ouvriers l'entourèrent et l'entraînèrent en lui disant :

— Prends garde, le fils ne vaut peut-être pas mieux que le père, et il pourrait t'en arriver mal.

— Hé ! hé ! fit Guillaume en s'éloignant, je n'aurais pas été fâché de recevoir une giffle de la main de ce gentilhomme... On se souvient de ça dans l'occasion.

— Pardieu ! tu auras ce que tu désires, s'écria le comte, qui avait entendu Guillaume, et qui s'avança vers lui.

Mais au moment où il allait atteindre Guillaume Poiré, ses camarades l'entraînèrent plus vivement et Césaire put pas entendre cette dernière menace de Poiré :

— Venez-y donc, monsieur le comte et je ne vous donne pas deux fois vingt-quatre heures pour que vous désiriez n'avoir jamais eu au bout du bras la main qui m'aurait frappé.

Guillaume était déjà loin, et presque en même temps un immense cri s'éleva sur la place. La foule qui encombrait la rue de la monnaie se précipita en avant et força Césaire à reculer, tandis que Guillaume Poiré se trouvait déjà hors de vue.

— Le voilà !... le voilà ! cria la foule.

Par un mouvement involontaire, le jeune comte tourna les yeux du côté que tout le monde désignait du doigt.

La tour de Bouffay avait à cette époque un escalier extérieur qui, du premier étage, descendait sur la place. Sur le large palier qui se trouvait au haut de cet escalier, Césaire vit le jeune Jérome Robertin nu jusqu'à la ceinture. A côté de lui se trouvait un homme d'une stature élevé qui donna un ordre à un autre homme, lequel posa par terre un réchaud de charbon où rougissait les instruments du supplice. Césaire n'en put voir davantage, et profitant de l'attention que la foule portait à ce spectacle, il se fit jour à travers la masse compacte des spectateurs. Cependant, par un de ces mouvements involontaires qui ramènent malgré lui l'homme à regarder le spectacle qui lui fait le plus d'horreur, au moment où il gagnait l'angle d'une rue, Césaire jeta un coup d'œil en arrière. Le bourreau levait alors le bras et montrait au public le fer rougi à blanc qu'il allait imprimer sur l'épaule du coupable. Le comte se détourna ; mais avant qu'il eût pu s'éloi-

gner, il entendit, au milieu du silence farouche de la foule, un bruit pareil à celui d'une goutte d'eau jetée sur un fer rouge, puis un grand cri isolé, puis un profond mugissement de la foule.

C'était une affaire faite.

Césaire s'enfuit avec un cruel effroi dans le cœur. S'il eût été en compagnie de quelques-uns de ses pareils, il eût été honteux de laisser voir le sentiment qu'il éprouvait, et il l'eût caché sous des airs de mépris et de cruauté; mais il n'avait de comédie à jouer devant personne, et au lieu d'aller au jeu de paume, où il devait rencontrer ses amis de plaisir et de vanité, il regagna tristement l'hôtel de son père. En arrivant, il apprit de son valet de chambre que M. Fichet était de retour depuis longtemps et l'attendait avec les cinq cents louis demandés et l'obligation toute prête à signer.

A cette nouvelle, Césaire parut frappé d'une idée soudaine.

— Ah! tant mieux, tant mieux! murmura-t-il.

Il monta rapidement chez lui. Les cinq cents louis étaient comptés sur une table, l'obligation était à côté de l'or. Le comte fit signe au valet de chambre de compter la somme et de la mettre dans un meuble; puis il prit une plume pour signer l'obligation, bien certain qu'elle était en tout semblable à celles qu'il avait déjà remises à Fichet. Cependant il s'arrêta tout à coup, et regardant Fichet, il lui dit d'un air courroucé :

— Qu'est-ce ceci, monsieur? Que signifie cette manière de m'engager? Pourquoi ne pas prendre un terme fixe comme à l'ordinaire?

— Je ne suis que le mandataire d'un autre, monsieur le comte, répondit Fichet, et cet autre a voulu que l'obligation fût ainsi rédigée. J'ai dû suivre sa volonté.

Le comte se mit à lire toute l'obligation : « Je reconnais » avoir emprunté à M. Fichet la somme de six cents louis, » que je m'engage à lui rendre dans les deux mois qui sui- » vront mon mariage avec mademoiselle Paradèze. »

— Pense-t-on, fit le comte avec hauteur, que j'aie besoin de ce mariage et de la fortune qu'il m'assure pour faire honneur à mes dettes?

— Non, monsieur le comte, assurément non, dit Fichet,

mais que voulez-vous, les prêteurs ont de si drôles d'idées!.....

— Quelles idées, s'il vous plaît?

— Est-ce qu'on sait? celui-là surtout. Je l'ai vu prêter cent louis à un pauvre diable sur sa mauvaise mine, et demander des sûretés aux plus riches négociants qui se trouvaient avoir besoin de recourir à nous.

— Peste! dit le comte, ces messieurs du quartier Graslin et de l'île Feydeau sont donc quelquefois obligés de subir vos rapacités? ceci nous excuse, nous autres pauvres nobles qui mangeons, disent-ils, notre fortune en emprunts usuraires. Mais je ne suis pas fait comme eux. Je n'aime pas qu'on me fasse la loi; remportez vos cinq cents louis ou faites-moi une obligation ordinaire.

— Quel inconvénient voyez-vous à signer celle-ci?

— Aucun, car elle me donne plus de temps que je n'en aurais demandé... mais elle me déplaît, voilà tout.

— Je ne suis pas le maître, monsieur le comte, dit Fichet, je ne puis que me retirer.

— Allez.

Le valet de chambre remit les cinq cents louis à Fichet, qui les recompta et lui dit :

— Vous renoncez donc à l'enlèvement?

— Je verrai ailleurs... Que me reste-t-il dans ma caisse? dit Césaire à son valet de chambre.

— Quatre-vingts louis.

Le jeune comte fit un geste d'impatience, puis il prit brusquement la plume et dit à son domestique :

— Vous trouverez moyen de faire remettre cent louis à Jérôme Robertin. Si ce n'était cela, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Fichet, je ne signerais pas. Car je ne sais pourquoi cette obligation me déplaît... Mais je ne veux pas laisser ce malheureux à l'abandon, et si j'ai quelque crédit, il aura subi aujourd'hui même toute sa peine.

Il signa, jeta l'obligation à Fichet, et se fit immédiatement annoncer chez sa mère.

La marquise de Perbruck était une femme de quarante-cinq ans qui avait été d'une beauté renommée, d'une grâce parfaite, et qui maintenant était une sorte de fantôme, d'une pâleur mortelle et d'une tristesse glacée. Son fils lui

baisa respectueusement la main, et après quelques paroles il lui dit :

— Permettez-moi de vous adresser une supplique.

— Je vous écoute, mon fils.

— Ce matin, madame, j'ai été témoin, bien par hasard et bien malgré moi, d'un spectacle affreux. Je me suis trouvé sur la place de Bouffay au moment où on marquait ce pauvre Jérôme Robertin.

— Ah ! fit madame de Perbruck avec un accent de triomphe qui étonna Césaire.

— Oui, madame, dit le comte, et je vous avoue qu'en pensant au crime, j'ai trouvé le châtiment bien sévère.

La marquise regarda son fils d'un air bienveillant, mais elle ne répondit pas.

— Mais, dit Césaire, ne serait-il pas possible de borner ce châtiment à l'exécution de ce matin.

— Le roi seul peut accorder une commutation de peine.

— Je le sais, ma mère, et si j'avais quelques titres à la bienveillance de Sa Majesté, je lui adresserais une supplique; mais en vérité je ne suis rien, tandis que vous, ma mère, que le roi connaît et estime, il vous serait facile d'obtenir cette grâce.

— Je ne puis la demander, dit madame de Perbruck d'un ton glacé et triste.

— Vous ne pouvez ?...

— Non, mon fils, je ne le puis pas. Vous-même, ajouta-t-elle plus doucement, en voyant la surprise de Césaire, oseriez-vous demander cette grâce, alors même que vous auriez des titres pour réussir ?

— Moi ? sans doute je l'oserais... Et en l'absence de tout droit, je l'oserais encore... C'est déjà un titre, ma mère, que d'implorer la clémence d'un roi juste et bon en faveur d'un malheureux indignement condamné.

Madame de Perbruck tressaillit d'aise à cette parole de son fils ; son regard parut le caresser, mais son ton resta aussi glacial qu'à l'ordinaire quand elle répondit :

— Prenez garde, monsieur le comte, il faudrait donc dire à Sa Majesté que votre père est un homme dur, impitoyable... plus encore... car, ajouta-t-elle en baissant la voix, ou il est vrai que Jérôme l'a menacé de son fusil, et il a été justement

condamné, et même avec indulgence; ou bien c'est......

Césaire regarda attentivement sa mère et répéta lentement ces mots :

— Ou bien c'est... c'est donc douteux ?

— Cela ne peut pas l'être... Votre père l'a affirmé devant les juges.

— Il l'a affirmé sur l'honneur?

— Il l'a juré devant Dieu.

Césaire avait compris sa mère. Il garda le silence.

— Si j'en parlais à mon père? reprit-il après un moment de silence.

— Essayez...

— N'est-ce pas l'heure où il vient d'ordinaire chez vous?

— Il devrait y être.

— Me permettez-vous de lui en parler devant vous?

— Sans doute.

Un moment après, le marquis de Perbruck parut. C'était un homme carré, à front bas, à tournure vulgaire, et d'un visage désobligeant. Cependant il avait en lui cet air de supériorité que donne à la fois l'habitude du pouvoir et l'inflexibilité du caractère.

Il salua sa femme avec respect et reçut froidement les hommages de son fils.

— Monsieur, lui dit celui-ci, au moment où vous êtes entré, je causais avec ma mère d'une affaire que j'ai fort à cœur.

— De votre mariage sans doute?

— Non, monsieur. Je lui racontais que le hasard m'avait rendu témoin du supplice de Jérôme Robertin...

— Quoi! vous allez à de pareilles saletés!...

— Et je disais à madame la marquise que j'avais envie de vous supplier de vouloir bien arrêter le cours de la punition...

— Et que pensait madame la marquise de ce désir?

La façon dont le marquis l'interrompit fit craindre à Césaire d'avoir abordé une question plus dangereuse qu'il ne pensait, et il répondit, pour attirer tout le danger sur lui :

— Ma mère me disait, monsieur, que Jérôme avait été justement condamné, et que vous seul pouviez vous montrer indulgent à son égard.

— Ah ! dit M. de Perbruck, votre mère vous disait cela. D'où vient donc, monsieur, que vous prétendez que je fasse réformer des arrêts dont on reconnaît la justice ?

— Jérôme est mon frère de lait...

— Si cela est un titre à votre bienveillance, ce devait en être un pour moi à son respect et à son obéissance.

— L'indulgence est d'autant plus noble qu'elle s'adresse à un plus coupable.

— Et en vous disant que je pouvais seul pratiquer cette vertu, fit le marquis en jetant sur sa femme un regard ironique, on a voulu vous montrer sans doute qu'elle me manquait ?

— Ah ! monsieur ! dit le comte.

— On a eu raison, monsieur, car je n'entends pas que ce misérable échappe à la peine qu'il a encourue.

— Pardon, monsieur le marquis, dit Césaire avec insistance ; mais si vous aviez entendu comme moi les malédictions du peuple...

— Et vous les avez souffertes ? s'écria le marquis. Ah ! monsieur, ils ont raison, manants et bourgeois, d'insulter la noblesse et de la traiter avec mépris. Quel respect peuvent-ils avoir pour ses droits, lorsqu'elle-même les abandonne lâchement ?

— Monsieur le marquis, reprit Césaire avec dignité, je ne permets à personne de manquer au nom que vous m'avez donné, mais je puis déplorer qu'une trop grande rigueur, et qui n'est plus dans les opinions de notre époque, m'expose à entendre de justes plaintes.

— Est-ce donc à hanter messieurs les philosophes que vous avez passé votre temps à Paris, monsieur ? reprit brusquement M. de Perbruck. Vous parlez des murmures du peuple et des opinions de notre époque. Ces murmures, il faut qu'ils se taisent ; ces opinions, il faut les anéantir. Je suis trop peu de chose dans l'Etat pour y arriver comme je l'entendrais ; mais dans le cercle de mon pouvoir, je poursuivrai sans relâche, je ferai châtier sans pitié toute atteinte à mes droits. C'est mon opinion à moi, monsieur, et, bien plus, c'est ma volonté.

La marquise n'avait pas prononcé une parole, son fils la regarda, elle était impassible. Il la salua ; elle lui tendit sa

main qu'il baisa respectueusement, mais ; contre l'ordinaire il sentit que la main tremblante de sa mère pressait légèrement la sienne. C'est comme si elle lui avait dit :

— Eh bien! mon fils, pensez-vous que j'aie été heureuse?

Le comte quitta l'appartement de sa mère et monta rapidement dans le sien. Il trouva son valet de chambre qui comptait les cent louis qu'on lui avait ordonné de porter à Jérôme.

— Ce n'est plus de cela qu'il s'agit, lui dit rapidement Césaire... Il faut sauver Jérôme, il faut que ce soir il soit libre.

Le valet de chambre parut fort embarrassé.

— Ne comptais-tu pas lui remettre les cent louis dont je t'avais chargé pour lui?

— Assurément.

— Par quel moyen prétendais-tu donc y parvenir?

— Mais en demandant à le voir de la part de monsieur le comte, et en lui remettant cet argent devant le concierge, au besoin.

— Tu aurais fait là de belles affaires! Il ne faut pas que l'on sache le nom de ceux qui auront sauvé Jérôme. Trouve quelque chose... invente...

Les Scapins ne sont pas communs dans la société ; le valet de chambre de Perbruck resta coi devant la proposition de son maître, qui lui dit en sortant :

— Tu es un âne; tâche seulement de te taire, où je te brise les os. Maintenant, dis-moi où demeure ce Fichet qui était ici ce matin ?

— En allant du côté de Barbins, vous trouverez une petite maison....

— Je me rappelle, à présent... J'y vais.

Le jeune comte sortit.

IV

Comme on a pu le voir, le comte Césaire de Perbruck était un jeune homme très-sûr de lui-même; du reste, fier et brave, quoique gâté par les nombreux succès que lui avaient valu sa fortune et son nom. D'un esprit assez éclairé, il avait cependant sa bonne part des préjugés de la noblesse. Dans une discussion politique, il eût volontiers reconnu les droits de la bourgeoisie, mais la plus mauvaise fortune n'eût pu le décider à se mésallier en épousant une fille de rien, si riche qu'elle eût été. Humain parce qu'il n'avait encore eu à se défendre contre rien qui l'eût blessé, il fût devenu impitoyable si son orgueil eût été mis en jeu.

Ainsi, Césaire, qui allait délivrer Jérôme parce qu'il le considérait comme une victime de la vengeance de son père, eût passé son épée au travers du corps de Guillaume Poiré, si celui-ci se fût permis quelque insolence trop manifeste. Léger et d'une morale plus que relâchée au sujet des femmes qui n'étaient pas de son rang, il avait pour les liens de famille un sincère respect, et dans les choses où il eût cru son honneur et celui de son nom engagés, rien ne l'eût fait transiger avec ce qu'il reconnaissait son devoir; mais ce devoir, il le restreignait aux gens de sa sorte.

Il y avait enfin dans ce jeune homme quelques-uns des vices qui avaient rendu la noblesse odieuse à la classe moyenne, et beaucoup de bonnes qualités appartenant à un naturel généreux.

Comme beaucoup d'autres, il affichait plus de défauts qu'il n'en avait réellement. L'insouciance qu'il affectait lui semblait une nécessité de son âge; mais elle n'était pas dans son caractère. Capable d'un amour sincère et puissant, il s'était étudié jusqu'à ce jour à tourner toutes ses passions en galanteries sans conséquence. Il faisait même des dettes

sans besoin de les faire, et ne marchait pas en aveugle dans cette voie de ruine; seulement Césaire pensait qu'un jeune gentilhomme doit connaître les usuriers. Mais, comme on a pu le voir, il se rendait un compte fort exact de leur façon de procéder, et il n'était pas homme à se laisser dépasser par eux.

Quelquefois, mais bien rarement, il avait trouvé que le rôle de gentilhomme de cette époque était contraint à de bien misérables occupations. Il avait envié le sort de ceux qui avaient suivi M. de Lafayette en Amérique, ou de leurs rivaux qui combattaient dans l'Inde la puissance des Anglais. Il parla de son désir de les rejoindre, mais son père s'y opposa formellement. Alors Césaire pensa un moment à se tourner du côté des meneurs de salon qui patronaient la la philosophie; mais toutes ces idées n'eurent que quelques jours de durée; les plaisirs faciles, les gaies aventures lui firent bientôt oublier ces velléités d'ambition. Toutefois, elles eussent suffi à prouver à un observateur attentif qu'il ne fallait peut-être qu'une circonstance sérieuse pour faire un homme sérieux de ce jeune et bel étourdi, qui toisait si cavalièrement les hommes et qui lorgnait si amoureusement les femmes sur son passage.

Il arriva bientôt chez Fichet, qui habitait une petite maison qu'il occupait seul; elle ouvrait d'un côté sur la promenade qui borde l'Erdre et de l'autre sur les champs. Le comte frappa vainement deux ou trois fois. Enfin, il aperçut l'œil de Fichet, qui regardait par un judas quel était l'importun qui venait le troubler dans sa demeure. Fichet se retira vivement; mais le comte l'avait aperçu et lui cria :

— Eh! monsieur Fichet, j'ai cent louis à vous faire gagner.

Cependant la porte ne s'ouvrit pas sur-le-champ. Césaire crut entendre le bruit de pas qui se croisaient, de voix qui murmuraient tout bas, et il allait se décider à frapper plus rudement lorsque la porte s'ouvrit enfin.

Fichet introduisit le jeune comte dans la salle basse de sa maison. Il était seul.

— Monsieur Fichet, lui dit le comte, j'ai à vous dire des choses qu'il est inutile que personne entende. Donc, si vous avez quelqu'un chez vous, priez-le de se retirer, et si, par hasard, c'était votre mystérieux confrère en usure, vous

pouvez lui donner ma parole que je fermerai les yeux pour ne pas le voir passer.

— Je n'ai absolument personne, monsieur le comte, dit Fichet, et vous pouvez parler sans crainte.

— Fort bien, fit Césaire avec son insouciance habituelle; écoutez-moi donc. Vous êtes né à Nantes, vous n'avez jamais quitté cette ville, vous y avez votre famille, vos habitudes; vous devez donc y connaître beaucoup de monde.

— Je vis fort retiré, dit Fichet, qui en toute chose posait au préalable, entre lui-même et celui qui lui parlait, une difficulté à vaincre; c'était un moyen de s'y retrancher complétement, si l'affaire qu'on venait lui proposer ne lui convenait pas, ou bien de se faire payer fort cher la peine qu'il aurait à vaincre cette difficulté, si l'affaire proposée lui convenait; je vis fort retiré, dit-il, cependant j'ai quelques amis qui ont des relations fort étendues.

— Eh bien! monsieur Fichet, entre tous ces amis, en avez-vous quelqu'un qui ressemble à quelque chose comme un espion de police, un geôlier, un porte-clefs?

Fichet tressaillit et devint pâle à cette question. Le comte, qui s'en aperçut, se hâta de dire :

— Je ne prétends point ravaler vos amitiés, mon cher monsieur, vous avez fort bien pu avoir besoin de pareilles gens, puisque moi-même je suis forcé d'y avoir recours.

— Je suis désolé, tout à fait désolé, reprit Fichet, dont le regard épouvanté se promenait tout autour de la salle basse où il était avec le comte de Perbruck; mais je ne connais personne, absolument personne de l'espèce de ceux dont vous me parlez. Je ne puis...

A ces mots, et au moment où ses yeux s'étaient attachés sur un vieux tableau appendu à l'un des coins de la salle basse, il s'arrêta et dit vivement :

— Pardon, je me rappelle, à présent, que je puis trouver... quelqu'un.

Césaire, qui l'observait attentivement, se prit à rire.

— Gageons, fit le comte en se retournant vers le tableau, que ce quelqu'un doit être le parent ou l'ami de cette vénérable figure pendue là à un clou rouillé, car il me semble que c'est elle qui vous a remis ce quelqu'un en mémoire. Eh bien, reprit le comte en haussant la voix, puisque vos sou-

venirs vous reviennent de ce côté, demandez à cette vieille peinture si moyennant cent louis, que je vais vous compter tout de suite, elle ne vous nommerait pas un autre quelqu'un qui pût, ce soir même, ouvrir les portes de la prison du Bouffay.

— A qui donc ? dit Fichet, tout étonné de voir tourner ainsi la question qui l'avait si prodigieusement alarmé.

— A Jérôme Robertin, répondit le comte.

Cette fois Fichet ne se fit point scrupule de consulter ouvertement le visage du vieux tableau, et il paraît que celui-ci trouva la proposition de M. de Perbruck acceptable, car Fichet se hâta de répondre :

— Cela se peut, monsieur le comte, cela se peut.

— Ce soir ? dit Césaire.

Fichet hésita un moment, puis après un regard furtivement jeté du côté de la toile, il répondit :

— Pas ce soir, mais demain.

— Oh ! demain, fit le comte, j'ai autre chose à faire.

— C'est cependant tout à fait impossible avant demain soir, huit heures.

Le comte réfléchit.

— Eh bien ! soit, dit-il, à huit heures : j'attendrai moi-même Jérôme au coin de la rue de la Monnaie, et je remettrai les cent louis à la personne que m'amènera Fichet, quelle qu'elle soit.

— C'est convenu, dit Fichet.

— Vous savez que je suis homme de parole, dit Césaire à haute voix, et comme s'il eût voulu être entendu par l'auditeur invisible qui avait assisté à l'entretien qui venait d'avoir lieu. Je tiens mes promesses aussi exactement que je paie mes obligations. Je compte sur vous et sur votre ami.

Le comte se retira, puis ayant poussé sa promenade du côté de Barbins, il trouva une petite ruelle qui montait dans les champs ; il la prit pour éviter d'être rencontré encore une fois dans ce faubourg assez mal habité.

Arrivé à une certaine hauteur, il reconnut le derrière de la maison de Fichet. Comme il s'était arrêté pour l'examiner, il en vit sortir un homme d'une taille élevée, vêtu comme le sont les habitants les plus pauvres du Bocage.

— Voilà sans doute mon complice, se dit le comte; puis il continua sa marche sans y penser autrement.

Le lendemain soir, à huit heures, au moment où le jour commençait à baisser, mais où la nuit n'était pas tout à fait close, une voiture conduite par un cocher enveloppé dans une vaste houppelande, s'arrêta au coin de la rue de la Monnaie; elle était vide, et à la façon dont le cocher regardait de tous les côtés avec une visible impatience, il eût été facile de deviner qu'il attendait quelqu'un et qu'il n'était pas habitué à attendre.

D'un autre côté, si quelque passant eût aperçu la montre enrichie de diamants que le cocher interrogeait à chaque instant, il eût deviné que ce n'était pas là un laquais ordinaire. Heureusement que le hasard n'amena là aucun de ces curieux observateurs qui examinent de trop près tout ce qui se trouve sur leur chemin, et à huit heures un quart le comte de Perbruck put recevoir Jérôme des mains d'un inconnu qui se retira sans prendre le temps de recevoir les cent louis promis. Il dit seulement au comte d'une voix basse et impérative :

— Vous donnerez cela à Fichet. Et il s'éloigna.

Quant à Jérôme Robertin, il tremblait de tous ses membres. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'homme qui l'avait amené et qui venait de le quitter si brusquement.

— Lui! disait-il en le montrant du doigt pendant que ses dents claquaient de terreur.

— Mais c'est moi, lui dit le comte, en le jetant, pour ainsi dire, dans la voiture, me reconnais-tu?

Jérôme ne parut pas l'entendre, et Césaire put refermer la portière et remonter sur le siége, que le pauvre Robertin n'était pas encore revenu de la terreur incroyable qu'il éprouvait.

Le comte conduisit rapidement la voiture hors la ville, assez mécontent de l'expédition qu'il venait de faire, et se demandant si un homme dont la joie troublait si aisément la raison pourrait le servir utilement dans l'expédition qu'il allait entreprendre. Une fois hors de la ville, le comte arrêta la voiture, quitta le siége, ouvrit la portière et dit à Jérôme:

— Allons, descends maintenant.

— Oui, c'est vous, c'est bien vous, reprit le pauvre paysan

en tombant à genoux devant son maître, vous qui aviez demandé ma grâce à votre père, vous qui venez de me délivrer !

— Ne m'as-tu donc pas reconnu lorsque je t'ai fait monter dans ma voiture !

— Pas tout de suite, fit Jérôme, qui ne pouvait pas plus dominer sa joie qu'il n'avait pu dominer son épouvante. Ce n'a été que tout à l'heure, lorsque j'ai vu qu'on ne me conduisait pas à un cachot pour me mettre les fers et me ténailler; ce n'est que tout à l'heure, lorsque j'ai vu que j'étais dans une voiture, que je me suis rappelé que quelqu'un m'y avait poussé en me disant : C'est moi ! et c'est alors que j'ai cru me rappeler que j'avais entendu votre voix, et que j'ai eu moins peur !

— Poltron ! lui dit le comte en riant.

— C'est que vous m'avez fait sauver par quelqu'un de si extraordinaire ! fit Jérôme, à qui sa terreur sembla reprendre à ce souvenir.

— Tu me diras cela plus tard, fit vivement le comte; écoute-moi bien maintenant : Je puis compter sur ta fidélité, n'est-ce pas, sur ta discrétion ?

Jérôme baissa la tête et repartit d'un ton sombre et désespéré :

— Si vous avez besoin d'un chien, qui aille, qui vienne, qui tourne et qui, au besoin, morde à votre volonté, prenez-moi. Quant à être votre serviteur, ajouta-t-il en pleurant, je l'aurais été encore ce matin de tout mon sang et de toute ma vie; car ce matin j'étais encore un homme; mais, ce soir, ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule où le bourreau avait écrit sa condamnation avec un fer rouge, ce soir je ne suis plus rien, pas même un chien : car on donne du pain à un pauvre animal qui gémit et qui a faim; tandis que moi, maintenant, on me traiterait comme une bête enragée, si j'osais paraître quelque part.

— Allons, allons, lui dit le comte, ne pense pas à cela, Jérôme; c'est un grand malheur, je le sais, mais qu'importe une cicatrice sur l'épaule, quand on a la conscience nette !

— Qu'importe, monsieur le comte, fit Jérôme, d'être marqué comme un voleur, comme un galérien ! Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai senti là quand

j'ai entendu crier ma chair sous le feu! Ce n'est pas la brûlure, j'en ai bien eu d'autres, quand, à Guérande, j'ai sauvé une petite fille du feu : c'est alors que je me suis dit : Tu n'es plus Jérôme Robertin, tu n'es plus un homme, tu n'es plus rien, tu n'es plus qu'un galérien! Oh! votre père a été bien cruel!

— Silence! silence! dit Césaire; ce qui est fait est fait. Je t'ai sauvé et je le ferais encore; mais ne parlons pas de mon père; réponds-moi seulement : Puis-je compter sur toi?

— Comme sur votre épée lorsque vous la tenez à la main et que vous la poussez en avant.

— Eh bien! tu vas prendre cette houppelante, cette perruque, ce chapeau, et tu vas me conduire dans le petit chemin qui longe le cimetière.

— Ce n'est pas difficile, dit Jérôme en se revêtant du déguisement du comte pendant que celui-ci prenait d'autres habits qu'il avait fait placer dans sa voiture.

— Tu m'attendras alors, lui dit M. de Perbruck, jusqu'à ce que je revienne.

— J'attendrai, fit Jérôme.

— Nous reviendrons probablement deux, reprit le comte; une femme et moi. Nous monterons en voiture et tu nous conduiras au Vinchon, dans le petit château que ma tante m'a laissé, et où je suppose que tu n'es pas connu. Toi et la femme que je vais chercher, vous y resterez cachés jusqu'au moment où je pourrai vous emmener tous deux à Paris. Là, je pense que personne ne viendra vous reconnaître, ni elle ni toi.

— Il s'agit d'un enlèvement, à ce qu'il paraît, dit Jérôme; et... est-ce que vous n'avez pas peur?

— De quoi? fit le comte avec dédain.

— Dame! repartit Robertin, les lois sont si dures!

Le comte se tut; il ne voulut point répondre au malheureux qu'il venait de sauver que les lois n'étaient dures que pour des misérables comme lui, et il dit en souriant :

— Tu vois qu'on peut leur échapper quelquefois. Tu m'as bien compris? ajouta-t-il,

— Oui, monsieur le comte. En tout cas, reprit le paysan, s'il y a quelque danger, appelez-moi, je n'ai plus peur de rien maintenant.

Le comte remonta en voiture, et après un assez long détour que Jérôme fut obligé de prendre pour regagner le chemin du cimetière sans rentrer dans la ville, on arriva à l'endroit désigné par Césaire. Neuf heures sonnaient au couvent des Oratoriens. La nuit était obscure et la campagne déserte.

— Nous arrivons avant l'heure, dit le comte. La lumière de Marguerite est encore allumée. Tout le monde n'est pas couché dans la maison, attendons un moment.

Le comte était resté dans la voiture, tandis que Jérôme était debout à côté de la portière ouverte.

— Ah çà ! dit le comte, qui cherchait probablement un moyen d'occuper l'attente qu'il avait à subir, maintenant que tu es libre et que tu n'as plus besoin de mentir pour te sauver, dis-moi ce qui s'est passé véritablement entre mon père et toi.

— Voulez-vous la vérité, vraie, devant Dieu ? dit Jérôme d'un ton sournois.

— Je veux l'exacte vérité, dit le comte.

— Alors ce sera dur à vous dire.

— N'importe, reprit le comte, parle, parle.

Avant d'aller plus loin, nous croyons qu'il est nécessaire de dire en quelques mots ce qu'était la famille à laquelle appartenait Jérôme. Elle occupe une trop grande place dans cette histoire et dans les souvenirs de ceux qui ont vécu au milieu de la Bretagne, pour que nous ne cherchions pas dès à présent à prévenir la confusion qui pourrait résulter du grand nombre d'individus portant le nom de Robertin, dont nous serons obligés de parler.

A l'époque où commence ce récit, il existait trois frères Robertin. L'aîné, fermier de M. de Perbruck, habitait près de Machecoul : c'était le père de Jérôme, d'un autre fils nommé Paul et d'une fille appelée Mariole, qui fut la cause du malheur de Jérôme. Le second Robertin, également fermier de M. de Perbruck, demeurait à Blain ; il avait alors six fils que nous retrouverons dans le cours de ce récit, au moment où ils se mêlèrent à la destinée de ceux dont nous racontons l'histoire. Ces deux frères étaient demeurés les fidèles serviteurs de la vieille famille des Perbruck. Attachés à la terre qu'ils cultivaient depuis des siècles, ils étaient le type de ces

loyaux et durs paysans dont la guerre civile fit plus tard des héros. Il n'en était pas de même du troisième Robertin. Celui-ci avait abandonné depuis longtemps la vie paisible et routinière du cultivateur breton pour se livrer à des spéculations sur la vente des blés. Peu à peu ses habitudes s'étaient transformées au contact des citadins, et il avait fini par s'établir à Nantes. Il était veuf et avait une fille nommée Rose, dont j'ai souvent entendu raconter le dévoûment et le courage dans mon enfance. Nous avons donc trois Robertin. Celui de Machecoul avec ses deux fils Jérôme et Paul, et sa fille Mariole. Celui de Blain avec ses six gars, comme on disait dans le pays, et celui de Nantes avec sa fille Rose. Ceci dit, laissons parler Jérôme, l'aîné des fils de Robertin de Machecoul.

— Eh bien, dit le paysan, c'était voilà trois mois, ma sœur Mariole devait se marier le lendemain.

« — Gars, me dit mon père, qu'est-ce que tu nous donneras pour le repas de noces de ta sœur ? »

Je n'avais point d'argent pour acheter une oie ou une rouelle de veau, ou bien autre chose. Une mauvaise pensée me vint, et je me dis : « Je leur donnerai quelque chose de meilleur que tout cela. — Bast ! je me dis encore, M. le marquis est à Nantes et s'occupe si peu de ses bois que les lapins en mangent toutes les jeunes pousses, et descendent même jusque dans la plaine pour y dévaster les moissons ; M. le comte est à Versailles, où il chasse en compagnie de Sa Majesté. Quelques lapins de plus ou de moins ne les ruineront pas et régaleront la noce. Allons un peu voir si j'en verrai se promener. » Je pris mon fusil.

Sur mon âme et sur mon Dieu, si tant est que j'aie encore une âme et que j'aie encore le droit de croire en Dieu, c'était la première fois de ma vie que j'allais braconner. Tout en filant le long des haies pour gagner de la ferme au bois, je me suis arrêté deux fois pour revenir. Mais j'avais dit la veille à ma sœur : « Tu auras quelque chose de bon, » et je ne voulais pas qu'on se gaussât de moi si je n'apportais rien. Me voilà donc dans le bois. Je vois passer un, deux, trois lapins... Je vous ai quelquefois suivi à la chasse, monsieur Césaire, et vous savez que quand vous m'aviez permis de tirer, les bêtes ne venaient guère à ma portée sans y rester sur le coup. Eh bien, ce jour-là je tremblais comme la feuille, je

n'osais pas ajuster. Je vois tout à coup passer un superbe lièvre de l'autre côté du chemin de la Croix, que je suivais en dedans du fossé; je le tire, je le vois tomber, je mélance à travers la route pour aller le ramasser, lorsque je suis arrêté tout à coup par un grand coup de fouet qui me sangle le visage. J'en fus si ébaubi que je reculai de trois pas et que j'eus le temps de reconnaître M. le marquis avant de lui sauter à la gorge ou de lui casser la tête avec la crosse de mon fusil, comme j'aurais fait pour tout autre.

— Mon père t'a donc frappé avant que tu eusses pu le reconnaître?

— Oui, vrai, et je le jure devant Dieu! fit Jérôme avec colère, puis il se calma et reprit : Enfin, c'était lui qui était arrivé au château pendant la nuit et qui venait doucement à la ferme par le sentier du bois, en menant en laisse son chien Ravinau. La pauvre bête vous le dirait si elle pouvait parler, monsieur. A peine eus-je reconnu votre père que je me jetai à ses pieds en lui racontant les choses comme elles étaient. Il ne me répondit pas d'abord et me laissa parler tout du long; puis, quand j'eus fini, au lieu de me répondre au sujet de ce que je venais de lui dire, il me fit comme ça :

— Ah! ta sœur se marie donc décidément?

— Oui, monsieur le marquis.

— Eh bien! marche devant et viens avec moi à la ferme.

— Je le suivis, imaginant qu'il allait charger mon père de me gauler un peu au sujet de ce que j'avais fait, et je me trouvais, ma foi, bien heureux d'en être quitte à si bon marché. Nous allions arriver à la saulaye de la mare, lorsque nous rencontrons Bertrand le garde-chasse, qui était en quête du coup de fusil qu'il venait d'entendre.

— Prends-moi ce gars, lui dit M. le marquis, et emmène-le au château, où je viendrai te dire moi-même ce qu'il faut que tu en fasses.

Je suivis Bertrand. Je ne revis point M. le marquis de la journée; mais le lendemain matin, Bertrand me remit à deux gardes de la maréchaussée qui m'emmenèrent à Nantes.

Le comte, qui savait qu'il avait au moins une heure avant de pouvoir pénétrer chez Marguerite, écoutait Jérôme avec une attention marquée.

— Ainsi, lui dit-il, tu n'as pas menacé mon père?

— Bonté du ciel ! dit Jérôme, le menacer quand j'étais fautif et que je lui demandais pardon !

— Ainsi, tu n'as pas voulu tirer sur lui ?

— Moi, tirer sur mon seigneur ! est-ce que c'est possible ? Un paysan ne tire point sur un gentilhomme.

— Mon père l'a dit cependant, murmura le comte, comme s'il se parlait à lui-même.

— Eh ! oui, il l'a dit, fit Jérôme, c'est que...

Mais il s'arrêta tout à coup, et Césaire, répétant ce dernier mot, lui dit d'un ton interrogatif :

— C'est que ?...

— Oh ! reprit Robertin, vous ne devez pas entendre cela de votre père, et je ne dois pas vous le dire.

Le comte respecta cette délicatesse du pauvre paysan, mais après un moment de silence, il reprit :

— Et ta sœur Mariole s'est mariée le lendemain ?

— Oui dà ! monsieur le comte, fit Jérôme avec fierté, elle s'est mariée le lendemain tout de même, avec la fleur d'oranger à sa coiffe... Et c'est mon père qui l'a voulu, pour qu'on ne dise pas...

Jérôme s'arrêta encore une fois, et se contenta de répéter vivement :

— Oui, oui, elle s'est mariée...

— Et pendant ces trois mois que tu as passés en prison, t'a-t-on permis de la voir ?

— Elle est venue une fois avec Sylvestre Landais, son mari... La pauvre Mariole, dit Jérôme d'une voix pleine de larmes, elle m'a presque demandé pardon de n'avoir pu obtenir ma grâce. Ils la lui avaient pourtant tous demandée à votre père : mon père à moi, mon frère Paul, et mon oncle Robertin de Nantes, et celui de Blain avec ses six gars ; car toute notre famille vous appartient ; ils sont tous venus, elle aussi, Mariole, tous les Robertin, tous ; ils étaient tous à genoux dans la grande chambre, pleurant et se lamentant, lui prenant les mains, lui baisant les pieds ; jusqu'à Ravinau qui hurlait doucement en le regardant. Mais rien n'y a fait, ni hommes, ni chien. Votre père avait dit à Mariole ce qu'il voulait, et elle ne voulait pas le faire... J'ai supporté la colère de votre père, ne m'en faites pas dire davantage.

L'horloge sonna neuf heures et demie, et le comte se pen-

cha vivement du côté de la voiture, qui était restée fermée.

— N'as-tu rien entendu passer? dit-il vivement à Jérôme.

— Oh! mon Dieu! fit celui-ci, c'est la maréchaussée qui est à nos trousses...

— Allons, dit le comte, la peur va-t-elle te reprendre ? je te croyais plus brave que cela.

— Monsieur le comte, dit Jérôme en tremblant encore, vous ne pourriez jamais savoir ce que c'est de se trouver en face de certaines figures...

— Comme, par exemple, dit le comte en riant, celle de l'homme qui t'a amené à moi.

— Ne me parlez pas de celui-là, monsieur le comte, fit Jérôme, dont les dents se mirent à claquer et le corps à trembler.

— Mais qui donc était-ce?

— C'était... fit vivement Jérôme, c'était...

— Silence! fit vivement le comte. La lumière vient de s'éteindre, il est temps que je parte. Allons, attends-moi, et n'aie pas peur.

Le comte était déjà descendu de voiture, et n'avait fait que quelques pas, quand Jérôme le rappela en lui disant :

— Monsieur le comte, vous oubliez votre épée.

Césaire hésita à la prendre des mains de Jérôme, qui la lui tendaît, enfin il se décida à la refuser en disant :

— Je n'ai personne à tuer, et j'ai dans ma poche quelque chose qui me servira mieux que cette épée, s'il me faut faire taire les cris d'une servante mal endormie.

Aussitôt il s'éloigna, traversa une assez vaste prairie, puis quelques champs en friche séparés les uns des autres par des haies épaisses, et arriva à la petite porte par laquelle il avait l'habitude de pénétrer chez Marguerite.

V

Césaire ne fut pas étonné de voir la porte ouverte, car il comptait y trouver Marguerite l'attendant et prête à partir. Cependant il ne l'aperçut point. Il alla jusqu'au banc où ils avaient coutume de s'asseoir durant leurs entretiens d'amour. Marguerite n'y était pas. Le comte en fut troublé; il lui vint la pensée qu'il eût mieux fait de prendre son épée; mais il eut honte de sa terreur et marcha vivement jusqu'au perron, le monta, vit la porte de la maison entr'ouverte, la poussa doucement et entra sur la pointe des pieds.

A peine avait-il fait quelques pas dans le corridor qui divisait la petite maison en deux, que la porte se ferma brusquement derrière lui.

Le comte était dans la plus profonde obscurité, et ne put savoir si une main invisible avait poussé la porte, ou si elle s'était fermée par son propre poids, lorsqu'il l'avait laissée retomber. Il eut à ce moment un véritable mouvement de frayeur : il s'arrêta pour écouter : un profond silence régnait dans la maison. Marguerite, qui avait sans doute entendu ce bruit, ne parut point et ne l'appela point. Etait-elle restée dans le jardin? Ne l'avait-elle ni aperçu ni entendu? Il se décida à retourner dans le jardin; il était près d'atteindre la porte, lorsqu'il entendit la clef grincer dans la serrure et la fermer à double tour.

Le doute ne lui était plus permis, il était tombé dans un guet-apens.

Ce qui rendait la position du comte plus alarmante et plus terrible, c'était l'obscurité dans laquelle il était plongé; enfin, il se décida à parler et dit d'une voix ferme :

— Si quelqu'un ici en veut à ma bourse, qu'il ne se donne pas tant de peine pour la voler, je la lui donne... S'il en veut à ma vie, qu'il prenne garde à lui, je n'ai

qu'un cri à pousser pour que l'on vienne à mon aide... D'ailleurs, je suis armé, ajouta le comte à tout hasard.

— Pardon, lui répondit une voix grave, je suis armé aussi, et nous pourrions nous blesser dans l'obscurité sans le vouloir. Marguerite, cria cette voix, apportez de la lumière.

A cet appel, la jeune fille parut au haut de l'escalier; elle était pâle, tremblante, échevelée; sa main pouvait à peine soutenir le flambeau qui l'éclairait. Elle descendit, et sur un signe de son père, car c'était lui qui avait parlé, elle entra dans la petite salle à manger qui faisait face au salon, et qui, par une petite porte, communiquait avec la cuisine.

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur le comte, dit M. Lemaître.

— Très-volontiers, lui dit celui-ci d'un ton dégagé, et en examinant la taille élevée et le visage sinistre de Lemaître.

Césaire eut peur de cet homme, comme on a peur de quelqu'un qu'on a vu dans un mauvais jour ou dans un mauvais rêve.

Cependant il entra dans la salle à manger, où Marguerite se tenait debout, plus pâle et plus tremblante que jamais.

Il fut évident pour Césaire qu'elle n'était point la complice de son père, et qu'elle et lui étaient tombés tous deux dans un piége habilement tendu sous leurs pas.

Toutefois, la première émotion passée, Césaire reprit quelque assurance.

« C'est quelques mille louis que cela va me coûter; c'est affaire à M. Fichet de me les trouver, » pensa-t-il en lui-même.

M. Lemaître fit signe au comte de prendre un siége; lui-même s'assit en face de Césaire et dit à Marguerite :

— Ma fille, dites à monsieur qui je suis.

— C'est mon père, dit Marguerite d'une voix mourante.

— M. Lemaître de Hambourg, n'est-ce pas? dit le comte avec dédain, à moins que ce ne soit M. Dumont de Savenay... ajouta-t-il ironiquement, ou tout autre nom.

M. Lemaître regarda sa fille, qui tomba à son tour sur un siége, tant elle fut épouvantée de l'affreux regard que lui jeta son père.

Cependant celui-ci reprit :

— Que je sois ou non M. Lemaître, M. Dumont ou tout autre, je suis le père de cette jeune fille, et c'est à ce titre que je vous interroge.

— Je ne veux point m'excuser sur les mots, dit le comte, sans cela je vous répondrais que rien ne me prouve que vous soyez le père de mademoiselle, pas même ce qu'elle vient de dire, attendu que je ne la crois pas plus sûre que moi de la validité de vos prétentions. Cependant, je veux bien, pour le moment, vous accepter comme père, ce qui vous autorise à m'interroger, mais ce qui ne me force pas à vous répondre, à moins cependant que cela ne me convienne.

— Nous viendrons à bout de votre résistance, monsieur le comte, dit M. Lemaître avec un sourire cruel. J'en ai fait parler de plus résolus que vous...

M. Lemaître était sans armes et ne paraissait pas vouloir en appeler à la force pour obtenir ce qu'il désirait. Cependant le comte fut pris d'un frisson glacé à cette menace, et son œil courut de tous côtés comme pour surveiller des mains invisibles prêtes à s'emparer de lui et disposées à l'enchaîner.

— Pourriez-vous me dire, reprit M. Lemaître, comment vous vous êtes introduit dans cette maison ?

— Est-ce que mademoiselle votre fille ne vous l'a pas conté ? D'après l'état où je la vois, je dois croire que vous avez employé vis-à-vis d'elle ce puissant moyen d'interrogation dont vous paraissez si sûr...

Une contraction violente altéra les traits de M. Lemaître.

— Prenez garde de railler avec l'homme qui est devant vous, dit-il à Césaire ; prenez garde d'en être bientôt réduit à me demander grâce à genoux.

— Si vous êtes un assassin, répliqua le comte avec hauteur, faites votre métier; j'ai là dans ma poche cinq cents louis qui vous sont peut-être nécessaires.

Lemaître tira un papier de sa poche et le tendit au comte.

— Ce sont probablement les cinq cents louis que Fichet vous a prêtés et dont cent louis ont été promis par vous à celui qui délivrerait Jérôme Robertin.

Césaire resta stupéfait. Lemaître continua :

— Celui qui a délivré votre frère de lait est payé ; voici

votre obligation et vous pouvez la déchirer. Je n'ai pas besoin de votre argent, monsieur le comte de Perbruck.

Césaire crut rêver; la folle supposition qu'il avait faite au sujet de ces cinq cents louis, prêtés par un père pour enlever sa fille, cette supposition était devenue une réalité. Mais le tour n'était pas si plaisant qu'il se l'était imaginé. Césaire se mordit les lèvres, et après un long silence :

— Et moi, je n'ai pas besoin de vos générosités, monsieur Lemaître, dit-il en pâlissant.

— Déchirez le billet, croyez-moi, fit Lemaître avec violence; aucune des obligations que vous vous êtes imposées dans cet écrit ne peut plus exister.

— Vous êtes fou, monsieur, dit Césaire, qui ne pensait pas aux termes de son engagement.

— Eh bien! reprit Lemaître en ouvrant le papier et en le mettant sous les yeux du comte, est-ce bien là ce que vous avez signé ce matin?

— C'est cela, dit Césaire, qui comprit enfin de quel côté le danger lui allait venir.

— Et cette obligation, reprit M. Lemaître, vous comptez la tenir telle qu'elle a été rédigée et signée par vous?

Le comte réfléchit un moment. Il comprenait le but des interrogations du père de Marguerite. Un subterfuge pouvait le sauver, peut-être; mais il eut honte d'avoir recours à un mensonge, et bien plus encore, de paraître céder à la peur... Il répondit donc, après un moment de silence :

— Je remplirai cette obligation telle que je l'ai souscrite.

— Eh bien, Marguerite, dit M. Lemaître en se tournant vers sa fille, vous ne vouliez pas me croire tout à l'heure; lisez ce que M. le comte de Perbruck a écrit et signé et ce qu'il jure tout haut d'accomplir.

La jeune fille prit le papier, le parcourut du regard et le laissa échapper en s'écriant :

— C'est donc vrai!

— Oui, Marguerite, dit M. Lemaître d'un ton plein de sarcasme; oui, M. le comte de Perbruck rendra au père l'argent qui lui aurait servi à enlever la fille deux mois après qu'il se sera marié avec une autre.

— Est-ce que c'est vrai? s'écria Marguerite avec un accent désespéré et en se tournant vers le comte.

Ce qui avait paru une joyeuse plaisanterie au comte devenait une tragédie douloureuse. Il ne répondit pas. Lemaître se posa ensuite devant Césaire et lui dit d'une voix dont la résolution calme était plus menaçante que les cris violents de la colère :

— Monsieur le comte, un jour en passant à cheval devant le mur de cette maison, vous avez aperçu à l'une de ses fenêtres une jeune fille qui vous a paru assez jolie... Depuis huit jours, que vous étiez arrivé à Nantes, vous n'aviez pas encore pu remplacer par des conquêtes nouvelles les conquêtes abandonnées à Versailles et à Paris ; cependant, vous étiez menacé d'un prochain mariage ; une liaison publique avec une femme connue vous eût, sinon compromis, du moins attiré des remontrances ennuyeuses... Qu'aviez-vous donc de mieux à faire que de vous adresser à cette femme inconnue, qu'un mari jaloux ou un père ridicule cachait si bien à tous les yeux ?... Vous êtes revenu, vous avez épié, vous avez jugé que l'ennui vous serait un puissant auxiliaire auprès de cette femme, et partant de cette idée parfaitement juste, vous lui avez donné tous les jours l'occupation de voir un élégant cavalier passer et repasser sous ses fenêtres.

Le comte, qui se sentait traiter en petit garçon, ne voulut pas accepter plus longtemps le rôle d'écolier qu'on lui faisait jouer, et ne pouvant répondre sérieusement, il essaya de soutenir son rôle par de l'impertinence.

— En vérité, dit-il en secouant ses manchettes, vous faites à merveille des contes moraux, et à ce jeu vous rendriez des points à M. de Marmontel.

— Fort bien, monsieur, dit Lemaître d'un ton railleur, je continuerai donc. Ces préparatifs de siége amoureux étant achevés, vous avez jeté dans la place des déclarations brûlantes, des billets incendiaires ; enfin, et pour vous parler dans le style de votre auteur, vous avez pénétré dans la forteresse, et vous y avez usé de tous les droits que donne la victoire.

— Monsieur, dit le comte avec fermeté, vous poussez vos suppositions...

— Regardez la coupable, lui dit M. Lemaître.

Marguerite tenait sa tête cachée dans ses mains, et Perbruck ne put retenir un mouvement de dépit.

— Foin de la petite sotte! se dit-il en lui-même, elle a tout avoué!

— Voilà, reprit Lemaître, la part que vous lui avez gardée dans cette aventure; je vais vous dire maintenant la mienne. Le père, averti de ses visites, vous a fait suivre, vous a surveillé, vous a entendu, et le père vous dit : Monsieur le comte de Perbruck, vous êtes un misérable!

— Monsieur!... s'écria le comte en fureur.

— Vous avez séduit une pauvre jeune fille, isolée, sans conseil, sans protection, sans mère. Vous l'avez séduite, non pas par votre amour seulement, mais par des mensonges, par des serments que vous ne vouliez pas tenir... Elle ne s'est pas donnée à vous comme maîtresse; elle s'est donnée à vous comme épouse, car elle avait pour garantie de ce lien votre honneur de gentilhomme, et elle ignorait qu'un des priviléges de la noblesse était de mentir à sa parole. Elle vous croyait, la pauvre fille, et le jour même où vous lui disiez cela, vous écriviez là, sur ce papier, vos projets de mariage avec une autre... Monsieur le comte de Perbruck, si vous n'êtes pas un misérable, voulez-vous me dire ce que vous êtes?

— Mon Dieu! monsieur, dit le comte, finissons-en. Je sais tout ce que vous pouvez me dire... Que voulez-vous?

— Je veux que vous preniez ici..... là..... l'engagement d'épouser ma fille.

— Devant une menace, jamais! D'ailleurs, qui êtes-vous, monsieur, pour prétendre à une pareille réparation?

— Qui je suis!... dit Lemaître avec un rire effroyable.

Il se calma et reprit :

— Si je suis un honnête homme, si personne ne peut me reprocher une action coupable, si le malheur a pesé sur ma vie... eh bien! épouserez-vous Marguerite?

Le comte était dans une position affreuse. La présence de Marguerite l'empêchait de prononcer le refus absolu et hautain qui était dans son cœur. Il lui était horriblement pénible, non pas tant de mentir aux serments qu'il avait faits, que de frapper sans pitié la pauvre fille qui avait cru en lui.

Selon les idées de Césaire, il avait agi vis-à-vis de Marguerite comme il eût agi la veille vis-à-vis d'une autre, comme il agirait peut-être le lendemain pour une troisième; il avait fait ce que tout le monde avait fait avant lui et ferait

après lui. Promettre le mariage, c'était à son sens une des armes avouées de la séduction, et celle qui se laisse prendre à ce leurre avait, selon sa morale, trop de sottise, ou pas assez de vertu, pour qu'elle méritât d'être épousée; mais voir ses souffrances et son désespoir en face, et lui dire insolemment qu'il s'était joué de sa crédulité, cela lui semblait un acte de cruauté indigne d'un gentilhomme.

Il fallait cependant choisir. Il fallait paraître accepter ce qu'il ne voulait pas, et par conséquent mentir, ce qui était une lâcheté; ou bien il fallait refuser nettement, ce qui était d'une brutalité révoltante. Le comte crut sortir de ces embarras en disant à M. Lemaître :

— Faites retirer votre fille, et je vous répondrai, monsieur.

Avant que le père eût exprimé sa volonté, la jeune fille s'écria avec une résolution désespérée :

— Je reste, car il faut que je sache tout enfin.

— Eh bien ! s'écria Césaire emporté à son tour par la violence de sa situation, je refuse !

VI

Un cri de rage de Lemaître et un cri de désespoir de Marguerite répondirent à cette parole de Césaire : Je refuse ! Puis ce fut un long silence. Marguerite, pâle, immobile, l'œil ouvert, mais sans regard, ressemblait à une figure de cire dont on a essuyé le carmin, image de la vie plus hideuse que la mort. Quant à Lemaître, il parcourait la chambre à grands pas. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta.

— Vous êtes bien décidé ? reprit-il en regardant le comte.

— Oui, dit celui-ci.

— Eh bien ! fit Lemaître, nous allons en finir.

Césaire venait de s'aliéner le seul auxiliaire qu'il eût pu

trouver dans cette terrible conjoncture; il ne pouvait plus compter sur les larmes de Marguerite. Il se résigna donc à attendre le danger inconnu qui le menaçait.

A peine Lemaître eut-il prononcé ces dernières paroles, qu'il dépouilla rapidement son habit comme un homme qui se prépare à la lutte. Le comte surpris lui dit dédaigneusement :

— Est-ce un combat à coups de poing que vous prétendez avoir avec moi, monsieur?... En ce cas, prenez garde... Je suis jeune et je passe pour être doué d'une force peu commune.

— Je ne me bats pas à coups de poing, s'écria dédaigneusement Lemaître en fouillant dans la poche de l'habit qu'il venait de quitter.

— Si c'est pour un plus noble combat, fit le comte, je suis prêt à suivre votre exemple.

— Otez toujours votre habit, dit Lemaître, c'est nécessaire, je vous en préviens.

Césaire dut aussi se dépouiller; mais au moment où ses bras à moitié tirés des manches de son habit lui rendaient toute défense impossible, Lemaître se précipita sur lui, et avant qu'il eût pu crier à la lâcheté, Césaire était abattu par terre et avait les mains liées derrière le dos.

Malgré les efforts inouïs de résistance qu'il fit, Perbruck fut entraîné par Lemaître jusqu'auprès d'un meuble où celui-ci le lia fortement, après lui avoir attaché les pieds. Réduit à cet état d'impuissance, le comte poussait des cris furieux. Marguerite restait toujours immobile et muette. Son père la secoua violemment en lui montrant Césaire garrotté, il dit en ricanant :

— Dis-lui donc de t'épouser !

Marguerite regarda son père, puis le comte, et se détourna sans répondre.

Césaire comprit qu'il n'avait d'espoir à attendre que d'un arrangement quelconque avec le père.

— Prétendez-vous m'assassiner? lui dit-il enfin.

— Non, lui dit Lemaître. Je ne me vengerais pas assez et je ne vengerais pas assez la malheureuse que tu as trompée. Il faut que tu vives comme je vis, moi, sans amis, sans parents, exilé, insulté, méprisé par tous; alors devenu aussi

misérable que moi, peut-être consentiras-tu à donner ton nom déshonoré à celle dont tu as volé l'honneur!

— Mais qui êtes-vous donc? dit Césaire, que l'obscurité des menaces de Lemaître épouvantait bien plus que ne l'eût fait un danger connu.

— Qui je suis? moi!... dit Lemaître. Je suis un être maudit, que son père a maudit parce qu'il est né, que son enfant maudit parce qu'il lui a donné le jour; je suis un homme à qui les autres hommes peuvent cracher à la face; non pas seulement vous, les nobles et les gentilshommes, mais les bourgeois, mais le peuple, mais la populace! Qui je suis!...

Lemaître s'arrêta et reprit :

— Veux-tu épouser ma fille, et demain je suis un homme inconnu, un étranger, qui t'aura laissé en partant une immense fortune. Si tu veux que j'aie un nom, j'en achèterai un... Je serai le seigneur de quelque bourg d'Allemagne, de quelque village d'Italie... Toi seul m'auras vu un moment... Je disparaîtrai pour ne jamais revenir... Le veux-tu?

— Tu m'en as trop dit pour que j'accepte, répondit Césaire. Je mourrai s'il le faut, mais je ne commettrai jamais l'honneur de mon nom pour une indigne alliance.

— Est-ce là le seul obstacle qui t'arrête? reprit Lemaître en fureur.

— Le seul, dit le comte.

— Eh bien! je puis si bien le faire disparaître que tu n'auras plus à t'en occuper.

— Mais qui donc êtes-vous? demanda encore une fois Césaire en pâlissant.

— Tu m'as cependant vu une fois en ta vie, lui répondit Lemaître. Quoi! tu ne me reconnais pas, comte de Perbruck? Toi, le libérateur de Jérôme Robertin, tu ne me reconnais pas?

Pendant que Césaire le regardait avec des yeux effarés, cherchant à se rappeler où ces traits sinistres et livides avaient pu se montrer à lui, Lemaître disparut un moment, il passa dans la pièce voisine, mais presque aussitôt il rentra, le bras levé et tenant un fer rouge à la main. Son visage était blanc comme un linceul, ses yeux gris luisaient comme ceux du tigre; la mémoire revint tout à coup au malheureux jeune homme... Il se rappela l'escalier du Bouffay.

— Le bourreau! le bourreau! s'écria Césaire, qui demeura anéanti, les yeux fixes, la bouche béante, le visage contracté par une épouvante indicible.

— Le bourreau! répéta Marguerite en se retournant. Il y eut dans tout son corps une sorte de frémissement convulsif, l'œil s'ouvrit d'une façon effrayante et se referma soudainement; un cri commencé s'arrêta à la gorge, qui se contracta avec effort... La malheureuse chancela un moment, et puis enfin elle s'abattit sur le parquet, comme si ce mot l'eût foudroyée.

Lemaître les regarda tous les deux, Césaire anéanti et incapable de pousser un cri, Marguerite étendue sur le sol et à moitié morte.

Il sortit encore, rapporta un fourneau allumé et y remit l'instrument fatal qu'il en avait tiré, plaça le fourneau près d'une chaise, s'assit en face de Césaire, et, s'armant d'un soufflet, il se mit tranquillement à animer l'ardeur du feu.

Césaire ne pouvait croire à ce qu'il voyait : l'idée que ce supplice lui était destiné lui semblait si folle, qu'il craignait, en la montrant, de la faire naître dans l'esprit de cet homme, qui, de lui-même, n'eût jamais, sans doute, osé la concevoir.

Le jeune comte promena autour de lui un regard égaré, et aperçut Marguerite étendue sans mouvement.

— Mais ta fille se meurt, misérable!... cria-t-il à Lemaître.

— Tout est mort pour elle maintenant, répondit-il, car tu dois commencer à comprendre le mal que tu as fait. Elle ne savait pas qui j'étais, la malheureuse, et elle ne l'aurait jamais su... Devines-tu à présent pourquoi j'étais à Evron le négociant de Francfort que tu n'as pas découvert; pourquoi j'étais à Guérande l'habitant de Savenay dont tu n'as pu retrouver la trace? C'est que j'avais voulu sauver à ma fille l'horreur d'être née de moi, c'est que j'avais espéré un bonheur que la société a toujours refusé à mes pareils. Sans toi, je partais demain, je quittais la France, je fuyais dans quelque pays lointain. L'infortunée qui râle et meurt à côté de toi, née dans le mystère, élevée dans le mystère, se serait accoutumée à croire que son père était un homme bizarre, un proscrit, un grand coupable peut-être; mais en me voyant indulgent, bon, vertueux, comme je l'eusse été, elle eût cru

à un malheur plus fort que moi, ou à un repentir plus grand que ma faute ; et elle m'eût aimé, elle m'eût respecté, et elle eût été heureuse, car l'amour et le respect des enfants pour leur père, sont le commencement de leur bonheur... Eh bien ! toi, reprit Lemaître avec une nouvelle fureur, tu es venu tuer cet avenir si laborieusement préparé. Quinze ans d'efforts inouïs, de ténébreuse prudence, de tendresse refoulée dans le fond de mon âme; quinze ans d'attente au milieu d'effroyables appréhensions, et après ces quinze ans, une fortune réalisée, ma fille parvenue à toute sa beauté, ma fuite assurée, mon bonheur qui commençait demain, tu as tout anéanti, tout brisé, tout tué, et cela parce que tu avais huit jours d'ennui qui te pesaient ! Et je ne te punirais pas, comte de Perbruck ! ne l'espère pas...

— Veux-tu de l'or ? s'écria Césaire, plutôt pour parler que dans l'espoir de voir accepter sa proposition.

Lemaître ramassa l'obligation du comte qui était restée par terre, et la jeta dans le brasier allumé en lui disant :

— Le fer sera plus rouge et la marque plus ineffaçable !

La réponse était terrible.

— Mais que veux-tu donc ? dit Césaire, qui sentait tout son courage près de l'abandonner.

— Je veux ton nom pour ma fille !...

— Jamais ! jamais ! jamais !... s'écria Césaire, comme s'il avait besoin de répéter ce mot pour s'affermir dans sa volonté.

— Eh bien ! donc, dit Lemaître en se relevant et en s'armant de l'instrument fatal, toi, comte de Perbruck, tu seras marqué de la main du bourreau, et tu vaudras moins que le bourreau lui-même !

Césaire, par un mouvement instinctif, jeta, pour ainsi dire, sa tête sur son épaule comme pour la protéger contre le contact de l'infâme instrument. Lemaître la saisit par une poignée de cheveux, redressa lentement la tête du malheureux, la rejeta sur l'autre épaule, puis, ayant arraché sa chemise par un mouvement brusque, il appuya le fer rouge sur l'épaule nue du comte de Perbruck, et celui-ci put entendre à quelques pouces de son oreille, ce bruit étrange et sifflant qui l'avait si fort épouvanté la veille, entendu d'un bout à l'autre de la place du Bouffay. Aussitôt, et sans lui adresser

une parole, Lemaître se pencha vers sa fille, la prit dans ses bras vigoureux et l'emporta, après avoir éteint la bougie, et en laissant derrière lui toutes les portes de la maison ouvertes.

Le brasier allumé éclairait seul d'une lueur rougeâtre l'obscurité où était resté Césaire. Oh ! qu'il eût voulu mourir à ce moment, et qu'il trouva Marguerite plus heureuse que lui, d'avoir été pour ainsi dire tuée par le nom de son père, lorsque lui, le comte de Perbruck, n'était pas mort de la flétrissure qu'il venait de recevoir. Et il était enchaîné, et il ne pouvait ramasser le couteau laissé à quelques pas de lui, et qu'il eût voulu se plonger dans le cœur, et il ne pouvait fuir et aller chercher ailleurs la mort, qui était maintenant son seul refuge ! Et personne sans doute ne viendrait le délivrer, ou si quelqu'un venait ce serait pour le voir, là, garrotté, flétri, marqué ! Et il ne pouvait mourir, il ne pouvait se tuer !... Fut-ce un bonheur ou un malheur pour lui que cette impuissance ? toujours est-il qu'elle usa ses premiers excès de colère, et qu'après une heure d'attente, le comte passa du désir de la mort au désir de la vengeance. Mais se venger de qui ? du bourreau !... C'est alors que les pensées sérieuses et repentantes se firent jour à travers les mouvements désordonnés de cet affreux désespoir. Les larmes vinrent avec le repentir, et le jeune homme de vingt-trois ans pleurait amèrement sa vie perdue, lorsqu'il entendit un léger bruit. L'orgueil lui revint aussitôt au cœur, les larmes se séchèrent et il écouta.

On entrait avec précaution dans la maison.

— Monsieur le comte ?... dit une voix qu'il reconnut aussitôt pour celle de Jérôme Robertin.

Cette voix fit tressaillir Césaire. Cette voix était celle du malheureux que la cruauté du marquis de Perbruck avait livré au bourreau pour subir la même flétrissure que le même bourreau devait infliger à son fils.

N'étaient-ce pas là les représailles de Dieu ?

— Monsieur le comte, êtes-vous là ? répéta Jérôme.

— Ici, ici... lui dit le comte à voix basse.

Jérôme parut à la porte. Quelques charbons à moitié éteints le firent apercevoir à Césaire, mais Jérôme ne le voyait pas.

— Par ici, par ici... dit encore le comte.

Jérôme arriva près de son maître, guidé par sa voix et par la lueur plus vive des charbons, sur lesquels il avait soufflé.

— Ah! s'écria-t-il en le voyant ainsi dépouillé... je me doutais bien que vous étiez tombé dans quelque guet-apens; mais je suis armé, et je trouverai bien les brigands!...

— Délie mes pieds, lui dit le comte.

Jérôme s'agenouilla et tenta d'abord de vains efforts pour dénouer les cordes qui attachaient les jambes de Césaire.

— Par tous les diables! dit-il en parvenant enfin à défaire le premier tour, je ne connais qu'un homme qui sache faire des nœuds si bien serrés que ceux-là...

Jérôme n'avait pas besoin de le nommer. Césaire avait deviné quel était cet homme dont parlait le supplicié de la veille... un froid mortel pénétra dans tout son corps.

Et les mains aussi!... ajouta Jérôme; ils vous ont attaché les mains?

Il les délia, et Césaire fut libre; mais lorsqu'il voulut se relever, ses bras engourdis par la pression de la corde ne purent le supporter, et il retomba sur ses genoux.

— Qu'avez-vous donc? dit Jérôme, vous trouvez-vous mal?... Ma foi, à tous risques je vais allumer une bougie, et s'il y a encore des assassins dans cette maison, du moins nous les verrons en face.

A cette parole, Césaire, par un mouvement brusque et involontaire, ramena sur son épaule le lambeau de sa chemise déchirée.

— Non, dit-il, sortons d'ici...

— Soit, fit Jérôme, dont les pieds s'embarrassèrent alors dans un vêtement jeté à terre... Qu'est-ce cela? ajouta-t-il. Il approcha cet objet de la lueur mourante du réchaud et reconnut l'habit de son maître.

— Donne-le-moi, dit celui-ci d'une voix tremblante.

Jérôme le lui apporta, et Césaire s'en revêtit avec un empressement qui eût paru extraordinaire au serviteur, s'il eût pu le remarquer.

— Et maintenant, lui dit son maître, partons, partons...

Césaire fit de nouveaux efforts, mais c'est à peine s'il pouvait se soutenir...

— Appuyez-vous sur moi, lui fit Jérôme.

Mais à peine Césaire avait-il mis la main sur l'épaule du

pauvre paysan, que celui-ci la retira brusquement en disant :

— Pas de ce côté-lâ, je vous en prie; ça me fait encore mal...

Le comte de Perbruck souffrait aussi d'une blessure pareille, et Jérôme, en l'aidant à marcher, la heurta plus d'une fois, mais le comte fut plus fort que le paysan, il ne se plaignit pas...

— Et comment es-tu venu? dit Césaire, qui voulait s'assurer que Jérôme n'avait aucun soupçon de l'horrible malheur qu'il avait éprouvé.

— Je vous attendais impatiemment, dit Jérôme, calculant que le soleil allait paraître dans quelques heures, et que les paysans ne l'attendent pas pour se rendre aux champs, me disant que le jour n'était bon ni pour vous ni pour moi, lorsqu'il y a une heure, à peu près, il me sembla voir passer à travers la prairie qui borde la route un homme emportant entre ses bras quelque chose de blanc. Je m'approchai, m'imaginant que c'était vous; mais celui-là était bien plus grand, et je vis que c'était une femme qu'il emportait ainsi... Ça ne me parut pas naturel, et j'allais sauter dessus à tous risques, lorsque cet homme me dit, en passant vivement à côté de moi :

— Dans une heure, va trouver ton maître, il aura besoin de toi...

— Et cet homme, dit le comte, l'as-tu reconnu ?

— Oui... Non... Ça n'est pas possible!... dit Jérôme en tremblant. Cependant, ajouta-t-il sur une nouvelle question de Césaire, j'oserais jurer que c'est le même qui m'est venu tirer de ma prison et qui m'a amené à votre voiture...

— Et celui-là, l'as-tu reconnu? fit Césaire de plus en plus inquiet.

— Je ne puis pas le croire, répondit Jérôme, je me suis trompé; ça ne peut pas être lui qui est venu me délivrer.

— Qui crois-tu donc que ce peut être? fit Césaire.

— Le bourreau! dit Jérôme à voix basse.

Le comte ne répondit pas. Jérôme se tut, et tous deux regagnèrent enfin la voiture qui les attendait. Césaire y monta et tomba presque évanoui sur les coussins.

— Où faut-il conduire monsieur le comte? dit Jérôme, qui, en voyant son maître revenir seul, supposa qu'il avait dû

changer d'itinéraire. Où faut-il conduire monsieur le comte? répéta-t-il.

— A la Trappe de la Mailleraie! répondit le comte.

Quelques jours après, tout Nantes s'entretenait de l'étrange disparition de trois hommes dont chacun commentait la fuite à sa manière. De tous les propos que fit naître cette disparition, un seul acquit la valeur d'une certitude. Il fut décidé que le comte de Perbruck, indigné de la condamnation de Jérôme Robertin, avait corrompu maître Marchand, le bourreau de Nantes (c'était le vrai nom de Lemaître), pour que celui-ci délivrât le condamné. Tous deux (Jérôme et Marchand) étaient passés en pays étranger, et probablement le comte les avait accompagnés, autant pour protéger leur fuite que pour se soustraire aux reproches et aux violences de son père. Quant à Marguerite, personne ne soupçonna jamais qu'elle eût existé.

Le marquis de Perbruck avait si formellement déclaré qu'il ne pardonnerait jamais à son fils d'avoir protégé Jérôme Robertin, qu'on ne s'étonna point, pendant quelques mois, de ne plus entendre parler du jeune comte.

Cependant, lorsqu'on apprit que le marquis lui-même faisait faire des recherches actives pour savoir ce qu'était devenu son fils Césaire, on commença à douter des suppositions qu'on avait faites tout d'abord, et les commentaires reprirent leur cours.

Mais déjà des événements trop graves occupaient les esprits pour que cette disparition prît dans l'attention publique la place qu'elle y aurait eue dans toute autre circonstance. Ce qui contribua à en faire perdre complétement le souvenir à ceux qui s'en étaient le plus occupés, fut le départ de M. de Perbruck pour l'étranger. En effet, le marquis donna l'un des premiers l'exemple de cette désertion qui laissa Louis XVI luttant seul contre une révolution. M. de Perbruck émigra dès les premiers jours de 1790, et l'on supposa que le jeune comte était allé le rejoinde en Flandre, où il se trouvait avec Monsieur, vers le 1er juillet 1791.

INTRODUCTION

NOUVEAUX PERSONNAGES ET EXPLICATIONS PRÉLIMINAIRES

I

L'aventure que nous venons de raconter se lie à des événements d'une telle importance historique que nous demanderons à nos lecteurs la permission de faire précéder la suite de ce récit de la peinture des lieux où se passent ces événements, et de quelques détails sur les personnages qui en furent les premiers héros.

En effet, le Poitou, la basse Bretagne, le Maine, qui furent le théâtre de la lutte terrible connue sous le nom de Guerre de la Vendée, sont des provinces d'un caractère trop particulier pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en donner une idée à nos lecteurs. Au reste, les noms des diverses parties de la première de ces provinces disent parfaitement les aspects qu'elle prend. C'est, d'une part, le *Bocage*; d'une autre part, c'est la *Plaine*; et enfin c'est le *Marais*.

Le Bocage, ainsi que son nom l'indique, est une vaste étendue de forêts jetées, tantôt sur des coteaux ardus, tantôt dans de profonds ravins. De nombreuses rivières descendent de

ces coteaux en cascades bruyantes, ou serpentent au fond de ces ravins, entre des bords tellement escarpés que les rives en sont le plus souvent inaccessibles. Les propriétés éparses dans ces forêts sont toutes entourées de haies vives, au milieu desquelles s'élèvent encore de grands arbres; mais nous nous trompons en disant que chaque propriété est enclose de haies, c'est chaque champ, chaque lambeau de terre qu'il faut dire. Si bien, qu'il est fort rare de trouver dans les fermes de ce pays des bergers chargés de la conduite du nombreux bétail qu'élèvent les paysans. Le matin, on conduit bœufs, vaches ou moutons dans un de ces nombreux enclos; on ferme la barrière en bois, appelée *échalier*, par laquelle on y pénètre, et l'on revient les chercher le soir, sans craindre qu'aucun de ces animaux puisse forcer la haie d'épines qui les enferme. Des chemins boueux, encaissés quelquefois de douze à quinze pieds de profondeur, toujours bordés de talus élevés, couronnés eux-mêmes de haies impénétrables, conduisent d'une ferme à l'autre, ou de ces fermes au prochain village, et de ce village au village voisin.

A part les bois, la Plaine est en tout semblable au Bocage, c'est-à-dire à chaque pas, des haies, des talus élevés au sommet de chemins profonds, servant souvent de lit à un ruisseau; à chaque instant des carrefours laissant quelquefois dans l'incertitude les habitants mêmes du pays. Nulle part une position assez élevée pour reconnaître une grande étendue de pays, et alors même qu'on la trouverait, l'aspect uniforme d'un réseau de buissons abritant des sentiers au fond desquels des milliers d'hommes peuvent circuler sans qu'on puisse en apercevoir un seul.

Quant au Marais, c'est encore le Bocage et c'est encore la Plaine, c'est-à-dire toujours et de tous côtés des haies impénétrables; mais au lieu de ce réseau de sentiers bourbeux, ce sont autant de canaux courant sous ces verts ombrages, contrée encore plus inabordable que les deux premières et qui, mieux défendue qu'elles, a été moins attaquée et s'est beaucoup moins mêlée à la guerre de la Vendée.

A l'époque où commence ce récit, les grandes voies de communication se réduisaient à quatre grandes routes : par conséquent nul commerce, nulle fréquentation avec les autres provinces, nulle participation à leurs progrès industriels,

nulle communion d'idées. Aussi les habitants de ce pays sont-ils en général ignorants, crédules, et en même temps, par un contraste fort commun, pleins de défiance.

Routiniers et entêtés, ils aimaient le gouvernement monarchique parce que c'était celui sous lequel ils étaient nés, celui sous lequel ils avaient vécu. Mais on se tromperait grossièrement si l'on s'imaginait que ce fût un véritable sentiment d'obéissance à leurs seigneurs ou un dévouement purement chevaleresque qui détermina le soulèvement de la Vendée. Peut-être dans aucun pays, les idées ou plutôt les habitudes d'indépendance n'étaient aussi profondément enracinées que dans ce pays. Le paysan vendéen se sent maître chez lui et n'a jamais compris qu'une volonté étrangère, fût-ce celle du roi ou de la mère-patrie, pût régler les intérêts de sa contrée.

Cet esprit, né de la constitution matérielle du pays, venait aussi des rapports du paysan avec son seigneur. Nulle part, dans la France, la noblesse ne touchait de si près au peuple des campagnes, nulle part l'une et l'autre n'avaient des intérêts si complétement unis.

La Vendée comptait peu ou point de grandes exploitations agricoles; les plus riches fermes ne dépassaient guère mille à douze cents livres de revenu. Chaque gentilhomme riche en possédait donc une assez grande quantité et se trouvait, par conséquent, en relation avec un assez grand nombre de familles qu'il connaissait personnellement et sur lesquelles il avait une action directe.

Ces relations prenaient en outre un caractère de communauté d'intérêts et d'habitudes par la manière dont les fermages étaient concédés et dont les propriétaires vivaient dans leurs terres. En général, le prix des baux n'était point réglé en argent; le fermier était un colon partiaire donnant à son seigneur la moitié de la récolte, gardant l'autre pour lui-même. Il en résultait que le propriétaire, dont la fortune dépendait de la bonne ou mauvaise administration de ses terres, s'en mêlait le plus souvent; et de là cette communauté d'intérêts et de relations habituelles.

D'une autre part, les seigneurs de ce pays, bien différents en cela des nobles du reste de la France, n'avaient point apporté dans leurs modestes châteaux le luxe qu'ils avaient appris à

Paris ou à Versailles; la demeure du maître n'insultait point par son faste à la demeure du paysan. La chasse et la danse étaient les plaisirs de l'un et de l'autre. Quand le seigneur chassait, il appelait ses fermiers à partager ce plaisir avec lui, quand les jeunes gens venaient, le dimanche, danser dans la cour du château, les dames se mettaient de la partie. Aussi, faut-il le dire pour ceux qui chercheraient dans ce livre autre chose que le récit d'une aventure liée aux premiers événements de la Vendée, le marquis de Perbruck n'est point une personnification de la noblesse de ce pays et de cette époque. M. de Perbruck, auquel nous pourrions trouver des milliers de modèles dans le reste de la France, était une exception en Vendée.

Si nous avons donné à nos lecteurs un aperçu suffisant de ces provinces et de leurs habitudes, on doit comprendre facilement le caractère des habitants. Le Vendéen, toujours en lutte avec une nature rebelle, enfermé dans sa métairie, isolé du reste de la France, était, comme nous l'avons dit, ignorant, crédule et défiant. Ignorant, parce qu'aucune idée germée en dehors de lui ne lui était apportée; crédule, parce que rien n'exalte la foi et ne conduit à la superstition et à la crédulité comme l'isolement dans la famille, comme les contes dont on endort l'ennui des longues soirées d'hiver. Aussi, après le curé, la personne la plus sacrée pour un paysan du Bocage, c'est le sorcier. Enfin, il était défiant parce que, fort heureux de cet isolement, il redoutait tout ce qui lui venait du dehors.

Ce défaut, le paysan vendéen le portait si loin que dans la guerre où il a déployé tant de courage et d'obstination, il croyait à la trahison dès qu'il ne voyait pas clair dans la conduite de ses chefs. Bonchamp, blessé, fut obligé de se faire porter au milieu de ses soldats pour prévenir la désertion. Dans la bataille même, jamais ils ne précédaient leurs chefs; ce n'était que lorsque ceux-ci étaient engagés dans le péril comme de simples soldats que les paysans se décidaient à les suivre. On ne les envoyait pas à la victoire, on les y menait; on avait mille peines à les garder réunis : chacun étant le maître chez soi, brûlait d'y retourner.

Ce caractère d'indépendance, cette assurance en sa propre force, se faisaient également remarquer chez les gentilshom-

mes de ce pays; aussi la plupart ne suivirent-ils pas l'impulsion donnée par la noblesse des autres provinces, et il y en eut un très-petit nombre qui émigrèrent.

Il en advint que ce pays se trouva admirablement disposé pour une guerre civile. Un terrain mieux fortifié par ses plantations qu'il n'eût jamais pu l'être par les travaux d'art les plus immenses; une population pauvre mais vigoureuse, habituée au maniement des armes, aux fatigues de la chasse, à celles d'une culture rebelle, et maîtresse de ce labyrinthe de fortifications dont elle avait seule le secret; en outre, la présence de nobles et de riches capables de la conduire, indépendamment des hommes supérieurs que les grandes commotions ont toujours fait naître (hommes qui se sont appelés Cathelineau et Stoflet), tout cela se trouvait en Vendée. Elle fut donc choisie pour être le théâtre de la lutte que la noblesse voulait établir entre ses droits anéantis et le nouvel ordre de choses.

Ce n'est pas sans motif que nous avons dit que la Vendée fut *choisie* pour théâtre de cette lutte, malgré ce qu'en disent les historiens qui l'ont racontée. En effet, une prétention inexplicable des royalistes, prétention du reste avouée ou plutôt prônée par celui de leurs écrivains que le parti a appelé l'Homère de cette guerre, cette prétention, disons-nous, est de vouloir persuader à la France que le mouvement vendéen fut une explosion imprévue, soudaine, et qui n'eut d'autre cause déterminante que l'indignation que causèrent aux braves paysans de la Vendée les excès de la Convention. Nous disons que cette prétention est inexplicable, en ce sens qu'elle réduit les nobles à un rôle secondaire, indigne de l'esprit chevaleresque dont ils se sont tant enorgueillis depuis. Heureusement pour eux les faits démentent complétement cette flatterie aux paysans, flatterie qui, même de nos jours, a peut-être encore son but et ses espérances.

Bien longtemps avant que le mouvement vendéen éclatât, tout était prévu, arrangé, calculé. Un esprit ambitieux, entreprenant, actif, énergique, avait tracé le plan, arrêté les combinaisons, calculé les chances, et si ce plan ne fut exécuté qu'après sa mort, c'est qu'elle le frappa avant qu'éclatât la grande circonstance qui, seule, devait mettre en mouve-

ment ces populations si exaltées au dire des royalistes, mais si dures à émouvoir au dire de la Rouarie.

La Rouarie !

C'est le nom de l'homme qui conçut la guerre de la Vendée, qui prévit et organisa ses succès, et qui les aurait peut-être poussés jusqu'au renversement de la Convention, s'il avait mis lui-même à exécution les projets que suivirent ses successeurs.

Disons quel fut cet homme extraordinaire.

Armand Tuffin de la Rouarie, dont il doit être longuement question dans ce livre, avait embrassé la carrière des armes dès sa plus tendre jeunesse. C'était un homme à passions ardentes et d'un esprit naturellement porté à l'opposition. Officier aux gardes-françaises, il s'y était fait connaître par ses sanglantes railleries contre le gouvernement monarchique et contre les mœurs de la cour. Ce n'est pas que les siennes fussent irréprochables. Connu déjà parmi les hommes de table, de jeu, de plaisir, d'aventures galantes, il y devint célèbre par son duel avec le duc de Bourbon-Busset et par son amour extravagant pour la Beauménil. Tombé dans la disgrâce du roi à cause de son duel, refusé par l'actrice, qu'il voulut épouser et qui préféra la liberté de ses amours au titre de marquise de la Rouarie, Armand, désespéré et cédant aux violentes inspirations d'un caractère ardent, Armand s'empoisonna.

Le suicide ne lui réussit pas mieux que l'amour ; il fut secouru à temps au milieu de ses souffrances. Alors, désespéré de vivre, il se condamna à un autre suicide : il alla s'enfermer à la Trappe. Ses amis l'y suivirent; leurs sollicitations, et plus encore l'inactivité de cette vie régulière et contemplative, l'arrachèrent à cet asile. Mais la France ne pouvait donner une occupation suffisante à cette énergie remuante et ambitieuse. La lutte des Etats-Unis d'Amérique avec la mère patrie était un champ ouvert à toutes les ambitions généreuses comme aux activités sans but. Armand, poussé à la fois par ses idées de liberté et par un impérieux besoin d'action, y courut. Bientôt le colonel Armand (il ne prit point d'autre nom) acquit une renommée de courage, d'activité et de promptitude, qui traversa les mers et précéda son retour en France.

En effet, la Rouarie venait d'entrevoir la possibilité de prendre position dans la résistance que les parlements et la noblesse faisaient à la cour. Vers 1785 il reparut dans son pays et fut nommé l'un des douze députés qui vinrent au nom de la Bretagne réclamer la conservation des priviléges de cette province. La rudesse de ses réclamations fut telle, que la Rouarie, qui en était l'organe, fut envoyé à la Bastille. Après avoir été le soldat de la liberté démocratique au nouveau monde, il devint la victime de son dévoûment à la cause aristocratique dans sa patrie. La Rouarie fut l'idole de la Bretagne. Toujours épris de mouvements et de révolutions, il accueillit bientôt avec des transports menaçants les grandes circonstances de 89. Délivré de sa prison, il quitta Paris en révolutionnaire ardent; mais à peine de retour en Bretagne, il se trouva en présence de la bourgeoisie. Celle-ci, forte de la double représentation qui lui avait été accordée, ne cachait point ses espérances : elle parlait de réformes, elle attaquait ces mêmes priviléges défendus naguère par la Rouarie au péril de sa liberté. Armand, qui n'avait point voulu de l'absolutisme de la cour, ne voulut point de la toute-puissance plébéienne. La Rouarie était le gentilhomme d'un autre siècle, tout prêt à lever au besoin l'étendard de son castel contre son roi, tout prêt à écraser à sa voix la moindre prétention populaire.

Il avait quitté Paris pour faire de l'opposition contre la cour : arrivé en Bretagne, il en fit encore, mais dans un tout autre sens. Il conseilla aux nobles de sa province de ne point envoyer leurs députés aux états généraux, et obtint d'eux cette fameuse protestation contre les premières délibérations de l'assemblée nationale, protestation que les gentilshommes bretons signèrent individuellement de leur sang.

Mais la révolution écrasait en avançant toutes les résistances partielles qui naissaient dans son sein. La Rouarie, fatigué de ses inutiles tentatives, comprit enfin que c'était en dehors du mouvement qu'il fallait se placer pour l'arrêter. A la fin de 1791, il était à Coblentz, expliquait aux princes émigrés le plan de la vaste association conçue par lui, et le 2 mars 1792, il recevait d'eux la commission qui l'investissait des pouvoirs les plus étendus.

Mais déjà depuis longtemps la Rouarie n'était plus le seul

meneur de cette vaste conspiration ; une femme, une héroine, s'était attachée à sa fortune avec quelques gentilshommes qui lui étaient plus particulièrement dévoués. Cette héroine était mademoiselle Thérèse de Moëllien. Ces braves complices de la Rouarie, toujours à ses côtés ou en mission par ses ordres, étaient le chevalier de Tinteniac, M. de Fontevieux et le jeune Tuffin, neveu de la Rouarie.

Disons tout de suite ce qu'était Thérèse Moëllien.

Elle appartenait à une famille noble de Fougères et était cousine de la Rouarie. Restée de bonne heure orpheline, elle avait appris de la nécessité à se protéger elle-même. Fière et hautaine, elle n'avait pas caché sa haine pour la révolution ; aussi avait-elle écouté avec enthousiasme la confidence des projets du marquis. Amoureuse de luttes, d'émotions, de combats, elle avait prêté sa maison aux conciliabules secrets des nobles Bretons, et secondé de tout son pouvoir les menées de son cousin ; puis, lorsque le danger était venu, lorsque l'heure de l'explosion avait été plus proche, elle n'avait pu se résoudre au rôle, presque devenu inutile, d'hôtesse des associés ; elle avait voulu suivre la Rouarie dans ses courses. Là elle l'avait vu infatigable, toujours ardent contre les difficultes, toujours calme en face du péril, opiniâtre, rusé, prudent, emporté selon la circonstance, et elle s'était vouée tout entière à l'homme qui incarnait en lui le héros le plus complet qu'elle eût rêvé.

Cependant la Rouarie, dont les passions ne s'étaient pas plus éteintes dans cette activité que dans les combats du nouveau monde et dans les austérités de la Trappe, la Rouarie demandait vainement des preuves de cet amour qui exaltait la tête de mademoiselle Moëllien, sans qu'il parût agiter son cœur ou troubler ses sens.Irrité des refus de Thérèse, qui ne répondait à ses ardentes sollicitations qu'en lui disant que le but de leur tendresse n'était pas d'aimer, mais de sauver ensemble la France, Armand mit en doute ce dévoûment aux intérêts royalistes, parce qu'il la trouvait rebelle à ses désirs.

Thérèse en fut cruellement blessée, et, si quelque autre homme que la Rouarie lui eût paru capable de soutenir le poids de cette colossale entreprise, peut-être eût-elle usé de l'influence personnelle qu'elle avait acquise pour le présenter

à l'élection des associés. Mais la Rouarie dépassait de si loin en courage, en énergie, en ressources, tous ceux qu'on aurait pu lui opposer, que Thérèse n'y pensa point. Enfin, Armand sembla vouloir garder vis-à-vis d'elle le secret de ses démarches, et un jour qu'il avait reçu des communications du comte d'Artois et du ministre Calonne, et qu'il ne les avait pas montrées à Thérèse, elle prévit qu'il voulait s'éloigner. Elle s'indigna; il resta calme et ne se départit plus de son silence. Bientôt la Rouarie convoqua les principaux de ses complices au château dont il portait le nom, et leur annonça qu'il partait pour sonder les dispositions de certaines compagnies du Morbihan. Ses affidés, Tuffin son neveu, Tinteniac et Limoëlan l'accompagnaient; mais Thérèse ne fut pas désignée, comme d'habitude, pour être du voyage et du danger. Comme nous l'avons dit, cette résolution avait été annoncée au château de la Rouarie devant une réunion nombreuse. A l'heure où la plupart des conjurés étaient retirés, Thérèse s'approcha d'Armand et lui dit :

— Vous partez sans moi ?

— Je pars avec les gens qui m'aiment, dit la Rouarie.

— Je ne suis donc pas de ceux-là ?

— Ils me sont dévoués corps et âme, dit Armand avec une expression de tristesse sardonique.

Thérèse le comprit et rougit.

— D'ailleurs, Thérèse, reprit plus doucement la Rouarie, nous partons à quatre heures du matin, vous ne pourriez être assez tôt prête... Il vous faut retourner à Fougères... Il est déjà dix heures du soir...

— Je passerai la nuit chez vous, repartit brusquement mademoiselle de Moëllien.

C'était en dire assez à la Rouarie, chez qui elle n'avait jamais voulu demeurer, tant elle craignait l'audace de ses entreprises.

Thérèse se donna à l'homme qu'elle admirait, elle se donna à lui par passion politique; mais l'amour, dans son sens absolu, fut, pour ainsi dire, étranger à cette liaison. Thérèse le comprit lorsque plus tard elle rencontra le beau Fontevieux, âme chaste, dévouée, intrépide; jeune apôtre d'une religion d'abnégations et de sacrifices toujours héroiquement et modestement accomplis. Il n'y avait pour Fonte-

vieux ni dangers, ni fatigues, ni obstacles. On lui disait : « Il faut traverser la France et aller en Allemagne chercher les ordres des princes; il faut aller en Angleterre recevoir les millions de faux assignats qu'y faisait fabriquer Calonne. »

Fontevieux partait, et comme si la France n'eût pas été hérissée de surveillants, d'ennemis, de bourreaux; comme si les portes n'eussent pas été fermées à tous ceux qui voulaient sortir, Fontevieux arrivait en Allemagne ou en Angleterre, et revenait au jour dit avec la célérité et l'exactitude d'un courrier muni de pleins pouvoirs pour faire obéir sur sa route magistrats, gendarmes et postillons.

Et cependant, durant ces voyages si audacieusement et si habilement accomplis, Fontevieux avait dix fois changé de costume, et échappé par la force ou par la ruse à l'imminent danger d'une arrestation. Le plus souvent il n'en disait rien, si ce n'est à Thérèse, qui lui demandait avec tant d'instances l'emploi de chacune de ses heures d'absence, qu'il finissait par tout avouer. Alors elle l'écoutait avec une attention extrême, avec une joie et des craintes qu'elle n'avait jamais éprouvées pour la Rouarie. Aux jours où celui-ci avait été le plus menacé, Thérèse avait dit : « Quel désespoir et quelle perte pour notre parti si la Rouarie était arrêté!... » Le cœur royaliste parlait seul; mais quand elle écoutait le récit des dangers passés de Fontevieux, il prenait à Thérèse des terreurs d'enfant; elle pâlissait et frémissait; c'était le cœur de la femme qui parlait alors.

Cependant cet amour était resté muet de la part de Thérèse comme de la part de Fontevieux. Jamais mademoiselle de Moëllien n'avait pensé à trahir la Rouarie comme maîtresse, pas plus qu'elle ne l'eût trahi comme complice. De son côté Fontevieux eût reculé à la seule pensée de montrer un désir à celle qu'aimait le héros dont il avait fait son chef, son idole, presque son Dieu.

Thérèse et Edouard savaient seuls qu'ils s'aimaient sans se l'être jamais dit, et sans jamais avoir donné à leur amour d'autre espérance que de vivre ou de mourir pour la même cause et l'un près de l'autre. Quant à la Rouarie, il soupçonnait l'existence de cet amour, et souvent il avait contre Fontevieux des mouvements d'humeur dictés par sa jalousie instinctive; et cependant, au milieu de cette jalousie même,

la Rouarie ne doutait ni de Thérèse ni d'Edouard; il les estimait trop tous deux pour avoir aucune crainte.

Déjà toute la rive droite de la Loire était organisée. La Rouarie avait reçu la signature de la plupart des nobles de la haute Bretagne. Mais il avait jugé depuis longtemps que ce pays était beaucoup moins favorable à une lutte que la partie qui s'étend depuis Nantes jusqu'aux environs de la Rochelle. Il se résolut donc à faire entrer la noblesse nantaise et celle de la Vendée dans sa vaste conjuration, et ce fut pour arriver à ce but qu'il entreprit le voyage auquel ce récit va se rattacher.

Mais tandis que la Rouarie poursuivait ses projets avec l'ardente obstination de son caractère, la trahison le suivait pas à pas. Ce fut elle qui mêla à ses menées quelques-uns des personnages dont il a été question dans le commencement de ce livre. Nous devons donc en raconter à nos lecteurs les plus minutieuses circonstances; elles serviront à leur faire mieux comprendre les bizarres quiproquos qui résultèrent d'une ressemblance que nous avons déjà signalée plusieurs fois, celle de Césaire de Perbruck et de Saturnin Fichet, fils ou prétendu fils de l'intendant de cette noble maison.

II

Latouche Shevetel était de Rennes, mais il avait fait ses études de médecine à Paris, où il s'était établi. Quoique bien jeune encore en 1785, il avait été le médecin de la Rouarie, qui avait toujours cherché à gagner les gens de sa province, alors même qu'il ne pensait pas qu'un jour il eût à l'organiser tout entière pour une immense conjuration. La Rouarie amena bientôt une nombreuse clientèle à son médecin, car il savait comment on recommande et comment on protége, et il mettait à tout ce qu'il voulait faire réussir la volonté et l'ardeur

de son caractère. Latouche, bien posé et tout à fait en voie de fortune, grâce au marquis, se fit son serviteur dévoué.

La révolution arriva; Latouche demeura l'ami de la Rouarie et lui rendit sans hésitation tous les services que le marquis lui demanda. Ainsi, dans deux ou trois circonstances, il avait, au risque de se compromettre, changé des billets de caisse contre de l'or, sans demander à son bienfaiteur ni l'origine de sommes aussi considérables, ni l'emploi qu'il comptait en faire.

La Rouarie ne doutait point de la fidélité de Latouche, mais il redoutait son étrange poltronnerie; aussi ne lui avait-il rien confié. Cependant un jour arriva où le marquis, pressé d'avoir des fonds, envoya son neveu, le jeune Tuffin, à Latouche. Tuffin, que son oncle n'avait point averti de l'ignorance où il avait laissé le docteur, laissa échapper quelques mots de la conspiration. Latouche les recueillit avec soin, mais il ne savait rien, sinon que la Rouarie s'occupait d'organiser la Bretagne et le Poitou.

Le médecin se tut.

Deux mois ne s'étaient pas passés que Fontevieux, qui partait pour Coblentz, s'adressa encore à Latouche sur la recommandation de la Rouarie. Celui-ci tâta le chevalier sur ses projets, sur la cause qui l'obligeait à emporter de l'or. Il parla de Tuffin le neveu, il mêla à ses questions le nom de la Rouarie, dont il se dit l'âme damnée; enfin il fit si bien que Fontevieux, voyant que le docteur savait la plus grosse part du secret, le crut de la conspiration et lui en dit toutes les espérances, sinon tous les détails. Puis il partit pour Coblentz; c'était vers la fin de juillet 1792.

A peine Latouche a-t-il appris l'existence de cette immense association, qu'il tremble et fléchit sous le poids d'un pareil secret. Il se voit arrêté, condamné, exécuté, et n'écoutant que ses terreurs, il court dénoncer la conspiration à Danton. Le croira-t-on? cette révélation, portée par Danton au comité de sûreté générale de l'assemblée législative, l'émut à peine. Quelques ordres de surveillance furent à grand'peine obtenus par Danton et expédiés aux administrations départementales des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine. On était déjà aux premiers jours d'août 1792, et la terrible importance des événements qui se préparaient absorbait trop entièrement la

pensée des hommes qui révolutionnaient la France, pour qu'ils s'appesantissent sur une conspiration qu'ils supposaient toujours en permanence sans en connaître les chefs. On avait même répondu à Danton, qui s'était écrié au comité : « Je viens vous prouver que les nobles conspirent ! » — « C'est leur métier, nous le savons. »

Le 10 août arriva, et dans cet immense bouleversement la dénonciation de Latouche fut oubliée ; mais celui-ci veillait.

La Rouarie, averti de l'imprudence de son neveu et de la confiance de Fontevieux, n'avait pas cru pouvoir mieux réparer cette indiscrétion qu'en associant franchement Latouche à ses projets. Celui-ci accepta, et bientôt il parut devenir l'agent le plus actif de la Rouarie, qui admirait l'habileté avec laquelle il échappait à tous les espions. Enfin, quelque temps avant l'époque où nous aurons à reprendre ce récit, Latouche reçut du marquis la mission d'aller à Londres pour y presser les envois de fonds promis par Calonne, et déterminer avec lui le jour de la levée de boucliers et de la descente que les émigrés rassemblés à Jersey devaient faire sur la côte de Bretagne.

Danton était alors ministre de la justice. Latouche court l'avertir. Danton prend sur lui de diriger cette affaire, et Latouche part pour l'Angleterre avec une mission de la Rouarie dans une poche et une mission de Danton dans l'autre.

En ce moment l'association bretonne était dans la consternation, la retraite des Prussiens avait découragé les plus intrépides. La Rouarie seul restait inébranlable, et pendant que son perfide agent excitait la lenteur de Calonne, pendant que Fontevieux déterminait le comte d'Artois, qui s'était avancé jusqu'à Liége, à se tourner du côté de la Bretagne, la Rouarie reprenait ses courses aventureuses, et, comme nous l'avons vu, il faisait franchir la Loire à son association.

Cependant Latouche entretenait une correspondance active avec Danton. Il écrivait aussi à la Rouarie, mais il fallait trouver des émissaires dévoués pour lui faire parvenir les nouvelles, car de ce côté Latouche gardait toujours le masque d'un conspirateur prudent.

On venait de décider à Londres qu'il était temps d'agir et qu'il ne fallait pas attendre que l'infortuné Louis XVI fût assassiné. Danton, averti par Latouche, avait répondu : « Lais-

sez aller. » Le docteur, sur l'ordre du ministre républicain, dut avertir la Rouarie de la décision prise à Londres.

Cependant Danton avait ordonné à Latouche d'aller lui-même en Bretagne pour surveiller la conspiration; mais le lâche espion, sentant bien que c'en était fait de lui si l'on soupçonnait sa trahison, préféra charger un émissaire des instructions dont il était porteur. Il écrivit, d'un côté à Danton, qu'il restait en Angleterre pour surveiller Calonne; et de l'autre, à la Rouarie, qu'il y restait pour exciter l'ex-ministre Calonne. Toutefois, Latouche ne savait comment faire parvenir ses lettres à la Rouarie. Voici ce qui arriva de cet embarras, voici comment quelques-uns de nos personnages, longtemps étrangers à cet événement, s'y trouvèrent mêlés tout à coup.

Latouche avait souvent rencontré chez Calonne l'abbé Bernier, et chez l'abbé Bernier, à qui il avait été faire visite, un trappiste qui se faisait appeler le frère Césaire. Bernier, qui se mêla plus tard avec tant d'activité à la guerre vendéenne, paraissait alors ne vouloir prendre part à aucun des projets fomentés à Londres. Cependant Latouche lui confia son embarras.

Contre son attente, Bernier lui promit de s'occuper de son affaire et lui demanda vingt-quatre heures pour lui trouver un émissaire. Le lendemain, il lui présentait le trappiste Césaire. Latouche se défiait des moines et le refusa. Alors Bernier lui raconta que celui-là n'avait du moine que l'habit, que c'était un gentilhomme qui ne demandait pas mieux que de s'associer à une grande entreprise; enfin il le lui nomma, et Latouche, à son grand étonnement, apprit l'existence du comte de Perbruck, dont la disparition avait fait assez de bruit dans le monde de Latouche pour arriver jusqu'à lui.

Huit jours après, Césaire se mettait en route pour la France avec des lettres de Latouche et une lettre particulière de l'abbé Bernier pour la Rouarie. Dans cette lettre, l'ancien curé apprenait à la Rouarie que le prétendu trappiste n'était autre que le jeune comte de Perbruck, disparu depuis près de cinq ans, et qui, chassé de son couvent comme tous les religieux, s'était réfugié en Angleterre. Du reste, la cause de la disparition de Césaire n'était pas relatée dans la lettre

de l'abbé Bernier, soit qu'il l'ignorât, soit qu'il voulût la cacher; cette lettre contenait seulement cette phrase mystérieuse :

« Donnez votre confiance entière au jeune comte. Il croyait » n'avoir plus qu'à mourir dans l'austérité et le repentir, je » lui ai montré que la gloire qu'on peut conquérir en com- » battant pour son Dieu et pour son roi relève un gentil- » homme de l'abaissement où il est tombé, mieux encore » que la pénitence. Comptez donc sur M. de Perbruck : il » sera au besoin un héros et un martyr. »

Perbruck, selon les instructions qu'il avait reçues de Latouche et de Bernier, se rendit d'abord à Gernesey et à Jersey, et de là, déguisé en paysan, il aborda sur les côtes de Saint-Malo. Ce fut dans la maison d'un habitant de cette ville qu'il rencontra la Rouarie et qu'il lui remit à la fois les lettres de Latouche et celles de l'abbé Bernier. Mais ce qui étonna singulièrement Perbruck, ce fut d'apprendre de la Rouarie qu'il était arrivé pour lui une lettre de ce même Latouche qu'il venait de quitter.

Césaire se demanda comment il avait pu être devancé en France, lorsque avec toute l'activité possible il ne faisait que d'arriver. Du reste, cette lettre avait peu d'importance, elle lui recommandait un jeune homme emmené par ses maîtres en Angleterre et tombé dans la misère. Latouche priait Perbruck de le prendre à son service. Le jeune homme était arrivé le matin même à Saint-Malo. Il avait trouvé la Rouarie dans la maison où il se réfugiait d'ordinaire. Là, il lui avait parlé de l'arrivée de Perbruck et lui avait montré la lettre de Latouche qui le recommandait lui-même au jeune comte.

Après que le marquis et Césaire eurent réglé les mesures qu'ils avaient à prendre, on fit venir le jeune homme. Ses traits et sa tournure parurent vivement frapper Perbruck. Il l'interrogea; mais Jacques Pelerin (ce fut le nom que se donna le jeune paysan) fit un récit assez vraisemblable de son enfance et de tout ce qu'il avait vu et fait durant sa vie, pour que Césaire fût honteux du trouble que lui avait fait éprouver l'étrange ressemblance de ce garçon avec une femme dont l'amour lui avait coûté bien cher.

En effet, Jacques Pelerin avait tous les traits de Marguerite Lemaître. L'une des raisons, et c'est en cela que le hasard est

un maître merveilleux dans l'art d'arranger les circonstances, l'une des raisons, disons-nous, qui firent que Césaire eut honte de l'effroi que lui avait donné cette ressemblance, c'est qu'il savait que lui-même avait en Saturnin Fichet un sosie qui eût trompé les plus clairvoyants. Du reste, voici le secret de cette singulière rencontre de Césaire et de Marguerite; il se trouve tout entier dans une lettre écrite par Latouche à Danton, lettre dans laquelle le médecin espion apprenait au farouche ministre qu'il avait confié à Césaire de Perbruck les dépêches adressées à la Rouarie, dépêches qui devaient faire éclater la révolte, selon le désir de Danton.

Cette lettre se terminait ainsi : « Mais j'aurais bien mal » rempli ma mission, citoyen ministre, si je n'avais pas gardé » près des rebelles un agent sûr et dévoué qui nous tiendra » au courant de tout ce qui pourra se tramer contre la France. » Cet agent n'est autre qu'une femme réfugiée à Londres. Il » est nécessaire, pour que vous ne me taxiez pas d'impru- » dence, que je vous raconte en détail comment cette femme » est arrivée jusqu'à moi et comment je lui ai confié cette » mission importante. Je vous ai dit plus haut que Bernier » m'avait trouvé un émissaire sûr auprès du marquis en la » personne du sieur Césaire de Perbruck, il faut que je vous » dise comment lui-même a rencontré Perbruck et la femme » dont je vous parle.

» Un jour que l'ex-curé errait sur la grève de Saint-Malo, » attendant une barque de pêcheur qui devait le conduire à » Jersey, il rencontra, couché sur le sable, un pauvre trap- » piste qui semblait près de rendre le dernier soupir; il lui » parla, l'encouragea; mais celui-ci, résolu à se laisser mou- » rir, se confessa à l'abbé. Ce fut alors sans doute que Per- » bruck, car c'était lui, confia à Bernier qui il était. Celui-ci » lui persuada qu'il ferait mieux de vivre. Cependant le pau- » vre diable était si faible qu'il ne paraissait pas possible de » le conduire plus loin, lorsqu'un de ses camarades, religieux » comme lui et qui avait été chercher du secours, revint avec » du pain et du vin; le malade consentit à se laisser soigner, » et la barque qu'attendait Bernier étant arrivée, ils s'y em- » barquèrent tous deux. Quant à l'autre religieux, il n'avait » suivi son camarade que par amitié, et il annonça que son » intention était de jeter le froc aux orties. Voilà comment

» Bernier a trouvé ce Perbruck; mais ce qui dut bien sur-
» prendre le pauvre abbé, c'est qu'au moment où il abordait
» à Jersey, au moment où on descendait à terre le trappiste
» que le mal de mer avait failli achever, une femme, habillée
» en carmélite, poussa un grand cri, et voyant que l'abbé lui
» donnait des soins, elle l'aborda et lui dit :

» — Vous êtes l'ami du comte de Perbruck?

» Bernier, voyant qu'elle savait le nom du comte, lui avoua
» la vérité. Cette femme lui remit une somme d'argent pour
» faire soigner Perbruck; mais elle exigea le secret sur sa
» générosité. Depuis cette époque, Bernier n'avait plus en-
» tendu parler de la religieuse, lorsque le jour même où je
» résolus de donner mes dépêches au comte pour les porter
» à la Rouarie, je reçus la visite de cette femme, qui m'était
» amenée par l'abbé lui-même. Elle voulait me voir, me dit
» l'abbé, afin de me remettre des secours pour l'association.
» Nous restâmes seuls; alors elle parla un autre langage,
» elle me dit qu'elle avait aimé Perbruck, qu'il l'avait aban-
» donnée et qu'elle voulait le suivre dans l'espoir de le ra-
» mener.

» — Et s'il ne revient pas? lui dis-je.

» — Oh! alors, s'écria-t-elle avec un accent terrible qui
» me charma, alors, malheur à lui!

» Je jugeai qu'elle était femme à le dénoncer au besoin, et
» je fis mon plan. Le sien était tout tracé. Elle devait retour-
» ner en France, se déguiser en paysan et se mettre au ser-
» vice de Perbruck; mais pour cela il lui fallait une lettre de
» moi. Cette lettre, je la lui ai remise. Ceci n'est rien; mais
» ce dont vous me louerez, je l'espère, c'est qu'en même
« temps je lui ai remis une seconde lettre pour Morillon,
» qui devra, d'après vos ordres, se trouver à Saint-Malo, où
» elle s'abouchera avec lui. Si Morillon, que vous considérez
» comme un homme supérieur, et qui à mon sens n'est qu'un
» histrion, mérite la confiance que vous avez en lui, il doit,
» au moyen de cette femme, se rendre maître de la Rouarie
» et de tous les secrets dont moi, comme tous les autres as-
» sociés, je ne connais qu'une faible partie. Il pourra arriver
» à s'emparer de la fameuse liste des associés, qui est restée
» entre les mains de la Rouarie ou de Thérèse Moëllien, etc. »

Latouche continuait ainsi pendant quelques pages, tra-

çant un plan de conduite à l'usage de ce Morillon, et insistant sur le parti qu'on pouvait tirer de l'esprit de vengeance qui devait animer une maîtresse abandonnée. Danton, sans s'occuper de la valeur de ce plan, envoya tout simplement la lettre de Latouche à Morillon. Du reste, voilà seulement en quoi Latouche Shevetel prit part aux événements de ce récit. Il n'en est pas de même de Morillon, qui y joua un rôle très-important. Il est donc nécessaire de le faire connaître plus particulièrement à nos lecteurs. Ceci fait, nous en aurons fini avec cette longue digression ou plutôt avec ces préliminaires indispensables.

Morillon était un Dauphinois qui s'était engagé de bonne heure comme soldat. Admis dans les grande-gendarmerie à cause de sa belle taille, de son activité et de son intelligence, il était devenu sous-officier; mais il s'était bientôt fait chasser de ce corps d'élite pour certains comptes de fourrages où il avait présenté des reçus d'argent imitant si parfaitement la signature des fournisseurs, qu'on n'avait osé les taxer de faux. Morillon se trouvant sur le pavé, y resta, et Paris admira pendant quelque temps un superbe chanteur qui faisait frémir les vitres des rues de sa voix de stentor. La police le reconnut et se l'attacha. Morillon, fort de sa commission de mouchard, en tira parti. Le numéraire devenait de plus en plus rare; il fabriqua des louis d'or qu'il vendait aux nobles qui voulaient émigrer, sans oublier de leur faire payer le prix du change, qui était énorme à cette époque. Mais ce qui fut tout à fait plaisant dans cette affaire, c'est que ce fut Morillon lui-même qui fut chargé par la police de découvrir les faux monnayeurs qui émettaient tant de louis d'or. Il persuada au comité qu'on les fabriquait à Coblentz, et se fit donner un passe-port et des frais de route pour y aller.

Arrivé près du comte d'Artois, le chevalier de Morillon, riche de bons et loyaux louis, nés de sa fausse monnaie, prit une belle position, s'insinua dans l'esprit des gentilshommes qui approchaient les princes; il devint là l'intime ami du vieux marquis de Perbruck, le père de Césaire. Celui-ci, comme nous l'avons dit, avait émigré des premiers et était alors à Coblentz. Morillon fut bientôt initié aux plans de l'émigration.

A cette époque (c'était au moment de l'invasion en Cham-

pagne dont la Prusse menaçait la France), à cette époque, on s'occupait fort peu à Coblentz des grands projets de la Rouarie et de l'association bretonne. Les gentilshommes émigrés, convaincus qu'ils allaient écraser la révolution et arriver à Paris en quarante-huit heures, se moquaient des gentilshommes bretons et raillaient leurs castels, leurs fossés et leurs haies. Ils allaient plus loin, ils élevaient des doutes sur leur fidélité, et l'on sait qu'il fallut à Larochejacquelein et à Lescure des ordres précis de Louis XVI pour ne pas céder aux propos des hommes de Coblentz, qui leur faisaient dire chaque jour qu'ils compromettaient leur honneur en demeurant en France. Toutes les espérances de Coblentz s'appuyaient sur l'armée prussienne et sur une conspiration qui embrassait le Dauphiné, la Provence et le Languedoc.

Morillon fut bientôt dans le secret de ces espérances. Cependant ses fastueuses dépenses eurent bientôt épuisé les ressources qu'il devait à ses friponneries. Barthe, son domestique et son associé, l'en avertit. Morillon lui répondit froidement : « J'amasse des capitaux pour rentrer en France. »

Ces capitaux n'étaient autre chose que les secrets surpris au marquis de Perbruck, et la liste des conjurés de la Provence et du Languedoc qui devaient seconder l'invasion. Muni de ces renseignements, Morillon rentre audacieusement en France, arrive à Paris, se présente au comité de sûreté générale, livre plus de cent noms de gentilshommes, qui presque tous furent arrêtés, et reçoit cent mille livres et les éloges du comité pour son dévouement à la chose publique.

L'invasion prussienne échoua, les conspirateurs furent fusillés, et les princes se tournèrent enfin du côté de la Bretagne. Ce fut alors que le gouvernement s'occupa plus sérieusement d'une association qu'il avait dédaignée jusque là.

Ce fut Morillon qui, sur la recommandation de Barrère, fut choisi par le comité pour découvrir les secrets de la conspiration de la Rouarie signalée par Latouche, mais dont les fils lui avaient échappé.

Morillon était donc arrivé à Rennes muni de pouvoirs suffisants pour se faire reconnaître, et il agissait vivement; mais toute son audace, toute son astuce, n'avaient abouti à rien. La Rouarie restait insaisissable. La liste des conjurés, les pouvoirs en blanc que Fontevieux avait rapportés de

Liége, toutes les preuves enfin étaient dans les mains du marquis ou dans celles de Thérèse Moëllien et lui échappaient.

Comment les atteindre l'un et l'autre?

Toujours errants dans les forêts, ne suivant jamais les sentiers battus, couchant tantôt dans une chaumière, le plus souvent au pied d'un arbre, dans un ravin, ou au fond de quelque grotte inaccessible, la Rouarie et Thérèse échappaient depuis plus d'un an à la poursuite ardente d'un certain lieutenant de gendarmerie nommé Delbenne, qui s'était fait un point d'honneur de les atteindre. Morillon se vanta de les surprendre en huit jours. Trois mois s'écoulèrent sans qu'il pût seulement trouver leurs traces.

Cependant Morillon venait d'apprendre par Barthe, son affidé, qu'une réunion prochaine devait avoir lieu au château de la Rouarie, lorsqu'il reçut de Danton la lettre de Latouche qui lui donnait les moyens de surprendre la Rouarie à Saint-Malo. Mais Morillon ne voulut pas devoir à Latouche la prise qu'il s'était vanté de faire tout seul. Il répondit dédaigneusement à Danton que Latouche était un sot, bon tout au plus à écouter ce qu'on voulait bien lui dire, et par vanité il négligea ce moyen de s'emparer de la Rouarie. Le lendemain il n'était plus temps. La Rouarie avait quitté Saint-Malo, et Césaire de Perbruck était parti de son côté accompagné de Jacques Pelerin, en qui nos lecteurs ont probablement reconnu Marguerite Lemaître.

III

Le projet de Césaire en rentrant en France, c'était de racheter par des actes d'héroïsme et de fidélité la tache infamante dont il était flétri. Pour cela il avait offert à la Rouarie l'appui de son nom et des nombreuses relations de sa famille, pour amener les nobles du pays nantais à se joindre à l'as-

sociation bretonne. En conséquence Césaire, selon les instructions qu'il avait reçues, s'était dirigé du côté de Nantes. Déguisé en colporteur, il avait couru de bourg en bourg, de château en château.

Repoussé dans certains endroits, accueilli avec défiance dans d'autres lieux, regardé le plus souvent comme un espion, il avait enfin pris le parti de s'adresser directement à l'homme qui pouvait le mieux lui acquérir la confiance de ses voisins. Cet homme, c'était M. de Paradèze, dont Perbruck avait dû épouser la fille à l'époque où la terrible rencontre avec Lemaître l'avait forcé à se retirer à la Trappe. Il y avait entre M. de Perbruck et M. de Paradèze des relations telles, que celui-ci ne devait pas hésiter à le reconnaître. Césaire lui fit demander un rendez-vous par Jacques Pelerin. M. de Paradèze, qui était à Nantes, indiqua les bords de l'Erdre, et dès que la nuit fut venue, il s'y rendit.

Il y rencontra Césaire. M. de Paradèze s'attendait à des excuses sur la manière dont Césaire avait disparu, et voyant que celui-ci n'y arrivait pas, il allait rompre l'entretien, lorsque Césaire lui dit enfin :

— Je comprends votre froideur, monsieur le baron, vous vous étonnez de ce que je ne vous parle pas de nos projets d'alliance; plus tard, peut-être, je vous dirai pourquoi j'ai dû les rompre. Mais ce sera lorsque je me serai rendu digne de vous faire agréer mes excuses. Ce sera lorsque, en combattant pour mon roi, j'aurai acquis le droit de dire tout haut le désastre qui m'a frappé. J'ai déjà expié ma faute dans la pénitence, il faut maintenant que je l'efface par la gloire de mon nom.

— Je vous crois, monsieur, lui dit M. de Paradèze, et je ne vous demande d'autre réparation de l'injure que vous m'avez faite que de tenir, le jour où je la réclamerai, la parole que votre père m'avait donnée.

— Monsieur le comte, lui avait dit Perbruck, je ne puis vous faire une pareille promesse; vous ne savez pas sous quel affreux malheur il m'a fallu plier.

— Monsieur de Perbruck, reprit M. de Paradèze, M. Bernier m'a appris votre rentrée en France. Je vous attendais. Les expressions de sa lettre, monsieur, vous absolvent à mes yeux pour le passé.

— Que vous dit-il donc? s'écria Césaire avec effroi.

— Rien qui puisse alarmer votre susceptibilité, monsieur. Je ne dois point, me dit l'abbé dans sa lettre, m'enquérir de la cause qui vous a fait disparaître il y a six ans. Seulement, il ajoute qu'une conscience moins susceptible, une fierté moins délicate, ne se seraient point imposé la retraite où vous vous êtes caché. Il me dit encore votre nouvelle résolution de combattre pour le rétablissement du trône, et il m'affirme que rien ne doit plus désormais vous faire renoncer aux espérances que nous avions conçues pour vous.

— Ah! dit Césaire, grâces soient rendues à M. Bernier! lui seul a ramené l'espérance dans mon âme; lui seul a rouvert l'avenir que je croyais fermé pour moi. Monsieur de Paradèze, sur mon honneur de gentilhomme, je mériterai la confiance du père Bernier; je mériterai le prix que vous m'offrez.

— Eh bien! reprit le comte, à mon tour je vous aiderai dans vos projets. Je sais toutes vos démarches. Tous ceux à qui vous vous êtes mystérieusement adressé sont venus à moi; car ils avaient le droit de se défier de vous, après votre conduite envers moi. Ils sont tous disposés à répondre à l'appel que vous venez leur apporter. Que je dise un mot, et ils sont à vous. Ce mot, je le dirai, monsieur de Perbruck; mais je veux cependant qu'aux yeux de ceux qui vous envoient, vous gardiez le mérite d'avoir amené notre adhésion aux plans de la Rouarie. Venez dans trois jours à Arches, vous y trouverez tous mes amis; tous ceux de votre père y seront.

— C'est trop, monsieur, dit Césaire.

— Je me dois à la réputation de celui qui doit être mon gendre, reprit le baron, car vous savez que c'est toujours le vœu de votre père.

— De mon père! dites-vous. Sait-il donc que j'existe?

— Bernier l'en a averti depuis longtemps. Votre père, ravi de cette nouvelle inattendue, a quitté tout aussitôt l'Allemagne, mais il ne regrettera pas, j'en suis sûr, de ne pas vous retrouver en Angleterre, lorsqu'il apprendra pour quel noble motif vous vous êtes éloigné.

Le reste de l'entretien roula sur les espérances du parti royaliste.

Césaire, relevé d'abord de l'abattement profond où il était

tombé par les exhortations de l'abbé Bernier, encouragé par la confiance de la Rouarie, ravi de l'accueil de M. de Paradèze, jura de mourir pour la cause qu'il venait d'embrasser, ou de mériter la réhabilitation qui lui était offerte de tous côtés.

Perbruck avait passé une partie de la nuit avec M. de Paradèze. Il venait de le quitter pour rejoindre Jacques Pelerin, qui devait l'attendre du côté de Barbins, lorsqu'il fut attiré par le bruit d'une dispute violente. Il s'approcha et vit un jeune paysan qui se débattait au milieu d'un groupe de gardes nationaux.

Ceux-ci, menaçant le paysan de leurs baïonnettes, lui disaient avec fureur de crier : « A bas les aristocrates ! » et comme le paysan refusait d'obéir, peut-être les gardes nationaux se fussent-ils laissé emporter à le frapper, lorsque Césaire, oubliant toute prudence, cédant à cette impétuosité qui se réveillait d'autant plus vivement qu'elle avait plus longtemps dormi, s'élança, le pistolet au poing, au milieu des gardes nationaux, les étonna par cette attaque imprévue, et, profitant de l'obscurité de la nuit, entraîna rapidement le paysan récalcitrant.

Ils entendirent en fuyant quelques balles siffler à leurs oreilles, et, se sentant poursuivis, Césaire et son nouveau compagnon furent sur le point de pénétrer dans une maison dont ils virent la porte entr'ouverte.

Mais au moment où ils allaient en franchir le seuil, le paysan retint vivement Césaire en lui disant :

— Mieux vaut encore risquer de tomber dans les mains de ces brigands de nationaux que d'entrer chez le scélérat à qui appartient cette maison.

— Cette maison, dit Césaire en la regardant un moment, n'appartenait-elle pas autrefois à un nommé Fichet?

— Elle lui appartient encore, repartit le paysan.

— N'est-ce donc pas le frère de celui qui était au service du marquis de Perbruck? dit Césaire, curieux de s'informer de cet homme dont le souvenir se rattachait à une circonstance si terrible pour lui... Car on doit se rappeler que Fichet avait été l'intermédiaire de l'emprunt qui devait servir au comte pour enlever Marguerite.

— Oui-dà, repartit le jeune homme, c'est le frère de Pierre

Fichet, qui est toujours au service de M. de Perbruck... Mais vous connaissez donc ce monde-là, vous?

— Et, dit Perbruck sans répondre, pourrait-on compter sur ce Fichet?

— Sur lequel? dit le paysan. Sur l'intendant... oui, comme sur de l'or. Sur celui de cette maison? comme sur le bourreau.

Césaire tressaillit à ce mot.

Le paysan, qui était en train de parler, continua en disant :

— Aussi, une chose que je ne comprends pas, c'est comment le père Fichet, l'honnête homme, a pu recommander à son fils Saturnin, qui doit arriver ces jours-ci à Nantes, d'aller voir son gredin d'oncle.

— D'où savez-vous cela? dit Césaire tout étonné d'entendre prononcer des noms qui lui étaient si connus.

— Parce que le père Fichet a écrit à mon père de bailler quelques écus à Saturnin si son oncle lui en refuse.

— Votre père! fit Césaire; il connaît donc l'intendant de M. de Perbruck?

— Tiens, dit le paysan, c'a n'est pas étonnant que le fermier et l'intendant du même maître se connaissent.

— Qui êtes-vous donc? s'écria vivement Césaire, qui espéra se trouver en pays de connaissance.

— Ma fine, dit le paysan, d'après le service que vous m'avez rendu, je ne vois pas pourquoi je vous le cacherai : je suis le fils du vieux Robertin, le fermier du marquis de Perbruck.

— De quel Robertin? fit le comte, est-ce de celui de Machecoul?

— Juste.

— Vous êtes donc le frère de Jérôme? s'écria vivement Césaire.

— Oh! fit le paysan d'un ton sombre, vous connaissez Jérôme?

— Sans doute.

— Et, reprit le paysan, vous savez aussi sans doute son malheur!... Ah! ce n'est pas là ce que M. le marquis a fait de mieux, ajouta-t-il en montrant son poing, et, sans son fils, qu'on dit être vivant, nous aurions fait comme Jérôme et

comme mon oncle Louis Robertin, nous nous serions mis du côté des révolutionnaires. Mais qui êtes-vous donc, vous, qui savez si bien toutes ces histoires-là ?

— Ces histoires, j'ai quelque droit de les connaître, et je pense que Paul Robertin, le frère de Jérôme, est incapable de trahir le comte de Perbruck, qui vient de lui sauver la vie.

Paul resta la bouche béante devant Césaire.

— Vous, monsieur le comte ! lui dit-il, vous !... Ah ! ajouta-t-il en tombant à ses genoux, c'était notre sort d'être sauvés par vous, et vous comprenez, ça n'a pas besoin de se dire... Moi, mon frère, mon père, la famille, les amis, nous sommes à vous. Que voulez-vous que je fasse ?

Le comte le releva. C'était un agent dévoué et brave que Perbruck venait d'acquérir.

Cependant ils avaient rejoint Jacques Pelerin, qui attendait son maître près de Barbins. Tous trois s'éloignèrent.

— Eh bien ! monsieur le comte, dit Jacques Pelerin, quelles nouvelles dois-je apporter au marquis de la Rouarie ?

Césaire réfléchit longtemps. Il se dit que ce serait un coup de maître que d'appeler la Rouarie à l'assemblée qui devait avoir lieu au château d'Arches.

— Paul, dit-il au paysan, peux-tu conduire ce garçon à la Roche-Bernard d'ici à vingt-quatre heures ?

— S'il peut me suivre, je puis le conduire.

— C'est bien. Vous irez tous deux porter au marquis une lettre que je vais vous remettre dans quelques heures. Et maintenant, peux-tu me procurer pour mardi un guide qui me conduise au château d'Arches ?

— Vous ! monsieur le comte, dit Paul en hésitant, ce sera difficile. Je répondrais de vous sur ma tête si je m'en chargeais, mais il n'est pas bon de dire au premier venu qu'il a dans les mains un homme dont on lui paierait la tête à prix d'argent. Ah çà ! ajouta-t-il tout à coup, sous quel nom voyagez-vous ?

— Je voyage de façon à ne pas en porter d'autre que le mien, car je n'entre que chez des amis dévoués.

— Ah ! bonnes gens ! s'écria Paul ; et si vous étiez rencontré dans quelque battue ? car les gredins de gardes nationaux sont toujours en campagne. Ils vont et viennent à

travers les communes... Et dame! il ne leur en faut pas beaucoup... un air un peu étranger, un instant d'hésitation quand ils vous demandent votre nom, et tout de suite en prison, sauf à vous ouvrir la porte après.

— Tu as peut-être raison. Mais quel nom veux-tu que je prenne?

— Eh! fit Paul ravi de son idée... voilà votre affaire! Comme je vous l'ai dit, Saturnin Fichet arrive dans quelques jours. Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il a été question de mariage entre lui et ma cousine Rose... la fille de mon oncle Louis, le marchand de blé, qui demeure à Nantes... Si on vous arrête, dites que vous êtes Saturnin Fichet... Si c'est vrai ce qu'on m'a dit, vous lui ressemblez comme une goutte d'eau à une autre. Dites que vous êtes Saturnin Fichet en cas de malheur, et réclamez-vous de Louis Robertin... citoyen patriote... et le bonhomme vous croira, vous sauvera, car il a les bras longs, le père Louis... Il y a un certain Guillaume Poiré qui est amoureux de sa fille... de ma cousine Rose... et qui lui obtient tout ce qu'il veut... C'est ça... c'est ça...

— Tu as raison, Paul; mais sous ce nom peux-tu me trouver un guide fidèle?

— J'ai mon idée, j'ai mon idée... mais il ne faudrait pas me démentir. La cousine Rose a la tête tournée de la pensée d'épouser un beau Parisien. Je vas lui dire notre rencontre... que vous m'avez sauvé, que vous êtes des bons... Alors elle se chargera de l'affaire.

— Dire mon secret à une jeune fille? dit le comte.

— Mais non: c'est Saturnin Fichet qui aura tout fait... Vous comprenez?... son futur, son Parisien à qui elle rêve toujours... Laissez faire, j'arrangerai tout ça. Seulement, il faudrait que je pusse la voir. Nous ne partirions avec ce jeune gars-là que demain ou dans la journée si c'est possible.

— Mais avant tout il me faut un guide pour aller au château d'Arches.

— Eh bien! c'est pour ça que j'ai pensé à Rose. Vous ne comprenez pas... Voici la chose: Il y a mon beau-frère Sylvestre Landais, celui qui a épousé Mariole... la cause de tout le malheur de Jérôme, ma pauvre sœur qui est morte. Il est amoureux de Rose. Je lui demanderais de vous prêter un

bouton de guêtre pour vous sauver qu'il vous laisserait périr. Mais si Rose lui dit de vous conduire où vous voudrez, il ira sur les mains plutôt que de ne pas obéir. Allez, soyez tranquille, ce sera lui qui vous conduira au château d'Arches.

— Mais prends garde, ne s'étonnera-t-on pas que Saturnin désire aller au château d'Arches ?

— Pourquoi le fils de votre intendant n'irait-il pas chez le beau-père futur du fils de son maître ? car maintenant que la demoiselle est grande et belle... vous ne vous sauverez plus de peur de l'épouser... Saturnin sera censé lui apporter des nouvelles de vous... et ce sera vous-même... Oh ! la bonne idée ! reprit Paul en se frottant les mains.

Pelerin, qui jusque là avait à peine écouté cette conversation, tressaillit à ces mots, et attendit les paroles du comte avec anxiété. Mais Césaire ne répondit que par un profond soupir. Paul continua de développer son plan : Césaire le laissa maître d'agir à sa guise.

Cependant Paul, après l'avoir conduit avec Jacques Pelerin dans une petite maison, où il les recommanda comme des parents, rentra immédiatement en ville. Il se rendit chez son oncle Robertin. On doit se souvenir que c'est celui des trois frères dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, et qui avait quitté la charrue pour se faire marchand de blé. Comme nous l'avons dit, il avait une fille du nom de Rose. Ce fut à elle que Paul, son cousin, débita l'histoire qu'il avait arrangée avec Césaire. Il lui dit que Saturnin Fichet était arrivé et qu'il se présenterait le surlendemain chez son père.

— Tu comprends, ajouta-t-il, arrange-toi pour que Sylvestre, mon beau-frère, puisse le conduire le soir même où il voudra.

— Et tu dis qu'il m'aime ? fit Rose, à qui l'idée d'épouser un Parisien avait tourné la tête.

— Oui-dà.

— Et qu'il veut m'épouser ?

— Pardine !

— Et qu'il me débarrassera de Guillaume Poiré ?

Ainsi se retrouvait mêlé à la vie de Césaire ce jardinier qui, en le dénonçant à Lemaire, avait amené le premier mal-

heur du jeune comte. Paul avait répondu à sa cousine :

— Certes, il te débarrassera de Guillaume Poiré et de bien d'autres s'il le faut.

— Alors, je te jure qu'il n'a rien à craindre.

Cela bien convenu, Paul retourna près de Césaire et lui dit de se rendre le surlendemain chez son oncle Robertin, et que Rose le ferait conduire où il désirait aller.

— Pars donc, lui dit Césaire, et si le marquis de la Rouarie consent à te suivre, dis-moi où je pourrai le retrouver assez près du château d'Arches pour qu'il puisse s'y rendre si c'était nécessaire.

— Je ne connais pas de meilleur endroit que la maison de mon père, répondit Paul. De Machecoul à Arches, il n'y a qu'une bonne huchée, et nous y serons à l'heure convenue si le marquis est aussi bon marcheur qu'on le dit.

Paul partit avec Jacques Pelerin, et Césaire resta seul, fort impatient de voir arriver le jour où il devait conquérir de nouveaux partisans à la cause qu'il servait.

Et maintenant que nous avons posé ces préliminaires indispensables, nous allons reprendre le récit des événements qui naquirent de la rencontre de ces divers personnages et de la collision de certains intérêts privés avec ce que la noblesse considérait comme l'intérêt public.

PREMIÈRE PARTIE

LES QUIPROQUOS

I

Le 2 janvier 1793, le jour même où Césaire devait se rendre au château d'Arches, la scène suivante se passait dans une petite maison située sur l'espace du quai qui s'étend du bas du cours Saint-Pierre jusqu'à Barbins. C'était un logis de pauvre apparence, ouvert au rez-de-chaussée par une porte vitrée doublée de forts volets, et par une fenêtre garnie d'épais barreaux de fer.

Ce rez-de-chaussée se composait d'une première pièce dallée en pierre. Au fond et à droite se trouvait une alcôve fermée par un misérable rideau de serge ; de l'autre côté, et à gauche, un cabinet, et dans ce cabinet, l'escalier qui montait au premier étage de la maison. A cet étage, ainsi qu'au rez-de-chaussée, il n'y avait aussi qu'une vaste chambre avec son alcôve. Au-dessus se trouvait un grenier, auquel on arrivait par une échelle mobile et une trappe.

C'était, comme on le voit, une misérable demeure, et l'aspect du maître de cette bicoque était encore plus misérable, si c'est possible. Il paraissait avoir de cinquante à soixante

ans ; jamais figure plus maigre, plus jaune, plus avide ne surmonta un corps plus grêle, plus efflanqué. On eût pu croire que cet homme n'avait pas deux jours à vivre, si l'éclat de ses yeux, ombragés de longs sourcils noirs, n'eût attesté une vigueur et une ardeur extraordinaires, toutes les fois que la discussion l'emportait hors de la prudente comédie qu'il jouait, en geignant sans cesse comme un homme qui va mourir.

Cet homme, que quelques années avaient vieilli d'une façon extraordinaire, était Mathurin Fichet, celui que nous avons vu servir d'intermédiaire entre Césaire de Perbruck et son étrange prêteur.

Il portait un costume qui ne cachait aucun des défauts de sa personne. Ce costume se composait d'un piètre pantalon de drap, étroit pour des membres si menus, et d'une veste sans basques vulgairement appelée carmagnole.

Il était assis, dans la chambre du premier étage, sur une chaise à fond de bois, devant une table couverte de paperasses et d'assignats. De l'autre côté et en face de lui se trouvait un jeune homme assez élégamment vêtu, qui, les deux coudes appuyés sur la table, écoutait Mathurin, pendant que celui-ci disait :

— Tu comprends, Saturnin, c'est notre ruine à tous deux que ton père a consommée en s'attachant à suivre le marquis de Perbruck en émigration. La petite ferme de Marjolaine que nous possédions à nous deux a été considérée comme bien d'émigré. On l'a vendue... J'ai eu beau protester et dire que je voulais qu'on fît un partage, le procureur syndic de la commune m'a répondu, en me regardant de travers, que c'était un bien d'émigré. J'ai compris à demi-mot, et j'ai laissé saisir ma part et celle de ton père. La ferme s'est vendue cent vingt mille francs, il m'en revenait la moitié, la voici.

Et le bon Mathurin montra au jeune homme un volumineux paquet d'assignats.

— Et maintenant voici la tienne, ajouta-t-il en lui montrant une autre masse de cette monnaie imprimée.

— Soixante mille francs en assignats, fit dédaigneusement le jeune homme en les repoussant de la main, cela vaut bien encore un millier d'écus !

— Ou à peu près, c'est-à-dire deux mille sept cent soixante livres onze sols.

— Eh bien ! reprit celui que le vieillard avait appelé Saturnin, changez-moi ça en argent, et je vous donne quittance.

— Volontiers, quand nous aurons réglé ton compte avec moi; d'abord, mille livres à toi envoyées sur une lettre que voici.

— Saturnin ne bougea pas et fit la grimace.

— Plus, seize sols pour le port de ladite lettre.

— Ah ! fit Saturnin, je comprends !

— Plus...

— Très-bien, mon oncle, dit le jeune homme en se mordant les lèvres, vous êtes incapable de fournir un compte sans avoir la pièce justificative à côté. Dites-moi le reliquat exact de ce que vous me devez.

L'oncle fut pris d'une quinte de toux qui l'empêcha de parler. Pendant quelques instants il fit de vains efforts pour calmer cette crise, et voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il tendit un papier à Saturnin.

Ce papier mentionnait une longue liste de dépenses faites par Saturnin, les unes d'une somme de douze ou quinze livres, d'autres de un à dix sous. Le jeune homme ne s'amusa pas à les examiner, il courut à la balance du compte, et se trouva créancier d'une somme de quarante-huit livres.

Il regarda son oncle en face ; la toux de celui-ci redoubla. Saturnin se gratta un moment le front, regarda encore son oncle, et se demanda s'il ne ferait pas bien de le jeter par la fenêtre. Mais un moment de réflexion l'arrêta, il prit une plume, écrivit une quittance, et dit à Mathurin :

— Donnez-moi quarante-huit livres, nous serons quittes.

L'oncle regarda son neveu avec un air d'inquiétude : il ne s'attendait pas à voir accepter ses comptes avec tant de facilité, et il craignait que cette indifférence ne cachât quelque arrière-pensée.

— Nous serons quittes ! dit-il; quittes et bons amis, n'est-ce pas ?

Saturnin mesura son oncle d'un air dédaigneux et lui dit :

— Ecoutez, mon oncle Mathurin, je vous connaissais pour un vieux ladre, un grigou sans pareil, mais je ne savais pas que vous fussiez un fripon ! Vous m'obligez à vous le dire.

— Un fripon ! s'écria Mathurin, ah ! misérable, tu te permets...

— Silence ! dit Saturnin en frappant du poing sur la table de façon à faire sauter tout ce qu'elle portait. Silence ! je suis arrivé hier soir, vous m'avez donné asile cette nuit. Comme je serais indubitablement guillotiné si on me découvrait, je veux bien estimer le service que vous m'avez rendu 2,800 livres ou soixante mille livres à votre convenance ; ceci dit, vous me redeviez à votre compte quarante-huit livres. Payez, nous serons quittes.

Mathurin s'était remis de la colère que le mot de fripon avait excitée en lui ; il se leva, alla à une vieille armoire, parut chercher longtemps parmi toutes sortes de vieux linges, puis il tira un bas, le déroula, y fouilla, et amena une douzaine d'écus de six livres et une pièce d'or de quarante-huit francs.

— Voilà... voilà tout ce que la conduite de ton père nous a laissé, fit le vieux Mathurin d'un ton larmoyant et en s'essuyant les yeux avec le coin du bas qui recélait son trésor.

— Silence ! encore une fois, reprit le jeune homme, mon père a agi comme il a cru devoir le faire, et quoique je trouve qu'il eût tout aussi bien fait de rester en France que d'émigrer, je ne le blâme pas, et j'entends que personne ne le blâme !

— Je n'en dis pas de mal... je dis...

— Je dis que voilà le jour qui baisse, qu'il faut que je sois en route dans une heure, et que je n'ai pas le temps de discourir.

Mathurin considéra les écus, en prit trois et les avança vers Saturnin, puis tout à coup il les retira en lui tendant la pièce de quarante-huit francs et lui dit :

— Tiens, Saturnin, malgré tes injures, je veux te prouver que je suis un bon parent... Prends cet or, c'est plus aisé à porter en voyage.

Saturnin resta la bouche béante devant la générosité de son oncle.

— Et surtout, dit celui-ci, ne parlons pas du change, quoique dans le temps où nous vivons l'or soit bien rare et se paie fort cher.

Le jeune homme parut prêt à sauter au collet de son on-

cle; mais une réflexion soudaine l'arrêta; il se laissa aller sur sa chaise et se mit à rire à gorge déployée. L'oncle ne savait s'il devait se fâcher de cette gaîté exorbitante, et restait debout devant Saturnin l'œil en feu et les poings fermés.

Enfin le neveu put prononcer quelques paroles et s'écria :

— Donnez, mon oncle, je veux la garder, la faire encadrer, la porter en guise d'amulette... Car jamais je n'aurai occasion de recevoir une plus excellente leçon de désintéressement.

En parlant ainsi, il prit la pièce de quarante-huit francs. Cependant Mathurin n'eût peut-être pas accepté cette façon d'être avec lui, et la colère qui se peignait sur son visage allait sans doute éclater, lorsque le rire de Saturnin s'interrompit tout à coup; le jeune homme courut à la fenêtre, l'ouvrit; un long coup de sifflet se fit entendre.

— Adieu, mon oncle, s'écria-t-il; dans une heure vous serez débarrassé de tous vos comptes avec moi.

Mathurin avait eu le temps de se remettre, il reprit sa mine hypocrite et dolente; il leva les mains et dit d'un ton plein d'affliction :

— Que la bénédiction du ciel et celle de ton oncle t'accompagnent!...

— Bien! lui dit Saturnin, mais ne levez pas si haut votre bénédiction; vous déchirerez votre carmagnole, et vous me porterez le raccommodage sur mon compte.

Aussitôt, et sans attendre la réponse de Mathurin, le jeune homme s'élança hors de la maison et prit rapidement le chemin qui devait le mener au cours Saint-Pierre. Cet empressement à s'éloigner l'empêcha de s'apercevoir que la fenêtre se rouvrit derrière lui, et qu'un signe de son oncle avertit un homme à figure sinistre et qui se tenait aux aguets.

Cependant Saturnin arriva au cours au moment où quelques personnes, profitant d'un beau soleil d'hiver, venaient s'asseoir sur les bancs de pierre espacés sous les grands arbres. Il parcourut la promenade dans toute sa longueur d'un pas précipité, et en regardant attentivement de tous côtés. Probablement il cherchait quelqu'un, mais il ne le trouva pas, car après s'être arrêté pendant quelques instants au bout du cours, et avoir regardé au loin sur cette partie

de la Loire qui borde le *Pré des Mauves*, il remonta plus lentement et en examinant mieux les rares promeneurs.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut près de lui un homme en blouse, à la barbe longue, et d'un aspect misérable.

Saturnin ne put retenir un mouvement de surprise ; un cri étouffé sortit de la poitrine du mendiant. Saturnin fit un pas vers lui, mais presque aussitôt il vit apparaître des gens qui l'examinaient avec une attention suspecte. Fichet allait reprendre sa marche, lorsque quatre ou cinq de ces hommes se serrèrent de manière à l'enfermer dans un cercle, ainsi que le pauvre.

Saturnin fut vivement alarmé ; mais le mendiant s'approchant tranquillement, lui dit d'une voix piteuse, mais qui ne décélait aucune frayeur :

— La charité, s'il vous plaît, pour un pauvre homme qui n'a pas mangé depuis trois jours.

Saturnin hésita, mais le mendiant dit tout bas :

— Fais-moi l'aumône, ou je suis pris !

Saturnin mit la main dans sa poche, y trouva la pièce d'or de 48 fr. de son oncle, et la jeta au mendiant...

Celui-ci la prit, et il allait s'éloigner, lorsque l'un des hommes qui les entouraient lui dit :

— Ah ! voyons ce qu'on t'a donné ?

Le mendiant ouvrit la main et montra le double louis.

— Quarante-huit livres ! s'écria l'homme qui lui avait parlé. C'est bien ! va-t'en et profite de l'aubaine ; elle ne se renouvellera pas, je te le jure.

Le mendiant salua humblement et s'éloigna.

Saturnin était demeuré immobile à sa place, plongé dans une profonde rêverie. Enfin il reprit sa marche, mais il s'aperçut que les hommes qui l'avaient entouré le suivaient pas à pas.

Au mois de janvier 1793, on n'était pas à une époque où l'on pût demander compte à cette espèce de curieux de la façon dont ils vous observaient, surtout quand on était le fils de l'intendant d'un émigré, que cet intendant avait suivi à l'étranger ; surtout quand on avait quitté Paris pour venir à Nantes et profiter d'un navire neutre pour émigrer à son tour.

Saturnin se promena donc le plus indifféremment qu'il put, en cherchant toutefois à reconnaître les gens qu'il était sans doute venu chercher à la promenade; mais, soit qu'ils lui manquassent de parole, soit qu'à le voir si bien accompagné, ceux qui devaient le sauver se fussent retirés, il fit encore deux tours sans avoir rencontré aucun de ceux qu'il cherchait.

Saturnin commença à se trouver embarrassé du parti qu'il devait prendre. Il mit la main à sa poche et en tira une douzaine de sous.

— Pas même de quoi payer une nuit à l'auberge, dit-il entre ses dents.

Puis il pensa à sa pièce de quarante-huit francs et poussa un gros soupir.

— O vertu! murmura-t-il tout bas.

Et sur cette réflexion il s'assit sur un banc de pierre pour réfléchir à son aise à la position où il se trouvait.

« Mon père a émigré il y a quinze mois, se dit-il; il m'a » laissé avec ma mère à Paris, dans l'hôtel du marquis de » Perbruck. Nous devions aller le rejoindre le plus tôt possi- » ble. Huit jours après son départ ma mère est morte et j'ai » été arrêté. Je suis resté quatorze mois en prison; on m'a » relâché comme un imbécile inoffensif. Je n'ai point appelé » de la sentence. J'ai beaucoup trop de sens pour prétendre » avoir de l'esprit par le temps qui court. Je suis parti pour » Nantes sur une lettre de mon père, lettre datée de Jersey, » et qui me disait que je trouverais mon passage payé sur » un navire américain qui devait en passant envoyer une » chaloupe à Guernesey.

» Hier, je suis arrivé; j'ai rencontré le patron de la barque » qui devait m'emmener jusqu'à Paimbœuf. Il m'a donné » rendez-vous ici. En attendant je suis allé demander des » comptes à mon oncle; selon les intentions de mon père, je » les ai approuvés, attendu qu'il paraît certain que dans six » mois tout cet infâme gouvernement de bourreaux sera ren- » versé. Les événements ont marché à merveille jusqu'à pré- » sent; mais voilà que, pour m'être promené trop vite, j'ai » manqué les gens qui m'attendaient, à moins que je n'aie » été trahi et que l'on ne m'ait envoyé ces quatre ou cinq » gredins à la place de mes libérateurs. Cependant je ne suis

» point connu ici... Jamais je ne suis venu à Nantes... Hé!
» n'ai-je pas mon bon oncle, qui m'a peut-être fait l'honneur
» d'estimer ma tête dix écus et qui l'a vendue ce prix-là? Ce-
» pendant la tête du fils d'un intendant de grand seigneur ne
» vaut pas grand'chose à une époque où on en a de plus cé-
» lèbres à *guillotine que veux-tu.* Mais c'est beaucoup trop ré-
» fléchir au passé; il faut s'occuper de l'avenir ou tout au
» moins du présent; car Dieu sait si j'ai un avenir!... Me
» voilà examiné, cerné et bientôt prisonnier. Et ce qui m'a
» probablement trahi, c'est cette malheureuse pièce de qua-
» rante-huit livres. Aussi qui diable donne quarante-huit li-
» vres à un pauvre? car c'est un pauvre!... Et cependant...
» oui... quoiqu'il y ait cinq ans que je ne l'ai vu... quoiqu'on
» le dise mort!... je le parierais, c'est lui!... c'est le comte de
» Perbruck, le fils du maître de mon père! Mais si c'est lui,
» que diable fait-il dans ce pays? Comment, lorsqu'il était
» parfaitement tranquille... quelque part... car jamais le mar-
» quis n'a pu parvenir à le découvrir, comment est-il venu
» se fourrer dans la gueule du tigre? Est-ce que le mouve-
» ment décisif dont me parle mon père et qui doit sauver
» Louis XVI serait sur le point d'éclater? Diable! ceci chan-
» gerait grandement la question!... »

Saturnin fut interrompu dans le cours de ses réflexions par un coup qui lui fut légèrement frappé sur l'épaule; il reconnut une des lugubres figures qui l'observaient Saturnin la regarda, mais sans prononcer une parole.

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'il soit l'heure de souper? lui dit le personnage mystérieux qui l'avait interrompu dans ses réflexions.

Saturnin se leva et suivit l'homme qui lui avait parlé. Les trois autres le suivaient à son tour, de façon à lui couper la retraite s'il lui prenait fantaisie de retourner sur ses pas.

Cette précaution était inutile. Notre jeune Parisien était décidé à tenter jusqu'au bout l'aventure dans laquelle il se trouvait engagé.

Saturnin Fichet, fils de Pierre Fichet, intendant de M. le marquis de Perbruck, était un beau jeune homme de vingt-huit ans, grand, bien fait, d'une figure distinguée, d'un profil charmant, et qui rappelait tellement certains traits du vieux marquis et le beau visage de son fils Césaire, que les

mauvaises langues prétendaient que madame Fichet avait oublié que les devoirs d'un intendant s'arrêtent à la porte de la chambre de son maître.

D'autres, qui avaient remarqué la tendresse de madame de Perbruck pour ce jeune homme et qui avait surpris des larmes dans ses yeux lorsqu'elle le rencontrait dans son hôtel, donnaient une autre origine à cette ressemblance inouie. Cependant la révolution et ses horribles boucheries avaient fait taire ces propos, mais elles n'avaient point effacé l'étonnante ressemblance qui existait entre le fils de l'intendant et le fils du maître.

Cette ressemblance s'augmentait de certains hochements de tête, de certaines allures de jambe qui donnaient à Saturnin la mine d'un gentilhomme. Ces airs dégagés eussent fort étonné ceux à qui on eût dit que Saturnin avait été destiné à être procureur. En effet, son père, c'est-à-dire M. Fichet, n'avait pas voulu que son fils lui succédât dans un emploi qui, malgré ses produits excellents, tenait à la domesticité.

On disait bien encore que le père Fichet n'avait suivi en cela que les ordres du marquis, qui voulait pousser son bâtard dans la robe. Que tout cela fût ou ne fût pas vrai, il est du moins certain que Saturnin avait beaucoup plus fréquenté les coulisses du théâtre Audinot que l'étude de son patron.

On citait de lui des aventures très-hardies avec les plus gracieuses princesses du lieu, et l'on disait même que s'étant trouvé en tête à tête dans une de ces petites loges obscures où les belles dames du temps venaient cacher leurs galants rendez-vous, il y avait si bien parlé, qu'il leur avait fait croire complétement qu'il était un parfait gentilhomme.

A ce métier, Saturnin avait gagné une assurance que soutenait un courage insouciant, et qui lui eût permis de faire de la fatuité, s'il n'eût été de sa nature le garçon le plus amoureux de bien rire, de bien vivre, le cœur sur la main, la main ouverte, le sourire aux lèvres avec de gais propos, point curieux et sans ambition.

Ce jovial garçon marchait donc silencieusement entre ses quatre gardiens, essayant de se faire un plan de conduite et n'y pouvant arriver, attendu que, pour savoir comment se conduire, il faut à peu près savoir où l'on veut aller, ou bien

où l'on vous mène. Mais Saturnin ne savait pas ce qui se passait à son sujet.

— Si l'on m'arrêtait, se disait-il, pour me conduire en face de messieurs de la commune ,on n'y mettrait ni tant de mystère ni tant de façons... Si on voulait me sauver, on ne s'exposerait pas à me voir prendre mes jambes à mon cou de manière à faire manquer les bonnes intentions de mes libérateurs ; si... etc...

Saturnin marchait donc de suppositions en suppositions pendant qu'il suivait son conducteur, sans pouvoir trouver une explication à ce qui lui arrivait, lorsque l'homme qui marchait devant lui s'arrêta devant une petite maison dont il poussa la porte et lui fit signe d'entrer. Saturnin était décidé à se confier au hasard, et il entra,

II

A peine notre aventurier avait-il dépassé le seuil de la porte, qu'elle se referma derrière lui sans qu'aucun de ceux qui l'avaient suivi ni celui qui l'avait précédé entrassent avec lui.

Saturnin se trouva dans un couloir étroit, au bout duquel il vit une cuisine ouverte, et dans laquelle il y avait grand feu. Une servante accorte et jolie s'avança et lui cria de toute sa voix :

— Est-ce que c'est vous, monsieur Saturnin Fichet?

Le jeune homme, fort étonné de se voir ainsi connu, hésita à répondre, lorsqu'une porte s'ouvrit, et une jeune fille s'élança dans le couloir en disant d'une voix très-émue, mais joyeuse :

— Mon père, c'est M. Saturnin Fichet...

Une voix de contrebasse repartit :

— Fais entrer le citoyen Fichet.

Saturnin cette fois obéit encore. Pendant qu'il gagnait la

porte d'un petit salon, ces mots mystérieux : « Entrez et ne craignez rien » furent doucement prononcés par la jeune fille.

Saturnin passa galamment devant elle en la saluant de sa révérence la plus élégante et de son sourire le plus gracieux, et il entra immédiatement dans un petit salon où il trouva trois ou quatre hommes, en carmagnole, le bonnet rouge en tête. Il reconnut aisément le maître de la maison, attendu qu'il était en pantoufles, les deux jambes étendues sur un coussin.

Saturnin s'avança pour le saluer d'une façon toute civile.

— Salut et fraternité ! lui dit celui-ci de la même voix de contrebasse qu'il avait déjà entendue.

— Ou la mort ! continua Saturnin du même ton.

— Très-bien ! firent les trois autres gaillards qui se trouvaient dans la chambre.

Saturnin se tourna de leur côté et fut obligé de leur donner la main.

— Faut-il servir, mon père ? dit la jeune fille.

— Oui, oui... nous causerons au dessert.

— Eh bien ! citoyen Fichet, les affaires vont-elles bien à Paris ? dit à Saturnin un petit homme maigre, aux yeux flamboyants, à face d'usurier, le teint huileux et jaune, les cheveux plats et gras, les mains longues et crochues, le regard inquisiteur et louche.

— Mais ça ne va pas mal, dit Saturnin, que l'aspect de ce vieux oncle et l'attention avec laquelle il l'examinait alarmèrent tout d'abord.

— Hum ! fit le bonnet rouge avec colère, Robespierre devient modéré... il aime les lenteurs de la justice... On envoie les prisonniers devant le jury... Il n'y a que Marat qui comprît la révolution en vrai patriote.

— Le souper est servi ! s'écria vivement la jeune fille, comme pour couper court aux atroces propos de ce sans-culotte.

Deux des autres convives aidèrent le goutteux à se traîner dans la salle à manger, et la jeune fille profita du mouvement général pour glisser à l'oreille de Saturnin la recommandation d'être prudent.

Celui-ci eût bien voulu questionner cette charmante enfant qui semblait l'avoir pris sous sa protection, mais il aperçut

les yeux du convive maratiste avidement fixés sur lui, et il se contenta de lui offrir la main; elle lui tendit la sienne en rougissant, et Saturnin la pressa doucement : ce signe d'intelligence lui fut rendu.

Si l'on n'eût pas appelé Saturnin Fichet par son nom, il n'eût pas hésité à croire qu'on le prenait pour un autre; mais comment se persuader qu'il y ait eu quiproquo, lorsqu'on savait si bien son nom et sa récente arrivée de Paris? Saturnin s'imagina que c'était une chose arrangée d'avance par son père et dont il eût dû être instruit par quelque missive qui avait manqué, ou par quelqu'un qui n'avait pu lui parler. Dans cette pensée, Saturnin se décida à se laisser dire et à faire tout ce que l'on voudrait.

On se mit à table, et la jeune fille, qui tenait la place de la maîtresse de la maison, fit asseoir Saturnin auprès d'elle. Le maratiste fit une affreuse grimace; elle le vit, l'appela et le plaça à sa gauche.

— Ah! fit le père d'un ton de mauvaise humeur... M. Saturnin auprès de toi.

— Ne faut-il pas faire honneur aux étrangers?...

— On ne fait plus honneur à personne, dit le maratiste... Liberté, égalité ou la mort!...

— En ce cas, mon père, puisque tout le monde est égal, pourquoi ne mettrais-je pas le citoyen Fichet à côté de moi aussi bien que le citoyen Guillaume Poiré (c'était l'ex-jardinier de Lemaître, celui qui avait si rudement parlé au comte de Perbruck, quelques années avant, sur la place de Bouffay. Il annonçait à cette époque ce qu'il deviendrait un jour).

Le père se tut. Le raisonnement de sa fille dépassait tout ce qu'il avait d'intelligence; mais le citoyen Poiré reprit d'un ton aigre-doux :

— On ne rend plus d'honneur à personne, c'est vrai... mais on honore la vertu, et le citoyen Fichet est bien jeune pour être...

— Pour être vertueux... dit celui-ci. Je te jure, citoyen Poiré, puisque c'est ton nom, que je suis très-vertueux!...

— As-tu été éprouvé? dit Guillaume d'une voix âcre; as-tu dénoncé ton frère et l'as-tu envoyé à la guillotine? As-tu arrosé du sang des aristocrates les racines de l'arbre de la liberté?

— Vous savez bien, dit la jeune fille, qu'il n'a pu se montrer encore aussi patriote que vous, puisqu'il sort de prison.

— Et d'ailleurs... dit Saturnin indigné, jamais je ne...

Le pied de la jolie voisine posé sur le sien, l'avertit de se taire.

— C'est bon! c'est bon!... fit le maître de la maison; nous causerons de cela plus tard.

— Oui, oui, dit Poiré; l'occasion est belle de montrer s'il a du sang de patriote dans les veines.

— Voulez-vous un morceau de ce filet? dit la jeune fille; vous oubliez que le citoyen Fichet n'a peut-être pas dîné.

— Précisément... dit celui-ci, je meurs de faim...

— Allons, Rose, dit Poiré, donne-moi de ce filet... Si tes mains l'ont préparé, il me paraîtra délicieux!...

La galanterie de cet horrible gredin, passant par une bouche à dents d'ébène, et accompagnée d'un regard en fourche qu'il lançait amoureusement sur celle qui méritait si bien le nom de Rose, parut abominable à Saturnin. Le franc jeune homme éprouva même une sorte de dépit en entendant la jolie et charmante fille répondre avec une coquetterie gracieuse :

— Tout le souper est de ma façon, citoyen, et si tu n'y fais pas honneur, tu m'insulteras!...

— En ce cas, je n'ouvre plus la bouche que pour manger, dit Poiré.

Saturnin se demanda comment une si jolie fille pouvait coquetter avec un pareil monstre; mais presque aussitôt Rose lui dit, si bas qu'il entendit à peine :

— Voyez ce que je fais pour vous... aidez-moi donc...

Saturnin n'y comprit plus rien, et se mit à manger avec une voracité qui le dispensait de parler et lui donnait le loisir d'examiner. Il aperçut alors que Rose, suivant son système de protection, versait à boire à Guillaume et à ses compagnons, de façon à leur ôter la faculté de voir et d'entendre.

Le père n'avait pas besoin d'être excité, car il buvait à lui seul autant que tous les autres ensemble. Les deux convives qui étaient près de lui, l'imitaient autant qu'ils pouvaient, et bientôt Saturnin s'aperçut qu'ils étaient arrivés à ne plus s'entendre. Mais le farouche Poiré résistait mieux, et malgré tou-

tes les agaceries de Rose, il s'était assez bien ménagé pour qu'à la fin du repas il eût encore tout son bon sens.

— Ah! mon Dieu! s'écria Rose; neuf heures et demie! C'est l'heure où le médecin a ordonné à mon père de se coucher.

— Ah! fit Poiré d'un ton équivoque, le médecin a ordonné à ton père de se coucher de bonne heure; mais il lui a aussi ordonné de ne pas boire de vin, et tu n'as pas jugé à propos de te le rappeler, et maintenant qu'on va parler d'affaires, tu dis qu'il est l'heure d'aller se coucher.

Rose ne répondit pas, mais elle poussa un profond soupir et parut essuyer une larme.

— De quel ton vous me parlez! fit-elle d'un ton désolé; ah! si c'est comme ça que vous devez me traiter, lorsque...

— Eh bien! non... j'ai tort, ma Rose, dit Poiré, j'ai tort. Mais, ajouta-t-il avec cette grimace affreuse que fait l'amour sur un visage laid, je te connais, petite aristocrate... Tu voudrais sauver ce coquin de marquis de Perbruck que le citoyen Fichet s'est engagé à nous livrer.

Saturnin crut comprendre le rôle qu'il jouait et qu'on voulait lui faire jouer; mais il fut très-surpris d'entendre Rose lui dire d'un ton tout à fait dégagé :

— Allons, citoyen, donnez à ces messieurs les renseignements que vous avez promis à mon cousin Paul Robertin.

Le nom de Robertin allié à celui de Rose fut un trait de lumière pour Saturnin. Sans les connaître précisément, il savait l'histoire des trois frères. Il comprit qu'il était chez le Robertin de Nantes, et il se rappela qu'il avait été un instant question de son propre mariage avec Rose, la fille du riche marchand de blé, et que dans la dernière lettre qu'il avait reçue de Jersey, son père lui disait de se servir de ce projet pour se faire au besoin un protecteur de Robertin le patriote. Mais cela ne lui disait pas comment il avait pu se rencontrer avec le cousin Paul. Aussi s'écria-t-il d'un air ébahi :

— Ah! j'ai promis des renseignements à votre cousin?

— Eh bien! oui, dit Rose, stupéfaite de l'air étonné du jeune homme.

A ce moment Poiré se leva, et d'une voix menaçante :

— Est-ce que tu ne saurais rien par hasard ? dit-il à Saturnin.

— Moi !... fit Saturnin. Mais je sais tout.

— Eh bien ! dit Poiré, où doit avoir lieu le rassemblement des traîtres et des conjurés ? Comment, à quelle heure, par quel chemin doivent-ils se rendre à cette réunion liberticide ?

Rose jeta un coup d'œil d'intelligence à Saturnin en lui disant :

— Voilà ce que vous pouvez dire le plus aisément du monde.

— Certainement, fit Saturnin en prenant des airs assurés.

— Eh bien ! où est le rendez-vous ? dit Poiré en fixant ses regards sur le pauvre Fichet.

Saturnin, qui marchait en aveugle dans la route où le hasard l'avait lancé, ne s'arrêta pas à se demander pour quel Saturnin Fichet supposé il allait répondre, lui, le véritable Saturnin. Il chercha un moment dans ses souvenirs, et se rappela avoir entendu parler au marquis de Perbruck de l'un de ses amis qui habitait les environs de Nantes. Cet ami s'appelait le baron de Paradèze, on le disait émigré, il n'y avait donc aucun danger à le désigner. Saturnin répondit donc :

— La réunion doit avoir lieu chez M. de Paradèze.

— Au château d'Arches ? s'écria vivement Guillaume.

— Précisément, dit Saturnin.

— J'en étais sûr ! s'écria Poiré. Tous ces infâmes aristocrates sont rentrés, Paradèze comme Perbruck, et tout cela doit se réunir dans le château d'Arches, chez la sœur de ce damné Paradèze... Ah ! pardieu ! Paul n'avait pas besoin de nous donner tant de peine pour avoir de vous ces renseignements... je les avais devinés.

Saturnin ne savait pas trop s'il devait rire de voir le farouche républicain croire si saintement au mensonge qu'il qu'il venait de faire, ou s'il n'avait pas à s'alarmer d'avoir peut-être rencontré juste en croyant ne faire qu'une supposition.

Quant à Rose, elle paraissait ravie de la manière dont Poiré prenait la chose.

— Et, continua celui-ci, par quels chemins doivent-ils donc arriver ?

— Ah ! fit Saturnin, assez embarrassé, ils sont tous cachés dans les environs... les uns d'un côté, les autres d'un autre... et chacun fera comme il pourra...

— C'est juste ! dit Poiré en réfléchissant... mais l'heure du rendez-vous général ?...

— Demain à minuit, répondit résolument Saturnin.

— Très-bien, dit Poiré en se versant à boire.

Saturnin brûlait d'être débarrassé de son interrogatoire, et il fut très-surpris quand Rose lui dit tout bas de s'informer du parti que l'on devait prendre.

Cependant il répéta la question qui lui était soufflée, et Poiré répondit :

— Demain à minuit le château sera entouré, et à minuit un quart, quand la réunion sera au grand complet... nous serons là... Mais, dites-moi... n'y a-t-il pas un signal auquel on reconnaîtra que le moment sera bon pour entourer le château ?...

— Oui, certes, dit Saturnin, qui ne voulait pas rester coi, nous tirerons trois coups de fusil...

— Bon... bon... fit Poiré, nos hommes se mettront en marche demain, les uns prendront par la ferme de Ligné et garderont le chemin de Rennes ; les autres suivront par le château de Malvenu ; un troisième détachement tournera par le haut de Gigan... Nous les diviserons ensuite par petites bandes de manière à cerner complétement le repaire des ex-tyrans.

Le républicain se traçait un plan d'expédition bien plus encore qu'il ne répondait à Saturnin. Il le combina ainsi pendant quelques instants en s'applaudissant de l'excellence des mesures qu'il allait prendre. Enfin il jeta un regard satisfait sur ses compagnons à peu près endormis dans leur ivresse et murmura :

— Enfin voilà une prise dont personne ne partagera la gloire avec moi !

— Je ne vous propose pas de venir chez Billaud-Varennes, dit-il à Saturnin, il est trop tard, et je lui dirai quel service vous avez rendu à la patrie.

Puis il se leva, et comme indigné de s'être servi du *vous* en parlant à Fichet, il reprit avec emphase :

— Tu es un loyal citoyen, Saturnin Fichet, et je bois avec

toi à la mort de tous ces exécrables aristocrates, aussi lâches que pervers, et qui viennent pour boire le sang des vrais patriotes...

Ce toast, proposé d'une voix éclatante, éveilla les autres convives de leur torpeur ; ils se levèrent tous à l'exception du père de Rose, et ils burent à la mort des aristocrates, en agitant en l'air leurs bonnets rouges. Rose profita de ce mouvement pour enlever les lumières de la table, et se dirigea vers la porte de manière à faire comprendre à ses invités que l'heure de se retirer était venue.

Poiré leur montra le chemin, et bientôt après la maison était dans le plus profond silence. Rose et la petite servante avaient établi le père Robertin dans un vaste fauteuil où il s'était endormi.

A peine le père eut-il fait entendre les assurances ronflantes d'un profond sommeil, que Rose, s'affublant d'une mante et d'un bonnet, dit à Saturnin :

— Allons, il est temps d'aller au rendez-vous.

Cette fois Saturnin voulut savoir où on allait le conduire ; il fit une question ou deux, mais Rose lui répondit avec une sorte d'alarme :

— Songez qu'il faut au moins une demi-heure d'ici au haut de Barbins, qu'il m'en faudra autant pour revenir, et que si mon père s'éveillait d'ici là, je serais perdue.

Saturnin se dit qu'il aurait le temps d'apprendre en route ce qu'il était et ce qu'on voulait faire de lui, et il se résigna enfin à partir.

La jeune fille le précéda, et bientôt après, elle lui dit :

— Donnez-moi votre bras, et tâchons d'avoir l'air de deux amoureux... On n'est pas suspect comme ça...

Saturnin offrit son bras à Rose. A vrai dire, c'était la plus gracieuse fille qu'il eût rencontrée de sa vie ; une fille pleine de générosité et qui le sauvait, avec des yeux pleins de feu, une taille charmante, des dents perlées, des mains effilées et douces, des pieds coquets ; aussi poussa-t-il un soupir en disant :

— Ma foi, mademoiselle Rose, vous me conseillez là une comédie que je jouerais aussi sérieusement que vous le voudriez...

— Ah ! monsieur Saturnin, dit Rose, nous parlerons de cela plus tard !...

Cette réponse causa à Fichet une surprise plus grande que toutes celles qu'il avait éprouvées jusque là. Décidément on le prenait pour lui-même.

— Ah çà, dit-il, mademoiselle Rose, veuillez m'expliquer tout ce qui se passe.

— Mais il me semble que puisque vous êtes convenu de tout avec mon cousin Paul, vous devez le savoir mieux que moi.

— Peste ! se dit Saturnin, j'ai fait beaucoup de choses dont je n'ai pas d'idées, mais probablement ce cousin doit savoir qui je suis et me l'apprendra. Est-ce que nous allons rejoindre votre cousin Paul ? dit Fichet.

— Mais non ! Vous savez bien que c'est son beau-frère que nous allons chercher, Sylvestre Landais qui me fait la cour. Ah çà, reprit Rose avec un peu d'humeur, est-ce que l'aspect de ce méchant homme de Poiré vous a troublé la tête ? Paul m'avait dit que vous étiez brave comme tout, et qu'au moment où vous lui avez sauvé la vie et où vous l'avez tiré des griffes des cinq ou six gardes nationaux qui voulaient l'arrêter, vous étiez aussi tranquille que si vous étiez au bal, quoique deux de ces misérables vous eussent posé le canon de leur fusil sur la poitrine.

— Diable ! fit encore Saturnin en riant, et je n'ai pas pâli ?

— Ah ! ce n'est pas bien de vous moquer de moi, dit Rose.

Cependant Saturnin se voyait engagé à soutenir un personnage un peu trop héroïque selon ses penchants personnels ; mais après un instant de réflexion, il se dit :

— Bah ! il en sera ce qu'il plaira au ciel ! Ma foi, j'irai jusques au bout !

Puis il se mit à parler à Rose et à s'informer de ses projets, de son passé.

— Mais Paul m'a dit qu'il vous avait donné tous ces détails, fit Rose d'un ton piqué. Ou bien il s'est vanté, comme cela lui arrive d'ordinaire, ou bien, ajouta-t-elle avec dépit, vous oubliez vite ce que l'on vous dit.

Puis elle ajouta avec un soupir :

— Et peut-être aussi ce que vous dites...

Saturnin se tourna du côté par lequel on arrive toujours à

se faire écouter, quoiqu'on ne parle pas toujours juste. Il se mit à essayer de la flatterie.

— Votre cousin m'a dit mille choses, mais il me les a si mal dites, que j'ai besoin de les entendre de nouveau. D'ailleurs, j'ai cru remarquer qu'il n'était pas très-exact dans ses renseignements.

— Vraiment?

— Certes. Il m'a dit, en effet, qu'il avait une cousine qui s'appelait Rose, qui était jeune et très-bonne ; mais il ne m'a pas dit que c'était la plus jolie personne de Nantes, la plus spirituelle, la plus courageuse, la plus charmante.

En parlant ainsi, Saturnin pressa doucement le bras de la jeune fille, qui repartit d'une voix troublée :

— C'est drôle ! il m'avait dit qu'il vous en avait parlé, et que c'est pour ça que vous lui aviez dit... que... enfin...

— Quoi donc ? fit Saturnin.

— Ah ! mon Dieu ! fit la jeune fille ; est-ce que vous ne le lui avez pas dit? M'aurait-il menti ? Ce serait mal, car alors je ne serais pas ici.

— Assurément, dit Saturnin, je lui en ai parlé, j'ai dû lui en parler. Mais pardonnez-moi si j'ai oublié ce à quoi vous faites allusion. Je suis dans une si étrange position...

— Oh ! fit la jeune fille, ces choses-là ne s'oublient pas. Paul m'a trompé. Pauvre folle que j'étais !... Hélas ! mon Dieu, je suis perdue !

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec une véritable terreur.

— Ne dites pas cela, Rose ; tant que je serai près de vous, vous ne courrez aucun danger si je puis vous en préserver.

— Mais certainement vous le pouvez. Mais soyez franc, que lui avez-vous dit à mon cousin... relativement... à des idées de votre père... et du mien... sur...

Elle s'arrêta toute tremblante.

Saturnin ne put pas douter plus longtemps qu'on n'eût parlé à Rose des projets d'alliance jadis caressés par les deux pères. Il se hasarda dans cette voie.

— Ecoutez, mademoiselle Rose, lui dit-il, je ne sais ce que votre cousin a pu vous dire, mais s'il vous a parlé de l'amour que vous êtes faite pour inspirer à tout homme qui a le bonheur de vous connaître, il ne vous a point trompée ;

si c'est sur mon amour que vous comptez pour vous arracher à un danger quelconque, vous n'êtes point perdue...

— Vrai ! s'écria Rose. Oh ! merci, merci, monsieur Saturnin. Allez donc remplir votre mission; finissez-en, mettez-vous en mesure de pouvoir contre-balancer l'influence de cet odieux Poiré, et alors notre bonheur est assuré; le mien du moins, ajouta-t-elle avec un retour agaçant. Je vous parle bien librement, reprit-elle bientôt; mais vous savez ma position : si d'ici à deux mois je n'ai pas épousé Poiré, mon père et moi nous sommes perdus. Hier encore il me l'a dit : « Il faut que tu m'épouses, ou je te montrerai comment on fait danser les amis des émigrés ! »

Rose était donc du parti royaliste, et cela sans doute à l'insu de son père.

Cependant tout cela ne disait pas à Saturnin comment un autre avait sans doute pris sa place, et comment en ce moment il prenait sans doute la place de cet autre. Il eût bien voulu savoir où on le conduisait, mais il ne pouvait le demander, puisque lui-même avait sans doute arrêté le lieu du rendez-vous; il n'osait pas plus de se taire que parler, et ne sachant quelle conversation engager, il se mit sur le chapitre de l'amour et dit à Rose :

— Ainsi vous m'aimez?...

— Si je vous aime!... Mais ne sais-je pas tout ce que vous êtes!... Qui ne vous aimerait pas, Saturnin ; vous si brave, si généreux; vous qui avez secouru tant de pauvres de votre bourse, qui avez si loyalement soutenu la cause de vos bienfaiteurs; vous qui avez sauvé toute une famille de l'incendie à Machecoul !

— Sacrebleu ! se dit Saturnin, mais je suis tout à fait un héros !

Paul Robertin, pour mieux intéresser Rose au salut de Césaire, qu'il avait annoncé à la jeune fille sous le nom de Saturnin Fichet, avait doré son héros de toutes les belles histoires qu'il avait entendu raconter. La pauvre enfant était dans l'enthousiasme.

— Oh! oui, dit-elle, je vous aimerai, et je vous le dis... Oui, je vous le dis, parce que ce sentiment-là me remplit le cœur! Oui, je serai fière de m'appeler un jour madame Saturnin Fichet.

— Un homme si brave doit avoir des droits que n'ont pas tous les autres, se dit le jeune homme. Et il embrassa Rose.

Elle s'arrêta tout émue.

— Saturnin, lui dit-elle, c'est notre baiser de fiançailles. Comptez sur moi : je mourrai plutôt que d'être à un autre qu'à vous. Me faites-vous le même serment?

Trop souvent, les mots répondent aux mots plus vite que la pensée à la pensée...

— Oui, je vous le jure! dit Saturnin sans songer à la gravité du serment qu'il prononçait.

— Eh bien! attendez-moi là un moment... Nous sommes arrivés.

Rose serra la main à Saturnin et l'appuya sur son cœur en disant :

— Celui-ci ne vous trompera jamais.

Saturnin voulut prendre un second baiser, mais Rose s'échappa lestement et alla frapper à la porte d'une petite chaumière perdue dans les arbres à une vingtaine de pas de la route. Un moment après, Saturnin vit arriver un homme seul avec deux chevaux.

— Et Rose? lui dit notre jeune aventurier.

— Rose va retourner à Nantes par le chemin d'en bas. Quant à nous, dépêchons : vite à cheval et filons. Il y a deux bonnes heures d'ici au château d'Arches, et il est sept heures.

— Est-ce que nous allons au château d'Arches ?

— Eh bien! est-ce que ce n'est pas là le lieu de la réunion? dit le paysan.

— Parbleu! ce serait plaisant si j'avais deviné juste! se dit Saturnin en montant à cheval.

Puis il réfléchit que cela pouvait ne pas être plaisant du tout, et il commença à s'inquiéter sérieusement. Les chevaux furent mis au trot, et les voyageurs allèrent ainsi, sans échanger une parole, durant près d'une heure, le guide marchant en avant, Saturnin le suivant comme un homme à moitié ivre, qui se sent entraîné dans un chemin semé de dangers, mais qui n'a pas la force de résister.

III

Avant d'aller plus loin, il faut expliquer à nos lecteurs d'où venait cet étrange quiproquo.

La veille même de ce jour deux hommes que nous connaissons déjà étaient attablés devant un pot de cidre dans un cabaret de la place de Viarmes.

— Tu dis donc, disait Guillaume Poiré, l'ex-jardinier du terrible Lemaître, le farouche convive de Robertin de Nantes, à Mathurin Fichet, l'oncle de Saturnin, que ton neveu est arrivé ce soir...

— Oui, répondit Fichet d'un ton chagrin.

— Et où est-il logé, ton neveu?

— Chez moi, dit Mathurin Fichet avec un profond soupir.

— Ah! fit Guillaume Poiré, c'est fâcheux, parce que lorsqu'un homme est entré dans la maison d'un autre... on ne peut pas aller dire à la commune : J'ai un brigand de royaliste chez moi...

— Bah! dit Fichet.

Guillaume Poiré le regarda avec attention.

— Au fait, reprit l'ex-jardinier, si c'est un esclave des aristocrates, comme tant d'autres, et que je le trouve quelque part... pas chez moi... ou chez un ami... je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas arrêter...

— Dame, reprit l'oncle Fichet d'un air piteux, il faudra bien qu'il quitte ma maison pour s'embarquer; et alors, le pauvre garçon, il courra grand risque si tu le trouves...

— Fichet, tu es un méchant gredin... Qu'est-ce que t'a fait ce jeune homme?

— A moi, rien... Mais tu sais qu'il y a eu autrefois des projets de mariage entre lui et Rose Robertin.

— Louis Robertin, un vrai patriote, ne voudrait pas donner sa fille au fils de l'intendant d'un émigré.

— Es-tu bien sûr de Louis?

— De Louis Robertin? Comme de moi, dit Poiré en examinant Fichet.

— C'est qu'on dit, reprit celui-ci, que tout son dévoûment à la révolution n'est qu'un masque pour cacher ses accaparements.

— Tu es fou; lui, Louis Robertin, un accapareur!

— Et, ajouta Fichet, il y en a qui prétendent qu'il a des associés en dessous qui lui donnent de l'argent; et l'on dit aussi qu'il y a des employés de la commune qui lui font des laissez-passer.

— De qui veux-tu parler? dit Guillaume Poiré avec trop de colère pour que ce mouvement violent ne cachât pas une crainte sérieuse.

— De personne, de personne, dit Fichet; chacun ses affaires, d'ailleurs... J'ai assez de m'occuper des miennes.

— Elles te tourmentent donc bien? dit Poiré d'un ton confidentiel.

— Dame! dit Fichet, le gars vient me demander compte de la vente qui a été faite de son bien.

— Ah!... fit Poiré; je comprends; et est-il fort sur les chiffres?

— Je ne crois pas. Tu sais bien que c'est un monsieur de Paris qui n'est jamais venu à Nantes.

— Est-il exigeant? dit Poiré avec une grimace d'assassin à gages.

— J'espère que non, repartit Fichet d'un air bonhomme.

— Mais si par hasard il voyait clair, et qu'il voulût se fâcher?... fit Poiré.

— Dame! repartit Mathurin, dont le visage s'anima d'une affreuse expression de scélératesse, dame, je lui rendrai mes comptes demain. Puis vers la nuit il doit sortir de chez moi et trouver sur le cours Saint-Pierre l'homme que son père a envoyé d'Angleterre pour le faire embarquer.

— Et cet homme?

— Je crois que c'est le patron du chaland la *Belle-Sœur*.

— Bon, dit Poiré en prenant cette note sur un carnet. Et le signal?

— Un coup de sifflet donné sous mes fenêtres par un des matelots du chaland.

— Très-bien, dit Poiré en écrivant encore quelques lignes; ceux-là sont des traîtres, et leur compte est fait. Et quant à ton neveu, une fois sorti de chez toi...

— Je n'en réponds plus, n'est-ce pas? dit Fichet en souriant. Dame, je ne commande pas à la police de Nantes.

— C'est juste; et s'il a été difficile sur les comptes...

— Ah! dame, dit Fichet, si c'est un aristocrate, s'il a toujours idée d'épouser ta Rose, s'il fait le méchant, je me connais...

— Que feras-tu?

Fichet s'arrêta. Il regarda Poiré dans le blanc des yeux et ajouta :

— S'il fait le méchant, je me mettrai à la fenêtre quand il sortira.

— C'est dit, fit Poiré; et ce soir au club tu parleras des subsistances...

— Pardieu!... Je dirai qu'il n'y a pas moyen d'arracher le blé aux paysans, et que les magasins de Louis Robertin sont vides.

Poiré tendit son verre à Fichet, et ils trinquèrent.

— Ah çà, reprit Poiré après un moment de silence, crois-tu qu'il soit affolé de la petite Rose?

— Bon! dit Fichet, il ne la connaît pas.

— Est-il dans le secret des émigrés?

— Peut-être oui, peut-être non. Je sais seulement que voilà dix-huit mois qu'il est en prison à Paris.

— Est-ce qu'il s'est sauvé? dit Poiré avec colère.

— Non, non, dit Fichet; il est trop bête pour ça; et c'est peut-être aussi pour cela qu'on l'a mis à la porte.

— Et où compte-t-il aller?

— Dame, son père lui a écrit d'Angleterre, où il vient d'arriver de Coblentz avec le ci-devant marquis. Probablement Saturnin va les rejoindre.

— Ainsi, selon toi, il n'est ni amoureux, ni conspirateur?

— Je ne sais pas.

— Eh bien! moi, je le saurai.

Le soir même, Guillaume Poiré était chez Louis Robertin. Jamais il n'avait été si amical pour le père Louis; jamais il n'avait adressé un regard d'une tendresse plus calme à Rose.

La belle fille eût peur et attendait avec anxiété le résultat de cette amabilité.

— Eh bien! dit enfin Guillaume au vieux Louis, j'espère que Fichet a été bon enfant, ce soir, au club des vrais patriotes.

— Oui-dà, oui... reprit Robertin d'un ton bourru, il a dit que nous n'avions point de blés... Qu'est-ce que tu lui as baillé pour ça?

— Pas grand'chose... Je lui ai promis que tu donnerais à souper demain soir à son neveu Saturnin.

— Tiens, il est donc ici?

— Oui, il est arrivé.

— Vous le savez, s'écria Rose imprudemment.

Déjà Paul, selon les conventions qu'il avait faites avec Césaire, lui avait annoncé l'arrivée de celui-ci sous le nom de Saturnin Fichet.

— Et vous aussi, à ce qu'il paraît, fit Guillaume d'un ton atrocement doucereux.

— C'est mon cousin Paul qui l'a dit hier à mon père, dit Rose très-résolument...

— A moi?... fit le vieux Robertin, je n'ai pas entendu ça...

— C'est possible, dit Rose avec une intention marquée, car Paul vous l'a dit au moment où vous étiez occupé à calculer le prix des deux cents setiers de blé que vous avez reçus avant-hier...

Robertin regarda sa fille d'un œil mécontent. Elle ne voulait point s'en apercevoir et reprit :

— Au fait, est-ce deux cents sacs... ou bien?...

— Oui... oui, je me rappelle, dit Robertin, qui avait reçu quatre cents sacs de blé et qui n'en avait mis que deux cents dans le magasin commun où étaient ses blés et ceux de son associé Guillaume Poiré... C'est vrai, le gars m'a parlé de ça..

— Il ne vous a pas dit autre chose? dit Poiré.

— Il vous a dit, vous vous rappelez, mon père, dit Rose d'un ton ferme, il vous a dit qu'il repartait le soir même.

Rose, qui avait promis un guide au faux Saturnin de Paul, ne voulait pas le voir tomber dans les mains de Guillaume Poiré. Elle eût été encore bien plus épouvantée si elle avait su que ce prétendu Saturnin n'était autre que le comte de Perbruck.

— En ce cas, dit Guillaume Poiré, qui parlait lui du véritable Saturnin, il vous a trompé; le jeune homme ne part que demain, et même à la nuit tombante.

— Je vous dis qu'il est parti, fit Rose.

— Que non. Il sait bien que la personne qui est chargée de le faire émigrer ne sera que demain au cours Saint-Pierre.

Rose se prit à trembler et se détourna.

— Mais qui vous a dit, reprit-elle, qu'il voulût émigrer?

— C'est ce qu'il nous dira lui-même, car, comme je vous l'ai dit, il viendra souper demain avec nous.

— Vous en êtes sûr?...

— C'est arrangé avec son oncle.

Rose, avertie par Paul que Saturnin Fichet devait se présenter chez son père le lendemain soir, eût voulu le faire prévenir de s'éloigner, mais elle ne savait où le trouver. Elle attendit donc l'événement pour savoir comment elle pourrait tenir la promesse qu'elle avait faite à Paul, et conduire Fichet jusqu'à Barbins, où devait se trouver le guide promis par Paul.

Le lendemain venu, le patron du chaland la *Belle-Sœur* était suivi au moment où il mettait le pied sur le cours Saint-Pierre, et il était arrêté à l'instant où son matelot donnait le signal convenu sous la fenêtre de l'oncle Fichet. On sait ce qui en arriva pour Saturnin. Mais il nous faut dire ce qui en arriva pour Césaire.

Il traversait le cours Saint-Pierre pour se rendre chez Louis Robertin au moment de l'arrestation du patron de la *Belle-Sœur*. Pendant que cet homme se débattait entre les mains des agents commandés par Guillaume Poiré, le comte avait entendu celui-ci reprocher au patron d'avoir voulu aider à la fuite de Saturnin Fichet.

Epouvanté d'entendre prononcer ce nom qu'il avait accepté pour se cacher, Césaire s'était éloigné rapidement, craignant quelque maladresse ou quelque trahison de la part de Paul. Il allait quitter la promenade, lorsqu'il rencontra Saturnin, Le jeune homme le reconnut au premier coup d'œil. Il comprit alors que c'était à Saturnin qu'on en voulait véritablement, et il s'approchait de lui pour l'avertir du danger qu'il courait, lorsqu'il se trouva cerné par les quatre hommes que Poiré avait mis en observation auprès de Saturnin, et qui

étaient chargés de l'amener de gré ou de force au souper auquel il était invité et attendu sans s'en douter. Cependant, le jeune comte avait observé de loin le malheureux Saturnin Fichet, il avait vu l'un des agents lui parler et le conduire jusqu'à la maison de Louis Robertin, et il avait compris que l'aide qu'il croyait trouver dans cette maison sous le nom de Saturnin Fichet lui était complétement enlevée par l'arrivée du véritable possesseur de ce nom. Il fallut donc que Césaire renonçât au guide que Paul lui avait promis, et cherchât d'un autre côté par quel moyen il pourrait se rendre au château d'Arches.

Si la description que nous avons faite du pays breton a été suffisante, nos lecteurs ne s'étonneront pas que Césaire de Perbruck fût très-cruellement embarrassé pour trouver un château situé à peine à quatre lieues de la ville.

En effet, lorsqu'on n'a pas vécu de longues années dans chaque localité, il est presque impossible de se reconnaître, même en plein jour, dans ce dédale de chemins creux. Partout un horizon borné à quelques pieds, nulle part une élévation d'où l'on puisse dominer d'assez haut les environs pour prendre une direction, et même, si on y parvenait, arriverait-t-il souvent qu'après avoir aperçu de loin le lieu qu'on veut gagner, on dévierait vingt fois de la ligne qu'on se serait tracée en suivant ces mille chemins se coupant, se croisant à tous les angles possibles. Ce qui est si difficile le jour devient donc presque impossible la nuit. Il n'y a que les habitants même de l'endroit qui puissent se retrouver dans cet inextricable labyrinthe. Ceux-là connaissent les points de section de tous ces chemins, l'un à une pierre qui se dresse le long du talus, un autre à la forme de l'arbre qui domine la haie, celui-ci à la profondeur de l'ornière éternelle qui le sillonne, celui-là à la forme seule du buisson qui l'ombrage, puis enfin ils acquièrent cette mémoire qui passe pour ainsi dire de l'esprit dans le corps, cette mémoire de la distance qui appartient aux jambes plus qu'à la réflexion et qui guide les aveugles dans les détours les plus compliqués des rues de Paris.

Il y avait certainement à Nantes mille personnes qui savaient le chemin du château d'Arches; mais ce n'était pas assez pour Césaire d'une indication précise et qu'il n'eût pu

suivre, il lui fallait un guide, et comment le trouver, comment surtout se fier à lui et le conduire à une demeure où il rencontrerait une assemblée nocturne? C'était livrer peut-être les destinées de vingt familles à un inconnu, peut-être les destinées de la France. Dans l'incertitude où il se trouvait, Césaire s'était cependant dirigé du côté de la ville qui devait le mettre sur la route du château de M. de Paradèze.

La nuit était sombre, froide, humide, et Césaire commençait à éprouver la plus cruelle inquiétude. Le rendez-vous était à dix heures, et six heures venaient de sonner à une des horloges voisines. Manquerait-il au rendez-vous après l'avoir provoqué? Paraîtrait-il encore avoir fui lorsque M. de Paradèze lui ouvrait si généreusement la voie à une justification? La situation était affreuse.

Debout à l'angle de la route qu'il devait prendre et dans laquelle il n'osait s'engager, Césaire avait interpellé déjà quelques passants attardés, mais les uns lui avaient répondu brutallement qu'il n'était plus l'heure où l'on demande l'aumône, d'autres s'étaient éloignés avec épouvante, croyant avoir affaire à quelque malfaiteur ou à quelque espion. A cette époque, tout était suspect.

L'heure avançait cependant et l'inquiétude de Césaire devenait un véritable désespoir. Il manquait à sa parole, lui qu n'avait encore donné à personne le droit de dire que s'il ne tenait pas la promesse qu'il avait faite, c'est qu'il était prisonnier ou mort.

Sept heures sonnèrent, et il se décida à s'avancer à tout hasard sur la route qui menait à Arches.

— Quelques-uns de ceux qui vont à ce rendez-vous, se dit-il, y passeront peut-être; je m'adresserai à eux, je leur dirai mon nom, et ils me serviront de guide. Si je ne réussis point, j'errerai jusqu'à ce que le froid et la fatigue me forcent à me coucher dans quelque fossé où l'on me trouvera mort; cela me justifiera du moins.

Césaire en était arrivé à ce point de misère lorsqu'il entendit les pas mesurés d'un certain nombre d'hommes. Il tira un pistolet de sa poche, bien résolu à obtenir par la violence ce qu'on refuserait peut-être à ses sollicitations; mais lorsque dans l'obscurité il put reconnaître le nombre de ceux

qui s'avançaient, il vit, à leur ordre, à leur marche, au scintillement de leurs armes, qu'il était en face d'une de ces patrouilles que les Nantais promenaient incessamment aux environs de la ville.

Césaire s'élança immédiatement sur le côté de la route pour se dérober aux regards des gardes nationaux; mais il avait été déjà aperçu par ces hommes, plus habitués qu'il ne pensait à saisir le moindre mouvement dans l'ombre, le plus léger bruit dans le silence. Il n'était pas au bord de la route qu'il entendit siffler deux ou trois balles à ses oreilles.

— Eh bien! s'écria-t-il en lui-même, on me trouvera mort ici, et du moins on ne m'accusera pas de lâcheté ou de trahison.

Aussitôt Césaire se retourna et s'élança le pistolet au poing sur la patrouille, qui, de son côté, s'était mise à sa poursuite.

Il tira, mais la balle de son arme n'atteignit personne. Acculé tout aussitôt sur le bord de la route, où il combattait le sabre au poing, plutôt pour vendre chèrement sa vie que pour la sauver, il allait succomber sous les coups de baïonnette dont on le menaçait, lorsque la voix du chef de la patrouille se fit entendre.

— Emparez-vous de lui et qu'on le garrotte! C'est quelque conspirateur, et il nous fera des révélations.

Le sabre de Césaire s'était brisé sur les fusils des gardes nationaux. Ils purent donc l'approcher et s'emparer de lui. Ils lui lièrent les mains derrière le dos. Césaire, qui s'était défendu avec les efforts désespérés d'un homme qui veut mourir, se refusa à marcher lorsque les soldats lui ordonnèrent de se relever et de les suivre.

— Allons, allons, dit le chef de la petite troupe en se penchant vers lui, marchez, mon garçon; mes soldats ne sont pas patients, nous n'avons pas le temps de vous attendre, et comme ils n'ont pas envie de se donner la peine de vous emporter, ils vous cloueront à terre pour que vous n'alliez pas vous promener si tard.... Allons donc, debout, ajouta le sergent en aidant Césaire à se relever, nous avons à causer ensemble.

A ce moment, et comme s'il eût soudainement changé de résolution, Césaire se remit sur les jambes.

— Je ne peux pas vous suivre, répondit-il, j'ai affaire ailleurs.

Les gardes nationaux se mirent à rire d'une façon si menaçante que le sergent reprit la parole :

— Attendez, je vais lui faire entendre raison.

— Oui, oui, dirent les soldats en riant, poussez-lui votre argument ordinaire.

Ceci avait sans doute rapport avec quelque habitude connue du sergent, car celui-ci repartit en levant son briquet :

— Vous allez voir....

Et tout aussitôt il l'appuya sur la poitrine de Césaire en lui disant tout bas :

— Marchez, ou vous êtes perdu.

Puis il ajouta tout haut :

— Allons, mon homme : une fois... deux fois...

— Soit, dit Césaire, je vous suis.

— Ah çà! dis donc, sergent, fit un des soldats, tu ne l'as pas seulement piqué!...

— Dame! il a consenti à la seconde....

Eh bien! on chatouille à la première, on pique à la seconde, et à la troisième.....

— On tue? dit Césaire.

— Comme tu dis, fit le sergent; et maintenant que tu es averti, en avant, marche!

Césaire obéit. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils entendirent au loin le trot précipité de deux chevaux :

— Attention, dit le sergent, faut voir ce que c'est que ces gars-là.

Il cacha ses hommes de distance en distance le long de la route, puis il revint près de Césaire. En une seconde il eut délié les mains du comte, puis il lui dit :

— Maintenant, profitez de la bagarre qui avoir lieu pour vous sauver.

— Ce n'est pas seulement ce que je veux de toi, Jérôme, lui répondit Césaire, qui avait reconnu le pauvre paysan qu'il avait sauvé autrefois et qui l'avait suivi à la Trappe, je veux encore.....

— Je vous dis que vous êtes mort si vous rentrez en ville, dit vivement Jérôme.

— Peu m'importe, si je ne dois pas arriver ce soir à.....

Il fut interrompu par le cri de :

— Halte-là ! que fit entendre le premier soldat devant le quel les cavaliers étaient arrivés.

— Au galop ! répondit une voix.

Le sergent poussa un léger cri de surprise et ajouta :

— Arrêtez-les !

Mais avant que les gardes nationaux eussent pu sauter à la bride des chevaux, les cavaliers passèrent comme la foudre. Les fusils tirés sur Césaire n'avaient poit été rechargés.

— Coupez-les ! s'écria le sergent, vous par le champ la *Murière*, vous autres par le sentier de la Châtaignerie. Je vas par le bas pré. Il faut les prendre. Sus ! sus !

Les soldats s'éloignèrent, et le comte resta seul avec Jérôme Robertin.

— Comment ! vous dans le pays, monsieur le comte, et pour de mauvais motifs, je le vois bien, dit avec humeur le frère de lait de Césaire.

— Jérôme, je n'ai point le temps de discuter avec toi ; seulement souviens-toi que le jour où je t'arrachai de la prison du Bouffay, tu me juras de m'appartenir.

— Je vous l'ai juré, c'est vrai, monsieur le comte ; mais il y a eu bien des changements depuis ce temps-là.

— Tu me le disais encore le jour où nous nous sommes séparés sur la grève de Saint-Malo.

— C'est encore vrai ; mais, voyez-vous, il y a encore eu bien des changements.

— Je le vois, Jérôme, tu as oublié que sans moi tu serais aux galères.

— Non, monsieur le comte, non, répondit Jérôme, je ne l'ai point oublié, seulement je n'ai plus les mêmes idées. Je vous ai suivi à la Trappe, où vous êtes allé, je ne sais pourquoi ; j'y suis resté cinq ans, avec vous, bien persuadé que parce que le fer du bourreau m'avait écorché la peau, je n'étais plus un homme. Quand on nous a chassés du couvent, je ne vous ai pas quitté que vous n'ayez été en sûreté entre les mains de cet abbé qui vous a emmené en Angleterre.... Et à l'heure qu'il est je risque ma vie, plus que ça, mon honneur pour vous sauver.

— Ton honneur ! dit Césaire avec dédain.

7.

— Oui-dà, reprit Jérôme d'un ton fier, mon honneur. Quand je n'ai pas voulu émigrer, c'était pour revoir le pays, pour revoir mon pauvre père. Eh bien! lui et les autres, ils m'ont reçu comme un Lazare, et ils m'ont dit : « Reste si tu veux avec nous, nous te cacherons.... Ç'a été un malheur, mais nous n'y pouvons rien. » Et, dame, moi pauvre bête, voyant que les miens me reniaient, car ne valait-il pas autant me chasser que de me cacher comme un voleur?... j'étais décidé à me jeter dans l'Erdre la tête la première, lorsqu'un jour, à Nantes, je rencontrai chez mon oncle Louis Robertin un gars qui avait été jardinier, mais qui a laissé la bêche pour faire de la révolution. Quand il a su qui j'étais, il ne m'a point dit, comme les autres, que j'étais un gueux qu'il fallait cacher..... Ah! bien au contraire.

« Vois-tu, citoyen, me disait-il, c'est une marque d'honneur » que tu as sur l'épaule; ne la cache point, mon gars; mon- » tre-la aux citoyens; dis-leur que tu as été victime des » aristocrates. Jure de te venger et de combattre pour leur » extermination. »

Voilà ce qu'il m'a dit, et ce qui a été dit a été fait. J'ai été avec lui et mon oncle Robertin au club; j'ai montré mon épaule nue aux citoyens; Guillaume Poiré leur a fait un discours, après quoi j'ai juré guerre et mort aux nobles : et les patriotes ne m'ont pas repoussé; ils ne m'ont pas dit : Cache-toi et nous te nourrirons par pitié; ils m'ont porté en triomphe autour de la salle et ils m'ont fait sergent dans la compagnie du citoyen Poiré. Vous voyez qu'il y a eu du changement.

Césaire avait patiemment écouté Jérôme. Les paroles du sergent lui avaient rappelé la scène dont il avait été témoin sur la place du Bouffay, son altercation avec le paysan qui lui avait prédit la vengeance populaire, et Césaire avait reconnu que Jérôme avait raison.

— Eh bien! lui dit-il, tiens ton serment, livre-moi à tes amis les patriotes.

— Non, non; je vous ai juré d'être à vous avant de leur avoir juré d'être à eux... Que voulez-vous de moi?

— Que tu me conduises sur l'heure au château d'Arches.

On entendit les voix des gardes nationaux qui revenaient en jurant contre les cavaliers qu'ils n'avaient pu atteindre.

— Suivez-moi donc, lui dit brusquement Jérôme; je m'en tirerai comme je pourrai.

Et tout aussitôt il s'élança dans un champ voisin, où Césaire le suivit.

IV

Au moment même où Jérôme et Césaire prenaient le chemin du château de M. de Paradèze, Saturnin Fichet et son guide les devançaient, sur cette route, de toute la vitesse de leurs chevaux.

En effet, les deux cavaliers que les gardes nationaux avaient voulu arrêter n'étaient autres que l'infortuné sosie du comte de Perbruck et le guide que lui avait donné Rose. Ils furent bientôt assez loin pour pouvoir ralentir leur course.

— Pardieu ! fit Saturnin, nous venons de l'échapper belle !

— Allons, allons vivement, reprit le guide, ou les oreilles m'ont corné, ou j'ai cru reconnaître la voix de celui qui commandait la patrouille... et le gars ne plaisante pas.

— C'est un de tes amis ?

— Mieux que ça : c'est mon beau-frère.

— Peste ! Et comment l'appelles-tu ?

— Jérôme Robertin donc... Mais vous devez le connaître, vous ?

— Certainement. C'est celui qui a disparu avec le jeune comte de Perbruck.

— C'est ça.

— Et vous avez épousé sa sœur ?

— Oui-dà. Je suis Sylvestre Landais, vous savez bien ; c'est moi qui ai épousé Mariole.

— Je comprends... celle dont on disait que le vieux marquis voulait faire sa maîtresse.

— Et qui ne l'as pas été, entendez-vous !

— Je le crois parfaitement, puisqu'on dit que c'est à cause des refus de la jeune fille que le pauvre Jérôme Robertin a été faussement accusé par le marquis d'avoir voulu tirer sur lui.

— C'est la vérité, et Jérôme ne l'a pardonné ni à lui ni aux nobles; aussi a-t-il tourné du côté des patriotes.

— Mais vous-mêmes n'êtes-vous pas des leurs?

— Il me semble que puisque je suis ici, je ne suis guère de leur parti.

— Cependant vous êtes de la garde nationale?

— Il a bien fallu. Après la mort de cette pauvre Mariole; car elle est morte, ma pauvre femme! j'avais été m'établir chez l'oncle Robertin, vous savez, le vieux qui a une si jolie fille.

— Oui, la charmante Rose, dit Fichet d'un ton suffisant.

— Celle qui vous a amené près du corps de garde, où j'étais de service avec mon cousin le sergent Jérôme que nous venons de rencontrer en patrouille. Rose n'est point pour les patriotes comme lui. Je le sais, quoiqu'elle n'en dise rien de peur de notre capitaine, le citoyen Guillaume Poiré.

— Celui avec qui j'ai soupé?

— C'est vrai, il soupait chez l'oncle. Et était-il dedans? Vous m'entendez, était-il un brin pris de vin?

— Pas trop... dit Saturnin...

— Ah! bonnes gens! fit Sylvestre, elle m'avait si bien promis de le griser. Il va revenir au corps de garde, il ne va point me trouver... Je m'en retourne...

— Oubliez-vous, dit Saturnin, qui s'épouvanta à l'idée de rester seul au milieu de la campagne, par la nuit et le froid qu'il faisait; oubliez-vous que vous lui avez promis de me conduire?...

— Ah! si ce n'était pas pour elle! dit Sylvestre en grondant.

— Il paraît, Saturnin, que nous en sommes amoureux.

— Vous aussi? dit le paysan, qui se trompa à la tournure un peu cavalière de la phrase... Je m'en doutais... Je l'ai dit à Paul, qui a manigancé votre fuite... Mais il m'a répondu que vous n'y aviez jamais pensé, que c'était votre père... Ah çà, est-ce que par hasard je vous sauverais, pour que plus tard vous vinssiez sur mes brisées?...

— Je n'en ai nulle envie.

— C'est que si je m'en doutais, fit Sylvestre en retenant son cheval, je n'irais point vous donner à garder ni aux patriotes ni aux blancs, je vous laisserais en jachère sous quelque arbre du chemin avec la tête fendue en deux, dites donc, l'ami ?

— Je quitte la France dans quelques jours... repartit Fichet rapidement.

— A la bonne heure, reprit Sylvestre... C'est bien assez de Guillaume Poiré, qui court après Rose et qu'elle n'aime pas, sans un freluquet de Paris qu'elle aimerait... Ah! bon Dieu du ciel, on dirait que je suis marqué pour ne point me marier à mon aise.

— Vous voulez donc épouser Rose, dit Saturnin, la cousine de votre première femme?...

— Ah! dame, je n'aime pas à changer de famille.

— Avec ça, ajouta Saturnin, que l'oncle Robertin a des écus.

— S'il en a, tant mieux pour lui et pour celui qui sera son gendre.

— Il y a longtemps que vous êtes veuf?

— Voilà trois grands mois, et ça m'ennuie; d'ailleurs, ça n'avance point. Pourtant, pour plaire au père Louis Robertin, je me suis fait du parti des patriotes comme lui... mais au fond, moi, voyez-vous, les nobles et les patriotes je m'en soucie comme des avoines de mon grand-père, et pourvu que j'épouse Rose...

— Et les écus de Robertin?...

— Ils vous tiennent bien au cœur les écus du père Louis, dit Sylvestre d'un ton sombre...

— Pas plus que sa fille, mon cher ami, et je vous souhaite de les obtenir l'un et l'autre.

— A la bonne heure, voilà qui est parler. Nous nous quitterons bons amis, monsieur Fichet... car nous allons bientôt nous quitter. Dans quelques minutes, nous serons à Arches. Allons, filons vivement.

Fichet et son guide continuèrent leur route, et Sylvestre s'étant arrêté à l'entrée d'un chemin creux, dit à Saturnin :

— Maintenant, suivez tout droit... encore deux cents pas, et vous serez à la porte du château.

— Hé, là! là! doucement, cousin Sylvestre, fit une voix qui partait d'un buisson.

— Tiens, dit Sylvestre, c'est le cousin Paul.

— Diable! pensa Saturnin, qui se sentit près de défaillir; c'est celui à qui j'ai sauvé la vie... Tenons-nous sur nos gardes. A la façon de parler de M. Sylvestre, il est très-probable que celui-ci, pas plus que l'autre, n'hésiterait à me mettre en jachère, s'il découvrait que je ne suis pas le sauveur pour lequel il se donne tant de peine.

Paul sortit du buisson derrière lequel il était caché et dit à Sylvestre;

— Merci, Sylvestre, tu as tenu ta parole, je ne manquerai pas de le dire à la cousine Rose.

— Vous n'avez plus besoin de moi, dit Sylvestre, en ce cas je m'en retourne.

— Va donc! mais laisse-nous les chevaux.

— Vous laisser les chevaux... Nenni dà!... Et qu'en voulez-vous faire? ton monsieur n'est-il pas arrivé?

— Oui, mais il est possible qu'il lui plaise de repartir tout à l'heure.

Il s'approcha de Saturnin, et il lui dit:

— M. Gosselin est arrivé (Gosselin était le nom sous lequel la Rouarie était généralement désigné par ses associés lorsqu'ils en parlaient devant des personnes qui ne devaient pas le connaître.) Il vous attend où vous savez.

Saturnin resta confondu et ne répondit pas. La situation se compliquait.

— Dis donc, dis donc, Paul, fit Sylvestre, ça ne me fait pas l'effet que ton M. Saturnin Fichet vienne ici, comme tu me l'as conté, pour donner à M. de Paradèze des nouvelles de son maître.

La vanité de Fichet se révolta à cette parole, et il s'écria:

— De quel maître parle ce drôle?...

— Silence, monsieur le comte, dit tout bas Paul.

A ce nom de M. le comte, Saturnin poussa un léger cri de surprise, et Paul reprit tout haut, comme pour donner le change à Sylvestre:

— Eh! oui, pardi, de votre maître le marquis de Perbruck; votre père n'est-il pas à son service, et ne venez-vous pas dire à M. de Paradèze que M. le marquis se porte bien?

Saturnin, qui s'était entendu nommer M. le comte, commença à comprendre que Paul le prenait pour le comte de Perbruck, lequel devait sans doute s'être emparé de son nom de Fichet pour quelque projet dangereux. Saturnin fut encore plus alarmé, car d'après ce qu'il croyait deviner, Césaire devait être l'émissaire de quelque grave conspiration; et quoique lui-même, Saturnin, y eût été mêlé à son insu, il devait craindre que s'il était reconnu, on ne s'assurât trop certainement de son silence. Jamais homme ne fut dans une position plus cruelle. Dire la vérité, c'était s'exposer à une mort certaine de la part des paysans; continuer le rôle qu'on lui avait fait prendre malgré lui, c'était vouloir la mériter. Saturnin ne savait que résoudre, quand Paul lui dit vivement :

— Dépêchez-vous donc, monsieur Fichet, il est dix heures et on vous attendait à neuf.

Et tout aussitôt il prit la bride du cheval de Saturnin comme pour lui montrer qu'il fallait descendre.

— Mais, fit Saturnin, qui cherchait à dire quelque chose qui eût l'air de circonstance, vous savez que nous avons besoin des chevaux.

— Soyez tranquille, nous allons nous arranger de ça avec le frère Sylvestre. Et il ajouta plus bas : Songez que quelqu'un peut venir et vous appeler de votre vrai nom.

— Allons, dit Saturnin avec un soupir désolé, je vais... oui... je... allons...

— Et n'oubliez pas que je vous attends ici, reprit Paul à voix basse, et que le marquis de la Rouarie vous attend chez mon père à Machecoul.

— Je ne l'oublierai pas, dit Saturnin, qui répondit comme on lui parlait, qui marchait comme on le poussait; ah! c'est la Rouarie, bien... je vais... je... oui...

— Prenez là tout droit, vous y êtes dans deux minutes, fit Paul en le poussant.

— Tout droit, n'est-ce pas? dit Saturnin; bien... je vais... je...

— Mais oui! dit Paul d'une voix qui montrait l'étonnement que lui causaient ces hésitations.

— Allons, fit Saturnin avec un soupir désespéré, tout droit... allons tout droit.

Et il prit le chemin du château.

« Ma foi, pensa le malheureux Fichet en suivant tristement la route où on l'avait poussé, si le comte de Perbruck est au château, je lui dirai la vérité, il comprendra ce qui m'est arrivé; s'il n'y est pas et qu'il n'y ait que M. de Paradèze, un vieux Breton qui ne plaisante pas, à ce que me disait mon père, je verrai, j'essaierai... »

Il s'arrêta à cette pensée et regarda autour de lui en disant :

— Si je pouvais fuir!,..

Mais il était dans un de ces profonds sentiers encaissés par des haies qui couronnent des talus de six pieds. Impossible d'en sortir autrement qu'en retournant sur ses pas, et ses deux aimables guides en gardaient l'extrémité.

« Avançons, se dit Fichet, peut-être trouverai-je quelque issue. »

Dans cet espoir, il fit rapidement quelques pas et fut tout surpris de se trouver en face d'une petite porte qui s'ouvrit tout à coup.

— Entrez! lui dit une voix.

Saturnin entra comme il était venu, obéissant à toute injonction qu'il entendait; il marchait comme un homme ivre, qui ne voit plus où il pose le pied et qu'il serait facile de mener droit à un précipice

— Vous arrivez tard, monsieur le comte, dit cette voix, mais enfin je comprends combien d'obstacles vous avez eu à vaincre. Donnez-moi votre main. Je vais vous conduire. Ces messieurs vous attendent.

— C'est que je ne suis guère dans un état présentable, dit Fichet en tremblant; vous comprenez, après une si longue route...

— Il y en a qui sont venus de plus loin que vous, et je doute que votre costume soit en plus mauvais état que celui de quelques-uns d'entre eux.

— Très-bien, très-bien, dit Fichet en suivant la main qui le tenait. Je comprends que dans cette réunion on s'occupe peu de toilette.

Les deux interlocuteurs avaient traversé une pièce non éclairée et gravi un escalier tout aussi sombre. Tout à coup ils entrèrent dans une petite pièce où brûlait une seule

bougie, et Saturnin se trouva en face d'un homme d'une cinquantaine d'années, au visage sévère, d'une taille élevée, et qui attacha sur lui un regard perçant.

— Avez-vous donc peur, comte? lui dit-il après l'avoir regardé, vous êtes pâle.

Saturnin sentit qu'il était perdu s'il ne payait d'audace. « Ma foi, se dit-il, on ne me tuera pas deux fois, et puisque le monsieur qui est là se trompe si complétement à ma figure, d'autres pourront bien s'y tromper. »

— C'est la fatigue, car nous avons été attaqués en sortant de Nantes, et il nous a fallu faire un énorme détour.

— Je m'en suis douté, et je l'ai dit à ces messieurs. Du reste, il n'y a pas de temps perdu... Tout est fait... l'acte est signé.

— Vraiment, fit Saturnin, l'acte est signé?

— Ils acceptent tous le rendez-vous que la Rouarie leur donne à son château, et déjà nous nous serions séparés si quelques-uns ne désiraient vous connaître personnellement et si d'autres ne voulaient vous faire leurs excuses de l'accueil défiant qu'ils vous ont fait lors de vos premières démarches.

— Je les en dispense, dit Saturnin.

— Entrons, fit M. de Paradèze sans s'arrêter à ces mots.

M. de Paradèze, car c'était lui qui venait de parler ainsi, ouvrit une porte et entra dans une vaste salle où se trouvaient une vingtaine de personnes divisées en plusieurs groupes. Au bruit de la porte tout le monde se retourna, et M. de Paradèze, tenant Saturnin par la main, annonça à haute voix et du ton d'un homme qui triomphe :

— M. le comte Césaire de Perbruck.

Un salut silencieux répondit seul à cette présentation.

— Parlez-leur, dit tout bas M. de Paradèze.

A ce moment, Saturnin jeta son bonnet par-dessus les moulins.

« Ils veulent que je sois le comte de Perbruck, se dit-il; eh bien! je le serai; ils veulent que je conspire; eh bien! je conspire : mon père, j'en suis sûr, ne me faisait pas venir pour autre chose en Angleterre. Allons, et faisons honneur au nom que je porte. »

Saturnin se rappela alors les meilleures poses de Monvel,

qu'il avait si souvent applaudi au Théâtre-Français; il se rappela le ton vif et pressé de Molé; il s'avança jusqu'au bord d'une grande table, sur laquelle était déployé un papier couvert de signatures, et après un léger salut, il prit ainsi la parole :

— Messieurs, dit-il, je n'ai pas besoin de vous rappeler le but pour lequel vous êtes assemblés. Pour vous, comme pour moi, comme tout gentilhomme qui a le sentiment de son devoir, il s'agit de délivrer la France des tyrans sanguinaires qui la déciment, ou de mourir en combattant.

— Oui ! dirent quelques voix, nous mourrons pour le roi et l'autel !

— Oui, messieurs, reprit Saturnin en prenant une pose encore plus fière, nous mourrons s'il le faut pour le roi et pour l'autel. Je suis heureux, messieurs, que vous ayez accepté les plans que je vous ai fait proposer; je suis heureux, ajouta-t-il en montrant le papier signé qui était sur la table, que vous ayez signé cet acte, qui vous lie tous à la cause sacrée à laquelle j'ai voué jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Vive le roi ! cria une voix derrière Saturnin.

— Vive le roi ! répéta la salle entière.

— Et maintenant, messieurs, dit M. de Paradèze, n'oublions pas que le marquis de la Rouarie attend M. de Perbruck.

— Vous avez raison, dirent quelques-uns, il est temps de nous retirer.

La glace était rompue, on s'approcha de Saturnin.

— Eh bien ! Perbruck, lui dit l'un, vous ne m'en voulez plus de vous avoir fait mettre à la porte il y a quinze jours. C'est qu'en vérité vous aviez l'air d'un vrai coupe-jarret avec votre barbe sale, votre blouse...

— L'entreprise que j'ai tentée, monsieur, ne permet guère de s'occuper de soins frivoles, répondit Saturnin sans savoir qui lui parlait.

— Ainsi vous êtes comme la Rouarie, toujours errant.

— Toujours.

— Changeant à chaque instant de déguisement.

— A chaque instant.

— Celui-ci est parfait, dit un très-jeune homme dont l'ha-

bit de chasseur était d'une élégance achevée; il vous donne un air de courtaud de boutique endimanché capable de tromper les plus rusés coquins de la police.

La vanité de Saturnin rougit de colère sous la peau d'emprunt du comte de Perbruck, et il répondit avec hauteur :

— Quel que soit l'habit que je porte, monsieur, il y a dessous un homme qui ne permet à aucun autre de le trouver ridicule.

— Très-bien, comte, fit M. de Paradèze en s'avançant. La Châtaigneraie, dit-il au jeune homme, vous aviez promis d'être sage.

— Et je le suis, mon oncle; je faisais compliment à M. de Perbruck sur l'art qu'il a de prendre toutes sortes de déguisements.

Puis il ajouta à voix basse en s'adressant à l'un de ses voisins :

— Ma cousine ne peut pas aimer ça.

Pendant ce temps Saturnin s'était emparé de l'acte et en parcourait les signatures pour savoir à qui il avait affaire.

— Etes-vous content, Perbruck? lui dit M. de Paradèze.

— Oui, oui, dit celui-ci en continuant son rôle; les plus nobles noms, les meilleurs gentilshommes du pays.

— Mais, lui dit M. de Paradèze en lui montrant un jeune homme déguisé en paysan, ne reconnaissez-vous pas Arthur de Limoelan, un ancien condisciple?

— Si pardieu! Mais vous savez, après une si longue absence...

— C'est mal, Césaire, dit le jeune homme, je vous ai reconnu sur-le-champ.

— J'ai de si mauvais yeux!

— Vous qui eussiez deviné jadis la trace d'un lièvre sur la mousse.

— J'ai tant souffert! dit sentencieusement Saturnin.

— Et que fait la Rouarie? dit l'un.

— Il m'attend pour continuer sa marche.

— Est-il sûr de tout le Morbihan? disait un second.

— Parfaitement sûr.

— Et du Poitou? fit un autre.

— Il est à nous.

— Ah! s'écria avec fureur un homme à cheveux blancs, quand se lèvera donc le jour de la vengeance?

— Nous nous lèverons avec lui! s'écria aussitôt Saturnin.

— Monsieur de Perbruck, dit M. de Paradèze en montrant à Saturnin celui qui venait de parler, et en prenant un ton triste et solennel, voici monsieur de Champagnolles.

— Ah! fit Saturnin d'un air contrit et en s'inclinant; et puis à tout hasard, il murmura tout bas : « Infortuné vieillard! »

— Oui, bien infortuné, reprit M. de Champagnolles; mes deux fils lâchement égorgés!

— Nous les vengerons! dit Saturnin.

M. de Champagnolles lui prit la main et la serra convulsivement, puis il s'éloigna pour cacher les larmes qui coulaient de ses yeux. Quelques gentilshommes suivirent son exemple, et l'assemblée se réduisit à quelques personnes. Saturnin reprit la lecture de l'acte d'association plus encore pour se donner une contenance que pour surprendre les secrets de la conspiration. Tout à coup il entendit une voix dans son oreille... il se détourna et vit le jeune chasseur qui l'avait si singulièrement complimenté sur son costume.

— Ne vous dérangez pas, lui dit la Châtaigneraie, on nous observe, je lis par-dessus votre épaule.

— Et que lisez-vous? dit Saturnin.

— Que mon oncle n'a pas abandonné ses projets de mariage pour ma belle cousine, je lis que son intention est de vous sommer de tenir la parole à laquelle vous avez jadis manqué, et je lis encore que cela déplaît *peut-être* à ma cousine et *certainement* à moi.

— En vérité? dit Saturnin.

— Et que lisez-vous sur ce papier, vous, monsieur de Perbruck?

— Que le déplaisir que cela peut causer à mademoiselle de Paradèze peut beaucoup sur la détermination de M. de Perbruck, mais que celui que vous pouvez en éprouver lui est parfaitement indifférent.

— En ce cas, monsieur le comte, si vous voulez en venir causer avec moi...

Saturnin, qui voulait bien faire des mots pour le compte de Césaire, mais qui n'avait nulle envie de se couper la

gorge à sa place, Saturnin, disons-nous, eut un éclair de génie. Il se tourna vers la Châtaigneraie et lui dit d'un ton solennel :

— Votre sang ni le mien ne nous appartiennent plus, ils sont au roi et à Dieu.

— Très-bien ! s'écria M. de Paradèze qui les observait. C'était une provocation ?... La Châtaigneraie, comment pouvons-nous compter sur votre parole de gentilhomme dans l'entreprise à laquelle nous engageons notre existence, lorsque vous manquez à celle que nous nous sommes donnée ici, d'oublier toute querelle jusqu'à l'heure où nous aurons délivré la France ?

— Vous avez raison, mon oncle, dit la Châtaigneraie, personne ne doit penser à lui-même dans ces graves circonstances. M. de Perbruck remettra donc le bonheur qui l'attend à une époque plus heureuse ; je dois le croire, il appartient tout entier au roi et à Dieu ! et vous-même...

— Moi, monsieur, dit M. de Paradèze, je déciderai du jour où le comte devra me tenir la parole que j'ai reçue de lui.

La Châtaigneraie s'inclina et dit avec la plus suprême impertinence :

— Je ne demande qu'à être averti de cet heureux jour.

Il se retira ; tous ceux qui ne s'étaient pas encore éloignés quittèrent à leur tour la réunion, et Saturnin resta seul avec M. de Paradèze.

V

Saturnin, malgré le succès qu'il venait d'obtenir, comprenait que la position devenait d'autant plus embarrassante, qu'il se trouvait seul avec M. de Paradèze. En effet, il était impossible qu'il ne se fût point dit entre lui et Césaire de

Perbruck de ces choses dont il ne pouvait avoir aucune idée et auxquelles il ne saurait que répondre si on y faisait allusion.

Quoique Saturnin fût un garçon d'un esprit fort léger, il comprenait la gravité des circonstances au milieu desquelles il se trouvait jeté. Il savait aussi, pour l'avoir souvent entendu dire à son père, que le caractère des gentilshommes bretons n'avait rien de plaisant, et que M. de Paradèze en particulier n'était pas homme à rire du quiproquo dont Saturnin s'était si heureusement tiré. Comment avouer, en effet, à un homme : Qu'il avait, au risque de sa vie, assemblé dans sa maison les représentants les plus considérables de la noblesse du pays pour leur faire confier leur destinée à un inconnu qui s'était moqué d'eux? Cela était horriblement embarrassant, le danger était grave, mais ce danger devenait bien plus terrible si Saturnin s'obstinait à continuer son rôle de Perbruck. En effet, il était certain qu'il finirait par être découvert, et s'il ne prévenait pas ce moment, il lui devenait impossible alors de compter sur une indulgence qu'un aveu spontané pouvait mériter. Saturnin fit toutes ces réflexions en une minute. Sa résolution fut prise; il s'avança vers M. de Paradèze et lui dit :

— Pardon, monsieur le baron, mais je vous dois un aveu...

— Un aveu? dit M. de Paradèze d'un ton sévère. Je n'en veux pas. Vous-même avez fixé le jour où vous deviez me révéler les motifs de votre conduite passée, ce jour ne doit venir que lorsque vous aurez mérité par vos exploits le pardon de l'injure que vous m'avez faite; jusque là tout aveu de votre part serait un nouvel outrage... J'y verrais un nouveau subterfuge pour échapper à la dette que vous m'avez promis de payer.

— Pardon, fit Saturnin, mais l'aveu que j'ai à vous faire est d'un genre tout particulier... Il n'a aucun rapport avec ce que vous pensez... J'ai besoin de toute votre indulgence.

— Monsieur de Perbruck, dit le baron, je vous avoue que votre façon d'être ce soir ressemble peu à celle que vous aviez le jour de notre première entrevue... Ce n'est plus ce feu... cet enthousiasme qui m'avait fait oublier vos torts... M'auriez-vous joué?

Le ton dont cette dernière question fut faite donna le fris-

son à Saturnin... « Que le diable emporte les conspirations et les conspirateurs ! » se dit-il tout bas.

M. de Paradèze continua :

— Aurais-je présenté à tous mes amis un homme indigne de la position que j'ai voulu lui faire ? démentirait-il un jour les éloges que j'ai donnés à son courage, à son dévouement ?... Si je le savais, monsieur !...

Saturnin pensa que s'il s'avisait de persister dans son aveu, M. de Paradèze était homme à le punir sur l'heure du rôle ridicule qu'il lui avait fait jouer. En conséquence, il se tourna du côté de la chance meilleure que pouvait lui donner un peu d'audace, et il répondit :

— Quand vous me connaîtrez mieux, monsieur, vous verrez que je suis homme à tenir toutes les promesses que j'ai faites.

— J'y compte.

— Mais parmi ces promesses, il en est une qu'il faut que j'accomplisse.

— Laquelle ? dit M. de Paradèze.

Saturnin avait profité de tout ce qu'il avait entendu. Il eût voulu être à cent lieues du maudit château d'Arches, et il se hâta de répondre :

— Ne faut-il pas que j'aille rejoindre le marquis de la Rouarie ? il m'attend...

— Je pense que vous voudrez bien m'accorder quelques instants...

— Impossible, dit Saturnin, qui préférait encore le danger de retomber dans les mains de Paul ou de Sylvestre à celui de rester dans les mains de M. de Paradèze.

— Monsieur de Perdruck, ne devinez-vous pas pourquoi je vous prie de ne pas partir sur l'heure ? fit M. de Paradèze avec hauteur. Ne devinez-vous pas que ma fille est ici, et que vous éloigner sans l'avoir saluée, ce serait renouveler l'injure ? ..

— Je ne me croyais pas digne de tant de bonheur, fit Saturnin avec un empressement que lui dicta le ton menaçant du baron ; c'est pour cela que je n'avais pas osé vous prier...

— Très-bien, fit M. de Paradèze. Veuillez me suivre... ma fille vous attend.

— Pardon, dit Saturnin, mais après la fugue peu conve-

nable que je me suis permise, je ne sais ce que je dois dire, et vous seriez bien aimable... si...

— C'est à votre honneur et à votre cœur à vous inspirer, dit M. de Paradèze.

Saturnin le suivit tout en jurant et sacrant *in petto* contre les phrases sentencieuses du futur beau-père de Perbruck. Il était sur des charbons ardents. Cette demoiselle, se dit-il, doit être abominablement laide et bossue, sans cela on ne s'accrocherait pas si vigoureusement à l'ombre d'un gendre.

Ils arrivèrent bientôt dans un petit salon où Saturnin vit une jeune personne assise. Elle se leva en entendant entrer et vint au-devant de son père, qui la baisa au front.

— Monsieur de Perbruck, dit-il.

Louise de Paradèze fit une révérence glaciale sans lever les yeux sur celui qu'on lui présentait ; c'était une ravissante personne.

« On m'en veut, ou plutôt on en veut au comte, se dit Saturnin. Tant pis, car la jeune fille est belle et vaut la peine qu'on l'épouse. »

M. de Paradèze regarda Saturnin, qui examinait attentivement sa future qui ne devait pas lui appartenir.

— Pardonnez à M. de Perbruck, dit le baron, qui crut venir en aide à son futur gendre, il succombe sous le poids de sa faute. Il hésite à vous demander un pardon qu'il veut mériter.

Mademoiselle de Paradèze fit une seconde révérence également glaciale et alla se rasseoir.

— Parlez-lui donc, dit tout bas le baron.

— Eh ! sacredieu, repartit de même Saturnin, je lui parlerais bien si... si... si j'osais.

— Je ne vous croyais pas tant de timidité.

Encore une fois Saturnin mit (moralement s'entend) son chapeau sur l'oreille, et se décida à jouer franchement son rôle.

— Mademoiselle, dit-il en s'approchant de son air le plus séducteur, l'homme est un aveugle que les circonstances mènent à leur guise jusqu'au jour où le hasard lui rend la lumière du jour. Excusable jusque là des fautes qu'il commettait sans les comprendre, il deviendrait bien coupable s'il y persévérait quand ses yeux ont vu le soleil. Je l'ai vu

maintenant, et son éblouissante clarté me montre désormais la route que je dois suivre, elle me montre le but où je dois tendre.

Louise leva les yeux, regarda Saturnin et regarda ensuite son père.

— Monsieur de Perbruck a raison, dit M. de Paradèze ; il y voit clair maintenant.

Louise baissa les yeux de nouveau.

— N'encouragez-vous point mes efforts, mademoiselle, dit Saturnin piqué de son peu de succès, et dois-je exposer ma vie pour mon Dieu et mon roi sans espoir d'obtenir un jour une récompense qui... une récompense... plus ?...

Toute l'assurance de Saturnin se brisait contre cette figure de marbre qui l'écoutait sans le regarder.

— Ne comprenez-vous pas monsieur le comte, ma fille, et n'avez-vous rien à lui répondre ?

— Mon père, reprit alors la jeune fille d'une voix grave et en attachant sur Saturnin un regard assuré... vous avez disposé de moi et vous m'avez accoutumée à l'obéissance... Mais peut-être, monsieur.

— Ah ! s'écria Saturnin, ce n'est pas à un pareil sentiment que je veux devoir le bonheur qui m'est promis ; et si vous ne pouvez oublier mon indigne conduite, je préfère renoncer...

— Monsieur le comte de Perbruck, fit M. de Paradèze d'un ton menaçant... la froideur de ma fille est juste... Mais n'y cherchez pas un prétexte à un nouvel outrage...

Saturnin resta muet, Louise reprit sa contenance glacée.

— Mettez votre main dans celle de M. de Perbruck, Louise, fit M. de Paradèze, et n'oubliez ni l'un ni l'autre qu'elles doivent être unies à jamais.

A ce moment on vint prévenir M. de Paradèze que l'un de ses hôtes, dont le cheval s'était blessé en sortant du château, en demandait un autre. Sans doute le baron ne cherchait qu'un prétexte pour sortir, car il s'éloigna aussitôt, laissant Saturnin de plus en plus embarrassé. A peine le père fut-il éloigné, que mademoiselle de Paradèze, se tournant vivement du côté de Saturnin, lui dit :

— Monsieur, je sais tout.

— Bah ! fit Saturnin avec épouvante.

— Marguerite Lemaître est rentrée au couvent où nous avions été élevées ensemble.

— Hein! reprit Fichet, Marguerite Lemaître...

— Ne faites pas l'étonné, monsieur le comte. Elle m'a tout dit, car elle avait appris que c'était moi que vous deviez épouser lorsque son père vous punit si cruellement de votre infamie. Je sais tout, vous dis-je; et vous comprenez, ajouta-t-elle avec le plus souverain mépris, que je ne veux pas, moi, être la femme d'un homme qui...

Elle s'arrêta au moment où Fichet ouvrait de grands yeux. Elle reprit bientôt d'un ton moins vif :

— Ainsi donc, monsieur, renoncez à moi; faites si bien que mon père renonce à ses projets, et, je vous le jure devant Dieu, votre secret mourra dans mon sein.

Les idées les plus bizarres passèrent dans la tête de Saturnin relativement à la punition qu'un père irrité avait pu infliger à un séducteur, et après avoir été fort embarrassé de la bonne réputation de M. Césaire de Perbruck devant l'assemblée des gentilshommes, il se trouva encore plus embarrassé de sa mauvaise réputation vis-à-vis de mademoiselle de Paradèze.

— En vérité, mademoiselle, je ne comprends pas... dit-il en hésitant.

— Monsieur le comte, dit vivement mademoiselle de Paradèze, donnez-moi votre parole de gentilhomme que vous ferez tout pour rompre ce mariage, ou bien je dis la vérité à mon père à l'instant même; et vous savez, ajouta-t-elle en le toisant du regard le plus dédaigneux, qu'elle ne serait pas difficile à vérifier.

Saturnin chercha ce qui pouvait mériter à M. de Perbruck un regard si méprisant, et reprit :

— Vous me demandez ma parole... de quoi?

— De rompre ce mariage... et en retour je vous fais le serment de taire votre secret comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. J'entends mon père qui revient, prenez garde, monsieur le comte.

Saturnin eut peur et répondit :

— Eh bien! mademoiselle, je vous donne ma parole de n'être jamais votre mari.

— Je vous remercie, monsieur, dit Louise de Paradèze, et

croyez maintenant que personne plus que moi ne désire vous voir réussir dans vos nobles entreprises, que personne plus que moi ne souhaite que vous trouviez enfin le bonheur.

M. de Paradèze rentra et dit à Saturnin :

— Eh bien ! monsieur le comte ?

— Nous nous sommes parfaitement entendus avec mademoiselle, fit Saturnin pour prévenir toute explication.

— En ce cas, dit le baron, il faut songer à remplir votre mission. Partez, et dites à la Rouarie qu'aucun de nous ne manquera au rendez-vous qu'il nous a donné.

Saturnin salua mademoiselle de Paradèze et suivit encore une fois le baron, qui lui fit rapidement traverser quelques pièces, descendre l'escalier qu'il avait monté en entrant, et qui le congédia après lui avoir dit :

— Et maintenant, que Dieu vous conduise.

La porte se referma, et Saturnin se trouva seul, ayant dans sa poche les plans de conspiration et la signature des principaux conjurés. Il lui prit envie de jeter le papier dans un buisson et de se sauver à toutes jambes. Mais c'était peut-être livrer aux bourreaux la tête de tous ceux dont on reconnaîtrait la signature, et quelque peu d'intérêt que Saturnin portât à la cause des royalistes, il ne crut pas pouvoir jouer si lestement la vie de tant de gentilshommes, et voulut au moins anéantir toute trace de cet acte.

Il allait le tirer de sa poche pour le déchirer, lorsqu'il vit tout à coup trois ou quatre ombres surgir à côté de lui. En un clin d'œil il fut saisi, renversé. Une voix qu'il crut reconnaître lui dit :

— Tais-toi, Saturnin Fichet, ou tu es mort.

Il se laissa emporter à une centaine de pas du château. On le déposa sur l'herbe, et les quatre hommes qui l'avaient enlevé se rangèrent autour de lui.

— Est-ce toi qui m'as sauvé la vie ? lui dit un de ces hommes, que Saturnin reconnut pour le paysan qu'il avait entendu nommer Paul.

— Ma foi ! répondit-il, c'est vous qui avez dit à votre cousine Rose que je vous avais sauvé la vie. Je n'en sais pas plus à ce sujet.

— Alors, dit Sylvestre en s'adressant à Paul, s'il ne t'a pas

sauvé la vie, ce n'est pas là Saturnin Fichet, que tu m'avais dit de conduire ici.

— Je suis Saturnin Fichet si vous voulez... ou si vous ne voulez pas, je ne le serai pas.

— Ne te promenais-tu pas, dit une voix inconnue à Saturnin, mais qui était celle de Jérôme, ne te promenais-tu pas à la nuit tombante au cours Saint-Pierre ?

— Oui, si vous voulez.

— N'y as-tu pas rencontré...

— Quatre hommes de mauvaise mine.

— Avant eux, n'as-tu pas trouvé quelqu'un?

— Un pauvre diable, à qui j'ai donné quarante-huit livres.

— Et ce pauvre diable l'as-tu reconnu?

— Peut-être, si ça vous fait plaisir; non, si ça vous déplaît.

— Son nom ?

Saturnin réfléchit. Au milieu des terreurs qu'il avait éprouvées, Saturnin n'avait jamais perdu de vue le côté plaisant de son rôle. Mais lorsqu'en prononçant un nom il pouvait perdre peut-être le fils du maître de son père, il prit sa position au sérieux et répondit d'un ton ferme :

— Son nom, il ne m'a pas chargé de vous le dire, et, quoique je fasse sa besogne depuis deux heures, sans le vouloir, je ne vous répondrai pas là-dessus.

— Songe qu'il y va de ta vie, dit Jérôme.

— Ma foi ! dit Saturnin, pourvu que vous ne m'assassiniez pas pour un autre, c'est tout ce que je veux. Je suis Saturnin Fichet, ni plus ni moins, et vous ne tuerez pas autre chose, je vous en préviens.

— Tu te refuses donc absolument à nommer l'homme à qui tu as fait l'aumône sur le cours Saint-Pierre?

— Absolument.

— C'est bien, dit celui des quatre qui n'avait pas encore parlé, mais dont la voix ressemblait tellement à celle de Fichet, qu'il crut s'entendre parler. Laissez-moi seul un moment avec lui.

Les paysans s'éloignèrent.

— Me reconnais-tu, Saturnin? ajouta cet homme.

— Oui, monsieur le comte, s'écria Fichet avec joie.

— Dis-moi donc ce qui s'est passé.

— Je vais vous conter tout ça, dit Saturnin.

Pendant qu'il faisait à Césaire le récit de son aventure, les trois paysans s'entretenaient à l'écart.

— Ainsi donc, Paul, disait Jérôme à son frère, tu t'es mis à la suite des royalistes, toi, mon frère!

— Ah çà, dis-moi donc, Jérôme, qu'est-ce que tu fais donc, toi, qui sers de guide au comte de Perbruck?

— Je paie une vieille dette, moi.

— Et moi j'en paie une nouvelle. Il t'a tiré de prison, et moi il m'a sauvé des mains de ces gueux de gardes nationaux.

— Oublies-tu que j'en porte l'uniforme?

— Alors tu as l'uniforme de fameux lâches, car il y a trois jours ils se sont mis dix contre moi pour me faire crier : A bas les aristocrates! et sans M. Césaire...

— Comment, dit Sylvestre, c'était toi qui te débattais si rudement et c'était lui qui m'a allongé un si rude coup de pommeau de pistolet?

— Comment toi, Sylvestre, tu étais de ce ramassis de gueux...

— Dame, dit Sylvestre, je montais la garde pour l'oncle Robertin, qui était malade, et j'ai fait comme il eût fait...

— Mais tu la montais cette nuit pour ton propre compte et tu as déserté le poste pour servir de guide à ce freluquet de Paris! dit Jérôme d'un ton menaçant.

— Ma foi, dit Sylvestre, si je suis incarcéré pour ça, nous courons risque d'habiter le Bouffay ensemble, car il me semble que tu n'es pas plus au poste que moi.

— Il a raison, dit Paul, on vous punira tous deux. L'occasion est bonne; allons, frère, et toi aussi, Sylvestre, laissez là les patriotes. Reviens à la maison, Jérôme... ça va aller, on se battra.

— Que Dieu t'entende! dit Jérôme avec fureur, que je puisse exterminer quelqu'un de ces nobles... et je mourrai content. Je me vengerai à moi tout seul, puisque les miens sont du parti de ceux qui m'ont fait marquer et condamner aux galères.

— Pense que ton absence de cette nuit peut te compromettre, dit Paul.

— C'est possible, et si les patriotes me font fusiller, repartit Jérôme, je l'aurai mérité... Je leur pardonne d'avance,

8.

c'est justice... Mais les autres, oh! non, j'en abattrai quelques-uns avant de mourir.

Paul n'insista pas; mais, se tournant vers Sylvestre, il lui dit :

— Mais toi, pourquoi es-tu avec les patriotes? les nobles ne t'ont pas fait de mal..,

— Ni les patriotes non plus...

— Mais les patriotes ne t'ont pas fait de bien...

— Ni les nobles non plus...

— Alors pourquoi es-tu contre eux?

— Moi, je ne suis contre personne, dit Sylvestre.

— Ni pour personne non plus! reprit Jérôme avec colère.

— Ecoute, frère, dit Sylvestre d'un ton bourru, je vis comme je peux en attendant que je vive comme je veux. Quand j'ai vu que ton père et ton frère se mettaient à crier contre la révolution, j'ai quitté la maison de Machecoul, parce que je ne voulais pas me faire suspecter pour les paroles des autres. Je suis allé chez l'oncle Robertin.

— Et tu as crié comme lui : A bas les aristocrates! dit Paul.

— Et je le crierai encore.

— Méchant gredin! brigand! fit Paul avec fureur.

— Vous avez votre but, j'ai le mien, reprit Sylvestre avec brutalité. Toi, Paul, tu es pour le roi et tu risques ton cou pour lui. Tant mieux pour toi. Toi, Jérôme, tu es pour la révolution, et tu te feras tuer pour elle. Je ne te blâme point; c'est votre passion. Allez, allez, mes gars, mais je n'en suis point. Moi, voyez-vous, moi, je suis pour Rose. Voilà la mienne. Son père crie : A bas les nobles! je crie : A bas les nobles! ça me rend le père favorable. Quelquefois Rose dit tout bas : Vive le roi! je dis : Vive le roi! ça lui plaît. Mais quant à ce que j'en pense dans mon âme, bast! du roi ou de la révolution, je m'en soucie comme des neiges de l'an dernier. Je veux Rose, moi, et je vous le jure, le jour où quelqu'un voudra me la prendre, c'est alors que je demanderai s'il a une cocarde tricolore ou une cocarde blanche pour prendre celle qu'il n'aura pas. Si c'est un patriote, tu me verras arriver, Paul, et tu sais si je connais la portée d'une bonne carabine anglaise; si c'est un royaliste, au con-

traire, tu n'auras pas besoin de me dire d'aller à la chasse des blancs, Jérôme, et je crois que je t'ai prouvé que je sais manier un fusil de munition.

—Ne sais-tu donc pas que Guillaume Poiré, le patriote, en veut à Rose? dit Paul.

— Je sais ça, je sais ça, fit Sylvestre.

— Mais tu as donc oublié que l'oncle Robertin a autrefois promis sa fille à ce Saturnin Fichet, qui est royaliste comme son père? reprit Jérôme.

— Je sais encore ça, dit Sylvestre, et c'est pour ça que j'attends. Rose ne veut point de Guillaume Poiré.

— Et si pendant ce temps le freluquet de Paris la séduit? fit Jérôme.

— Te feras-tu royaliste? dit Paul.

— Ou patriote? reprit Jérôme.

— Je ne me ferai rien, dit Sylvestre d'un ton sinistre, je les tuerai tous deux. Voilà mon opinion.

Pendant que les trois paysans causaient ainsi, Césaire apprenait de Saturnin tout ce qui lui était arrivé; seulement le sosie du comte parut hésiter lorsqu'il en arriva à son entrevue avec mademoiselle de Paradèze.

— On t'a mal reçu? dit Césaire.

— Hé! hé!

— On ne veut point m'épouser?

— On m'a voulu faire promettre de rompre ce mariage.

— Je m'en doutais, reprit Perbruck. J'ai entendu parler de l'amour de mademoiselle de Paradèze pour son cousin la Châtaigneraie. Je ne traverserai pas leurs desseins.

Saturnin, voyant que Perbruck prenait le refus de mademoiselle de Paradèze d'une façon si commode, ne jugea pas à propos de lui raconter les grands airs de mépris qu'elle avait affectés à son sujet. Il pensa que Perbruck savait aussi bien que la demoiselle ce qu'on pouvait lui reprocher, et il ne poussa pas ses révélations plus loin.

— Et maintenant, lui dit Perbruck, il faut que je t'apprenne une nouvelle importante : mon père a pu arriver à Nantes cette nuit même; il doit se cacher sous le nom de ton père dans une maison de la rue du Collége appartenant à un homme appelé *Marchand*. Tu l'y trouveras.

— Je retourne donc à Nantes?

— Où veux-tu aller ?

— Où vous voudrez.

— Va donc près de mon père. Tu lui diras pourquoi je n'ai pu être à son arrivée.

— Mais où pourrai-je vous retrouver ?

Dans trois jours au château de la Rouarie.

— Soit. Mais comment vais-je rentrer dans la ville ?

— L'un des frères Robertin t'y conduira. Mais c'est bien convenu, Saturnin, c'est moi qui suis entré chez M. Paradèze.

— C'est vous qui avez tout fait, monsieur le comte ; je suis trop heureux de ne vous avoir pas fait déroger.

Le comte appela les trois paysans.

— Paul, dit-il, tu vas me conduire chez ton père, le vieux Robertin, où l'on nous attend.

— A l'instant.

— Quant à toi, Jérôme, tu reconduiras ce garçon à Nantes.

— Non pas, monsieur le comte, fit Jérôme en secouant la tête... Pour vous et pour vous seul tout ce que vous voudrez... mais pour un agent des royalistes, jamais !

— Ce sera donc vous, Sylvestre ?

— Je ne reconduis personne, moi ; Rose m'a dit de venir jusqu'ici, je l'ai fait, c'est peut-être trop... en tout cas c'est assez. Bonsoir, la compagnie.

Et il s'éloigna sans attendre la réponse de ses frères.

— Eh bien ! dit Fichet, je resterai là, car du diable si je suis capable de me tirer de ces affreux chemins.

— Non, dit le comte, il faut que tu sois à Nantes demain. Paul va te conduire.

— Sur l'heure, dit Paul.

— Et toi, Jérôme, tu vas me mener chez ton père.

— Vous, dit Jérôme, c'est vous qu'il faut conduire, c'est différent ; à la bonne heure, pour vous, j'irai.

Saturnin partit d'un côté sous la conduite de Paul Robertin, tandis que Césaire guidé par Jérôme se rendait près de la Rouarie.

VI

Ce même jour (on était au 2 janvier 1793), dans la grande chambre d'une ferme perdue au milieu des terres boisées qui enveloppent Machecoul, quelques hommes étaient assemblés ; un feu de genêts brûlait dans une vaste cheminée, et un paysan y faisait cuire sur une plaque de fonte des galettes de sarrasin, que ces hommes dévoraient avidement, à mesure qu'elles étaient faites. L'un d'eux, assis sur un escabeau, la tête dans ses mains, semblait ou dormir ou réfléchir profondément. A quelques pas plus loin, une femme, vêtue en amazone et enveloppée d'un long manteau, dormait sur quelques sacs de cosses de pois de rame. Un jeune homme d'une rare beauté la regardait dormir. Il ne prenait point part au festin que se disputaient quatre ou cinq paysans et deux autres jeunes gens, dont le costume dénotait un rang plus élevé. Ils étaient tous armés, et la belle dormeuse elle-même avait mal caché dans les poches de son amazone de forts pistolets, dont les pommeaux d'acier reluisaient sur le fond brun de sa robe de drap.

Tout à coup le personnage qui était assis se leva en frappant du pied avec colère. Ce mouvement fut si brusque et si violent que tout le monde tressaillit et que la dormeuse s'éveilla.

— Une heure ! murmura cet homme avec colère, après avoir consulté sa montre.

— Une heure ! répéta la dame, et personne encore sans doute... Je vous l'avais dit, Armand, vous avez eu tort de vous fier au jeune Perbruck

Je ne regrette point la confiance que nous avons eue en lui. Quand vous le connaîtrez et lorsque vous le pratiquerez...

— Et il la mérite, monsieur le marquis, dit le paysan en interrompant la cuisson des galettes. Celui qui à sauvé mon fils Jérôme des galères est incapable de trahir personne. Ce n'est pas sa faute si le gars a mal tourné.

Cette demeure était celle de l'aîné des Robertin, le père de Jérôme et de Paul, demeure que celle-ci avait choisie pour le rendez-vous de Césaire de Perbruck et de la Rouarie.

— Je ne parle pas de trahison, bonhomme, reprit la dame dédaigneusement, mais d'incapacité. M. Césaire de Perbruck peut être un très-bon et très-loyal royaliste; mais il nous faut autre chose que de la bonne volonté et de l'honneur, il nous faut du sang-froid, de l'activité, de la persuasion, de l'autorité, de l'enthousiasme, et depuis quatre ans que le comte de Perbruck a disparu sans que personne sache ce qu'il est devenu, je doute qu'il ait donné des preuves des qualités qui nous sont nécessaires.

Le vieux Robertin secoua la tête avec humeur. Il était royaliste sans doute, mais il était surtout le serviteur de la famille des Perbruck. Un doute sur le compte de Césaire lui paraissait une injure, et il allait répliquer lorsqu'il fut interrompu.

— Toutes ces qualités, M. de Perbruck les possède, j'en suis sûr, repartit la Rouarie; le curé Bernier, en me l'adressant, me l'a recommandé comme le seul homme sur lequel on peut compter entièrement en ce moment du moins.

— Il valait mieux, reprit la dame en regardant le beau jeune homme, confier cette mission à Fontevieux; nous saurions à quoi nous en tenir.

— Il nous fallait un homme du pays! répliqua Armand : d'ailleurs Fontevieux devrait être déjà en route pour l'Allemagne; les puissances se décident enfin à s'armer contre la révolution, elles comprennent que le monstre qui a déjà aux trois quarts dévoré la monarchie française aura faim de leurs trônes quand il en aura fini avec le roi de France; il faut que l'insurrection éclate le jour où la guerre éclatera sur nouveaux frais. Fontevieux partira dès que je me serai assuré la coopération du Bocage.

— Vous ne l'obtiendrez pas, reprit Thérèse Moëllien, et Fontevieux, s'il part, n'aura à apporter aux princes et à la

coalition que des nouvelles de la couardise et de l'apathie de ce pays.

— Silence, Thérèse, dit tout bas la Rouarie en montrant les paysans. Le premier et le plus brave des rois de la famille que nous servons, Henri IV avait coutume de dire qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

— On s'en passe, repartit avec dédain Thérèse.

— J'ai bien peur d'y être forcé, dit la Rouarie. Tinteniac, ajouta-t-il avec impatience, vous êtes parfaitement sûr, n'est-ce pas, que c'est ici que Perbruck vous a donné rendez-vous ?

— Ici même, chez Robertin de Machecoul.

— Vous y êtes, dit le vieux paysan. Mon fils Paul, le seul qui me soit resté, et qui vous a apporté le message de M. de Perbruck, n'est reparti qu'à huit heures pour aller avertir M. le comte, qui est à Arches, et lui dire que vous êtes venus, et dame! il y a trois lieues d'ici chez M. de Paradèze.

— Une heure et demie! s'écria la Rouarie avec impatience; toute une journée perdue dans l'attente. Et la nuit se passe, et pas de nouvelles... C'est affreux!... Dites-moi, bonhomme, peut-on arriver jusqu'à Arches!

— On arrive partout où on veut, dit le paysan ; mais par le temps et les chemins qu'il fait, c'est une rude entreprise, à moins de gagner Machecoul, de remonter le bon chemin jusqu'à Saint-Philibert de Grandlieu, et de rabattre jusqu'au bourg de la Vieillevigne, après quoi...

— Mais il fera grand jour quand nous arriverons, dit Thérèse Moëllien, et vous nous proposez de traverser un bourg qui appartient corps et âme à la république.

— Les sentiers ne sont donc pas libres? dit la Rouarie.

— Si vous voulez avoir de la boue jusqu'au poitrail de vos chevaux, ou si vous voulez essayer à pied, à travers champs, je vas vous y conduire.

— J'irai s'il le faut, dit une voix qui partit du milieu du groupe des paysans.

Celui qui venait de parler était un très-jeune homme, d'une beauté distinguée et presque féminine; ses cheveux coupés très-ras au sommet de la tête, laissés plus longs sur les côtés et sur le derrière, tombaient à flots soyeux sur ses

épaules; ses vêtements étaient ceux d'un paysan; mais une main petite, quoique brune, sortait de l'ample bouillon de sa chemise écrue, et ses pieds mignons paraissaient peu habitués à leur épaisse chaussure.

Thérèse Moëllien le regarda. Le jeune homme supporta sans embarras cet examen fait par la femme qui depuis deux ans prêtait sa complicité aux plans de la Rouarie.

Thérèse appela la Rouarie par un signe.

— Armand, lui dit-elle à voix basse, depuis votre voyage à Saint-Malo vous avez admis dans le secret de nos marches nocturnes des gens que je ne connais pas. Je ne veux pas discuter votre confiance en M. de Perbruck, mais dites-moi quel est ce jeune homme qui vient de parler?

— Je croyais vous l'avoir déjà dit : c'est celui qui est venu d'Angleterre avec une lettre de Latouche et qui s'est attaché au jeune comte de Perbruck.

— Avez-vous jamais examiné ce jeune homme avec attention?

— Je sais qu'il a pour son maître un dévoûment sans bornes.

— Oui, dit Thérèse tristement, cela doit être. Dans les circonstances où nous vivons, une fois qu'on a commencé à faillir, ce n'est qu'en élevant la faute jusqu'à l'échafaud qu'on peut se la faire pardonner. Elle fera comme moi.

— Que voulez-vous dire? fit Armand.

— Que ce prétendu jeune homme est une femme, dit tout bas Thérèse.

— S'il en est ainsi, dit la Rouarie, cela doit vous rassurer, ce n'est pas d'ordinaire la lâcheté et les passions viles qui inspirent de si purs dévouements et de si hautes abnégations.

— C'est vrai, dit Thérèse; mais, je l'avoue, au moment de voir enfin nos projets s'accomplir, je deviens plus défiante et plus soupçonneuse. Savez-vous qu'on peut nous perdre, et qu'une dénonciation peut amener votre arrestation et l'anéantissement de cette association si laborieusement créée.

— Non, non! dit la Rouarie avec force, on peut me prendre, on peut me condamner et me faire fusiller; mais peu importe! mon œuvre est faite, et elle s'accomplira nécessai-

rement. Tous ceux qui y ont pris part sont condamnés à la poursuivre ou à se déshonorer. Ce n'est pas seulement envers moi, mais envers toute la noblesse, que chaque gentilhomme s'est engagé à donner sa fortune et sa vie pour le triomphe de notre cause ; ce ne serait pas seulement à moi qu'ils mentiraient s'ils l'abandonnaient parce que je serais captif ou mort, ce serait à eux tous, ce serait à eux-mêmes ; ils n'oseraient plus se regarder face à face. Mon œuvre est faite, vous dis-je, il ne s'agit plus que de sonner l'heure où la Bretagne doit se lever. Que je meure demain, et que vous ou Fontevieux, ou tout autre, s'écrie après moi : « Levez-vous, il est temps ! » et aucun n'osera se montrer assez lâche pour ne pas répondre : « Me voici ! » Oh ! voilà ce qui fait ma force et ma tranquillité, c'est que je puis mourir maintenant.

Thérèse serra avec enthousiasme la main de la Rouarie. Elle l'aimait à ce moment. Cependant la conversation détournée de son sujet y revint par Fontevieux, qui dit d'un ton doux :

— Je suis prêt à aller à Arches, si cela vous semble nécessaire.

— Vous ne connaissez pas le pays, lui dit le marquis.

— N'importe, je trouverai...

— Nous ne pourrions attendre ici votre réponse.

— J'irai vous la porter où vous serez...

— Mais, dit la Rouarie avec intention, voyons ce paysan qui s'est offert d'aller à Arches.

— C'est moi, dit le jeune homme en s'avançant.

— Ton nom ?

— Jacques Pelerin.

— Tu es de ce canton ?

— Je suis de partout, dit fièrement le jeune homme, de partout où il y a un danger à courir, et je trouverai le château d'Arches les yeux fermés, puisqu'il s'agit de défendre l'honneur du comte de Perbruck.

— Vraiment ? dit la Rouarie en souriant et en regardant Thérèse Moëllien.

Il allait continuer lorsqu'on entendit au dehors un appel lointain.

— C'est la voix de Jérôme, s'écria le vieux Robertin.

— Qu'est-ce cela, Jérôme?...

— Mon aîné, monsieur le marquis, celui qui a été délivré de la prison du Bouffay par le jeune comte. Ils sont ensemble, j'en suis sûr.

— Répondez-leur donc, dit Thérèse.

Le vieux Robertin poussa un cri auquel une voix lointaine répondit encore, et un moment après Césaire et Jérôme entrèrent dans la cabane.

A l'aspect de Césaire, Mlle de Moëllien tressaillit et devint préoccupée comme si la présence du comte eût éveillé en elle un souvenir dont elle cherchait à se rendre un compte plus exact.

— Eh bien! monsieur, fit la Rouarie en apercevant Perbruck, qu'est-il donc arrivé?

— De sottes choses, marquis, fit le comte, mais qui se sont plus heureusement terminées que je n'aurais cru.

En parlant ainsi, Césaire tomba presqu'à terre, tant sa fatigue était grande.

— Remettez-vous, dit Armand, vous nous raconterez cela tout à l'heure.

On approcha Césaire du feu, il but un verre de cidre et se reposa.

— Et toi, mon gars, dit le vieux Robertin à Jérôme, ne prends-tu rien?

— Jetez-moi quelque chose, dit brutalement Jérôme, j'irai le manger dehors. J'ai accompagné M. le comte jusqu'ici, mais je ne suis pas des vôtres, vous le savez.

— Quoi! dit la Rouarie, ce garçon, votre fils, un paysan, il n'est pas des nôtres?

— Non, monsieur le marquis de la Rouarie, dit Jérôme. J'ai trouvé aujourd'hui M. le comte qui m'a dit... Mais il vous expliquera ça mieux que moi.

— Perbruck, reprit Armand, n'êtes-vous pas sûr de ce paysan? Voudrait-il nous trahir?

— Vous trahir, moi! fit Jérôme, oh! non... M. de Perbruck s'en est mêlé, et ça suffit pour que je me taise. Mais cette fois passée, et le jour où M. de Perbruck ne sera pas avec vous, veillez bien à votre sûreté, car si je peux vous prendre, vous et tous les marquis et tous les nobles, sur ma tête vous y passerez, car je n'aurai de joie que lorsque

j'en aurai mené quelques-uns sur la place du Bouffay.

— Qu'on s'empare de ce misérable ! s'écria Thérèse.

On se leva en tumulte.

— Qu'on le laisse sortir librement, dit Césaire en se levant. Il a ma parole, et je réponds de lui sur ma tête.

— Merci ; monsieur le comte, fit le vieux Robertin. Vous pouvez en répondre, vous, car vous le connaissez mieux que moi à présent. Ah ! bon Dieu du ciel ! voilà pourtant ce qu'en a fait votre père.

Sur un signe de la Rouarie, tout le monde se remit en place.

— Adieu, monsieur le comte, dit Jérôme. Je vas à Nan-tes. Je logerai chez mon oncle le patriote, Louis Robertin. Si vous avez besoin de moi, venez me trouver ou faites-moi appeler. Si c'est pour vous sauver de la prison, je vous en tirerai, dussé-je assassiner les juges et le geôlier. Si c'est pour vous débarrasser d'un ennemi, je l'attendrai nuit et jour jusqu'à ce que je le rencontre et que je le tue, et ça, sans vous demander son nom. Mais si c'est pour me faire servir les nobles et me battre de leur côté, ne pensez pas à moi, je vous désobéirai.

— Ah ! pauvre gars ! fit Robertin en essuyant une larme, ça lui tient toujours au cœur !

— Nenni, mon père, fit Jérôme en montrant son épaule, ça me brûle toujours là.

— Va, Jérôme, dit Césaire avec un mouvement convulsif ; va, nous ne devons plus nous revoir.

Jérôme voulut embrasser son père, qui se détourna ; il baisa la main du comte et s'éloigna.

Cette scène singulière avait distrait l'attention du but principal de la réunion. La Rouarie, à qui un pareil incident ne pouvait longtemps faire oublier de plus graves intérêts, y revint et dit aussitôt :

— Et maintenant, pouvez-vous nous apprendre ce qui s'est passé au château d'Arches ?

Césaire déboutonna sa veste de paysan pour y chercher quelques papiers. Pendant ce temps, Thérèse s'approcha de Fontevieux, de Limoelan et de Tinteniac, qui causaient de ce qui venait de se passer, et leur dit :

— Je me défie de ce comte de Perbruck ; sa figure ne m'est pas inconnue... et si je ne me trompe...

— Nous y veillerons, madame, dit Tinteniac.

Presque aussitôt Césaire tira un papier de sa poche et le remit à la Rouarie en lui disant :

— Voici d'abord l'essentiel.

— Enfin ! s'écria la Rouarie avec transport. Voyez, Thérèse, voyez ! les signatures de tous les gentilshommes du pays. Palierne et Laberillais prendront le commandement. Tout ce que j'avais demandé est accepté, et grâce à vous, Perbruck, grâce à vous ! C'est bien, comte, vous avez doublé nos forces en un jour ; c'est bien !

— Ce succès ne m'appartient pas, monsieur le marquis, mais il n'en est pas moins réel.

— Est-ce donc M. de Paradèze qui l'a obtenu ?

— Non, fit le comte en souriant tristement, et si nous étions dans des circonstances moins sérieuses, ce serait, je vous jure, un plaisant récit.

— Nous ne haïssons pas la joie, monsieur le comte, dit Thérèse en s'approchant.

— Ma cousine mademoiselle de Moëllien, dit la Rouarie en la présentant à Césaire.

Perbruck s'inclina avec une grace qui sentait son homme d'autrefois et répondit :

— J'ai l'honneur de connaître madame.

— Moi, monsieur le comte, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu.

— Vous oubliez vos bienfaits, cela ne m'étonne pas.

— Mes bienfaits ? Je ne vous comprend pas...

— Ne vous souvient-il plus qu'un soir à Fougères deu malheureux religieux qu'on venait de chasser de leur cou vent étaient poursuivis et menacés par la populace ?

— En effet, dit Thérèse d'un air étonné et comme si cett circonstance eût éclairé d'un jour éclatant le souven douteux qu'elle cherchait depuis l'arrivée de Césaire.

— La porte d'une maison s'ouvrit, continua Perbruc une femme se jeta entre la foule et les malheureux pr scrits, elle les défendit, elle les sauva, elle les fit entrer da sa maison. Cette femme c'était vous, madame.

— Et les deux trappistes ?

— C'étaient moi et le malheureux qui sort d'ici.

— Vous ! s'écria Thérèse en reculant.

On entendit un bruit lointain.

— C'est le signal du départ, dit la Rouarie.

— Qu'on s'empare de cet homme, qu'on le lie, qu'on le bâillonne, dit Thérèse, en désignant Perbruck, et qu'il nous suive.

Cet ordre avait été aussitôt exécuté que donné.

Le vieux Robertin voulut défendre Césaire ; il fut terrassé et garrotté de même.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? fit la Rouarie.

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. Il faut partir, car assurément nous sommes trahis. Mais nous connaîtrons les traîtres..... Cet homme nous les nommera. Partons.

On monta à cheval. Césaire fut attaché sur le sien, et Thérèse dit en se mettant en marche :

— Au moindre mouvement de cet homme, ou bien si malgré son bâillon il essaie de pousser un cri, qu'on lui loge une balle dans la tête.

— Je m'en charge, dit Fontevieux, qui se plaça derrière Césaire.

La marche commença. Pendant quelque temps les conjurés, engagés dans un sentier étroit, furent obligés de marcher un à un. Au bout d'une heure ils arrivèrent sur un chemin assez large pour que la Rouarie pût s'approcher de Thérèse.

— Mais que signifie tout cela ? lui dit Armand, et que vous a fait le comte de Perbruck ?

— Ce n'est point là le comte de Perbruck, repartit vivement Thérèse.

— Y pensez-vous ?

— Ecoutez-moi bien, et jugez vous-même si j'ai raison. Lorsque cet homme et celui qui l'accompagnait (tous deux vêtus de robes de trappistes) furent entrés chez moi à Fougères, on les cacha dans une grange, où, brisés de fatigue, ils s'endormirent sur la paille. Quand il fallut les éveiller pour les faire partir, Gervais, le plus fidèle de mes domestiques, alla les appeler ; mais ils dormaient si profondément, qu'ils ne répondirent pas. Alors il tira l'un d'eux par le col-

let de sa robe ; en tirant ainsi il découvrit l'épaule ; jugez de sa surprise : cet homme était marqué !

— Je comprends, dit la Rouarie, ce devait être ce Jérôme qui nous a quittés d'une façon si menaçante. Avez-vous donc oublié, ou plutôt n'avez-vous jamais su l'histoire de la disparition de M. de Perbruck, qui gagna le bourreau de Nantes et délivra ce Jérôme qui avait été marqué la veille et qu'on disait avoir été injustement condamné ?

— Je sais cette histoire et je ne l'ai point oubliée, mais ce que vous ignorez et ce que je n'avais point pensé à vous dire, c'est que mon laquais, fort alarmé de ce qu'il venait de découvrir, vint me l'apprendre. J'allai avec lui à la grange. Ces deux hommes dormaient encore. Je voulus voir s'il ne s'était pas trompé et je vis les traces de cette flétrissure infamante, non-seulement sur l'épaule de Jérôme Robertin, mais encore sur l'épaule de cet homme qui se dit être le comte de Perbruck.

— En vérité ? dit Armand.

— Je vous l'affirme.

— C'est étrange, fit la Rouarie. Etes-vous seule à connaître ce secret ?

— Seule, car Gervais, le laquais qui m'accompagnait à la grange, est mort il y a trois mois.

— Eh bien ! dit la Rouarie, ne parlez de ceci à personne, ni à Tinteniac ni même à Fontevieux. J'emmènerai cet homme au château de la Rouarie, et là...

— Là, dit Thérèse d'un ton menaçant, nous le ferons parler. Car, vous n'en doutez pas, ce doit être un émissaire de la Convention ; c'est au bagne qu'elle choisit ses agents.

— Ne faudrait-il pas aussi s'assurer de ce Jacques Pelerin ? dit Thérèse. Cette femme déguisée doit être la complice de ce misérable.

— Vous avez raison, dit la Rouarie.

Il appela près de lui Tinteniac et lui désigna le jeune paysan. Au bout de quelques minutes le chevalier revint. Le paysan avait disparu.

— Nous sommes trahis ! dit Thérèse.

— Peut-être, reprit tout bas Armand. Mais n'alarmons personne.

Puis il ajouta à haute voix :

— Allons, enfants, hâtons-nous. Les gentilshommes de ce pays ont accepté l'entrevue que je leur ai proposée à la Rouarie, et c'est dans trois jours qu'il faut que nous soyons arrivés. Nous n'avons plus que trois nuits pour faire près de quarante lieues.

— Heureusement que les nuits sont longues en janvier, dit Fontevieux.

Et la petite troupe continua sa route silencieusement.

VII

Pendant que l'on arrêtait Césaire du côté de Machecoul, Saturnin, conduit par Paul Robertin, rentrait à Nantes. Suivant l'ordre qu'il avait reçu du comte, le jeune Fichet frappait dès le lendemain matin à la porte d'une petite maison basse. C'est là que se cachait le marquis de Perbruck, sous le nom de Pierre Fichet, son intendant et le père putatif de notre Saturnin. Un homme d'une taille élevée ouvrit la porte. Cet homme en apercevant Saturnin se recula vivement et sembla hésiter sur ce qu'il devait faire.

— M. Marchand ? lui dit Saturnin.

— M. Marchand ? répéta cet homme comme s'il eût été étonné d'entendre ce nom dans la bouche de Saturnin, dont la voix le fit tressaillir.

Oui, monsieur, dit Fichet, je demande M. Marchand.

— C'est moi, entrez, repartit cet homme en refermant la porte derrière Saturnin.

— Je désirerais parler à M. Pierre Fichet dit Saturnin.

— De quelle part, je vous prie ?

— De la part de son fils, dit Saturnin, qui avait bien pensé à donner au marquis de Perbruck le nom de Pierre Fichet, mais qui, tout préoccupé du message de Césaire, ne

s'aperçut pas qu'en disant qu'il venait de la part du fils de Pierre Fichet, il parlait de lui-même et venait par conséquent de sa propre part.

— Je vais l'en prévenir, répondit M. Marchand, suivez-moi.

Saturnin obéit, quoiqu'il eût été fort surpris des regards curieux et courroucés que l'hôte du marquis avait attachés sur lui. Cet homme ouvrit une porte et appela d'une voix de Stentor :

— Hé ! père Fichet, voilà quelqu'un qui vous arrive de la part de votre fils.

Saturnin vit le marquis se retourner et le salua humblement.

A l'aspect de Saturnin le marquis recula tout étonné et le reconnut ; mais se remettant tout aussitôt dans son rôle de Pierre Fichet, il s'écria en lui tendant les bras :

— Eh bien, mon fils ! mon cher Saturnin, tu n'embrasses pas ton père ?

— Mon père ?... dit Saturnin tout surpris. Ah ! oui, pardon, mon père ! ajouta-t-il en se précipitant au cou du marquis, mon bon père... c'est vrai.

Cette hésitation n'avait pas échappé à M. Marchand, qui les examina attentivement l'un et l'autre et qui se retira en leur disant.

— Vous êtes ici comme chez vous, ne vous gênez pas, causez tant que vous voudrez.

Saturnin et le marquis demeurèrent seuls.

— Monsieur le marquis, dit Saturnin, je vous prie de m'excuser si...

— Monsieur Saturnin Fichet, dit sèchement le marquis, vous êtes un maladroit ; comment ! vous venez voir votre père et vous ne l'embrassez pas ?

— Vous avez raison, monsieur le marquis, mais comme je venais réellement de la part de votre fils... j'avais dit à M. Marchand...

— Une bêtise, je l'ai entendue. Puisque je suis ici sous le nom de votre père, vous devez y venir comme mon fils, à moins que vous n'ayez aussi changé de nom.

— Ça m'est déjà arrivé, dit Saturnin en souriant ; mais j'aime autant garder le mien. Dans tous les cas, je viens de

la part de monsieur le comte vous dire que s'il ne s'est pas trouvé à votre arrivée...

— J'en sais le motif, et je l'excuse, j'ai vu M. de Champagnolles.

— Ah! oui, dit Saturnin, un beau vieillard, ma foi, qui était...

— Où cela, monsieur? dit le marquis avec sévérité.

— Je veux dire que M. le comte l'a rencontré cette nuit.

— Mais où donc, monsieur?

— Ma foi, dit Saturnin, puisque je viens de la part de M. Césaire, il est assez simple que je sache l'endroit où il a passé la nuit.

— Et il vous a dit y avoir rencontré M. de Champagnolles?

— A ce qu'il paraît.

— L'indiscret! murmura le marquis.

Saturnin fut pris d'une envie de rire, mais il se contint et reprit :

— Monsieur le marquis, vos secrets et ceux de monsieur votre fils sont en sûreté dans mon sein, et vous pourrez juger de la confiance qu'il a en moi lorsque je vous aurai dit que sous trois jours il doit être chez le marquis de la Rouarie.

— Très-bien, mais je suppose que vous lui avez donné des gages de dévouement qui vous ont mérité l'honneur qu'il vous a fait.

— Je puis dire, monsieur le marquis, que je me suis trouvé dans des positions assez difficiles, et que je ne m'en suis pas trop mal tiré.

— Puisque vous êtes si avant dans la confidence du comte, vous a-t-il dit qu'il eût vu mademoiselle de Paradèze?

— L'envie de rire reprit à Saturnin. Cependant il la domina encore et répondit :

— Oui, oui, monsieur le comte, il l'a vue.

— Et il a été satisfait de cette entrevue?

— Couci... couci, monsieur le comte, mademoiselle Louise m'a paru...

— Vous a paru, dites-vous?

— Oui, reprit Saturnin en se reprenant, oui, d'après ce que m'a dit monsieur votre fils, il paraît que la jeune personne a un autre amour en tête.

— Ce n'est pas possible!

— Ah! je vous atteste que cela est, dit résolûment Saturnin. Je le sais pardieu, bien.

— Vous savez beaucoup trop de choses, monsieur Saturnin, dit le marquis; mais parlez-moi de mon fils. Est-il bien changé?

— Ah! dame, monsieur le marquis, il a un peu vieilli, il est maigre, pâle.

— C'est singulier! M. de Champagnolles m'a dit qu'il avait fort bonne mine.

— C'est que je l'aurai mal vu, dit Saturnin en se reprenant. D'ailleurs, aux lumières tous les chats sont gris.

— Il paraît que mon fils n'est pas plus raisonnable qu'autrefois, reprit le marquis avec dédain.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur le marquis, c'est maintenant un homme plein de calme, de raison.

— Il n'en a pas fait preuve en vous prenant pour confident; vous ne dites pas deux paroles de suite qui aient du bon sens; mais enfin puisque vous êtes dans nos secrets, vous allez vous charger de porter la lettre que je vais vous remettre.

— A l'instant, monsieur le marquis, dit Saturnin charmé de se débarrasser de l'entrevue.

— Tenez, dit le marquis, c'est pour chez M. de Paradèze.

— M. de Paradèze! fit Saturnin en tressaillant à ce nom, je... je... je crois qu'il est dans son château d'Arches.

— Il est revenu ce matin à Nantes.

— C'est que je ne sais pas où il demeure, reprit Fichet, qui redoutait encore plus de se trouver en face du baron que de rester avec M. de Perbruck.

— A deux pas d'ici, cours Saint-Pierre, fit le marquis.

— Je ne connais pas la ville, repartit Saturnin.

— Vous vous ferez indiquer, répondit sèchement le marquis, à qui ces hésitations déplaisaient.

— Pardon, monsieur le marquis, mais permettez-moi de vous faire observer que M. de Paradèze est signalé comme royaliste, et que si on me voyait entrer chez lui... on pourrait croire...

— Ah! vous avez peur! lui dit le marquis.

— Eh! non, je n'ai pas peur, mais...

— Et mon fils s'est fié à un homme comme vous!... Ah! le malheureux! Mais nous sommes perdus...

— Non, monsieur le marquis, vous n'êtes pas perdu, dit vivement Saturnin; mais... ajouta-t-il avec un nouvel embarras, mais pour des raisons particulières, je ne me soucie pas d'aller chez M. de Paradèze.

— Vous le connaissez donc?...

— Un peu... pas beaucoup... mais assez pour ne pas me soucier de le revoir.

— Comment! arrivé à Nantes depuis deux jours, vous avez vu M. de Paradèze, qui n'y est revenu que de ce matin? dit M. de Perbruck, en examinant Saturnin.

— C'est ce matin que je l'ai vu, dit Saturnin, qui cherchait vainement une issue à ce nouvel embarras.

— Mais que s'est-il passé? qu'y a-t-il? dit M. de Perbruck avec fureur.

— Je ne peux pas vous le dire, monsieur le marquis; mais... cependant si vous voulez... fit Saturnin, poussé à bout, je porterai votre lettre.

— C'est inutile, monsieur, dit le marquis en prenant son chapeau; j'irai la porter moi-même.

— Pensez-vous, monsieur le marquis, au danger que vous pouvez courir, connu comme vous l'êtes, si vous étiez rencontré?

— Je crains moins les ennemis, dit M. de Perbruck près de sortir, que les confidents de votre espèce.

— Prenez garde à ce que vous dites, monsieur le marquis, s'écria Saturnin indigné.

— Prenez garde à ce que vous avez fait et à ce que vous prétendez faire! reprit M. de Perbruck; nous aurons l'œil sur vous, monsieur Saturnin Fichet. Adieu.

Le marquis venait d'ouvrir la porte pour sortir; mais il recula. M. Marchand apparut sur le seuil. Avait-il entendu ce qui venait de se dire? Ce n'était pas probable; car la porte était épaisse. Le marquis devint pâle. Saturnin attendit. Marchand se prit à les considérer tous deux d'un regard curieux et plein d'une jovialité cruelle.

— Eh! eh! dit-il; qu'est-ce donc et qu'y a-t-il? Après des années de séparation, une dispute entre le père et le fils à leur première entrevue!

— Ce misérable n'est point mon fils, repartit vivement le marquis.

— Ce n'est pas là votre fils ! s'écria vivement M. Marchand en attachant un regard presque féroce sur Saturnin ; ce n'est pas là votre fils, père Fichet ? reprit-il avec un sourire cruel. Ah ! je m'en doutais !

Le marquis et Saturnin commencèrent à croire que leur hôte n'avait rien entendu de leur querelle.

— Eh bien, non ! dit Fichet, encore irrité de la manière dont le marquis l'avait traité ; je ne suis pas le fils de monsieur.

— Eh bien ! si vous n'êtes pas le fils de ce brave homme, dit M. Marchand, je sais, moi, qui vous êtes...

M. Marchand se posa devant Saturnin, se croisa les bras, se campa fièrement sur la hanche, la tête haute, et lui dit d'une voix pleine de sarcasme :

— Monsieur le comte de Perbruck, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Le marquis, tout à fait sûr qu'il n'était pas reconnu, se résolut à laisser Saturnin se tirer comme il pourrait de la méprise.

— Bon ! s'écria celui-ci avec colère, encore un. Eh non ! monsieur, dit-il à Marchand, je ne vous reconnais pas, et la meilleure raison pour que je ne vous reconnaisse pas, c'est que vous me prenez pour un autre, c'est que je ne suis pas le comte de Perbruck.

— En vérité ! reprit Marchand en ricanant, vous n'êtes pas le comte Césaire de Perbruck ? Nous ne nous sommes vus qu'une fois, à la vérité, reprit Marchand avec une expression menaçante, mais il s'est passé entre nous une chose que vous n'avez pas dû oublier.

— Il s'est passé tout ce que vous voudrez, dit Saturnin, je vous dis encore que je ne suis pas le comte de Perbruck. D'ailleurs, ajouta-t-il, demandez à ce bon M. Fichet si je suis le comte de Perbruck.

— Il me dira que non, le brave homme, répondit Marchand. En entrant ici, vous l'avez sans doute prévenu du danger que vous pouviez y courir, et il est assez dévoué à votre famille pour jurer que vous êtes le Grand-Turc, si cela doit vous tirer de ma main.

— Vous en voulez donc beaucoup à M. Césaire de Perbruck? dit le marquis qui commençait à s'alarmer de la tournure que prenait cette affaire.

— Ecoutez, mon brave homme, lui répondit brusquement son hôte, je vous ai caché chez moi à la recommandation de votre frère Mathurin, avec qui j'ai fait jadis quelques affaires. Monsieur le comte, ajouta-t-il en montrant Saturnin, peut vous en dire des nouvelles. Mais je vous prie de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Il s'agit de vie et de mort, entendez-vous? entre le comte de Perbruck et moi.

— Hein! fit Saturnin, en voilà assez sur ce chapitre. Mon cher monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le marquis, j'attends que vous vouliez bien expliquer à monsieur sa méprise.

— Il n'y en a pas, il ne peut y en avoir, s'écria violemment Marchand; et à mon tour, j'attends de vous un mot, et celui-là peut seul vous sauver.

— Je ne demande pas mieux que de le dire, reprit Fichet.

Marchand, ou plutôt Lemaître, s'approcha de lui, et d'un ton qui faisait présager quelque fatale résolution si Saturnin ne répondait pas favorablement à la question qui lui était faite, il lui dit :

— Pour la dernière fois, monsieur le comte, voulez-vous épouser ma fille?

C'était le troisième mariage dans lequel Saturnin se trouvait engagé depuis son arrivée à Nantes : Rose, mademoiselle de Paradèze et la fille inconnue de M. Marchand; aussi ne put-il s'empêcher de s'écrier en riant :

— Encore une!

Puis il reprit, pendant que Marchand le considérait avec des yeux où la colère s'enflammait peu à peu :

— Oui, il y a un mot que je puis vous dire et qui finira tout ceci, c'est qu'il existe entre le comte Césaire et moi une telle ressemblance, que vous n'êtes pas le premier qui m'ayez pris pour lui.

— C'est vrai, fit le marquis, cette ressemblance existe; mais j'avoue, ajouta-t-il avec un sourire dédaigneux, que je ne la trouve pas bien frappante et qu'on ne m'y prendrait pas.

A ce moment, disons-nous, Lemaître, que l'assurance et

la tranquillité de Fichet avaient déjà surpris, promena un regard soupçonneux de Saturnin au marquis et du marquis à Saturnin. Il garda un moment le silence comme un homme qui met de l'ordre dans la foule d'idées qui se présentent soudainement à son esprit et finit par répondre, en pesant ses paroles et en observant l'effet qu'elles produiraient.

— On m'avait parlé de cela. Oui, oui, j'ai entendu dire, en effet, qu'il y avait un homme qui avait une ressemblance inouïe avec le comte Césaire de Perbruck ; Mathurin Fichet me l'a raconté, il m'a dit que cet homme était son neveu, et Mathurin ne s'est pas gêné pour me donner à entendre que le vieux marquis de Perbruck n'était pas tout à fait étranger au hasard de cette ressemblance.

— Monsieur, s'écria Saturnin, emporté par une vive indignation, si mon oncle a dit cela, il en a menti ! je le ferai repentir de ses impudentes calomnies.

— Ah ! reprit Marchand, vous êtes donc Saturnin Fichet ! Oui, oui, ajouta-t-il, cela peut être, cela doit être, cela est : vous êtes Saturnin Fichet.

— Eh ! oui, reprit celui-ci, je suis Saturnin Fichet.

— Mais, s'écria tout à coup Lemaître, si vous êtes Saturnin Fichet, quel est donc cet homme qui est ici sous le nom de votre père et qui prétend que vous n'êtes pas son fils ?

Saturnin et le marquis restèrent confondus de cette question. Saturnin balbutia quelques mots. Mais le marquis l'interrompit aussitôt en s'écriant résolûment :

— Assez, messieurs, je rougirais de devoir la vie à un nouveau mensonge, je suis le marquis de Perbruck.

— Le marquis de Perbruck ! s'écria Lemaître ; le père du misérable qui... Oh ! reprit-il avec une joie farouche, à nous deux, en ce cas, monsieur le marquis. J'aurais mieux aimé avoir affaire à votre fils qu'à vous, mais n'importe, nous pourrons peut-être nous entendre. Quant à vous, monsieur Saturnin Fichet, dit-il en le poussant vers la porte, je suis fâché de vous avoir retenu plus longtemps que vous ne l'auriez voulu peut-être ; vous pouvez donc aller où bon vous semblera.

— Quoi que vous ayez pu dire et penser de moi, monsieur le marquis, fit Saturnin, je n'aurais jamais trahi votre secret, si vous ne l'aviez trahi vous-même ; et quant à vous, mon-

sieur Marchand, souvenez-vous bien de ceci, c'est que si vous avez le malheur d'abuser de la confiance que monsieur le marquis vient d'avoir en vous, il y a un homme qui vous en punira, et cet homme c'est moi.

— Je n'ai besoin ni de vos leçons ni de vos menaces, monsieur Fichet, pour savoir ce que j'ai à faire, repartit Lemaître brutalement; la porte de la maison est ouverte et je vous conseille d'en profiter plus tôt que plus tard.

— C'est ce que je vais faire à l'instant, repartit Saturnin, et cela pour me mettre en mesure de vous faire payer cher toute violence ou toute trahison contre M. de Perbruck.

Saturnin sortit.

VIII

Cependant, dès que Lemaître et M. de Perbruck furent seuls, celui-ci prit la parole.

— Maintenant que vous savez qui je suis, dit-il à Lemaître, maintenant que personne ne peut écouter vos paroles, je pense que vous allez m'expliquer les menaces que vous avez faites contre mon fils. Et, ajouta M. de Perbruck d'un ton protecteur, s'il vous a porté préjudice de quelque façon que ce soit, je donne ma parole de gentilhomme de vous dédommager complétement.

— Je prends cette parole pour ce qu'elle vaut, monsieur le marquis, dit durement Lemaître; je la prends pour celle d'un homme qui est en mon pouvoir, et qui, prêt à faire aujourd'hui toutes les promesses qui peuvent le sauver, n'hésitera pas demain à y manquer lorsqu'il se croira à l'abri de ma vengeance.

— Mettez-vous bien dans l'esprit, monsieur, reprit le marquis de Perbruck avec hauteur, que, dussiez-vous me livrer aux misérables qui gouvernent, vous n'obtiendrez de

moi d'autres promesses que celles que je voudrai tenir, et qu'une fois cette promesse faite je la tiendrai, quel que soit le danger auquel elle m'expose.

— En ce cas, vous valez mieux que votre fils, quoiqu'on ait prétendu le contraire, dit M. Lemaître amèrement; car, lui, il a séduit une jeune fille en lui promettant de l'épouser, et il a manqué à sa parole.

— J'avais compris qu'il y avait quelque chose comme cela, fit M. de Perbruck d'un ton dont l'indifférence était le comble du dédain, et c'est pour cela que je vous ai dit mon nom pour pouvoir en causer avec vous seul.

— Eh bien! dit Lemaître avec colère, si vous avez compris qu'il y avait quelque chose comme ça (et Lemaître appuya sur ces mots), vous devez savoir, ajouta-t-il, quel dédommagement vous comptez m'offrir.

— C'est à vous à le fixer, monsieur.

— Je n'en connais qu'un, dit Lemaître, regardant fixement le marquis, c'est le mariage.

— Avez-vous fait cette proposition à mon fils? fit M. de Perbruck en toisant Lemaître de haut en bas.

— Oui, répondit Lemaître avec une expression cruelle.

— Et comment l'a-t-il accueillie?

— Par un refus, dit Lemaître en serrant les dents avec rage.

— Eh bien! monsieur, dit le marquis de Perbruck, les dispositions du fils ont dû vous faire comprendre les intentions du père.

— Mais, reprit Lemaître d'un ton qui annonçait que sa fureur était près de déborder, mais de votre côté, monsieur le marquis, la retraite de votre fils à la Trappe a dû vous faire comprendre aussi comment je sais punir ceux qui m'outragent et qui ne m'en donnent pas réparation.

— Sa retraite à la Trappe, reprit le marquis, se rattachait-elle donc à sa sotte intrigue avec votre fille?

Ce mot de sotte intrigue alluma dans les yeux de Lemaître une colère si terrible que M. de Perbruck en fut effrayé, si intrépide qu'il fût. Cependant Lemaître se contint et reprit d'une voix sourde :

— Parlez-moi d'une autre façon, monsieur le marquis; ne vous servez pas de ces mots dédaigneux; ne tentez

pas ma vengeance; n'oubliez pas que vous êtes dans mes mains.

— Vous pouvez me tuer, monsieur, dit le marquis, et faire ainsi l'office du bourreau, à qui on me livrerait sans doute, si vous alliez me dénoncer; mais je parle comme je dois...

Lemaître devint livide à cette parole; il tremblait de tout son corps. Cependant il parvint à se contenir, et après un moment de silence, il répondit avec un rire amer et une voix âcre et sifflante :

— Cet office, je l'ai rempli pour votre fils, monsieur le marquis, et je ne l'ai pas tellement oublié que je ne puisse le remplir pour vous.

— Que voulez-vous dire? s'écria M. de Perbruck, qui ne put dominer sa terreur.

— Ce que je veux dire! reprit Lemaître, eh bien! sachez donc...

Il allait commencer le terrible récit de sa rencontre avec Césaire, lorsqu'on frappa vivement à la porte. Lemaître hésita à ouvrir; mais la manière précipitée dont on se reprit à frapper, la violence des coups, lui annoncèrent qu'il avait affaire à des gens qui étaient décidés à obtenir une réponse. Il referma rapidement et soigneusement la chambre dans laquelle il cachait M. de Perbruck, et alla ouvrir la porte de la rue, qu'ébranlaient des coups précipités. Il ouvrit et fut très-étonné de voir entrer un jeune paysan, qui s'élança rapidement dans l'intérieur, en refermant violemment la porte derrière lui.

— Marguerite! s'écria Lemaître en la reconnaissant; ma fille! toi! toi qui m'as fui depuis si longtemps! te voilà enfin! Oh! viens-tu pour me pardonner, pour m'aimer? Marguerite! Marguerite! s'écria-t-il en lui tendant les bras.

— Mon père, dit celle-ci haletante et comme épuisée de fatigue, mon père, ajouta-t-elle sans prendre garde à l'émotion de Lemaître, vous tenez caché dans votre maison un homme qu'on appelle Pierre Fichet?

— Sans doute; mais toi, d'où viens-tu? qu'es-tu devenue? pourquoi ce déguisement?

— Pour être avec lui, pour le suivre, pour le sauver! dit Marguerite avec exaltation, sans donner de nom à celui dont

elle voulait parler, tant sa pensée remplissait son âme.

Lemaître la comprit, car il attacha sur elle un regard désolé et furieux, et reprit d'une voix brève et sifflante :

— Ah! tu veux le sauver... Il est donc en danger?

— Oui, dit Marguerite toujours haletante.

— Tu sais donc où il est? fit Lemaître l'œil enflammé de curiosité.

— Oui, repartit Marguerite en tombant assise.

— Oh! dis-le-moi, s'écria Lemaître avec éclat, et si je l'atteins encore une fois...

— Mon père, dit Marguerite tristement, il est dans des mains plus puissantes et peut-être plus implacables que les vôtres, et je veux l'en arracher, car il m'appartient.

— Il nous appartient, veux-tu dire?

— Eh bien! reprit Marguerite sans répondre à son père, un seul homme au monde peut le sauver, c'est celui qui est caché dans votre maison.

— Mais cet homme, sais-tu qui il est?

L'expression de Marchand ou de Lemaître épouvanta sa fille.

— Oui, répliqua-t-elle en hésitant, c'est Pierre Fichet, l'intendant de M. de Perbruck.

— C'est le marquis de Perbruck lui-même! dit Lemaître avec une joie terrible.

— Ah! miséricorde du ciel! s'écria Marguerite avec terreur, vous le savez... Alors je suis arrivée trop tard... vous l'avez tué.

— Non, dit Lemaître d'un ton sombre en baissant la tête devant cette accusation de sa fille; non, je ne l'ai pas tué.

— Alors, vous l'avez dénoncé.

— Non, te dis-je, ajouta-t-il en montrant du doigt le corridor qui conduisait à la chambre où était enfermé le vieux marquis, il est là.

Marguerite regarda son père, qui baissait toujours la tête en reconnaissant que sa fille avait deviné, sinon la vérité de ses actions, du moins celle de ses sentiments.

— Vous ne l'avez ni tué ni dénoncé, lui dit-elle lentement, et vous saviez que c'était lui? Alors, ajouta-t-elle en observant son père, vous l'avez sans doute torturé?

— Marguerite! s'écria Marchand avec fureur.

— Oh! reprit-elle sans s'émouvoir de cette menace, vous n'avez pas pris pour cela les cordes, les chevalets et les fers brûlants comme autrefois, mais vous l'avez torturé en lui racontant le supplice infâme que vous avez fait subir à son fils.

Lemaître ne répondit pas. Il s'assit sur une chaise, cacha sa tête dans ses mains et se prit à murmurer d'un ton où le désespoir et la colère parlaient à la fois :

— Oh! malheureux et maudit et lâche que je suis! Quoi toujours! toujours cet opprobre me sera jeté à la face! Durant trente ans, j'ai vécu pour voir les derniers de la populace me montrer au doigt avec horreur et mépris. Quand je passais furtivement dans les rues, les mères écartaient leurs enfants, comme si mon regard les eût souillés; les hommes m'éloignaient d'eux par un geste insolent, et si je n'obéissais pas assez vite, c'étaient des injures et des cris, et l'on me poursuivait de huées et de pierres comme une bête fauve! Et lorsque après trente ans de douleurs et de désespoir j'ai pu me cacher à tous les yeux, il faut que mon enfant pénètre dans ma solitude pour me cracher l'injure au visage, à défaut de la populace, qui ne me connaît plus. Et tu ne sais donc pas, s'écria Lemaître en se relevant, le visage égaré par la colère, tu ne sais donc pas qu'il peut venir une heure où, puisque personne ne m'aime dans ce monde, je puis vouloir y rester seul; tu ne sais donc pas qu'après avoir fait taire toutes les malédictions qui me poursuivaient jadis, je puis faire taire aussi celles dont tu m'accables aujourd'hui.

— En me tuant, n'est-ce pas, mon père? reprit Marguerite. Faites-le donc.

Les mains de Lemaître, levées sur sa fille, se baissèrent sans force. Il retomba sur son siége, cacha encore sa tête dans ses mains, et surmontant la douleur qui le faisait sangloter, il reprit d'une voix désolée :

— Va, Marguerite, va, tu peux m'injurier, tu peux m'insulter, tu es la fille de celle qui m'a un peu aimé, la fille de celle qui a eu pitié de moi, je ne te tuerai pas. Mais dis-moi, toi qui méprises ton père, que prétends-tu, qu'espères-tu?

— Je ne sais, reprit Marguerite avec exaltation, mais il

me semble que Dieu n'a pas dû condamner à un malheur éternel le cœur qui porte en soi le dévouement, la patience, l'amour.

— Tu crois? reprit Lemaître d'un ton plein d'amertume; ah! tu crois? Et de quel droit comptes-tu sur la clémence du Ciel, lorsqu'il me l'a refusée à moi? Marguerite, la vie t'a été douce d'abord, aucuns soins n'ont manqué à ton enfance. Proscrite par ta naissance, je t'avais arrachée à la proscription. Après t'avoir protégée sans que tu m'aies connu, je t'ai demandé seulement quelques mois de patience pour te donner le bonheur que tu rêvais; et toi... toi, pour quelques heures d'ennui passées dans ta maison solitaire, tu as manqué aux saintes lois de l'honneur, tu as trahi ton père, que tu n'avais pas le droit de maudire alors, tu t'es livrée, comme une fille perdue, au premier qui t'a demandé ton amour; et tu comptes sur la clémence de Dieu! Mais moi, Marguerite, moi, instrument fatalement marqué pour infliger aux coupables la justice des hommes, j'ai passé mon enfance, j'ai passé ma jeunesse, j'ai passé ma vie tout entière dans le désespoir! La clémence de Dieu m'a-t-elle tenu compte de toutes mes douleurs? Et cependant, j'en jure par Dieu, qui nous entend l'un et l'autre, ces mains, si souvent teintes du sang des coupables, étaient restées pures, jusqu'au jour où tu m'as entraîné, toi qui me méprises, à commettre un premier crime, si toutefois c'est un crime d'avoir puni celui qui avait déshonoré ma fille.

— Il fallait le tuer, mon père, dit Marguerite avec exaltation, je vous l'aurais pardonné.

— Et maintenant, reprit Lemaître, tu veux le sauver; et tu espères que sa reconnaissance t'absoudra du crime de me devoir le jour.

— Je n'espère rien, mon père, Dieu décidera.

— Va donc, Marguerite, va; depuis le jour où je t'ai arrachée à ton amant, tu as séparé ta vie de la mienne; marche à ton but et laisse-moi aller au mien. Achève de te perdre pour l'homme qui t'a perdue, moi je poursuivrai ma vengeance. Retourne près du fils, puisque tu sais où il est; moi, je garde le père, puisqu'il est en mon pouvoir.

— Mon père, dit Marguerite en se levant, vous allez rendre la liberté à M. le marquis de Perbruck; vous allez la lui

rendre, à l'instant même, ou bien, dans une heure, à la minute, j'ameute contre votre maison cette haine et ce mépris qui vous ont poursuivi si longtemps.

A cette menace, Lemaître recula. Marguerite continua sans s'émouvoir de l'épouvante de son père :

— On me croira quand je dirai que c'est ici que se cache le bourreau qui a déserté sa fatale mission; on me croira, car je dirai : Je le sais bien, moi... puisque je suis sa fille!

— Tu le dirais! s'écria Lemaître l'œil effaré, le visage pâle.

— Oui, car M. de Perbruck peut seul sauver son fils, et si Césaire meurt, j'aime mieux mourir à l'instant sous les malédictions du peuple que mourir demain du désespoir de l'avoir perdu.

Lemaître contemplait sa fille. C'était à la fois, dans le cœur et sur le visage de ce misérable, une rage inouïe et un désespoir indicible. Son regard éperdu semblait vouloir percer le mystère de cette âme, capable de tant d'amour pour un autre et de tant d'horreur pour lui. Cette pensée exaspérait Lemaître; mais c'était en regardant Marguerite que cette pensée lui venait, et, en la regardant, il retrouvait en elle l'image de la femme qui l'avait aimé, et il se mit à pleurer. Alors il se rappela que lui-même n'avait cru au bonheur possible de sa fille qu'en cachant sa naissance; alors il la plaignit d'être née de lui, et il se demanda si, au moment où il avait puni Césaire d'une façon si cruelle, il n'avait pas plutôt satisfait à la haine envenimée que le bourreau avait dans le cœur contre la société tout entière, plutôt qu'à la vengeance du père dont on a déshonoré la fille. A ce moment, Lemaître n'espérant plus arrriver par la prière et ne voulant plus recourir à des menaces, qu'il se sentait incapable d'accomplir et qui n'eussent pas épouvanté Marguerite, Lemaître, disons-nous, essaya de lui démontrer qu'elle se dévouait à une œuvre qui ne lui amènerait que désespoir.

— Tu t'es trompée, Marguerite, lui dit-il tristement, tu t'es trompée quand tu as supposé que j'avais révélé à M. de Perbruck la punition que j'avais infligée à son fils.

— Béni soit Dieu! fit Marguerite, qui remercia pour ainsi dire le hasard plutôt que son père de cette discrétion.

Lemaître la comprit, et cependant il continua d'un ton plus calme :

— M. de Perbruck sait pourtant une chose : c'est que son fils a déshonoré une jeune fille, c'est que cette fille est la mienne ; il le sait... et quand je lui ai demandé de forcer son fils à donner son nom à la victime...

— Il vous a refusé, n'est-ce pas? dit Marguerite avec dédain.

— Oui, reprit Marchand. Il m'a refusé sans savoir qui je suis ni qui tu es. Il m'a refusé parce que moi, qui lui ai donné un asil au péril de ma vie, je suis à ses yeux un obscur bourgeois, ou un pauvre homme du peuple. C'est assez! Les gens de sa sorte ne s'allient pas avec des hommes de si peu. Il m'a refusé! et sans doute en partant il me jettera quelques écus, et nous devrons nous tenir pour payés de la honte qu'il nous a infligée. Voilà l'homme que tu veux sauver, pauvre folle, espérant sans doute que la reconnaissance...

— Je vous ai dit que je n'espérais rien, dit brusquement Marguerite, qui comprenait trop bien que son père avait raison, mais qui, ne voulant pas céder à cette raison, se refusait à l'entendre. Je vous ai dit que je n'espérais plus rien, ma vie est perdue, ajouta-t-elle en levant au ciel ses yeux remplis de larmes, et je n'attends la récompense de mes efforts ni de lui, ni de son père, ni de personne. Je la trouverai en moi. Son salut, sa vie, sa gloire, seront ma consolation. Son bonheur, son amour, pour une autre même, j'accepterai tout, pourvu qu'il me les doive.

— Et que t'importe, Marguerite, s'il doit toujours l'ignorer?

— Oh! reprit la malheureuse fille, quelqu'un le lui dira un jour... une voix envoyée du ciel le lui révélera, et s'il doit toujours l'ignorer, qu'importe, après tout? Je le saurai, moi, et je serai heureuse.

Lemaître laissa échapper un cri sourd et déchirant, puis il se leva et se mit à marcher dans l'appartement jusqu'à ce que sa poitrine fût dégagée de la douleur qui le déchirait et l'étouffait. Il s'approcha de Marguerite.

— Va donc, lui dit-il d'un ton sinistre et pendant que ses lèvres pâles frémissaient encore, va, Marguerite, emmène

cet homme, mais n'oublie pas que je ne dois plus rien à qui ne me donne rien. Sauve ton Césaire si tu veux, sauve son père aussi. Epuise ta jeunesse, ta force, ta vie, à leur salut, ils me reviendront un jour.

— A vous?

— Oui, à moi! dit Marchand avec un sourire terrible. Hâte-toi, rends-les l'un et l'autre à la liberté, j'ai hâte qu'ils en usent pour te maudire, te chasser, te fouler sous les pieds. Va, va, et quand tu voudras te venger, reviens, tu les retrouveras près de moi.

— Où donc? fit Marguerite épouvantée.

— Sur l'échafaud! dit Lemaître avec un éclat sauvage.

— Quoi! mon père, s'écria Marguerite avec un cri horrible, vous voulez...

— Qui m'appelle son père? dit Lemaître en se levant d'un air égaré; je n'ai pas d'enfants! les bourreaux n'en ont pas!

Et avant que Marguerite fût revenue de la stupéfaction où l'avait jetée la terrible résolution de son père, Lemaître courait ouvrir la porte de la chambre de M. de Perbruck et lui disait d'une voix retentissante :

— Sortez, monsieur, sortez! et demandez à Dieu qu'il ne nous remette jamais en face l'un de l'autre.

— Eh bien, soit! dit Marguerite en se relevant soudainement. Venez, monsieur le marquis, venez, votre fils vous attend.

Le marquis de Perbruck et Marguerite, toujours déguisée en paysan, sortirent de la maison.

IX

Nous avons laissé Saturnin au moment où il avait quitte la maison de Lemaître. L'entretien que notre jeune Parisien avait eu avec le marquis avait été si rapide et si incohérent; l'intervention de Lemaître avait été si soudaine et si violente,

que Saturnin n'avait pas eu le temps de s'informer de son véritable père. Il se trouvait donc sur le pavé de Nantes, sans argent, sans ressources, sans amis, et engagé cependant, à ses propres yeux, à sauver le marquis.

Saturnin hésita longtemps, mais enfin, après s'être consulté avec lui-même, il pensa que dans le complet isolement où il se trouvait, la seule personne à laquelle il pût encore s'adresser à Nantes était son oncle Mathurin. C'était lui qui avait recommandé son prétendu père à M. Marchand, et il devait avoir sur cet homme assez d'empire pour lui arracher le marquis. Ce n'est pas que Saturnin eût une grande confiance dans la générosité et l'humanité de son oncle, mais si on peut hésiter entre deux moyens, il n'en est pas de même quand on n'en a absolument qu'un seul, et le mieux est de le prendre en toute hâte.

D'ailleurs, à défaut de bons sentiments, Saturnin comptait sur les mauvaises qualités de son oncle. Il espérait d'une part lui donner le courage de sauver le marquis en se servant de sa poltronnerie; d'une autre part, il se disait : « Il » doit y avoir une question d'argent dans tout ceci; on a dû » payer mon oncle pour qu'il procure un asile au marquis. » S'il n'a pas reçu la somme promise, il fera tout pour la ga- » gner; s'il l'a reçue, il fera tout pour la garder : or, si je le » menace de le dénoncer, ce n'est pas seulement l'argent ga- » gné, c'est sa liberté, sa vie peut-être qui seront en danger, » et il y tient presque autant qu'à son argent. »

Saturnin se faisait tous ces beaux raisonnements en se dirigeant rapidement du côté de Barbins; il approchait déjà de la maison de son oncle, lorsqu'il remarqua qu'il était observé par deux hommes en costume de Saulniers.

Les Saulniers sont les habitants d'une partie du département de la Loire-Inférieure, où existent d'immenses marais salants aussi inaccessibles, grâce à leurs eaux, que les parties les plus inaccessibles du Bocage. De tous les paysans de ces contrées, ce sont ceux qui vivent le plus isolés. Rien de ce qui se passe en dehors d'eux ne leur arrive; de nos jours même, ils sont ce qu'ils étaient avant la Révolution. Elle n'a pas pénétré chez eux; l'Empire ne leur a apporté aucune idée nouvelle; la Restauration les a pris comme les lui ont laissés la Révolution et l'Empire, pour les léguer au temps

actuel tels qu'ils étaient il y a trois cents ans. Leur costume est resté ce que l'ont fait les siècles passés. De larges brayes, un leste justeaucorps, un vaste chapeau relevé à la Henri IV, une peau de chèvre en surtout, tels ils sont encore, tels ils étaient à l'époque où se passe cette histoire.

Saturnin, que le costume des Saulniers avait d'abord frappé, s'aperçut, comme nous l'avons dit, que ces hommes l'observaient et parlaient en le désignant. Il lui sembla que ces figures ne lui étaient pas inconnues, mais Saturnin n'avait pas été assez heureux dans ses rencontres pour vouloir en tenter de nouvelles. Il hâta donc le pas, et arriva bientôt chez son oncle Fichet. Il frappa à la porte, et, comme à l'ordinaire, on fut très-longtemps à lui ouvrir. Il frappa plus vivement, et il entendit bientôt descendre l'escalier du premier.

— Eh ! pas si fort, pas si fort ! dit une voix qui n'était point celle de Fichet...

Tout aussitôt la porte s'ouvrit, et Saturnin se trouva en face de M. Guillaume Poiré.

— Eh ! s'écria celui-ci en s'adressant à l'étage supérieur, où était resté Mathurin Fichet... c'est Saturnin, ton neveu...

— Que le diable l'emporte ! dit Mathurin... Est-ce qu'il n'a pas eu son compte?... Je n'ai pas besoin de sa présence...

— Mais moi, j'ai besoin de la vôtre, dit Saturnin, désolé de la rencontre qu'il venait de faire ; voulez-vous descendre ? je n'ai qu'un petit mot à vous dire.

— C'est bon, c'est bon, dit Fichet en paraissant au haut de l'escalier.

Il ferma à double tour la porte de la chambre supérieure et mit prudemment la clef dans sa poche. Guillaume, qui n'avait pas vu cette précaution, dit à Mathurin dès que celui-ci fut dans la salle basse :

— Cause avec ton neveu, je remonte là-haut.

— C'est inutile, lui dit Mathurin, la chambre est fermée.

— As-tu peur que je te vole ? lui dit Guillaume avec hauteur, quoiqu'il fût peut-être plus désappointé que blessé de cette précaution.

— Me voler... quoi ?... dit Mathurin ; trois ou quatre mauvais sacs de sous que nous étions en train de compter ensemble. Ce ne serait pas la peine.

Un coup d'œil dirigé du côté de Saturnin avertit Guillaume

Poiré de l'imprudence qu'il avait faite en ayant l'air de dire qu'il y avait en haut quelque chose à voler. Cet avertissement ne calma point la mauvaise humeur de Guillaume Poiré, qui reprit d'un air sournois :

— Qu'il y ait là-haut des sous ou des écus, ça m'est égal; mais comme je n'ai pas de temps à perdre, demande à ton neveu la permission de nous laisser finir notre petite affaire; et puis à mon tour je serai complaisant, et je te laisserai causer avec lui de vos petits intérêts.

Ces paroles de Poiré cachaient sans doute un sens fort intelligible pour Mathurin, car il se hâta de répondre :

— Eh bien! eh bien! c'est bon.

Puis il ajouta en s'adressant à Saturnin :

— Va te promener un moment, mon garçon, et tu reviendras dans une heure.

— Dans une heure il sera peut-être trop tard, mon oncle, fit résolûment Saturnin.

— Eh! reprit Poiré, nous n'avons pas besoin d'une heure pour en finir; ce garçon a raison.

— Comme tu voudras, dit Fichet avec colère, qu'il revienne dans une demi-heure,

— Pardon, mon oncle, fit Saturnin avec impatience, je vais vous attendre ici.

— Pas de ça! pas de ça! dit Mathurin avec emportement. Non, monsieur mon neveu... non, vous ne resterez pas ici pendant que nous serons là-haut... les cloisons sont minces...

— Eh! mon Dieu! je ne m'occupe pas de ce que vous avez à faire avec monsieur, fit Saturnin; hâtez-vous seulement, car le temps presse.

— Eh bien! dit Mathurin, si tu veux que je me dépêche, commence par sortir.

— Comment, mon oncle, vous ne voulez même pas me permettre de me reposer ici?...

— Non! fit brutalement Mathurin; non!...

— Ah! c'en est trop! fit Saturnin exaspéré.

— Revenez dans un quart d'heure, dit Poiré; j'aurai fini... Je te veux du bien, mon gars. Si j'avais trouvé tous mes hommes au corps de garde, hier soir, nous pincions la nichée du château d'Arches. Tu étais bien informé, mon gars; mais Jérôme était parti, Sylvestre Landais aussi, et nous ne

sommes arrivés qu'à deux heures du matin... tout était fini. C'est égal, tu as fait ton devoir; tu as bien dénoncé, et... Je ne veux pas te gêner, reviens dans un quart d'heure.

Mathurin poussa un profond soupir, et montra silencieusement la porte à son neveu Saturnin, qui ne fut pas fâché de n'avoir pas à répondre aux éloges de Poiré. Il sortit et alla se poster à quelques pas de la maison.

L'ex-jardinier et l'usurier restèrent seuls.

— Ah çà! dit Guillaume Poiré à Mathurin, qui levait les bras au ciel d'un air désolé, veux-tu en finir?...

— Je t'ai dit que je n'aimais pas les spéculations, répondit Mathurin, qui reprit ainsi la conversation interrompue sans doute par l'arrivée de Saturnin.

— Et je te dis, moi, que celle-là est magnifique... L'oncle Robertin n'a pas le sou, et ce n'est qu'avec du bon argent, et mieux encore avec de l'or, qu'on peut faire une rafle. Les Anglais ne veulent pas d'assignats... Je te le dis, il y a deux corvettes anglaises en vue de Saint-Nazaire, toutes deux chargées de blé... J'en ai été avisé le premier; mais si nous ne nous pressons pas, d'autres en profiteront... ou bien il faudra que je dénonce le fait à la commune, et alors... il n'y aura rien pour personne.

— Je n'aime pas le commerce, dit Mathurin d'un ton pleureur; je ne tiens pas à faire travailler mes pauvres petits capitaux.

— Je ne te demande pas d'où ils te viennent, dit Poiré d'un ton menaçant, mais le fait est que tu as fait escompter hier à la bourse des effets tirés par ton frère Fichet à ton ordre, et cela pour une somme de vingt mille francs.

— C'est de l'argent qu'il me redevait...

— Pourquoi? dit Poire méchamment, pour lui avoir volé tout son bien, car c'est toi qui nous a priés de faire considérer votre ferme comme bien d'émigré, et qui l'a rachetée avec de bons assignats, de façon que la moitié de ton frère t'est revenue à... à bien peu de chose, quoique tu aies ouvert la fenêtre comme si ton neveu avait été difficile sur les comptes.

— Tais-toi donc, fit Mathurin pâle de colère et de terreur; si Saturnin rôdait aux environs, il pourrait entendre.

— C'est vrai, dit Poiré en soulevant le coin d'un rideau en

cotonnade; le voilà en face qui cause avec deux paysans. C'est drôle, mais il connaît bien du monde, ton neveu, pour un gars qui n'est arrivé à Nantes que depuis huit jours.

— Tu m'y fais penser, reprit Mathurin, qui espéra détourner de ce côté l'attention de Poiré; il a peut-être des secrets qui pourraient te rapporter plus que toutes tes spéculations.

Poiré laissa retomber le rideau et se retourna vers Fichet.

— Tu as peut-être raison, dit-il; et, ma foi, s'il veut dire ce qu'il sait, il rendra un tel service à la nation, que je suis persuadé qu'il obtiendrait l'annulation de la vente que tu as fait faire. J'ai bien envie d'aller lui proposer le marché.

Mathurin poussa une sorte de grognement désespéré, et gagnant le petit escalier, il dit à Poiré :

— Viens donc; viens, puisque tu le veux.

Ils montèrent, Guillaume Poiré le premier, qui franchit l'escalier avec rapidité; Mathurin ensuite, qui, après avoir lentement gravi quelques marches, s'arrêta tout à coup en s'écriant d'un ton désolé :

— Mais cet argent n'est pas à moi.

— Il n'est pas à toi! s'écria Guillaume Poiré, que ce nouveau retard mit hors de lui; il n'est pas à toi, de l'argent venu d'Angleterre! A qui donc est-il? A quelque émigré peut-être? dit Poiré en s'apprêtant à redescendre. Ah! tu es donc en correspondance avec l'étranger? C'est de l'argent que l'Angleterre envoie en France pour soudoyer les rebelles. A la bonne heure! comme ça je n'en veux pas. Ah! cet argent n'est pas à toi!... Alors tu nous dira au club à qui il est.

— Il est à moi, Guillaume... Je te dis qu'il est à moi, reprit Fichet en arrêtant Poiré qui voulait descendre; mais remonte donc... ce sont mes économies, mes pauvres économies; je vais tout te donner, tout... viens donc.

Et à son tour Mathurin précéda Guillaume, qui riait silencieusement en voyant l'infortuné Fichet chercher vainement le trou de la serrure. Il tremblait si fort que sa main laissa échapper la clef. Guillaume la ramassa et ouvrit rapidement. Il entra dans la chambre, et Fichet, qui un moment avant pouvait à peine se soutenir sur ses jambes, s'y précipita vivement en arrêtant Guillaume par les basques de son habit et en lui disant :

— Où vas-tu donc si vite ?

Poiré se retourna, et il comprit en voyant le visage décomposé du pauvre Mathurin qu'il lui serait impossible de vaincre cette nature obstinée de l'avare, s'il ne le menaçait à chaque parole.

— Allons, lui dit-il, compte-moi vingt mille francs, ou j'appelle Saturnin pour lui dire ce qui s'est passé pour la ferme.

Et il se tourna du côté de l'escalier.

— Mais je ne refuse pas l'argent, dit Mathurin ; seulement nous pourrions réduire l'opération... au quart...

— Hum ! fit Poiré en marchant vers le palier.

— Ou à moitié...

Guillaume descendit une marche.

— Mais je n'ai pas vingt mille livres, fit Mathurin en s'arrachant les cheveux.

— Tu les as reçues hier, dit Guillaume en rentrant dans la chambre de façon à tourner le dos à la porte d'entrée pendant que Mathurin l'avait en face de lui.

— J'en ai prêté...

— Tu ne prêtes jamais...

— Ah çà mais, s'écria tout à coup Mathurin, le club est fait pour tout le monde... tu veux y parler de mes vingt mille livres, eh bien moi, je parlerai de ton magasin de blé dans la vaste corderie de Gigan... je dirai... je...

La voix de Fichet s'éteignit graduellement en voyant apparaître derrière Guillaume de nouveaux personnages, dont la présence parut faire sur lui l'effet de fantômes sortis de la tombe. Ces personnages étaient Marguerite et le marquis de Perbruck.

X

Voici la cause de cette apparition.

En sortant de chez Lemaître, le marquis avait interrogé Marguerite, ou si l'on veut Jacques Pelerin.

— Qui es-tu donc?.... lui avait-il dit.

— Un serviteur dévoué qui donnerait sa vie pour votre fils.

— Mais quel danger court-il donc?

— Ce danger est terrible. Cette nuit, après avoir été au château d'Arches et être revenu chez Robertin, où il a apporté l'acte d'adhésion des nobles bretons au plan du marquis de la Rouarie, presque aussitôt il a été arrêté et enchaîné sur l'ordre de Thérèse Moëllien, et bâillonné. Je savais que vous étiez ici. Je me suis échappé au moment où l'on se mettait en marche et je viens vous dire qu'il faut partir sur-le-champ si vous voulez sauver votre fils.

— Mais quel crime lui reproche-t-on?

— On a parlé de trahison... Voilà tout ce que je sais... Partons, partons, monsieur le marquis; il faut nous procurer des chevaux pour aller à la Rouarie.

— Mais pour se procurer des chevaux, il faut de l'argent... En as-tu?

— Non.

— Eh bien! suis-moi, il y a un homme à qui mon intendant a dû faire remettre des valeurs sur la France et qui devait m'en envoyer aujourd'hui le montant en or.

— Allons donc chez cet homme.

Le marquis et Marguerite se dirigèrent rapidement du côté de Barbins. Le marquis s'arrêta tout à coup.

— Mais j'y pense, s'écria-t-il avec inquiétude, c'est lui qui m'a fait cacher dans la maison de ce misérable qui m'a si audacieusement menacé.... Cet homme est peut-être un traître.

— Comment le nommez-vous?

— Mathurin Fichet...

— Ah! dit Marguerite en souriant... ils se connaissent toujours... Rassurez-vous, monsieur le marquis, ni Mathurin Fichet ni personne au monde ne sait le motif de la haine que M. Marchand porte à votre fils et à vous par contrecoup... Il n'a pas voulu vous trahir... En tout cas, je vous réponds de lui...

— Mais qui es-tu donc? dit le marquis...

— Un pauvre diable qui vous a sauvé la vie aujourd'hui, dit Marguerite, qui vous aidera à sauver celle de votre fils

et qui ne vous demande pour toute récompense que de vous en souvenir un peu quand il vous en priera.

Le marquis était fort peu sentimental, mais il avait une si haute idée de ce que valaient les gens de son espèce qu'il acceptait facilement le dévouement de ses inférieurs comme un culte dû à sa noblesse. Il ne s'étonna donc point de la réponse touchante du jeune paysan, et tous deux continuèrent leur route.

Cependant Saturnin, en sortant de chez son oncle, avait simplement tiré la porte derrière lui ; c'est ce qui fit que Marguerite et M. de Perbruck purent entrer librement chez le vieux Fichet. Mais pendant que ceux-ci s'acheminaient vers la maison de l'usurier, une autre scène avait lieu en face de la maison.

A peine Saturnin s'était-il assis sur une des bornes du quai qu'il remarqua les deux Saulniers qui passèrent et repassèrent devant lui.

Cette attention commençait à inquiéter gravement Saturnin lorsqu'il crut s'apercevoir que l'un d'eux lui faisait un signe. Il eût été peut-être dangereux de le comprendre, peut-être encore plus dangereux de n'y point faire attention. Le jeune homme se résolut à aller vers les deux paysans.

— Monsieur le comte de Perbruck, lui dit le plus âgé, vous ne reconnaissez donc pas vos amis ?

— Quand je vous le disais, mon oncle, dit son compagnon en riant, qu'avec cette perruque à longs cheveux plats et ce costume, nous pourrions nous promener l'un et l'autre dans tout le pays sans que personne se doute que ces haillons cachent le baron de Paradèze.

— Et monsieur de la Châtaignerie, dit Saturnin, qui reconnut tout aussitôt le jeune et élégant amoureux de mademoiselle de Paradèze.

— Je vous croyais avec la Rouarie, dit rapidement le baron.

— Il est parti sans moi, fit Saturnin, qui malgré lui se trouvait forcé de reprendre son rôle de comte de Perbruck, qu'il croyait avoir dépouillé pour toujours. Mais pourquoi ces déguisements, messieurs ?

— Nous avons été trahis, dit tout bas M. de Paradèze. Nous n'étions pas sortis de chez moi depuis une heure qu'il

se faisait au château une descente de gardes nationaux conduits par le plus infâme de tous ces misérables, par un certain Guillaume Poiré.

— Ah ! dit Saturnin, à qui ce nom donna le frisson en pensant que cet homme était dans la maison en face d'eux, et que c'était lui, Saturnin, qui lui avait donné ce renseignement.

— Oh ! dit M. de la Châtaigneraie, ils avaient été bien informés, à ce qu'il paraît; seulement, on les avait trompés sur l'heure.

— Et ils n'ont rien trouvé, rien soupçonné ?

— Rien, dit M. de Paradèze; mais puisqu'ils ont été si bien avertis de cette réunion, nous devons craindre qu'ils n'apprennent par le même traître, car il doit y avoir un traître dans tout ceci; nous craignons, dis-je, qu'ils n'apprennent la réunion projetée à la Rouarie, et il faudrait peut-être prévenir le marquis.

— Nous étions déguisés pour cela, dit la Châtaigneraie, et nous allions partir lorsque nous vous avons aperçu.

— Et nous avons alors pensé, reprit M. de Paradèze, que vous verriez la Rouarie avant nous, que vous saviez où le trouver et que vous pourriez l'avertir.

— De quoi ? fit Saturnin, qui était sur des charbons ardents et qui maudissait en lui-même la fatale ressemblance qui l'enchaînait à des événements qui lui étaient étrangers.

— Mais, dit vivement M. de Paradèze, de l'imprudence de cette réunion.

— Vous avez parfaitement raison, reprit Saturnin, qui ne voulait pas prendre sur lui la responsabilité d'une pareille décision, et qui brûlait de l'envie de se débarrasser de la conversation de ces messieurs.

— Quoi ! monsieur le comte, dit la Châtaigneraie avec dédain, nous renoncerons à nos projets, nous aurons l'air de fuir devant le plus petit danger ! Oubliez-vous que nous sommes entrés les derniers dans cette noble association, et que, pour y prendre le rang qui nous appartient, nous devons nous montrer les plus ardents ?

— Vous voulez dire les plus téméraires, la Châtaigneraie, reprit M. de Paradèze.

— Eh bien! soit! dit la Châtaigneraie, les plus téméraires si vous voulez.... N'est-ce pas votre avis, monsieur de Perbruck?

Ceci avait donné le temps à Saturnin de réfléchir. Du moment qu'il avait à répondre encore une fois pour Césaire de Perbruck, il se dit qu'il devait le faire comme l'eût fait sans doute le jeune comte, et il repartit :

— Vous devez aller à cette réunion, messieurs. Si je m'en rapporte à quelques renseignements que je crois exacts, ajouta-t-il à voix basse, ce n'est que le hasard qui a conduit les gardes nationaux à votre château d'Arches.

Saturnin, en effet, savait à quoi s'en tenir à ce sujet.

— Et vous y serez? dit la Châtaigneraie.

— N'en doutez pas, monsieur.

— Et à ce propos, dit M. de Paradèze, avez-vous vu monsieur votre père?

— Mon père? dit Saturnin, que cette question jeta sur un terrain où il pouvait s'égarer et se perdre à chaque pas.

— N'est-ce pas pour le voir que vous avez quitté la Rouarie? fit M. de Paradèze, étonné de l'hésitation de Saturnin.

Celui-ci allait répondre à tout hasard et au risque de quelque grosse niaiserie, lorsqu'il fut tout à coup vivement coudoyé par un passant. Il se retourna et reconnut sous son uniforme de garde national Jérôme Robertin, qui lui dit brusquement :

— Eh! l'ami! il ne fait pas bon se promener dans les rues de Nantes pour ceux qui ont été cette nuit se promener aux environs du château d'Arches.

Ces paroles, quoique dites à voix basse, arrivèrent jusqu'à M. de Paradèze et à la Châtaigneraie.

Ils se détournèrent vivement, car ils avaient aussi reconnu Jérôme Robertin, que toute la ville de Nantes connaissait. Jérôme avait, en effet, une certaine célébrité. Il la devait d'abord à sa condamnation, ensuite à sa disparition avec le comte de Perbruck, et plus tard, enfin, à la manière dont il avait reparu dans le pays. Depuis son retour, Jérôme s'était posé en patriote furieux : il avait fait étalage de sa haine pour les nobles. Toutes les fois qu'il s'agissait d'une expédition contre eux, soit pour visiter leurs châteaux, soit pour une arrestation, il s'inscrivait le premier pour y participer,

En même temps, il se vantait de son dévouement au comte de Perbruck, et ne craignait pas de dire aux plus furieux jacobins qu'il sauverait le comte, fût-il sur l'échafaud; et comme les frères et amis trouvaient que sa reconnaissance ressemblait à une trahison, Jérôme leur répondait tranquillement :

« Nous ferons notre compte, et je vous livrerai tant de nobles que vous pourrez bien m'en passer un. »

Ceci expliquait l'avis prudent donné par Jérôme à celui que les deux conjurés prenaient pour Césaire, mais en même temps cela les menaçait d'un pressant danger. Ils s'éloignèrent, en faisant signe à Saturnin de les suivre.

L'infortuné Saturnin, interpellé à droite, interpellé à gauche, obligé de répondre comme Césaire de Perbruck aux deux gentilshommes, et comme Saturnin Fichet à Jérôme, car il se doutait bien que le paysan, lui, ne s'était pas trompé sur son compte, l'infortuné Saturnin allait peut-être prendre le parti de se tirer d'embarras en s'éloignant, lorsqu'il vit Jérôme tressaillir en montrant du doigt la porte de la maison de Mathurin Fichet.

— Ah! s'écria le paysan l'œil étincelant d'une joie cruelle... c'est lui!

— Qui donc? fit Saturnin, qui regarda du côté désigné, et qui vit seulement un jeune paysan entrer chez Mathurin et refermer la porte derrière lui... Bon, reprit-il avec impatience... je ne pourrai pas encore parler à mon oncle.

C'étaient Marguerite et M. de Perbruck qui venaient d'entrer.

Saturnin oublia Jérôme, M. de Paradèze, la Châtaigneraie, et il allait s'élancer vers la maison de Mathurin, quand Jérôme l'arrêta brusquement en lui disant à voix basse :

— N'entrez pas dans cette maison, Saturnin... il va s'y passer un malheur... Tant pis pour vous si vous vous trouvez dans la bagarre.

A peine Jérôme eut-il prononcé ces paroles qu'il s'éloigna à grands pas.

Saturnin, abasourdi, stupéfait, regarda autour de lui. Le baron de Paradèze et la Châtaigneraie l'observaient du coin de l'œil.

— Quoi! lui dit M. de Paradèze, en se rapprochant vive-

ment, ce misérable sait votre visite au château d'Arches?

— A ce qu'il paraît, dit Saturnin, qui se balançait sur ses pieds comme un homme qui ressent les plus étranges inquiétudes dans tout son corps. Mais vous savez que pour moi.....

— Je comprends, dit la Châtaigneraie avec dédain, que vous comptiez personnellement sur le dévoûment de ce malheureux; mais il eût été prudent, ce me semble, de ne pas lui confier l'existence d'hommes qui n'ont pas les mêmes titres que vous à sa discrétion.

Saturnin, mis hors de lui par tous ces tiraillements sans interruption, qui le harcelaient de tous côtés, répondit de façon à couper court à la discussion en disant sèchement à la Châtaigneraie :

— Avez-vous peur, monsieur?

— Monsieur le comte, reprit la Châtaigneraie, voilà une question à laquelle je désirerais répondre sur-le-champ.

— Eh bien! soit, monsieur, dit Saturnin, qui préférait encore un duel à tous ces embarras inextricables qui se croisaient autour de lui.

— Je ne le veux pas, messieurs, dit sévèrement M. de Paradèze.

Et aussitôt il dit quelques mots à voix basse à la Châtaigneraie, qui regarda Saturnin d'un air étonné pendant que M. de Paradèze, prenant à part notre aventurier, lui disait :

— Un mot, monsieur le comte..... Où avez-vous laissé votre père?

— Où je l'ai laissé?

— Oui, monsieur, quand vous l'avez vu ce matin, où l'avez-vous laissé?...

— Ma foi, repartit vivement Saturnin, je l'ai laissé chez un monsieur Marchand... qui m'a tout l'air de lui en vouloir cruellement, et qui pourrait bien le dénoncer.

— Et vous, son fils, dit la Châtaigneraie, vous l'avez abandonné... vous...

— Ah! fit Saturnin avec colère, moi, son fils... je... je... je fais ce qu'il me convient, voilà tout... Au diable... les donneurs d'avis et les faiseurs de conspiration!

La Châtaigneraie devint pâle de colère...

M. de Paradèze l'arrêta encore en lui disant :

— Vous voyez.

Puis il reprit en s'adressant à Saturnin :

— C'est chez M. Marchand que vous avez laissé votre père ? En effet, c'est là que l'a vu ce matin M. de Champagnolles... Adieu, monsieur le comte.

— Nous nous reverrons, dit la Châtaigneraie.

— Comme vous voudrez, repartit Saturnin, heureux d'être débarrassé de ses deux interlocuteurs.

Les deux gentilshommes s'éloignèrent.

— Ah! dit M. de Paradèze à la Châtaigneraie, dès qu'ils furent à quelque distance de Saturnin, je crains bien que nous n'ayons affaire à pis qu'à un traître ou un lâche.

— Et que peut-il y avoir de pis, mon oncle ?

— Le mystère de sa disparition, cette retraite de plusieurs années... Ah! tenez, la Châtaigneraie, il n'y a plus à en douter, le comte a été fou, je le comprends maintenant, et le malheureux l'est encore.

— Vous avez peut-être raison, dit la Châtaigneraie, et je commence à être de votre avis; il y a chez lui quelque chose de décousu, d'irrégulier, qui m'a déjà étonné. Ce qui lui reste de son esprit de gentilhomme lui inspire de temps à autre des réponses nettes et fermes, et puis il a des airs incroyables de pasquin.

— Il faut voir son père, il faut le voir sur l'heure, dit vivement le baron; savez-vous que ce serait là un affreux malheur pour nous tous ?

— Mais, dit la Châtaigneraie, si vous avez sérieusement cette crainte, ne faudrait-il pas le surveiller, nous assurer du comte ?

— C'est juste, reprit le baron ; restez de ce côté, ne le perdez pas de vue, je vais trouver son père.

La Châtaigneraie retourna sur ses pas et vit Saturnin s'avancer du côté de la maison de Fichet.

XI

Cependant voici ce qui se passait dans la maison de Mathurin.

Au moment où l'apparition soudaine de M. de Perbruck avait interrompu le commencement de révolte du malheureux Fichet, Guillaume Poiré s'était retourné du côté des nouveaux venus, et, soit qu'il ne reconnût pas le marquis, soit qu'il fût assez maître de lui pour dissimuler la surprise qu'il éprouva à son aspect, il se recula et dit à Mathurin d'une voix hypocrite :

— Sans doute ces messieurs ont affaire à vous, je vous laisse causer avec eux.

Mathurin devina probablement l'intention de Guillaume, ou bien il ne se soucia point d'avoir à causer seul avec M. de Perbruck, et il répondit avec le plus aimable empressement.

— Restez donc, compère, restez donc, je n'ai qu'un mot à dire à ces messieurs ; nous pourrons reprendre aussitôt après notre conversation.

— Très-bien, très-bien, très-bien, fit Guillaume Poiré en s'asseyant dans un coin de la salle et en tirant de sa poche quelques papiers qu'il fit semblant de lire, pour ne pas paraître écouter ce qui allait se dire devant lui.

— Il me semble, monsieur, dit M. de Perbruck à demi-voix et en s'adressant à Mathurin, que l'affaire que nous avons à traiter ensemble demandait plus de discrétion.

— L'affaire que nous avons à traiter ensemble, répondit Mathurin d'un ton sec, n'est pas de celles qui se font en vingt-quatre heures ; il me faut au moins trois ou quatre jours, huit peut-être... peut-être quinze pour la finir.

— Quinze jours ! s'écria le marquis, ce n'est pas possible, monsieur votre frère ne m'aurait pas trompé à ce point;

il m'a dit que vous pouviez me remettre à l'instant même les fonds dont j'ai besoin.

Guillaume ne bougea pas, mais son regard bondit de Fichet au marquis, il y avait une joie de tigre dans ce regard.

— Mon frère dit ce qu'il veut, reprit Fichet d'une voix aigre ; moi, je fais ce que je peux.

Le marquis, ne sachant devant qui il parlait, jeta un coup d'œil à la dérobée du côté de Guillaume, mais celui-ci resta profondément absorbé dans la lecture de ses papiers. M. de Perbruck dit donc vivement à Fichet :

— Ne pouvez-vous au moins me donner un millier d'écus, sur les vingt mille livres de valeurs qui vous ont été remises pour moi ?

A cette parole Poiré ne put contenir un imperceptible sourire ; le marquis ne s'aperçut de rien, mais ni sourire ni regard n'avaient échappé à Jacques Pelerin, qui observait Poiré depuis quelque temps, et il sembla que ce regard et ce sourire avaient fait cesser l'incertitude qu'éprouvait le jeune paysan, car il s'avança à son tour dans la chambre et dit tout haut :

— Allons, monsieur Mathurin Fichet, dépêchez-vous, vous voyez bien que monsieur le marquis de Perbruck est pressé.

Les trois autres acteurs de cette scène restèrent immobiles en entendant Jacques Pelerin parler avec cette liberté, puis chacun cédant au sentiment qui l'agitait, Mathurin courut pousser la porte, comme s'il voulait enfermer dans l'enceinte de cette chambre ces mots imprudents, Guillaume Poiré prit son chapeau, s'en coiffa magistralement et dit d'une voix courroucée :

— Eh quoi ! le marquis de Perbruck ? un émigré dans ta maison, citoyen Fichet !

Et de son côté le marquis se tourna vers Pelerin en lui disant :

— Misérable ! est-ce donc pour me dénoncer que tu m'as accompagné ici ?

— Laissez faire, laissez faire, dit Pelerin en s'appuyant nonchalamment sur l'huis de la porte comme pour en barrer le passage ; laissez faire, monsieur le marquis, M. Mathu-

rin Fichet sera beaucoup plus content quand il saura à qui il a affaire.

— Mais je ne connais pas M. le marquis de Perbruck, reprit Mathurin d'un air effaré ; mon frère m'a envoyé des traites à mon ordre pour en remettre le montant à... à... un inconnu... Ces traites, je ne les ai pas négociées...

— Alors rendez-les, dit Pelerin.

Poiré, qui avait cru devoir à sa dignité de capitaine de la garde nationale de se montrer révolté de la présence d'un émigré, Poiré pensa qu'il pourrait peut-être tirer parti de cette circonstance, et reprit sa place, en couvrant Mathurin d'un regard avide.

Cependant celui-ci, fort embarrassé de la demande que Jacques venait de lui adresser, avait répondu assez brutalement :

— De quoi se mêle ce malôtru ? Je ne puis pas donner l'argent, puisque je ne l'ai pas reçu ; je ne puis pas rendre les traites, puisque je les ai remises à un tiers pour me procurer cet argent.

— Peste ! fit Jacques d'un ton railleur, vous êtes donc bien ruiné que vous n'avez pu donner ces vingt mille livres-là vous-mêmes, avec votre propre argent et sans vous adresser à des tiers ?

— Vingt mille livres ! Est-ce que j'ai jamais eu vingt mille livres ! s'écria Fichet hors de lui.

— Oh ! dit Jacques Pelerin d'un ton encore plus railleur, vous aviez mieux que cela lorsque vous faisiez l'usure de compte à demi avec...

— Avec qui ? dit Fichet, qui devint livide à cette parole.

— Voulez-vous que je le nomme ? dit Jacques Pelerin. Voulez-vous que j'apprenne, à M. le marquis de Perbruck et à monsieur que voilà, l'origine de votre fortune ?

— Monsieur ! monsieur ! se mit à crier Mathurin avec éclat pour couvrir de ses clameurs la voix de Jacques Pelerin, mes affaires ne regardent personne.

— Excepté M. le marquis de Perbruck, dit Jacques, à qui vous devez vingt mille livres, et à qui vous allez les compter sur-le-champ.

— Je suis ruiné ! je suis ruiné ! dit Mathurin d'un ton lamentable.

— Allons, allons, dépêchons, reprit Jacques Pelerin, nous sommes pressés.

— Il me faudra mourir à l'hôpital ! s'écria Fichet en allant vers le coin de la chambre où était assis Guillaume, et en tirant de sa poche une clef destinée à ouvrir une armoire qui se trouvait derrière celui-ci.

— Sois bon enfant, dit tout bas Guillaume à Mathurin ; promets-moi tes fonds pour ma spéculation, et je vais te débarrasser de ces gueux-là.

— Ah ! fit celui-ci à voix basse, tu m'en débarrasseras ?

— Dans une heure je les envoie dans un cul de basse fosse d'où ils ne sortiront que pour...

Et un geste affreux acheva la phrase.

Fichet l'arrêta, jeta un regard éperdu sur le marquis et sur l'armoire, puis il remit tout à coup la clef dans sa poche et dit d'un ton farouche à Poiré :

— Va donc pour la spéculation.

— Eh bien ! est-ce fini ? dit Pelerin.

— Un moment ! s'écria tout aussitôt Guillaume Poiré en se redressant fièrement, je ne voulais pas en croire ce que j'avais entendu, je ne pouvais pas m'imaginer qu'un rebelle, qu'un ennemi de la nation, qu'un suppôt de l'étranger osât pénétrer insolemment dans la ville la plus patriote de la Bretagne pour y fomenter et y soudoyer la rébellion. Ex-marquis de Perbruck, reprit-il en se tournant du côté du vieux gentilhomme, ex-marquis de Perbruck, car vous ne méritez pas le nom de citoyen, vous vous êtes introduit furtivement en France, vous avez trompé le citoyen Fichet en vous adressant à lui sous un faux nom, vous êtes coupable de trahison, et je vous somme de me suivre à la maison commune pour y être mis en état d'arrestation.

La harangue de M. Guillaume Poiré, toute ridicule qu'elle fût, n'en épouvanta pas moins M. le marquis de Perbruck ; mais elle ne fit aucun effet sur Jacques Pelerin, à qui le rude patriote adressa aussitôt l'apostrophe suivante :

— Et toi, son digne acolyte, tu vas le suivre immédiatement et nous montrer tes papiers.

— Mes papiers, dit Pelerin sans quitter sa posture non-

chalante, mes papiers sont écrits de la même main qu'un certain acte de vente confié à un certain jardinier, acte où l'on avait laissé les noms en blanc. Ledit jardinier chargé de la vente a tout simplement mis son nom dans l'acte, de façon à devenir, sans payer, le propriétaire d'une petit maison abandonnée par son maître. Le jardinier de cette maison s'appelait...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Guillaume, qui, à son tour, pâlit et devint tout tremblant.

— Il est inutile de le nommer, à ce que je vois, reprit Jacques, et il paraît que vous le connaissez aussi bien que moi, n'est-ce pas, monsieur Guillaume Poiré ?

Jacques Pelerin, ou plutôt Marguerite, s'approcha de Guillaume, qui la reconnut et qui, cédant au souvenir de son ancienne domesticité, ôta humblement son bonnet. Marguerite reprit :

— Eh bien ! mes papiers et ceux de M. le marquis de Perbruck ont été visés par cet honnête patriote, et lorsqu'il nous permet de voyager en France, il me semble que vous ne devez rien avoir à y redire.

A son tour, Mathurin regardait Poiré avec un profond étonnement.

— Eh bien ? lui dit-il tout bas.

— Paie, misérable, paie, repartit de même Guillaume.

En ce moment, Saturnin commençait à frapper à la porte, et Pelerin dit aussitôt :

— Allons, dépêchez-vous, nous ne serons pas difficiles sur le compte.

Saturnin commença à frapper plus fort.

— Vois donc ce que c'est, fit vivement Mathurin qui voulait détourner l'attention de Guillaume de l'endroit où il cachait son argent.

— Et pardieu ! repartit celui-ci, qui guignait l'armoire de l'œil, il n'y a pas besoin de regarder, il me semble que tu l'entends aussi bien que moi, c'est Saturnin Fichet, ton neveu.

— Que le diable t'emporte ! dit Mathurin en tirant un gros sac de cuir de l'armoire et en la refermant, mais pas assez vite pour que le regard de Guillaume ne pût en sonder les profondeurs.

— Ne le laissez pas monter, ne le laissez pas monter! s'écria le marquis de Perbruck, c'est un traître et un espion.

— C'est-à-dire, fit Poiré, que c'est un bon patriote, et il ne nous a pas trompés en nous disant que les aristocrates devaient se réunir cette nuit au château d'Arches.

— Il vous a dit cela ? dit le marquis en ramassant sans les compter des piles d'or que Mathurin Fichet posait devant lui. Allons, prends le reste, dit-il à voix basse à Jacques Pelerin, qui, à son tour, remplit rapidement ses poches, et puisque tu as tant d'autorité sur ces hommes, obtiens qu'ils nous fassent sortir de cette maison par une porte dérobée.

— Vous entendez ce que désire le marquis ? fit Jacques.

— Oui, oui, répondit rapidement Mathurin.

Puis, sous prétexte de se hâter, il rejeta dans la sacoche trois ou quatre des piles de louis d'or qu'il avait comptées sur la table.

Saturnin continuait à frapper avec violence, mais au moment où le marquis descendait avec Mathurin et Jacques, pour gagner la porte qui s'ouvrait du côté des champs, les coups de marteau s'arrêtèrent soudainement, et dans le silence qui succéda à ces coups redoublés on entendit résonner sur le pavé de la rue la crosse des fusils d'un détachement de soldats.

Tous ceux qui se trouvaient dans la maison s'arrêtèrent à ce bruit de fâcheux augure, et ils se regardèrent épouvantés en entendant une voix qui dit à travers la porte du quai :

— Ouvrez, au nom de la loi!

— Par là! par là! dit Guillaume Poiré en montrant au marquis et à Jacques la porte particulière qui ouvrait du côté de la campagne. Arrête un moment les soldats, dit-il tout bas à Mathurin Fichet.

Ainsi le farouche patriote allait servir à l'évasion de l'émigré rebelle, lorsqu'une autre voix se fit entendre à l'autre porte, disant aussi :

— Ouvrez, au nom de la loi!

— Nous sommes pris! dit Mathurin en tombant presqu'en défaillance sur les marches de son escalier.

— Remontez et cachez-vous quelque part, dit Jacques Pelerin au marquis ; si j'ai bien reconnu la voix de celui qui a parlé d'abord, nous ne sommes pas encore perdus.

— Oh ! c'est un gaillard qui n'est pas facile à effrayer, dit Guillaume Poiré, qui, malgré son grade de capitaine de la garde nationale et sa réputation de chaud patriote, ne paraissait pas moins effrayé que Mathurin ; vous ne connaissez pas Jérôme Robertin.

— C'est bien cela, dit Jacques ; remontez, monsieur le marquis ; allez ouvrir, monsieur Fichet ; et vous, monsieur Guillaume Poiré, n'ayez pas peur, ne tremblez pas comme ça ; souvenez-vous que vous êtes capitaine et laissez-moi faire.

Ces trois hommes, dont aucun ne manquait d'un véritable courage, obéirent sans réplique à la volonté de ce frêle jeune homme ; car Marguerite, dont le visage fatigué par les larmes eût dit l'âge véritable sous ses habits de femme, paraissait un enfant sous son déguisement de paysan.

Le marquis remonta dans la chambre supérieure ; Fichet alla ouvrir, et Guillaume Poiré resta debout en face de Jacques, qui se mit à crier dès que les soldats eurent dépassé le seuil de la porte :

— Je vous dis que c'est vrai, capitaine, je vous dis qu'il y a trahison, je vous dis que c'est Jérôme Robertin qui est un traître.

Celui-ci entrait au même instant à la tête de quelques soldats parmi lesquels se trouvait Sylvestre ; il s'arrêta au moment où il entendit prononcer son nom et l'accusation portée contre lui.

— Qui dit que je suis un traître ? s'écria-il d'une voix tonnante.

— Eh ! pardieu, c'est moi, dit Jacques.

— Toi ? fit Jérôme en le toisant avec mépris.

— Oui, moi...

— Allons, paix, petit drôle ! fit Jérôme, et laissez-nous visiter cette maison...

— A toi, s'écria Jacques avec colère... à toi... qui es vendu aux nobles... Capitaine, ajouta-t-il résolûment en s'adressant à Guillaume Poiré, demandez-lui, je vous prie, où il a passé la nuit dernière.

Jérôme pâlit, et son trouble montra à Poiré que ce n'était pas sans raison que Jacques prétendait réduire ce nouvel ennemi. Charmé, pour son propre compte, de ne pas avoir à s'expliquer sur sa présence dans une maison où se trouvait un émigré, Guillaume prit la balle au bond, et se tournant vers Jérôme, il lui dit d'un ton de commandement que les amis de l'égalité savent seuls prendre vis-vis de leurs inférieurs :

— C'est vrai, sergent, qu'es-tu devenu cette nuit ? la patrouille que tu commandais est rentrée au poste sans toi ; qu'as-tu fait de l'homme que tu avais arrêté ?

— Eh bien ! dit Jérôme en hésitant et avec humeur, il m'est échappé, pendant que je poursuivais deux cavaliers qui sont passés près de nous, au grand galop de leurs chevaux.

Sylvestre, qui était au nombre des gardes nationaux ; Saturnin Fichet, qui était au nombre des spectateurs de cette scène, échangèrent un regard plein de terreur. Cependant Poiré continua :

— A supposer, ce qui n'est pas prouvé, que cet homme se soit échappé, pourquoi n'es-tu pas revenu sur-le-champ au corps de garde ?

— Parce que, dit Jérôme avec colère, j'ai voulu le rattraper, et que je me suis égaré dans les bas chemins. Mais il ne s'agit pas de tout cela, reprit-il en élevant la voix, il s'agit que dans cette maison il y a un émigré.

— Il ment ! il ment ! dit Jacques en criant plus fort que Jérôme, il ne s'est pas égaré du tout, il a conduit son prisonnier jusqu'au château d'Arches, et de là il l'a amené dans la cabane de son père, le vieux Robertin.

Jérôme, confondu, regarda le petit paysan qui savait si bien les démarches qu'il croyait cachées dans le plus profond secret.

— Quel est donc ce damné démon qui m'accuse ?

— Ça ne te regarde pas, reprit vivement Jacques Pelerin ; je suis venu pour te dénoncer au capitaine, et si le capitaine ne te fait pas arrêter sur-le-champ, je m'en vais, moi, aller le dénoncer à la commune.

Guillaume Poiré avait, comme on sait, ses raisons pour craindre Pelerin ; en voyant son assurance, il se demanda s'il n'avait pas affaire à quelque agent supérieur de l'auto-

rité, et il n'eut pas plutôt entendu la menace que lui adressait le jeune paysan, qu'il s'empressa de dire :

— Soldats, qu'on s'empare de Jérôme Robertin et qu'on le conduise à la prison du château jusqu'à ce qu'il ait justifié de l'emploi de sa nuit.

— Oui, oui, dit Jacques, c'est un traître ; emmenez-le ! emmenez-le !

Sylvestre s'approcha de Jérôme, et lui mettant la main sur le collet, il lui dit :

— Allons, arrive, toi. En prison.

Jérôme repoussa rudement Sylvestre, en disant :

— Ah ! pardieu, ce serait assez drôle que je fusse arrêté par toi pour m'être promené cette nuit dans les champs ; tu ferais bien mieux de dire aux autres ce que tu as été y faire toi-même.

— C'est vrai, c'est vrai, reprirent quelques gardes nationaux ; lui aussi il a quitté le poste hier soir et n'a pas reparu de la nuit. C'est un gendre du père Robertin, c'est le beau-frère de Jérôme et de Paul : il est de toute cette clique de royalistes ; c'est encore un traître, bien sûr.

— En prison aussi celui-là ! s'écria Guillaume Poiré, qui ne demandait pas mieux que de voir s'accroître le tumulte.

Les voix se mêlaient, les accusations et les récriminations partaient de toutes parts. Les gardes nationaux restés du côté de la campagne, entendant du bruit dans l'intérieur de la maison, frappaient à la porte à coups redoublés. Enfin, voyant qu'on ne répondait pas à leurs cris, ils finirent par enfoncer la porte, et se précipitèrent dans la salle basse où se passait cette scène de confusion, en s'écriant :

— Où sont les traîtres, où sont-ils ?

— Les voilà, dit Poiré en désignant Jérôme et son beau-frère Sylvestre.

Cependant ceux-ci, Jérôme surtout, cherchaient à s'expliquer avec leurs camarades, et Jérôme finit par se faire entendre au milieu de ce tumulte en criant à tue-tête :

— Eh bien ! oui, c'est vrai, je suis coupable, j'ai déserté le poste. Qu'on me fasse fusiller si je l'ai mérité, qu'on me guillotine si je suis un traître, mais je vous dis, moi, que j'ai vu entrer M. de Perbruck dans cette maison.

— Monsieur de Perbruck ! dit Jacques Pelerin, qui vit les

gardes nationaux hésiter devant cette déclaration, mais tu sais mieux que personne qu'il n'est pas ici, toi qui lui as servi de guide toute la nuit.

Cette réponse de Jacques jeta une nouvelle perturbation dans les esprits. Guillaume Poiré continuait à donner des ordres pour qu'on emmenât Jérôme et Sylvestre, mais on ne se pressait pas de lui obéir.

A ce moment Saturnin Fichet, indigné de voir dénoncer Jérôme avec tant de fureur par ce paysan inconnu, et craignant qu'il ne révélât publiquement le secret de la réunion du château d'Arches, se glissa près de Jacques et le saisissant violemment par le bras, il lui dit tout bas :

— Te tairas-tu, malheureux ?

— La ressemblance de Saturnin produisit son effet, et Jacques, ou plutôt Marguerite, demeura un moment comme foudroyée à l'aspect de celui qu'elle prit un moment pour Césaire. Mais Marguerite ou Jacques avait souvent entendu parler au comte de Perbruck du hasard qui lui avait donné un sosie si extraordinaire ; elle se douta que c'était Saturnin qui était devant elle, et pour mieux s'en assurer, elle lui dit tout bas :

— Qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

— Je suis le neveu de cet homme qui est là, et je vous avertis que si vous dites un mot contre le marquis de Perbruck, c'est à moi que vous aurez affaire.

Cependant Jérôme continuait à pérorer au milieu des cris, et répétait avec plus de fureur que jamais :

— Je vous dis que M. de Perbruck est ici.

— Par ma foi, il a raison ! s'écria Jacques, en poussant rudement Saturnin au milieu des gardes nationaux, voilà M. le comte de Perbruck lui-même, il a raison.

Depuis cinq ans que Césaire avait disparu de Nantes, peu de personnes eussent été capables de le reconnaître, si on ne le leur eût désigné. Mais lorsqu'on appliqua le nom de comte de Perbruck à la personne de Saturnin Fichet, trois ou quatre gardes nationaux se rappelèrent parfaitement la figure de Césaire, et la reconnurent dans celle de Saturnin. C'était un noble, un émigré ; on disait qu'il était rentré dans le pays pour y organiser la révolte des paysans, c'était là pour les patriotes une excellente capture. On n'écouta plus Jérôme

Robertin, on se rua sur Saturnin, on le prit au collet, on l'entraîna malgré ses cris et sa résistance; on le poussa dans la rue à grands coups de crosse de fusil; la foule ameutée par cette scène de tumulte l'accueillit avec des huées et des vociférations, et pendant qu'on l'entraînait du côté de l'hôtel d'O, dans lequel siégeait alors la commune, Mathurin et Guillaume demeurèrent seuls à se regarder, la bouche béante, et Jacques Pelerin entraîna rapidement le marquis de Perbruck hors de la maison de Fichet.

Une fois sortis du côté de la campagne, ils eurent bientôt gagné les bois de châtaigniers qui bordent le faubourg de Barbins, et tous deux étaient à l'abri des poursuites des patriotes au moment où Saturnin entrait dans la salle ou siégeaient d'une manière permanente les administrateurs de la commune chargés de la sûreté publique.

Quelques moments après, M. de Paradèze et la Châtaigneraie se trouvaient près du pont de Rennes.

—Je n'y comprends rien, dit le baron à son neveu, je suis allé dans la maison où le marquis s'était réfugié, et j'ai appris qu'il n'y était plus. Supposant que l'homme qui lui avait donné asile craignait d'avoir affaire à un espion, j'ai essayé de lui faire comprendre que j'avais un puissant intérêt de famille à traiter avec le père Fichet, car vous savez que c'est sous ce nom que le marquis était caché chez cet homme. Alors il m'a répondu d'un ton qui m'a épouvanté :

— Monsieur le baron de Paradèze, vous avez à vous entendre avec M. le marquis de Perbruck pour le mariage de son fils avec votre fille; cherchez-le ailleurs qu'ici, je vous dis qu'il n'y est plus.

— En vérité, dit la Châtaigneraie, fort étonné à son tour de voir tant de gens dans le secret de leurs relations; en vérité, ceci devient très-alarmant, et, pour comble de malheur, son imbécile de fils vient de se faire arrêter, et je viens de le voir traîner à la commune au milieu d'un groupe de gardes nationaux.

— En ce cas, dit le baron, il n'y a plus à balancer, il faut aller sur-le-champ chez la Rouarie. L'assemblée convenue ne peut avoir lieu. Partez, je préviendrai de mon côté tous nos amis que la réunion est remise.

Cela convenu, les deux gentilshommes se séparèrent.

DEUXIÈME PARTIE

I

Quinze jours à peu près s'étaient passés depuis les événements que nous avons racontés dans le volume précédent, lorsqu'un homme d'une haute taille et d'une figure remarquable, suivi d'un domestique en carmagnole, tous deux le sabre au côté et le pistolet à la ceinture, entrèrent à Nantes par la route de Rennes. Ils se dirigèrent immédiatement vers la maison commune. Arrivé là, celui qui paraissait le maître descendit de cheval et demanda d'un ton d'autorité à être introduit près des administrateurs de la commune, qui étaient en séance permanente, vu la gravité des circonstances.

L'audience qu'il obtint fut longue, et déjà la nuit était venue lorsqu'il sortit de la municipalité. Aussitôt il remonta à cheval et prit le chemin du château où l'on avait conduit Saturnin Fichet, Jérôme et Sylvestre Landais lorsqu'ils avaient été arrêtés.

En effet, déjà depuis quelque temps la tour du Bouffay ne suffisait plus aux nombreux prisonniers qu'on y entassait, et l'ancienne forteresse qui commande l'entrée de la Loire à l'est de Nantes, avait été changée en prison.

Par une de ces bizarreries qui se rencontrent souvent dans

les temps de révolution, le commandement en avait été confié à Guillaume Poiré le lendemain du jour où, en faisant arrêter Jérôme Robertin et Sylvestre Landais, il avait ainsi favorisé l'évasion du marquis de Perbruck et de Jacques Pelerin. Guillaume Poiré occupait en conséquence un logement dans le château, et, à l'heure dont nous parlons, il était en train de souper avec son intime ami, M. Mathurin Fichet.

Soit modestie patriotique, soit prudence, ils s'étaient retirés dans une petite pièce écartée, et n'avaient point de serviteur auprès d'eux. Ils étaient accoudés sur la table, en face l'un de l'autre, et se parlaient si bas, que c'est à peine si leur voix franchissait l'espace qui les séparait.

— Je te dis, Mathurin, disait Guillaume, que c'est demain qu'il faut faire l'affaire, ou nous sommes perdus et ruinés. Cet infâme Louis Robertin m'a trompé. Tandis qu'il laissait notre magasin commun chômer de blés, il en remplissait la vieille chapelle des Célestins, et pendant que nous attendions une nouvelle hausse il débitait tranquillement son grain, et en munissait la plupart des boulangers de la ville.

— Eh bien! repartit Mathurin, puisque le mal est fait, ce n'est pas la peine de me faire exposer à être écharpé par le peuple.

— Imbécile! reprit Guillaume, le mal est fait pour trois jours, peut-être pour huit, mais il n'est pas fait pour plus longtemps. Il faut que les blés de Louis Robertin disparaissent demain, et je te dis, moi, que dans trois semaines nous aurons gagné cent mille francs chacun avec les quarante mille livres que tu t'es enfin décidé à mettre dans mes opérations.

— Mais, reprit Mathurin, qui tremblait rien que d'entendre les propositions de Guillaume, si je vais dénoncer Louis à la commune? ou au club, on s'emparera des blés, on les confisquera, on les vendra au maximum, et on dépréciera d'autant la marchandise.

— Et qu'est-ce qui te parle d'aller dénoncer Louis au club ou à la commune? Ne sais-tu pas que dès demain matin il y aura plus de trois ou quatre mille personnes rassemblées devant l'hôtel de la poste pour y attendre le courrier de Paris?

— Je sais ça. C'était hier la même chose, et ce sera proba-

blement de même après-demain et tant que ne sera pas fini le procès du roi, du tyran, veux-je dire.

— Eh bien ! tu ne comprends pas qu'il y a là une chance que nous n'aurons plus peut-être dans trois jours, la chance d'avoir un rassemblement tout fait ?

— Je ne dis pas non... mais, vois-tu... je ne suis pas homme à monter sur une borne et à faire des discours comme toi, dit Mathurin d'un ton pleurard.

— Est-ce qu'on fait des discours, imbécile! reprit Guillaume en souriant à son projet : on s'en va doucement de groupe en groupe, on dit comme ça aux uns : « On prétend que si le roi est condamné, les campagnes se soulèveront, et si les campagnes se soulèvent la vie sera dure, le pain manquera bientôt. « On dit ça à dix, à vingt, à trente, et puis, quand ça commence à courir à droite et à gauche, on lâche un mot en riant : « Eh ! eh ! heureusement qu'il y a des gens plus clairvoyants que les syndics et les administrateurs de la commune ; ceux-là ont fait leur petite provision d'avance. — C'est impossible, te dira-t-on. — Bon, répondras-tu, quand on a un frère et des neveux qui ramassent pour vous des grains dans tous les marchés de la campagne, et qu'on peut les faire venir de nuit dans une petite église en dehors des murs de la ville, on fait aisément de l'accaparement. — De qui parles-tu ? —De personne en particulier. — Où est donc cette église? — Dame, la chapelle des Célestins serait un bon magasin. — Et non. — Et oui. – Et ci. — Et ça. » Comment, dit Poiré en s'animant, tu ne comprends pas? On chauffe, on amasse du monde autour de soi; on risque par hasard le nom de Louis Robertin ; on offre de parier; on propose d'aller voir; on dit que ce sont les aristocrates qui font faire les accaparements, et pour peu qu'on puisse décider quarante personnes à vous suivre, on a cause gagnée. Car, vois-tu, Mathurin, à mesure qu'on avance dans les rues, on parle à droite et à gauche: on dit que le bruit court que le peuple a découvert les greniers d'un accapareur. Tu le diras, et vingt autres le diront, et puis mille, et puis dix mille ! Et tous marcheront, quand vous passerez à travers le faubourg, en criant : Mort aux aristocrates et aux accapareurs ! et en chantant le *Ça ira ! ça ira !...* Et quand vous arriverez devant la chapelle des Célestins, ne t'inquiète pas alors : il y aura dans le nombre des gars qui

savent comment on ouvre des portes ou comment on les casse, et vous serez bientôt entrés dans les magasins.

— Eh bien ! dit Mathurin, qui frissonnait rien qu'à écouter Poiré ; eh bien ! on y trouvera du blé, on le prendra pour rien, ce sera encore meilleur marché que le prix auquel le vend Louis Robertin.

— Laisse faire, laisse faire, dit Poiré l'œil en feu, ne t'inquiète pas de ce qu'on emportera ; ayez quelques-uns des couteaux dans vos poches, éventrez les sacs et répandez le blé par terre, et puis ne vous en mêlez plus, l'exemple portera ses fruits ; laisse-les s'arracher la marchandise, rouler les sacs dans la boue, les fouler aux pieds, les crever, et je te réponds qu'il n'y aura pas le demi-quart du demi-quart de ce qui est dans les magasins qui sera mangé en bon pain.

— C'est possible, c'est possible, ça, dit Mathurin en souriant à travers sa peur ; ça peut avoir un bon effet ; mais, reprit-il en examinant attentivement Poiré, Louis Robertin a été ton associé, et maintenant voilà que tu veux le faire piller. Aujourd'hui tu m'as forcé de m'associer à toi ; qui sait si dans quelques jours tu ne me feras pas piller comme lui ?

— Est-ce que tu aurais des magasins particuliers comme lui ? dit Poiré en ricanant.

— Ah ! pour ça, non, repartit Fichet du ton le plus naturel ; j'ai bien assez du commerce que tu me fais faire de compte à demi avec toi, sans en faire pour mon propre compte.

— Eh bien, alors, crois-tu que je sois assez bête pour m'aller faire piller moi-même ? Et puis, ajouta Poiré en pinçant les lèvres, ce n'est pas seulement pour cela que j'en veux à Louis Robertin : il m'avait promis sa fille en mariage, et parce que la petite sotte à l'air de faire des façons, il me remet de jour en jour.

— Ah ! ah ! dit Fichet, ravi au fond de l'âme d'apprendre le mauvais succès de l'ami intime qui le faisait marcher comme une petit garçon. Ah ! ah ! la demoiselle Rose n'est pas amoureuse de toi ; elle a bien mauvais goût, car tu es encore très-bien, Guillaume, et tu n'es pas trop vieux, tu n'as guère que deux ou trois ans de plus que moi, qui en ai cinquante passés. Et puis quand on est capitaine de la

garde nationale, commandant du château de Nantes, on est un homme important.

— Ça te fait rire, reprit Guillaume avec aigreur; ce n'est pas mes cinquante-trois ans ni ma personne qui empêchent ce mariage, c'est que mademoiselle Rose s'est amourachée, je ne sais comment, d'un gars qu'elle a vu tout au plus une heure ou deux, et qu'elle ne rêve qu'à lui et ne veut que lui.

— Il est donc bien beau, bien jeune et bien aimable? dit Mathurin en énumérant toutes les qualités qui manquaient à Poiré.

— Tu le connais, reprit Guillaume sèchement, c'est ton neveu, M. Saturnin Fichet.

— C'est donc ça, reprit Mathurin, que depuis trois semaines qu'il est en prison, tu as toujours renvoyé à la commune l'ordre de sa mise en liberté, disant qu'il y manquait, tantôt une formalité, tantôt une autre.

— Eh! eh! dit Poiré en riant, il y a peut-être bien un peu de ça, et comme j'espère bien qu'après avoir été pillé, Louis Robertin et sa fille seront arrêtés et confiés à ma garde, je les tiendrai tous trois sous ma main et j'agirai envers l'amoureux selon la conduite du père et de la fille, et envers le père selon la conduite de la fille et de l'amoureux.

— Et tu crois, dit Fichet, vieux libertin que tu es, que je m'en vais t'aider à mettre la ville sens dessus dessous pour que tu épouses mademoiselle Rose Robertin?

— Imbécile! reprit Guillaume en haussant les épaules, mon mariage n'est que l'accessoire de la chose, mais le vrai but c'est de sauver ton argent et le mien, et quand je te procure plus de cent mille francs de bénéfice par un moyen patriotique et légal, tu refuses de te sauver et de m'aider! Tu mériterais que j'allasse demain te dénoncer au lieu de Louis Robertin.

— Mais ça sera te dénoncer toi-même.

— Allons donc, dit Guillaume, est-ce que j'ai fait des achats, moi? est-ce que la corderie du Gigan n'est pas louée en ton nom, et pas au mien? est-ce que ce n'est pas toi qui as acheté l'hôtel Perbruck, où tous nos grains sont entassés? est-ce que tu es mon ami? est-ce que je te connais? est-ce que je te vois jamais? et si tu es entré ce soir au château,

n'est-ce pas pour venir me demander la permission de voir ton neveu? Allons donc, vieil usurier, va comme je te dis, marche, obéis, où je ne te laisserai que les yeux pour pleurer le jour où tu ne m'auras pas exactement obéi.

— Oui, oui, marche, marche! répéta Mathurin en grinçant des dents : je te connais aussi, toi, vieux Guillaume Poiré, je vois où tu veux en venir avec tous tes conseils de sédition : je m'en vais aller ameuter le peuple, et pendant que nous serons en train de piller les magasins de Louis, pour faire notre fortune à nous deux, on battra la générale derrière nos talons, tu te mettras à la tête de ta compagnie, vous arriverez tambour battant, mèche allumée, pour dissiper l'émeute, et tu feras si bien que dans la bagarre j'attrapperai un balle ou un coup de baïonnette, et que tu hériteras de toute l'affaire.

— Pardieu, dit Poiré en riant, voilà une idée qui ne m'était pas venue, mais sois tranquille, Mathurin, si je t'ai conseillé d'agir demain, c'est que demain vous n'aurez rien à craindre de la garde nationale. On s'attend à la nouvelle de la condamnation du roi, et l'on craint un mouvement. D'abord, moi j'ai fait demander un bataillon pour le château, en disant à la commune que j'avais peur d'une tentative de rébellion de la part des prisonniers. D'un autre côté, on se précautionne contre les campagnes, il y aura donc un autre bataillon au pont Rousseau, un autre sur la route de Rennes, un autre au bord de la Fosse, un autre à Barbins. Faites votre affaire, la place est libre, rien ne vous troublera, et, quant à moi, je te réponds d'une chose, c'est que je ne quitte pas le château.

— Si c'est comme ça, répondit Fichet, il est certain qu'on peut réussir, et dame... je verrai, j'essaierai...

Les deux excellents amis en étaient là de leur conversation, lorsqu'on ouvrit brusquement la porte de la petite chambre où ils étaient tous les deux.

— Qui ose venir m'interrompre, cria vivement Poiré, lorsque j'ai dit que j'étais occupé à causer d'affaires qui intéressent la nation?

— C'est un citoyen qui a voulu absolument... dit le porte-clefs qui avait ouvert la porte.

— C'est moi, cria brusquement un homme qui re-

poussa le porte-clefs et se campa insolemment devant la table.

C'était le cavalier qui, arrivé à Nantes depuis quelques heures, avait été d'abord à la commune et qui de là s'était rendu au château.

— Qui, toi? dit Poiré en mesurant des yeux le superbe sans-culotte.

— Hors d'ici, dit le nouveau venu en parlant au porte-clefs et en le poussant dehors d'un coup de poing; et toi, dit-il en s'adressant à Guillaume et en lui tendant un papier, lis, si tu sais lire.

Ce n'était pas le côté fort de l'ex-jardinier, et le sans-culotte le reconnut aisément à son hésitation.

— En tout cas, fais-le lire par ton camarade, reprit celui-ci en montrant Mathurin Fichet et en se débarrassant de son manteau.

Mathurin prit les papiers et, après avoir considéré le nouveau venu, il lut d'une voix tremblante :

« Arrêté du comité de salut public qui donne au citoyen Lalligant Morillon plein pouvoir dans les départements de l'Ile-et-Vilaine, du Morbihan et de la Loire-Inférieure pour y poursuivre les rebelles qui cherchent à soulever ces fidèles départements. »

Par cet arrêté, il était enjoint à toutes les autorités constituées de prêter main forte à Morillon, de mettre à sa disposition la gendarmerie, la troupe de ligne et au besoin la garde nationale, et de lui obéir dans toutes les choses qu'il croirait nécessaires à la découverte des complots tramés par les ennemis de la nation.

Quoique Poiré comprît qu'il était en présence d'un personnage considérable, il ne parut pas s'en étonner, et voulant se montrer à la hauteur de ses devoirs, il repartit :

— Il faut que chaque chose arrive comme elle doit arriver. Je n'ai pas à m'occuper de cet arrêté du comité de salut public, je ne suis pas sous ses ordres; je dois obéissance à ceux de la commune, c'est à la commune qu'il fallait d'abord vous adresser.

— Vous êtes bien scrupuleux, commandant, dit Morillon; mais n'ayez pas peur, je ne veux vous compromettre vis-à-vis de personne. Voilà, ajouta-t-il, en présentant un second

papier, voilà qui vous concerne. La commune a obéi, obéissez à la commune.

Guillaume suivit des yeux le papier que prit Mathurin, et il écouta, pendant que celui-ci lisait à haute voix :

« Arrêté des administrateurs de la commune de Nantes, par lequel il est enjoint au commandant du château de remettre au citoyen Lalligant Morillon tel prisonnier que celui-ci lui désignera, et cela sans égard aux mandats d'arrêts ou écrous de quelque espèce qu'ils soient, qui ont consigné ces prisonniers dans les mains de Guillaume Poiré. »

A cet ordre précis était joint un paragraphe supplémentaire qui ordonnait au commandant Poiré de satisfaire aux désirs du citoyen Morillon en tout ce qui pourrait convenir à celui-ci.

— Cette clause, citoyen commandant, dit Morillon, en s'asseyant d'un air d'empereur romain, et après que Fichet en eut achevé la lecture, je l'ai fait insérer par précaution et dans le cas où je n'aurais pas trouvé ici un homme doux et complaisant comme vous me paraissez être.

Les pouvoirs illimités de Morillon, l'assurance et l'autorité avec laquelle il parlait, changèrent la raideur de Poiré en une obséquieuse prévenance, et il s'empressa de dire, avec un sourire faux qui l'enlaidissait encore :

— Je suis tout à fait à vos ordres, citoyen, et prêt à satisfaire à tous vos désirs.

— Eh bien ! reprit Morillon, je désire que vous envoyiez un de vos hommes auprès de mon camarade qui est en bas, dans la cour ; je désire, reprit-il d'un ton moqueur, qu'on mène les chevaux à l'écurie, et qu'ils soient bien pansés ; je désire encore qu'on mène l'homme à la cuisine et qu'il y soit bien nourrri.

— Cela va être fait sur-le-champ, dit Guillaume.

— Un moment, reprit Morillon ; je désire encore que vous me fassiez apporter à souper le plus tôt possible, attendu qu'on a l'appétit ouvert quand on a fait vingt lieues d'une traite, sans boire ni manger ; puis, reprit-il en remarquant la mine préoccupée et tristement souriante de Poiré, puis quand vous aurez contenté tous ces désirs, nous causerons d'affaires.

— Désirez-vous aussi que nous restions seuls ? dit Guillaume en montrant Mathurin du coin de l'œil.

—Pourquoi ça? dit Morillon, je ne hais pas la compagnie, et voilà un monsieur, ajouta-t-il en se débarrassant de ses gants et de son chapeau, à qui deux ou trois verres de vin ne feront pas de mal, car il est pâle comme un vieux parchemin.

— Je vous suis fort obligé, dit Fichet, j'ai soupé.

— Avec quoi? dit Morillon, en jetant un regard de mépris sur les débris d'un jambon et les restes d'un morceau de fromage; avec ça ?... Allons donc! vous ressouperez, mon cher monsieur, et tâchez, dit-il à Poiré, de m'avoir une poularde, du gibier, si cela est possible, quelques côtelettes, du poisson et du bon vin surtout, du bon vin. Vous en recevez beaucoup de Bordeaux, je le sais. Puis, nous finirons par une tasse de café et un verre de rhum; les Anglais vous en fournissent, mes gaillards. Allons, dépêchons: il faut que dans trois heures je remonte à cheval; il faut que demain matin, au point du jour, j'aie fait mes quinze lieues.

Cette dernière partie de la phrase de Morillon, en marquant le terme de la présence d'un hôte si incommode et si exigeant, arracha Guillaume Poiré à son immobilité, et il sortit pour donner les ordres nécessaires aux nombreux désirs de son hôte.

II

Mathurin Fichet et Morillon étaient demeurés seuls.

— Eh bien, monsieur, dit celui-ci en se jetant sur un canapé de jonc et en s'adressant à Fichet, vous êtes, à ce qu'il me paraît, un ami du commandant Poiré.

— Nous... nous... nous nous connaissons, dit en bégayant Mathurin, qui n'était pas bien sûr que l'amitié de Poiré fût une bonne recommandation.

— Vous êtes sans doute, fit Morillon en se renversant sur le canapé, un chaud patriote comme lui?

— Oui, oui, dit Mathurin avec empressement; un patriote très-chaud, très-chaud.

— Et l'on vous nomme? dit Morillon, qui semblait parler plutôt pour se donner de l'importance que pour appeler les réponses qu'on lui faisait; vous vous nommez?

— Ma... Ma... Mathurin Fichet, dit celui-ci, en examinant si son nom ne ferait pas un mauvais effet sur le terrible envoyé du comité de salut public.

Le pauvre diable ne s'était pas trompé : à peine avait-il prononcé son nom, que Morillon bondit de son siége, et se frappant le front d'un air inspiré, il s'écria :

— Il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent.

Puis il se leva en se frottant les mains, parcourut la chambre rapidement et se mit à fredonner d'une voix de stentor un air d'opéra-comique commençant par ces vers :

> La fortune me seconde,
> Le ciel sourit à mes vœux.

Et presque aussitôt, prenant une chaise, il s'assit en face de Mathurin Fichet, et si près de lui, qu'il tenait captifs entre ses genoux les genoux tremblants du vieil usurier.

— Ah! lui dit-il d'un air joyeux, vous êtes Mathurin Fichet, le frère de Pierre Fichet, l'intendant de M. de Perbruck?

— Oui... oui... oui, répondit Mathurin Fichet en tremblant, mais ce n'est pas ma faute si...

— Et par conséquent, reprit Morillon, qui ne l'écoutait pas, vous êtes l'oncle de Saturnin Fichet, détenu dans cette prison?

— Puisque je... suis le frère du... du père, reprit Mathurin, dont les dents claquaient, il faut bien... que je... sois l'oncle... du... du fils; mais ce n'est pas ma faute si...

— Ah çà, dites-moi un peu, mon vieux brave, fit Morillon, qui, dans l'accès de joie dont il paraissait saisi, ne remarquait pas le trouble de Mathurin, ah çà, dites-moi, est-ce bien vrai que votre neveu a, avec le comte de Perbruck, une ressemblance telle qu'on peut facilement les prendre l'un pour l'autre?

— Dame, dit Fichet, que le ton amical de Morillon commençait à rassurer, tout ce que je puis vous dire, c'est que

mon neveu Saturnin a été arrêté comme étant le comte de Perbruck.

— Etes-vous bien sûr que ce n'est pas le comte lui-même? dit Morillon.

— Ma foi, dit Fichet, voilà tout à l'heure cinq ou six ans que je n'ai vu le comte, et il se pourrait bien... mais bah! fit-il en s'arrêtant tout net, que diable le comte serait-il venu faire chez moi? C'est bien mon neveu, je vous en réponds.

— C'est ce dont je m'assurerai à des signes certains, dit Morillon en se parlant à lui-même; mais, dites-moi, qu'est-ce que c'est que votre neveu?

— Mais, dame, c'est... c'est mon neveu.

— Ce n'est pas ça que je vous demande. Est-il brave?

— Ma foi, il ne me l'a jamais dit.

— Ce qui doit faire présumer qu'il l'est, fit Morillon. A-t-il de l'esprit?

— Peuh! peuh! dit Fichet, il a vécu avec des gens plus huppés que lui, et cela lui en fait accroire. Si ça lui était encore permis, il ferait le gentilhomme.

— Ça me va! ça me va! fit Morillon de plus en plus joyeux. Et a-t-il envie de faire sa fortune?

— Je ne sais pas s'il en a envie, reprit Fichet brusquement, mais je sais qu'il en a grand besoin. Un malheureux qui n'a rien, absolument rien, qui m'est à charge, et à qui je suis obligé de donner six sous par jour de supplément de nourriture dans sa prison pour qu'il ne meure pas de faim.

— Et il a bon appétit, dit Morillon en riant.

— Il dévore, mon cher monsieur, il dévore! dit Fichet.

— Bravo, mon vieux, bravo! s'écria Morillon. Et il est un peu entaché de royalisme, n'est-ce pas?

La question troubla Fichet, qui, malgré son égoïsme, ne se souciait pas d'envoyer son neveu à l'échafaud.

— Il ne sait pas, monsieur, il ne sait pas, il est et sera ce qu'on voudra.

— Tant pis, tant pis, fit Morillon, je le croyais tout à fait du côté des nobles, mais c'est encore quelque chose que je me charge de découvrir. Une dernière question, s'il vous plaît : Est-ce qu'il n'y a pas aussi dans cette prison un certain Jérôme Robertin que le comte de Perbruck a jadis fait évader de la prison du Bouffay?

— Oui, monsieur; il y est, ainsi que son beau-frère Sylvestre Landais.

— Peut-on compter sur ce Jérôme?

— Le commandant Poiré vous instruira à ce sujet, dit Fichet en voyant rentrer Guillaume. Il connaît cette famille beaucoup mieux que moi.

— Ah! fit Morillon, voilà le souper. Avez-vous pensé, commandant, à faire servir mon brave camarade?

— Il est à la cuisine, répondit Guillaume d'un ton courroucé qui annonçait que le domestique n'avait pas dû être moins exigeant que le maître.

— Faites-le avertir par un de vos hommes qu'il se dépêche et qu'il se tienne prêt pour ce qu'il sait bien. Et maintenant nous allons rester seuls, nous nous servirons nous-mêmes.

Le souper commença, et Morillon se mit à manger tout, en disant tantôt à Poiré, tantôt à Fichet :

— Passez-moi ce couteau, donnez-moi cette assiette, versez-moi à boire, approchez-moi ce plat.

De façon que le mot : « Nous nous servirons nous-mêmes » se traduisit insensiblement par celui-ci : Vous me servirez tous les deux.

Enfin le souper s'acheva. Morillon fit appeler son domestique, et celui-ci parut bientôt. On le nommait Barthe. C'était un homme de quarante ans, petit, trapu, chauve, à l'œil glauque et terne. Il se campa devant Morillon d'un air de mauvaise humeur et en léchant ses lèvres ruisselantes de jus.

— Tu sais, lui dit son maître, ce que je t'ai chargé d'examiner?

— Oui, citoyen.

— Tu t'y connais?

— Oui, citoyen.

— On va t'amener les deux gaillards. Je ne peux pas faire l'inspection moi-même, car ils ne doivent pas me connaître, mais je me tiendrai dans la pièce voisine, et de là je vous surveillerai.

— Soyez tranquille, citoyen, dit Barthe, s'il y a la plus légère trace, le plus léger signe, je le découvrirai. Il m'en est assez passé par les mains quand j'étais... à...

— C'est bon! dit Morillon brutalement, prends garde de me forcer à te renvoyer d'où tu es venu.

Barthe baissa la tête comme un chien grondeur à qui son maître vient de faire sentir le fouet, et il se rangea dans un coin obscur de la chambre.

— Maintenant, reprit Morillon en s'adressant à Guillaume Poiré, envoyez chercher les prisonniers Saturnin Fichet et Jérôme Robertin.

Malgré les ordres qui lui avaient été exhibés, Guillaume parut hésiter.

— M'as-tu entendu? s'écria Morillon avec colère, voilà plus d'une heure que j'ai perdue à manger ton exécrable souper, et j'ai encore bien des choses à faire. Allons! allons! qu'on amène immédiatement ces deux prisonniers ici. Où donne cette porte? ajouta-t-il en ouvrant celle qu'il désignait ainsi.

— Dans ma chambre, répondit Guillaume Poiré.

— Bien, dit Morillon en laissant la porte à moitié entr'ouverte, je pourrai tout voir sans être vu. Qu'on amène les prisonniers.

Guillaume Poiré donna l'ordre qu'on lui demandait, et pendant qu'on allait l'exécuter, Morillon dit à son acolyte :

— T'a-t-on donné du café?

— Non.

— T'a-t-on donné du rhum?

— Non.

— Tonnerre du ciel! commandant Poiré, dit Morillon en riant, vous n'êtes guère adroit; vous ne savez donc pas à qui vous allez avoir affaire tout à l'heure? Tiens, prends-moi ça, ajouta-t-il en versant à Barthe du café et du rhum. Vous allez avoir affaire, reprit-il, à un commissaire de la Convention. Il a l'air bien bête et bien lourd, mon ami Barthe; eh bien! vous allez voir comment il va vous jouer ça.

On entendit presque aussitôt les pas des porte-clefs et des prisonniers, et Morillon se glissa rapidement dans la chambre voisine après avoir dit tout bas à Barthe :

— Attention!

— Sois tranquille, repartit celui-ci en s'asseyant à la place que Morillon venait de quitter; et vous, commandant, ajouta-

t-il en s'adressant à Poiré, prenez un autre air que ça devant moi. Otez votre chapeau.

En ce moment on amena Saturnin Fichet et Jérôme Robertin.

Pour ceux qui avaient pu voir Césaire avec sa mine hâve et ses habits en lambeaux, la ressemblance de Saturnin paraissait être devenue encore plus extraordinaire. L'abstinence, le chagrin, le manque de soins, avaient creusé les joues de Saturnin comme celles du comte de Perbruck, et alors même qu'on les eût mis à côté l'un de l'autre, l'œil le plus clairvoyant eût hésité à les distinguer.

A peine furent-ils entrés que Barthe, s'adressant directement à Guillaume, lui dit d'un ton brusque et comme un homme qui continue une conversation commencée :

— Oui, citoyen commandant, nous avons été sûrement informés qu'on a fait passer aux prisonniers des moyens d'évasion, et parmi ceux à qui l'on a procuré des limes, des scies et tout ce qui est nécessaire pour se débarrasser de leurs fers et couper les barreaux de leurs fenêtres, on nous a signalé les deux prisonniers ici présents.

— Je puis vous assurer, reprit Guillaume Poiré, que...

— Si votre surveillance n'a pas été trompée, dit Barthe en l'interrompant, nous allons le savoir immédiatement; qu'on dépouille ces deux misérables et qu'onles fouille exactement.

— Ah! pardieu, vous pouvez me fouiller tant que vous voudrez, dit Saturnin, vous ne trouverez dans toutes mes poches que deux liards qui me restent de l'honnête pension que me fait mon oncle.

— Vous pouvez me fouiller aussi, dit Jérôme, je n'ai pas envie de m'en aller, et puisqu'on ne fait pas la guerre aux royalistes, je suis tout aussi bien ici que dans la rue.

Les geôliers se mirent en devoir d'exécuter les ordres de Barthe, qui dit un moment après :

— Qu'on leur ôte leurs habits.

Cela fut exécuté.

— Enlevez la chemise.

Les gardiens obéirent.

— Eh bien, après? dit Barthe; est-ce que c'est tout? Puis il ajouta, en s'adressant à Poiré : Pardieu! commandant, vous avez là des subordonnés qui ne sont pas des plus ha-

biles dans leur métier. Si j'avais eu des cheveux comme ces gaillards-là, j'y aurais caché assez de ressorts de montre pour couper tous les fers du bagne de Brest.

Une petite toux partie de la pièce voisine avertit Barthe que son zèle l'entraînait à des révélations peu convenables.

— C'est bon, c'est bon, fit Barthe, je vais vérifier cela moi-même.

Il s'approcha des deux prisonniers, et passant la main dans leurs cheveux, il parut chercher à y découvrir quelque chose, pendant qu'il examinait attentivement leurs épaules nues.

— Ah! ah! dit-il en frappant sur celles de Jérôme et en montrant la trace qu'y avait laissée le fer du bourreau, il paraît que nous avons déjà fait connaissance avec papa Louizon?

— Et je m'en vante, dit Jérôme brusquement.

Barthe passa ensuite à Saturnin, qu'il examina avec plus d'attention, et il reprit presque aussitôt :

— Nous nous sommes trompés, commandant Poiré; faites rhabiller ces gaillards-là et qu'ils attendent dans la pièce voisine.

On emmena immédiatement Jérôme et Saturnin, et Morillon reparut aussitôt.

— Eh bien? dit-il tout bas à Barthe en le prenant à part.

— Pas la moindre trace, dit Barthe; la peau est blanche et intacte comme celle d'un enfant.

— Ce n'est donc pas le comte de Perbruck? tu en es sûr?

— Je suis sûr que celui-là n'a rien de grillé.

— C'est donc Saturnin Fichet, fit Morillon. N'importe, celui-là nous servira à retrouver l'autre, et cet autre retrouvé, nous arriverons au marquis de la Rouarie.

En parlant ainsi, Morillon changea tout à fait de ton et d'expression; il était pensif, sérieux et animé en même temps; il appela Guillaume Poiré dans un coin, et lui dit en posant sur chaque mot :

— Maintenant, commandant, comprenez-moi bien, il faut que dans deux heures ces deux hommes soient évadés du château.

— Mais, citoyen, dit Poiré étonné de cette injonction, je ne sais...

— Il le faut, dit Morillon; je le veux.

— Mais c'est impossible, reprit Poiré. La surveillance est si bien organisée, grâce à mes soins, qu'il me serait fort difficile à moi-même de favoriser cette évasion.

— Arrangez, combinez, faites ce que vous voudrez, dit Morillon en martelant ses mots comme s'il eût voulu les bien faire entrer dans l'esprit de Guillaume. Mais, je vous le répète encore une fois, il faut que ces deux hommes soient libres et qu'ils aient paru s'évader grâce aux secours des royalistes. Si vous êtes embarrassé, consultez M. Mathurin Fichet, c'est un oncle plein de tendresse qui doit désirer la liberté de son neveu. Arrangez-vous avec lui. Mais souvenez-vous bien de ceci, c'est que si dans deux heures je ne les rencontre pas l'un et l'autre à un rendez-vous que je leur ferai donner, ce ne sera plus le capitaine Poiré qui commandera demain le château de Nantes. Peut-être quand il y sera prisonnier, trouvera-t-il qu'il en a si bien organisé la surveillance, qu'il ne pourra plus en sortir. Allons, Barthe, à cheval, laissons agir ces messieurs en liberté.

Les deux agents du comité de sûreté générale sortirent de la chambre et quittèrent immédiatement le château. Une heure après, Saturnin Fichet et Jérôme étaient libres, et rencontraient à la porte de la poterne par où on les avait fait échapper un homme qui leur remit un billet et qui s'éloigna rapidement.

Saturnin lut le billet à la clarté d'un réverbère de la rue Basse; il portait ces mots :

« Si Saturnin Fichet veut voir finir toutes les tribulations dont il est victime, qu'il se rende la nuit prochaine à la ferme d'un nommé Lefort, près de Blain. Jérôme Robertin peut l'y conduire. Il y va de la vie pour tous les deux. »

— Eh bien! dit Saturnin à Jérôme, voulez-vous y venir?

— Nenni dà! fit le paysan, j'ai autre chose à faire; j'ai appris que le lieutenant Delbenne était à Nantes, et je veux aller lui demander du service; mais pour ça vous ne manquerez pas de guide.

Comme il disait ces mots, un homme sortit encore de la poterne.

— Est-ce toi, Sylvestre? dit Jérôme.

— C'est moi... j'ai profité de l'avis que tu m'as donné;

j'ai suivi ta trace, et me voilà. Mais du diable si je sais où me cacher maintenant.

— Voici ton affaire : le citoyen Fichet a besoin d'aller, la nuit prochaine, chez Lefort, de Blain. Veux-tu l'y mener?

— Pourquoi pas? dit Sylvestre.

— Ça vous va-t-il? reprit Jérôme.

— Volontiers, dit Saturnin.

III

La nuit suivante, une scène d'un caractère bien différent se passait dans le bois qui avoisine le petit village de Blain.

Il était deux heures. Une pluie glacée tombait sur le sol tout couvert de feuilles mortes. Un vent d'ouest hurlait à travers les branchages dépouillés. Pas une étoile ne brillait au ciel, pas un cri ne se faisait entendre; c'était une solitude triste, désolée, froide et ténébreuse.

Au plus épais du bois se trouvait un vaste chêne qui dépassait de beaucoup tous les autres arbres dont il était entouré; son large feuillage avait résisté aux atteintes de l'hiver, et l'enveloppait encore de son épaisse et rousse fourrure. Des houx buissonneux croissaient au pied du chêne et entouraient son tronc énorme d'une ceinture verte et redoutable. C'était là que dans la nuit du 27 au 28 janvier 1793 se tenaient accroupis derrière le rempart de houx et au pied du chêne, un homme et une femme. Tous deux étaient silencieux, et tous deux semblaient plongés dans de profondes réflexions.

Cependant, si quelques feuilles emportées par le vent passaient devant leurs yeux, si quelque bruit étranger se mêlait au mugissement de l'ouragan, tous deux relevaient tristement la tête, tous deux écoutaient et regardaient, tous deux paraissaient se mettre sur leurs gardes contre un danger qui les menaçait.

Tout à coup le vent devint plus furieux; il sembla vouloir tordre dans sa course violente le chêne sous lequel étaient assis cet homme et cette femme; une troupe de corbeaux perchés aux environs passa en croassant pour chercher un meilleur abri contre la fureur de la tempête.

— Ecoutez, Georges, dit Thérèse Moëllien, car c'était elle, ils vont nous atteindre.

— Du courage, Thérèse, repartit Fontevieux, à qui elle venait de donner le nom familier qu'il avait reçu au baptême. Souffrez-vous donc beaucoup ?

— Non, dit Thérèse d'une voix triste, je ne souffre pas, mais je désespère. Voilà cinq jours que la Rouarie est parti en nous laissant dans le bois de Blain; il devait venir le lendemain, et nous ne l'avons pas revu. Tuffin nous a quittés hier pour aller à la recherche de son oncle, et Tuffin n'est pas revenu. Tinteniac est parti ce matin, et Tinteniac n'est pas revenu. Partez aussi, Fontevieux, laissez-moi seule mourir au pied de cet arbre, puisque je n'ai plus la force de marcher.

— Mettez vos pieds sur mes genoux, madame, dit Fontevieux, l'humidité et le froid de la terre pénétreront moins votre blessure.

— Merci, monsieur de Fontevieux, dit Thérèse avec un accent douloureux; le froid m'a fait du bien, je ne sens plus mes pieds, ils sont comme morts, et je ne voudrais pas sentir davantage ma tête qui brûle, et mon cœur qui m'étouffe.

Fontevieux prit la main de Thérèse et lui tâta le pouls.

— Vous avez la fièvre, lui dit-il.

— Oui, reprit-elle d'une voix brève, j'ai soif.

Fontevieux se leva, jeta autour de lui regard désolé. A quelques pas du buisson, l'eau de la pluie s'était réunie dans un pli plus étroit du terrain, et Fontevieux fit un pas pour aller y puiser quelques gouttes d'eau.

— Ah! vous partez aussi, lui dit Thérèse; c'est bien.

— Non, non! s'écria Georges; mais ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez soif? j'allais chercher quelques gouttes d'eau.

— C'est inutile, dit Thérèse d'une voix saccadée.

Elle prit un coin du long manteau qui l'enveloppait et que

la pluie avait traversé. Elle le pressa sur ses lèvres et en suça l'humidité.

— Remettez-vous là, près de moi, dit-elle à Fontevieux; là, bien près.

Georges s'assit à côté de Thérèse, qui, prise d'une soudaine faiblesse, se laissa aller dans les bras de Fontevieux, en s'écriant avec des larmes :

— O mon Dieu! mon Dieu! si je meurs, jurez-le-moi, Georges, vous ne me laisserez pas exposée à la voracité des bêtes fauves et des oiseaux de proie.

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, Thérèse! dit Fontevieux en l'enveloppant avec lui dans son manteau, et en appuyant sa tête sur sa poitrine, vous ne mourrez pas. Nos amis viendront à notre secours, et si Tuffin et Tinteniac ne se sentent plus la force de supporter nos souffrances de tous les jours, la Rouarie ne nous manquera pas.

— Non, Georges, il ne viendra pas, répondit Thérèse d'une voix triste, mais où semblait se glisser une expression de bonheur; non, Armand ne viendra pas, il ne m'aime plus.

— Cela n'est pas possible, dit Fontevieux d'un ton bref.

— Le croyez-vous, Georges? Croyez-vous qu'on ne puisse jamais oublier l'amour qu'on a eu dans le cœur?

En parlant ainsi Thérèse releva doucement sa tête appuyée sur la poitrine de Fontevieux, et leurs regards se rencontrèrent si près l'un de l'autre, que tous deux restèrent un moment muets et comme plongés dans une extase de félicités indicibles.

— Oh! je voudrais mourir maintenant, dit Thérèse, mourir ainsi, mourir là!

— Mais, reprit Fontevieux, dont le cœur bondissait sous le doux fardeau qui pesait sur sa poitrine, mais je ne veux pas mourir, moi; et vous comprenez bien, Thérèse, que si je vous voyais mourir...

— Eh bien? dit Thérèse d'une voix presque éteinte.

— Je mourrais aussi, moi.

— Oh! Georges! Georges! murmura Thérèse, je ne souffre plus.

Elle prit la main de Fontevieux, la posa sur son cœur,

appuya ses deux mains sur cette main, ferma les yeux et parut s'endormir.

Fontevieux la regardait, et ses yeux accoutumés à l'obscurité voyaient, malgré la nuit, un sourire heureux errer sur les lèvres de Thérèse; un doux murmure s'échappait de sa bouche, et un moment après elle dit d'une voix si douce qu'elle parut lointaine à l'oreille de Fontevieux, quoiqu'il sentît sur son front le souffle de cette voix, elle dit, comme si elle parlait dans un songe :

— Quel âge avez-vous, mon Georges ?

— Vingt-sept ans, le jour de votre fête, Thérèse, répondit doucement Fontevieux, qui respectait ce doux vertige de la fièvre où s'égarait l'esprit de Thérèse.

— Et moi, Georges, reprit mademoiselle de Moëllien, je n'ai pas vingt ans et je suis déjà bien vieille, et j'ai déjà bien souffert. Oh ! j'ai été bien plus belle que je ne suis maintenant, et si vous m'aviez connue quand ma mère me conduisait à Sainte-Gudule de Fougères, le dimanche, à la messe, avec ma fraîche robe blanche et mes grands rubans bleus, j'étais si timide que vous n'auriez jamais pu croire que je courrais un jour les campagnes et les bois comme une pauvre fille dévergondée.

— Comme une héroïne ! comme une héroïne ! reprit Fontevieux.

— Qu'importe le nom ? dit Thérèse toujours perdue dans cette vague rêverie qui tenait à la fois de la fièvre et du sommeil; qu'importe le nom ? je ne suis plus la jeune fille pure et sans tache dont un beau et loyal gentilhomme vient demander la main à sa mère; je ne pourrais plus voir à mes pieds un fiancé me demander timidement mon premier amour. Voyez, Georges, voyez, reprit-elle en étendant la main devant elle, voyez comme c'est charmant : cette jeune fille et ce jeune homme qui vont à l'église, elle avec sa couronne blanche, lui tout rayonnant d'amour; comme on les salue sur leur passage, comme chacun fait des vœux pour eux, comme tout le monde semble fier de les voir si beaux, si honnêtes et si heureux. N'est-ce pas, Georges, que c'est un charmant spectacle, n'est-ce pas que c'eût été ainsi, mon Georges, si vous m'aviez connue avant que je ne fusse perdue pour tous ?

Oui, perdue! continua Thérèse en s'arrachant brusquement à ce rêve qui avait endormi un moment la douleur de son âme et celle de son corps.

— Oh! restez là, Thérèse, dit Fontevieux en ramenant Thérèse dans ses bras; n'étiez-vous pas bien ainsi?

Thérèse ne répondit pas, mais après un assez long silence elle reprit, mais d'une voix si basse, si basse, que Fontevieux put à peine l'entendre :

— Nous nous aimons, n'est-ce pas, Georges?

— Oh! oui, oui, dit le jeune homme avec ardeur, je t'aime, Thérèse!

— Je le sais bien, répondit-elle doucement, et il y a longtemps que je le sais.

— Et jamais jamais, dit Fontevieux, un mot de vous n'est venu enhardir cet amour qui n'osait parler.

Thérèse prit doucement la tête de Georges dans ses bras, et lui dit avec un long soupir :

— Oh! Georges, Georges, si j'étais sûre de mourir cette nuit!

Leurs lèvres s'effleurèrent, mais à l'instant même Thérèse se recula violemment et dit à Fontevieux d'un ton sévère et plein d'amertume :

— Monsieur, monsieur, il y a un homme qui depuis deux ans n'a pas passé deux nuits sous le toit de sa maison, un homme qui depuis deux ans n'a pas passé une journée sans braver la mort, un homme que nulle fatigue n'a abattu, que nulle trahison n'a pu désespérer, nulle ingratitude rebuter, un homme qui a donné son âme, son corps, sa vie, sa fortune à la cause de Dieu et du roi, qui est la nôtre; et à cette heure cet homme, traqué comme une bête fauve, meurt peut-être de faim dans quelque antre ténébreux; peut-être, prisonnier de ses ennemis, meurt-il dans leurs prisons ou sur un échafaud, et cet homme, à qui nous nous sommes donnés tous deux, et qui nous a emportés dans sa course pour nous associer à sa gloire, cet homme qui n'a jamais pleuré, et qui pleure peut-être à cette heure de ne pas pouvoir nous sauver, cet homme nous le trahissons tous deux. C'est infâme, monsieur de Fontevieux!

— Oh! Thérèse, reprit Georges, en qui l'amour parlait plus haut alors que le dévoûment et l'amitié, quels dangers

a-t-il donc courus que vous ne les ayez partagés, quelle constance si patiente a-t-il montrée, que vous n'ayez toujours été là pour le soutenir? A quelle gloire peut-il arriver, qu'il ne vous en appartienne la plus belle part? et s'il souffre maintenant, s'il pleure, s'il meurt, ne souffrez-vous, ne mourez-vous pas aussi? Seulement, tu ne pleures pas, toi, Thérèse, car tu es forte et plus courageuse que lui.

— Et c'est là ma faute, Georges, dit vivement Thérèse. Je ne pleure pas, moi, parce que je suis près de vous, et il pleure parce qu'il est seul. Je veux mourir, moi, parce que je suis heureuse, et il a peur de la mort, lui, parce qu'il sait que je souffre. Oh! dit-elle en versant des larmes, j'aurais dû mourir tout à l'heure.

— Non, non, vous ne mourrez pas, et je vous aimerai, dit Fontevieux, et personne au monde ne le saura que vous.

— Est-ce vrai, dit Thérèse, et vous ne m'en parlerez jamais?

— Jamais!

— Seulement, n'est-ce pas, dit Thérèse, quelquefois en passant votre regard me le dira, un geste viendra m'avertir que cet amour muet ne s'est pas éteint dans votre cœur.

— Et vous aussi, Thérèse, reprit Fontevieux, vous ne me laisserez pas seul avec mon amour, vous me direz que vous m'aimez...

— Tiens, reprit Thérèse, prends cette croix que portait ma mère, et quand tu me verras triste...

— J'appuierai ma main sur mon cœur, où sera cette croix... et tu comprendras que je voudrais pleurer avec toi.

— Et moi, dit Thérèse, n'aurai-je rien?

— Et toi, Thérèse, dit Fontevieux, prends cet anneau d'argent qui fut le gage des fiançailles entre mon père et ma mère.

— Et toutes les fois que vous souffrirez, Georges, je le porterai à mes lèvres et vous serez consolé, n'est-ce pas?

Et tous deux, après cet échange, restèrent plongés dans une muette extase, et c'est à peine s'ils entendirent passer et tourner sur leur tête la troupe croassante des corbeaux, qui venaient de s'envoler des arbres voisins, en entendant au loin le trot rapide de plusieurs chevaux.

Fontevieux entendit le premier l'approche des nouveaux

arrivants. Il se leva soudainement, détacha les pistolets de sa ceinture et il dit tout bas à Thérèse :

— Silence, madame, on approche.

Thérèse fit un vain effort pour se relever de son côté, mais ses pieds engourdis par le froid, et endoloris par une cruelle blessure, ne purent la soutenir. Elle retomba sur le sol, mais se relevant aussitôt sur les genoux, elle tira aussi des armes des poches de son amazone, et dit tout bas à Fontevieux ;

— Attendez mes ordres, monsieur.

L'héroïne reprenait son rang.

Cependant les pas des chevaux s'approchaient rapidement, et nul cri, nul signe ne venait avertir Fontevieux ni Thérèse que ce fussent des amis qui se dirigeaient de leur côté.

Enfin les cavaliers arrivèrent jusqu'en face de l'arbre. Ils étaient quatre. Celui qui marchait en tête, et dont Thérèse et Fontevieux purent voir reluire l'épaulette d'or, arrêta brusquement son cheval. Les autres l'imitèrent : c'était le fameux Delbenne, celui qui s'était fait, avant Morillon, le persécuteur acharné de la Rouarie.

— Tenez, citoyen Morillon, dit le lieutenant de gendarmerie, c'est là que la Rouarie était il y a cinq jours.

— Et peut-être y est-il encore, dit Barthe, qui poussa son cheval vers l'enceinte de houx qui entourait le chêne; mais l'animal atteint aux naseaux par les feuilles piquantes du buisson, recula, se cabra, et faillit renverser son cavalier.

— Je vous dis que je l'ai vu, hier soir, à Nantes, répliqua Jérôme, qui était le quatrième de cette petite troupe, et je vous dis qu'il a donné rendez-vous à ses complices au château de la Rouarie. Il a eu une entrevue avec le marquis de Perbruck, le baron Paradèze, et le jeune la Châtaigneraie, dans la maison de mon père. C'est mon frère Paul qui les a amenés, et ils sont repartis, accompagnés de lui et du petit Jacques Pèlerin, qui n'a pas quitté M. de Perbruck depuis plus d'un mois qu'il est malade.

— Et son fils, que diable est-il devenu? dit Morillon en remettant son cheval au pas.

— On n'en a plus entendu parler, dit Jérôme.

— Heureusement, repartit Morillon, que nous en avons un second exemplaire. Allons, et n'oublions pas que j'ai donné

rendez-vous au citoyen Saturnin à la ferme de Lefort et de sa sœur Marie-Jeanne.

— Il y viendra, n'est-ce pas? dit-il à Jérôme.

— Sylvestre l'y amènera, dit sourdement Jérôme. Ah! maintenant le gars est tout aux nobles, et il risquera sa peau pour faire réussir tout ce qu'il croira leur être favorable.

— Ah! dit Morillon, si j'arrive à mon but de cette façon, ce sera une histoire admirable!

Tout aussitôt les cavaliers s'éloignèrent, d'abord lentement; bientôt on les entendit mettre leurs chevaux à une allure plus rapide, puis enfin le bruit se perdit dans le bruyant murmure de la tempête, qui continuait à gronder.

— En marche, en marche, Fontevieux! dit aussitôt Thérèse Moëllien, il faut arriver avant ces gens-là à la montagne d'Hédée; la Rouarie y passera avant de rentrer chez lui. Il faut qu'il soit prévenu.

— Mais vous ne pouvez marcher, madame, reprit Georges.

— C'est à vous et de vous que je parle, monsieur, partez à l'instant, à l'instant même.

— Et je vous laisserais seule ici, Thérèse! reprit Georges avec désespoir.

— Vous me laisserez ici, parce que je le veux, parce que je vous l'ordonne, parce qu'il y va de la vie de la Rouarie, et bien plus que de sa vie et de la mienne, il y va du salut de notre cause.

Fontevieux ne répondit pas, mais il replaça les pistolets à sa ceinture, s'enveloppa de son manteau et tendit la main à Thérèse.

— Adieu, mademoiselle de Moëllien, dit-il alors, je serai avant le jour dans la montagne d'Hédée, et le marquis de la Rouarie sera averti de son danger, et de votre mort; et avant la nuit qui suivra le jour, je serai de retour au pied de cet arbre... pour y mourir aussi.

— C'est bien, Georges, dit Thérèse, allez, je vous attends.

Au moment où tous deux allaient se séparer, on entendit passer dans l'air un son doux et lointain comme le cri nocturne d'une fée aérienne.

— C'est la Rouarie! s'écria Fontevieux.

— C'est lui, répéta Thérèse.

Et ils attendirent qu'un nouveau signal vînt leur confirmer cette heureuse arrivée.

Un moment après l'imperceptible signal se rapprocha, et Fontevieux se hasarda à répondre en imitant le cri d'un chat-huant.

— Combien sont-ils? et comment viennent-ils? dit Thérèse.

Fontevieux se pencha vers le sol et écouta quelque temps.

— Il y a au moins huit ou dix chevaux, dit Fontevieux; quelques-uns doivent être montés par des paysans, car ils marquent le pas d'amble. Les autres sont de vigoureux animaux, car ils martellent puissamment la terre. Cependant ils marchent lentement et avec prudence.

— Ils ne vous ont pas entendu? dit Thérèse.

A son tour, elle poussa un long cri qui traversa les airs et sembla dominer l'orage.

— Ils vous ont entendue, s'écria Fontevieux. Ils précipitent l'allure de leurs chevaux; les voilà au galop. La Rouarie les devance tous; je reconnais le bruit de sa course. Le voilà! le voilà! fit-il en se relevant.

Tout aussitôt Thérèse retrouva toute sa force dans la présence de son amant. Elle s'élança près de Fontevieux; tous deux se découvrirent au moment où la Rouarie arrêta son cheval, et ils saluèrent sa bienvenue en agitant en l'air leurs chapeaux et en criant:

— Vive le roi!

— Le roi est mort! répondit la Rouarie d'une voix sombre.

A l'instant même un groupe de cavaliers composé du marquis de Perbruck, du baron de Paradèze, de la Châtaigneraie, de Tinteniac, de Tuffin, de Paul Robertin et de Jacques Pelerin, s'arrêta derrière la Rouarie et se découvrit silencieusement devant mademoiselle Moëllien.

La Rouarie descendit de cheval, et les autres imitèrent son exemple.

— Le roi est mort? reprit Thérèse Moëllien d'une voix éperdue.

— Oui, répliqua la Rouarie, mort jugé par ses sujets.

— Mort assassiné, crièrent messieurs de Perbruck et de Paradèze.

— Mort sur l'échafaud ! dit la Châtaigneraie avec un mouvement de rage indicible.

— Il est mort ! s'écria Thérèse, et vous voilà six, six gentilshommes errant dans la nuit. Où est donc l'armée qu'on vous avait promise ? Où sont donc ces soldats qui doivent sortir de terre à la menace seule d'un pareil crime ? Où sont vos soldats, messieurs ? et à défaut de vos soldats, où sont les blessures que vous avez reçues en combattant ?

— Vous l'entendez, la Rouarie, s'écria vivement la Châtaigneraie ; il est temps d'agir, ou nous sommes déshonorés, et nous le sommes déjà d'avoir trop tardé.

— Silence, silence, dit gravement la Rouarie, l'heure n'est pas encore venue.

— Et quand comptez-vous donc qu'elle vienne ? dit Thérèse Moëllien ; que peuvent faire de plus les bourreaux de la Convention ? quelle tête plus élevée peuvent-ils faire tomber, et dont la chute ébranle plus profondément la France jusque dans ses entrailles ? attendez-vous que le fer de la guillotine n'ait plus qu'à frapper les derniers du peuple ?

— Oh ! qu'ils y viennent, qu'ils y viennent, s'écria la Rouarie avec exaltation, et ils n'auront pas besoin de le frapper jusqu'au sang ; le peuple ! oh ! qu'ils y touchent seulement du bout du doigt, et alors nous pourrons nous lever, messieurs, car il se lèvera avec nous.

— Il sera trop tard, dit M. de Perbruck, quelle foi voulez-vous qu'aient en nous les populations des campagnes lorsqu'elles nous verront insensibles à de pareils crimes ?

— Ce n'est pas sur la confiance de nos vassaux, dit sévèrement la Rouarie, que nous pouvons fonder nos espérances, c'est sur leurs intérêts ; voyez ce que sont devenues les entreprises des mulotins, celle de Lezardière, celle d'Alain Nedellec, celle de du Saillant, pour avoir été trop précipitées. Ils n'ont trouvé aucun appui dans le peuple de la campagne, parce que le peuple de la campagne n'a pas encore souffert ; nous ne pouvons rien s'il ne doit pas venir à nous.

— Ne comptez-vous pour rien son dévouement et son obéissance ?

— Je compte à peine sur son dévouement dans les lieux mêmes où il a trouvé des maîtres généreux et bienfaisants,

et quant à son obéissance, il y a longtemps qu'elle lui pesait, et il s'en est affranchi avec joie.

— A quoi bon, alors, dit M. de Paradèze, cette vaste association qui donne un comité à chaque district, un chef à chaque paroisse, si nous ne pouvons compter sur les hommes qui doivent nous servir de soldats ? Ils ne doivent pas venir à nous.

— Ils y viendront, vous dis-je, ils y viendront, dit la Rouarie ; ils sont tout prêts à éclater. Oui, la cruauté de la Convention les révolte ; le procès du roi les a exaspérés, son assassinat va les pousser aux dernières limites de la colère ; mais quelque chose les retient encore : c'est que pour combattre nos ennemis il faut quitter leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, et cet amour du pays est plus fort que toute leur haine. Mais vienne un décret, et il viendra, qui les arrache à leurs foyers : alors, forcés d'en sortir pour eux ou pour nous, c'est pour nous qu'ils en sortiront. Croyez-moi, messieurs, ajouta la Rouarie en se frappant le front, c'est écrit, et je l'ai lu dans l'avenir.

A ce moment, Thérèse, à qui son exaltation avait donné la force de se relever et de se tenir debout devant la Rouarie, sentit ses jambes se dérober sous elle, et avant qu'elle pût s'appuyer sur Fontevieux, qui était resté à ses côtés, la force lui manqua tout à fait, et elle retomba sur ses genoux.

— Grand Dieu ! s'écria la Rouarie en courant vers elle pour la relever, j'avais oublié vos souffrances, Thérèse ; la douleur a été plus forte que vous, et vous êtes tombée.

— Non, marquis, répondit d'une voix ferme Thérèse, qui ne voulait pas se montrer faible devant son amant ; je me suis mise à genoux pour prier sur l'âme de notre roi que nous n'avons pu défendre et que nous ne pourrons peut-être pas venger.

Et tout aussitôt elle se mit à chanter au milieu du fracas de l'ouragan :

De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam !

Tous ceux qui étaient présents se mirent à genoux ; et leurs voix s'unirent à celle de Thérèse. Comme si la tempête eût voulu porter jusqu'à Dieu cette prière de mort, le vent redoubla de furie, les longs mugissements de la forêt se mê-

lèrent aux chants des suppliants, et au moment où finissait le psaume, un craquement furieux se fit entendre, et le chêne antique qui avait abrité cet hommage solennel s'abattit tout à coup, déraciné comme le trône que voulaient restaurer ces intrépides serviteurs, emporté dans la tempête comme le roi sur lequel ils venaient de prier.

Un moment après, la Rouarie avait placé Thérèse sur son cheval. Il prenait lui-même celui de Paul Robertin, Fontevieux montait sur celui de Jacques Pelerin, et la petite troupe reprenait sa route, après avoir dit aux deux paysans qu'ils étaient maîtres de retourner chacun chez soi, ou de venir les trouver à la caverne d'Hédée.

IV

Dès qu'ils furent seuls, Jacques Pelerin, ou plutôt Marguerite, se tourna vers Paul et lui dit :

— Dans dix minutes, j'aurai perdu la trace de ceux qui marchent devant nous ; quel chemin dois-je prendre pour sortir de la forêt et gagner le prochain village, où je pourrai acheter un cheval, afin de continuer ma route ?

— Le prochain village, répondit Paul, c'est Guéménée, si vous voulez aller du côté de Rennes. Si vous voulez aller à Nantes, ou à Machecoul, vous n'avez qu'à suivre du côté de Blain.

— Vous retournez donc chez vous ? dit Marguerite.

— Moi ! dit Paul avec un profond soupir, retourner à la maison ? pourquoi faire ? elle est vide. Pauvre père Robertin, ajouta-t-il d'une voix triste ; il est mort de chagrin. Hélas ! mon Dieu ! il n'y avait guère plus que moi pour le soigner, et les trois quarts et demi du temps (vous le savez, puisque vous étiez caché à la maison avec le marquis), les trois quarts du temps, j'étais en course, afin de porter des lettres chez les uns et chez les autres, pour faire remettre à demain

la réunion qui devait avoir lieu à la Rouarie il y a une quinzaine. Jérôme était en prison, et puis d'ailleurs, lui, il avait dit qu'il ne remettrait plus les pieds dans la maison de son père. Quant au gars Sylvestre, il nous a lâchés le lendemain de la mort de ma pauvre sœur. Oh! dame, dame, je ne sais pas trop ce que j'irais faire à la maison... Pauvre père! ajouta-t-il en s'asseyant machinalement sur l'arbre renversé. C'est le premier qui commence la marche... et je ne sais pas pourquoi m'est avis que nous y passerons tous...

— Ne vous ai-je pas entendu dire, dit Marguerite, qui désirait garder avec elle un guide qui connût parfaitement le pays, ne vous ai-je pas entendu dire que vous aviez un oncle et une cousine?

— Ah! oui, dit Paul, mon oncle Louis, un gredin, un républicain, mais ça lui a bien servi; on l'a volé, pillé, ruiné, et maintenant il est en prison avec notre pauvre petite cousine Rose, une bonne fille. Je ne puis pas y aller, nous ne sommes pas du même côté. J'ai bien encore un oncle, le vieux François Robertin de Blain... vous devez en avoir entendu parler. Robertin et ses six gars; tout le monde les connaît dans le pays; je vais aller voir s'ils ont un coin à me donner, à moins qu'ils n'aient tourné aussi du côté de la république, car ils sont aussi les fermiers de M. de Perbruck, et celui-là n'est pas comme les autres nobles... et ne peut pas compter sur ses paysans. Ne vient-il pas de nous planter là tous les deux, lui et les autres?

— Ne nous ont-ils pas payé nos chevaux? dit Marguerite, qui sentait la justice des plaintes de Paul.

— Eh bien! dit celui-ci, il fallait donc nous les voler... Ah! je ne suis pas content... je ne...

Au moment où il allait continuer ses lamentations, le paysan s'arrêta tout à coup, et posa sa main sur le bras de Marguerite.

— Chut, dit-il tout bas, il y a du monde dans le bois.

— Je croyais, dit de même Marguerite, que nous avions pris une route peu fréquentée.

— Certes, dit Paul, mais quand tant de gens ont besoin de se cacher, les chemins de traverse deviennent des grandes routes.

— Eh bien! dit Marguerite, dites-moi de quel côté je dois

me diriger pour gagner le prochain village ; là, j'achèterai un cheval pour continuer ma route... à moins que je n'en puisse trouver un chez votre oncle Robertin de Blain... car il faut que je sois demain à la Rouarie. M. Césaire est en danger... et je veux...

— Le jeune comte est en danger ! s'écria Paul. Ah ! alors, je suis des vôtres. Celui-là est bon du moins... Mais il est inutile de vous écarter de la route pour trouver des chevaux... Il y a tout près de Guéménée la ferme du gars Lefort, et de sa sœur Marie-Jeanne... Et c'est un bon, lui. S'il a des chevaux, il vous en baillera...

Tout aussitôt Paul et Marguerite reprirent leur route. Après avoir marché plus d'une heure, ils arrivèrent enfin à la lisière du bois et se trouvèrent près d'une ferme composée d'une agglomération de petits bâtiments.

— Voilà la ferme, dit Paul ; dépêchons, car on dirait que les chevaux que nous avons entendus tout à l'heure viennent de ce côté. Je ne sais pas qui ça peut être, mais nous allons les voir tout à l'heure sur nos talons. Il y a un poste de gendarmes à Guéménée ; ceux-là en sont peut-être.

Paul se trompait : ces chevaux étaient ceux qui amenaient Saturnin Fichet, conduit par Sylvestre, au rendez-vous mystérieux que lui avait donné le billet anonyme reçu à la sortie du château de Nantes.

Cependant Paul et Marguerite franchirent un échalier, traversèrent un champ, et se trouvèrent bientôt à la porte de la cour intérieure de la ferme. Quand nous disons la porte, c'est pour faire comprendre à nos lecteurs qu'il y avait une clôture. Elle consistait simplement en deux cadres de bois brut remplis de branches refendues clouées sur ces cadres. Ces deux battants étaient portés chacun sur un poteau et tournaient sur de fortes attaches d'osier qui leur servaient de gonds. Cette espèce de barrière n'avait guère plus de trois pieds de haut, et son principal usage était d'empêcher le gros bétail de sortir de la cour ; c'était aussi une véritable protection pour les passants. En effet, les chiens de ferme lâchés dans cette enceinte n'y laissaient pénétrer personne, mais permettaient à ceux qui voulaient pénétrer dans la maison d'en approcher assez pour se faire entendre sans courir risque d'être dévorés.

Lorsque Marguerite et Paul y arrivèrent, ils crurent voir de la lumière à travers les fentes des volets délabrés.

— On est levé dans cette maison, et peut-être le marquis s'est-il arrêté ici, dit Marguerite.

— Nenni, dit Paul tout bas; il y a trop de risques pour un homme comme lui à se tenir si près d'une brigade de gendarmerie. Ou je suis un imbécile, ou m'est avis qu'il a tourné à gauche une demi-heure après nous avoir quittés.

— Il a donc pris un chemin plus sûr.

— Oui-dà, mais le nôtre est plus court; il a bien fait et nous faisons bien. Nous ne sommes que deux et deux pauvres gars, nous passerons où il n'aurait pas passé; d'ailleurs, vous voulez des chevaux, et on n'en trouve pas dans les buissons; si Lefort en a, il nous en cèdera, laissez-moi faire.

Aussitôt il appela avec un cri particulier; on fut longtemps à lui répondre.

Voici quelle en était la cause.

On doit se rappeler que cette ferme de Lefort était le lieu du rendez-vous anonyme donné à Fichet. Ce rendez-vous, c'était Morillon qui l'avait donné à notre jeune Parisien. Mais avant de dire ce qui en arriva, il nous faut raconter ce qui s'était passé cette nuit même à cette ferme : scène sanglante qui précéda des scènes plus horribles encore, et qui mérita à cette demeure le nom resté fameux en Bretagne de la *Maison de sang*.

Lorsque Morillon et ceux de sa suite eurent dépassé le grand chêne sous lequel étaient cachés Thérèse Moëllien et Fontevieux, ils poursuivirent silencieusement leur course, et arrivèrent bientôt à la ferme de Lefort. Sans doute Delbenne y était connu, ou du moins il connaissait à merveille cette demeure, car il ne s'arrêta pas à la barrière et alla droit à la maison, dont la porte était seulement fermée au loquet, malgré l'heure avancée de la nuit. Delbenne entra le premier; surpris de ne pas voir de la lumière, il dit à haute voix :

— Est-ce qu'il n'y a personne ici? Eh! Lefort. Eh! Marie-Jeanne.

Rien ne répondit. Delbenne se dirigea en tâtonnant du côté du foyer où luisaient quelques charbons, les remua du bout de sa botte et y jeta quelques brins de bois, restes d'un fagot qui avait été récemment brûlé. La flamme jaillit et éclaira

l'immense salle basse. Tout était sens dessus dessous, la table qui en occupait le milieu était renversée, les bancs et les chaises étaient jetés çà et là.

— Ah ! s'écria Delbenne avec un accent d'anxiété, il est arrivé un malheur.

— Vous croyez ? dit Morillon, qui était resté sur la porte.

Delbenne alluma une chandelle, regarda autour de lui, et ce ne fut qu'après avoir fait plusieurs fois le tour de la chambre, qu'il s'arrêta tout à coup, en s'apercevant que le sol était humide sous ses pieds ; il se pencha et vit une large mare de sang. Delbenne resta immobile et pâle. Morillon, qui s'était hasardé à entrer pendant que Jérôme et Barthe tenaient les chevaux en dehors, Morillon s'arrêta à son tour en disant :

— Il y a ici des gaillards bien peu soigneux.

— Mais on a assassiné quelqu'un dans cette maison ! s'écria Delbenne en jetant autour de lui un regard épouvanté.

— Ou peut-être on a saigné un porc, dit Morillon en examinant le trouble de Delbenne.

— Hé ! dit Barthe du dehors, où sont les écuries ?

— Répondez donc, lieutenant, fit Morillon à Delbenne, qui avait ouvert une porte intérieure et avait pénétré dans une pièce voisine.

Le lieutenant, qui suivait la trace du sang, ne répondit pas et continua à marcher.

Il traversa ainsi un vaste cellier en suivant toujours la trace ensanglantée, et arriva à une autre porte, qu'il ouvrit aussi, et se trouva dans l'écurie. Barthe, qui du dehors avait accompagné la marche de la lumière qu'il voyait à travers les carreaux, ouvrit de son côté la porte qui donnait dans la cour, et après avoir jeté un coup d'œil sur l'endroit où Delbenne venait d'entrer, il cria à Jérôme :

— Par ici, par ici, voilà l'écurie.

Delbenne s'était arrêté sur le seuil de la porte qui conduisait du cellier à l'écurie, car la trace sanglante s'interrompait à cet endroit. De la paille fraîche était répandue sur le sol, le foin était au râtelier, une large mesure d'avoine était posée au bord de la mangeoire.

— Pardon, mon lieutenant, ne vous donnez pas la peine, dit Barthe en s'approchant de Delbenne et en prenant la

chandelle de sa main. Voilà de braves gens, de braves amis, de bons patriotes... Ils ont tenu les logements prêts. Le souper doit être de même... Allons, Jérôme, dépêchons, débridons les bêtes, lâchons les sangles et allons nous mettre à table.

Delbenne, qui portait autour de lui un regard plein d'anxiété, allait sans doute continuer son inspection, lorsqu'il s'entendit appeler par Morillon, qui était resté dans la grande salle basse... Il y retourna rapidement et vit Morillon qui jetait tranquillement du bois dans le feu et qui lui dit :

— Eh ! lieutenant, est-ce que vous vous nommez Henri ?

— C'est mon nom, en effet.

— Eh bien ! il me semble que j'ai entendu par là-haut une voix de femme qui vous appelait.

Delbenne s'empara d'une seconde lumière qu'avait allumée Morillon, et gagna un escalier en échelle, mais au moment où il allait le gravir, Morillon vit descendre du grenier situé au-dessus de la salle basse une femme à peine vêtue, les cheveux défaits, les yeux hagards et tenant à la main une hache.

— Marie-Jeanne ! Marie-Jeanne ! s'écria Delbenne, c'est toi... mais que s'est-il donc passé ?... Réponds.

— Le souper est prêt, répondit la femme d'une voix égarée ; allez, allez, vous pouvez vous mettre à table, rire et chanter, personne ne vous troublera.

Elle était tout à fait descendue, Delbenne la considérait avec une horrible anxiété ; et Morillon, qui s'occupait avec une indifférence affectée à rétablir l'ordre dans la maison, lui dit d'un ton moqueur :

— Hé ! lieutenant, voilà une bien belle hôtesse.

A ce moment on entendit un grand bruit dans l'écurie, produit par la révolte des chevaux et les jurements de Barthe et de Jérôme.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? dit Morillon en allant à la porte du cellier.

— Je ne sais pas ce qu'ont ces maudites bêtes, mais elles ne veulent pas entrer, cria Barthe.

— Causez avec votre belle, lieutenant, dit Morillon, je vais aider ces maladroits.

Morillon entra dans le cellier, et Henri Delbenne resta avec Marie-Jeanne.

— Réponds-moi donc, dit Delbenne, réponds-moi, Marie-Jeanne; pourquoi cette hache ensanglantée ? Que s'est-il passé ?...

— Eh bien ! lui dit-elle sourdement, mon frère ne voulait pas que je te revoie jamais ; il ne voulait pas que tu revinsses ici ; je lui ai dit alors que la maison était à moi comme à lui, et que tu viendrais tant que je voudrais : n'est-ce pas que j'ai bien fait ?... Mais lui, il s'est mis en fureur... il t'a appelé espion, bourreau, scélérat ; il m'a dit qu'on allait en finir bientôt avec toi et tous les patriotes ; là-dessus je lui ai répondu qu'il n'était pas un homme, qu'il était le valet des nobles, qu'il se vendait aux aristocrates ; il m'a dit que j'étais une fille perdue, et qu'il me reniait pour sa sœur. Eh bien ! lui ai-je dit, soit ; il n'y a plus de frère ni de sœur au monde...

Marie-Jeanne tremblait, en parlant ainsi, son regard était fixe, et ses lèvres crispées d'un sourire hébété, frémissaient convulsivement.

— Et puis ? lui dit Delbenne, haletant de terreur.

— Et puis, reprit Marie-Jeanne en serrant les dents avec rage, il m'a dit : Va-t'en, coquine, tu déshonores la maison de ton père.

Elle s'arrêta ; son visage devint livide et menaçant.

— Et puis ? s'écria Delbenne, d'une voix éperdue.

— Dame ! fit-elle en ricanant, je n'ai pas voulu !... alors il s'est avancé sur moi avec son bâton, oui, avec un bâton... moi, j'étais assise là... tiens, à l'endroit où était pendue la hache... J'ai cherché quelque chose pour me défendre, et.....

Un rire affreux prit Marie-Jeanne.

— Eh ! pardieu ! s'écria Morillon en entrant violemment, je crois bien que les chevaux ne voulaient pas entrer dans l'écurie, il y a un cadavre.

V

Au mot que venait de prononcer Morillon, le lieutenant se recula de Marie-Jeanne, puis il se mit à la regarder fixement sans prononcer une parole ; il n'osait l'interroger, mais son œil égaré semblait vouloir lire la vérité sur le visage contracté de la malheureuse paysanne.

— Un cadavre ! s'écria-t-il enfin avec un indicible effroi.

— Je l'avais pourtant bien caché, dit Marie-Jeanne en baissant la tête.

A cet aveu, Morillon, qui venait d'entrer, Jérôme et Barthe, qui l'avaient suivi, s'arrêtèrent tout à coup, tandis que Delbenne demeurait comme anéanti devant le crime qui venait de lui être révélé.

— Oh ! oh ! dit Morillon en examinant le lieutenant d'un air méchant, voici quelque chose de votre compétence, citoyen Delbenne ; cela ressemble beaucoup à un assassinat.

— Oh ! c'est affreux ! c'est affreux ! s'écria Delbenne avec désespoir ; ton frère est mort !

— Oui, répondit Marie-Jeanne d'une voix brève, il m'a battue, il a voulu me chasser après m'avoir appelée des noms les plus horribles.

— Eh ! eh ! dit Morillon en observant toujours Delbenne, ceci donne à l'affaire une autre tournure. Il y a eu des injures et des coups ; ce serait alors un acte de légitime défense.

— Contre un frère ! s'écria Delbenne en détournant la tête avec horreur, jamais ! jamais !

Morillon, qui, en arrivant en Bretagne, avait commencé par vouloir se passer de l'aide de Delbenne pour atteindre la Rouarie, avait été obligé de se réunir à lui après plusieurs tentatives inutiles. Nul homme, en effet, ne connais-

sait mieux que Delbenne les inextricables sentiers du Bocage et de la Bretagne; nul autre n'était si infatigable, si persévérant, si audacieux; mais il ne montrait pas à l'égard de Morillon l'obéissance absolue que celui-ci voulait dans ses subordonnés, et le commissaire de la Convention le détestait de toute la haine qu'ont les misérables pour les honnêtes gens. Voici donc quel fut le calcul de Morillon en cette circonstance : il avait compris, à la façon dont le lieutenant lui avait parlé de la maison où il se rendait, que Delbenne avait dans cette maison des relations plus intimes et plus dévouées que celles d'un voyageur à un hôte; Delbenne avait aussi laissé échapper quelques mots de la mésintelligence qui existait entre Marie-Jeanne Lefort et son frère, et il avait dit à Morillon : « Ne vous occupez pas de la mine que vous fera Lefort; Marie-Jeanne, sa sœur, aura soin de vous. »

Aussi, lorsqu'en entrant, Morillon avait aperçu les traces d'un désordre récent, il avait pensé qu'il y avait eu quelque querelle entre Lefort et sa sœur; puis, lorsqu'il avait découvert le sang répandu sur le sol, il avait compris que cette querelle avait dû aller plus loin. L'épouvante de Delbenne l'avait confirmé dans ses soupçons, et Morillon avait joué l'indifférence afin d'apprendre la vérité et d'en faire au besoin son profit.

Aussi, quand il eut découvert le cadavre dans l'écurie, avait-il dit à Jérôme et à Barthe :

— Taisez-vous, et laissez-moi faire.

Et puis après, quand il sut que Marie-Jeanne était l'auteur de ce meurtre, il essaya de pousser Delbenne à excuser le crime de sa maîtresse, afin de mettre le lieutenant dans sa dépendance. C'est pour cela qu'il reprit d'un ton patelin :

— Il n'y a plus de frère, quand le frère est notre ennemi, n'est-ce pas, Marie-Jeanne ?

— Non, répondit-elle, comme une idiote, il n'y a plus de frère.

— Car reprit Morillon, il a voulu vous battre, n'est-ce pas, ma fille ?

Elle montra son bras meurtri, et dit :

— Vous voyez !

— Et je suis sûr, dit Morillon, que si elle ne s'était pas défendue, il l'aurait achevée.

— N'importe, n'importe, dit Delbenne avec désespoir, c'est affreux ! Ah ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel, les frères armés contre les sœurs, les sœurs tuant les frères, et pourquoi, mon Dieu ?

— Au fait, dit Morillon en s'adressant à Marie-Jeanne, pourquoi vous a-t-il battue, et pourquoi voulait-il vous chasser ?

— Parce qu'il disait, répondit Mairie-Jeanne, qu'Henri était un scélérat, un républicain, et qu'il ne voulait pas qu'il vînt le soir dans la maison, avec des gueux et des scélérats comme lui.

— Et pour cela, dit Morillon les yeux brillants de joie, il t'a battue et voulait te chasser ?

— Oui, dit Marie-Jeanne, oui.

— Et c'est pour cela que tu l'as tué ? dit Morillon en élevant la voix, pendant que Delbenne le regardait sans comprendre le but de ses questions.

— Oui, c'est pour cela, répéta la malheureuse fille.

— Brave fille ! s'écria Morillon, en ajoutant à cette exclamation les plus affreux jurements ; elle l'a tué pour cela, et toi, lieutenant, tu baisses la tête, et tu fais la petite bouche ! Ah ! mille tonnerres, vive Marie-Jeanne et mort aux aristocrates et à leurs valets ! Embrasse-la, Delbenne, voilà une chaude patriote, voilà une femme digne d'un vrai républicain, et toi tu seras un gredin si tu ne l'épouses pas sur l'autel de la patrie ! Vive Marie-Jeanne ! et si quelqu'un voulait la tourmenter pour cette action héroïque, nous rendrons témoignage en sa faveur, n'est-ce pas, vous autres ? Allons, à table, et vive Marie-Jeanne !

— Oui, dit Barthe avec un rire féroce, vive Marie-Jeanne, qui a tué son frère !

— Ah ! c'est bien... c'est bien, dit la malheureuse, il n'y a plus de frère, n'est-ce pas ? il n'y a que la république...

— Et Marie-Jeanne, fit Morillon. Vive Marie-Jeanne ! cria-t-il à tue-tête.

Barthe répéta ce mot, mais ni Jérôme ni Delbenne ne répondirent à cette horrible imprécation. Le lieutenant se retira dans un coin, sans oser interroger la malheureuse,

qui était dans cet horrible état qui n'est ni la raison ni la folie, où l'on garde le souvenir des faits sans en avoir la conscience. Jérôme était absourdi et sentait s'élever en lui des doutes sur l'ardeur de ses propres résolutions, en voyant à quoi elles pouvaient aboutir. Quant à Marie-Jeanne, elle ne comprenait pas l'horreur qu'elle inspirait à son amant, et restait assise au pied de l'escalier, tenant toujours à la main sa hache ensanglantée.

Cependant la table fut bientôt mise, les verres et les assiettes rangés, les bancs relevés, et Morillon alla vers Marie-Jeanne, et lui dit :

— Allons, citoyenne, viens à table, viens présider à notre festin, nous boirons à ta santé et à la mort des ennemis du peuple ; et vous, lieutenant, venez donc prendre votre place près d'elle ; on dirait que vous n'êtes pas fier de l'héroïsme de votre belle ?

Morillon fit asseoir Marie-Jeanne près de lui, et désigna à Delbenne une place de l'autre côté de la malheureuse.

Delbenne éperdu, doutant du sentiment qu'il éprouvait, se demandait si, comme Morillon, il ne devait pas admirer ce meurtre. Incertain s'il était en face d'une coupable ou d'une héroïne, tant les horribles principes d'un faux patriotisme avaient ébranlé dans les meilleurs esprits les plus simples idées de la morale, Delbenne, disons-nous, s'approcha pour s'asseoir près de Marie-Jeanne ; mais au moment de prendre sa place, il se recula avec horreur en s'écriant :

— Il y a du sang sur ce banc !

— C'ést le sang d'un traître, dit Morillon ; est-ce qu'il te fait peur ?

— Non, dit Delbenne d'une voix sourde, mais je ne veux pas m'asseoir là.

Et il se plaça à l'autre côté de la table, près de Jérôme et de Barthe, et laissa Marie-Jeanne près de Morillon.

— Tiens, dit celui-ci en versant à boire à la malheureuse, bois-moi ça, ma fille, et vive la république !

Marie-Jeanne prit le verre et le vida d'un trait; ses yeux brillaient d'un éclat plus fauve, et elle sourit.

— Ah ! va, va, reprit Morillon en distribuant le souper à ses camarades et en remplissant de nouveau le verre de

la malheureuse fille, nous te ferons une entrée triomphale à Rennes, et nous t'offrirons en modèle à toutes les femmes du département. Eh bien ! citoyen Jérôme, tu ne lui dis rien à cette fille ; n'as-tu pas été marqué de la main du bourreau, et ça ne t'a-t-il pas valu d'être proclamé bon patriote ?

— Mais moi, dit Jérôme, je n'avais tué personne.

— C'est-à-dire, dit Barthe grossièrement, que tu n'es qu'un poltron, tandis que voilà une brave fille. A votre future épouse ! lieutenant Delbenne.

Morillon versa encore une fois à tout le monde, et les verres se choquèrent. Celui de Delbenne tremblait dans sa main, il le retira avec effroi lorsqu'il vint à toucher à celui de Marie, qui but encore le sien sans partager toutefois l'exaltation de Morillon, mais aussi sans s'apercevoir de la froideur de son amant. Accablée et comme abrutie par son crime, elle obéissait à la voix qui lui parlait, sans la comprendre ; seulement ses traits prenaient peu à peu cette sauvage expression de l'ivresse, quand le sang s'est, pour ainsi dire, mêlé au vin.

— Eh bien ! dit Morillon à Delbenne en ricanant, est-ce que tu renies ta bien-aimée ?

— Citoyen Morillon, dit celui-ci, cédant enfin à l'horreur qu'il éprouvait, ne parlez pas ainsi et n'exaltez pas la tête de cette malheureuse ; elle a fait un crime, un crime horrible !..,

— Bah ! dit astucieusement Morillon, elle a donc menti ? son frère était donc un bon patriote, qui ne l'a point battue ? En ce cas, fais donc ton devoir, lieutenant : arrête-la, mène-la à Rennes... et nous la livrerons à l'accusateur public... son affaire sera bientôt faite... et nous irons la voir guillotiner ; pas vrai, vous autres ?

Barthe rit à gorge déployée à cette affreuse plaisanterie. Jérôme devint plus sombre.

— Elle ! s'écria Delbenne, Marie-Jeanne sur l'échafaud !

— Et si tu es de service, tu l'escorteras... Dame ! il faut venger la mort des bons patriotes.

— Très-bien, dit Barthe, qui semblait ravi.

— Lefort était du parti des nobles, dit Delbenne, d'un ton bref et en cachant sa tête dans ses mains...

— Vrai ? fit Morillon ; eh bien ! alors Marie-Jeanne a eu raison de le tuer.

Delbenne secoua la tête avec désespoir. Morillon reprit alors d'une voix menaçante :

— Ah çà mais ! dites donc, lieutenant, pour qui êtes-vous en définitif ? Il faut s'entendre : si la fille est coupable, c'est votre devoir de l'arrêter ; si elle ne l'est pas, pourquoi lui faites-vous la mine ?

Le malheureux Delbenne ne répondit pas. Tout son être se révoltait à la pensée du crime que venait de commettre Marie-Jeanne, et cependant il savait très-bien que c'était l'amour funeste qu'il avait inspiré à la malheureuse qui avait d'abord jeté la discorde entre le frère et la sœur, et qui l'avait enfin poussée au meurtre dont elle s'était rendue coupable... Morillon attendit un moment et reprit :

— Vous vous taisez, je vous comprends ; ceci est tout bêtement un assassinat par amour, la patrie n'y est pour rien ; en ce cas, c'est un crime révoltant... Hé ! Barthe, tire tes jambes de dessous la table, et va jusqu'à Guéménée chercher les gendarmes.

— On y va, dit Barthe.

— Arrêtez ! s'écria Delbenne hors de lui ; Marie-Jeanne n'est pas coupable, son frère était un affidé des aristocrates ; il a voulu la chasser, la battre, et elle s'est défendue.

— Eh bien donc, fit Morillon, si c'est comme ça, bois donc comme nous, joyeusement et patriotiquement. Allons, trinque avec elle.

Delbenne éperdu, à moitié fou, obéit enfin ; son verre choqua celui de la malheureuse fille, qui, après avoir vidé son verre, se mit à frapper sur la table en riant aux éclats. C'était une ivresse hideuse.

— Et vive Marie-Jeanne ! fit Morillon.

— Vive Marie-Jeanne ! répéta Delbenne d'un voix éteinte.

— Vive Marie-Jeanne, qui a tué son frère ! reprit Barthe avec un sourire de bête fauve.

Un affreux silence succéda à cet horrible toast. Ce fut à ce moment qu'on entendit la voix de Paul, qui appelait de l'autre côté de la barrière qui fermait la cour.

— Qui est là ? dit Morillon.

— Probablement, reprit Barthe, ce sont nos deux hom-

mes, M. Saturnin Fichet et le beau-frère de Jérôme, maître Sylvestre Landais.

— Non, dit Jérôme, qui s'était levé tout tremblant, ce n'est pas la voix de Sylvestre.

— Seraient-ce des ennemis ? dit Morillon, et serions nous surpris ?

— C'est ce que je vais voir, dit Barthe en quittant la table et en se glissant dans le cellier.

— Ne les laissez pas entrer, ne répondez pas, ne répondez pas, dit Jérôme d'une voix troublée ; il ne faut pas qu'ils entrent. Oh ! ajouta-t-il tout bas en parlant à Delbenne, c'est mon frère Paul le royaliste. Non... non... qu'ils n'entrent pas !

Le lieutenant regarda Jérôme dont les yeux étaient fixés sur Marie-Jeanne, et il lui répondit d'une voix égarée :

— Et toi, tu ne veux pas tuer ton frère, n'est-ce pas ?

— Combien sont-ils ? dit Morillon, qui s'était levé aussi et qui s'adressait à Barthe.

Celui-ci, qui s'était glissé jusqu'à une lucarne d'où il pouvait voir dans l'intérieur de la cour, répondit de même :

— Ce ne sont que deux méchants paysans.

— Laisse-les passer, dit Morillon, ils nous gêneraient.

— Le citoyen Morillon a raison, reprit Jérôme, en essayant de parler gaîment, ils nous gêneraient. Allons, à table, et continuons à boire.

Il avait à peine fini de parler, que la voix de Paul se fit entendre de nouveau dans le silence de la nuit.

— Hé ! Lefort ! Lefort ! criait-il, est-ce que tu dors, mon gars ?

A ce nom, Marie-Jeanne se leva tout à coup, et avant que Delbenne et Jérôme, qui étaient restés seuls à table avec elle, eussent pu l'arrêter, elle alla ouvrir la porte et cria :

— Tu peux entrer, Paul Robertin, n'aie pas peur des chiens, ils sont morts ! Tu sais bien, dit-elle en se tournant du côté de Delbenne, que je les ai empoisonnés afin qu'ils ne pussent plus aboyer quand tu venais me voir pendant la nuit.

— Ah ! s'écria Morillon avec une affreuse gaîté, est-ce qu'ils étaient du parti des aristocrates, dites donc, lieutenant ?

Delbenne baissa la tête, tandis que Barthe aussi disait à Jérôme :

— Eh ! sergent, est-ce que c'est ton frère Paul, l'aristocrate, à qui Jeanne vient de dire d'entrer ? Elle a du bon. Ah ! voilà une occasion de te montrer.

Jérôme se sentit devenir froid, il ne put parler ; mais Morillon reprit rapidement :

— C'est celui qui a quitté Nantes avec la Rouarie, m'as-tu dit, Jérôme ? De par tous les diables ! laissez-le entrer ; peut-être ne précède-t-il les conspirateurs que de quelques pas. Oh ! qu'ils viennent, fussent-ils dix contre un, et j'arrêterai le marquis cette fois.

— Oui ! oui ! dit Delbenne en s'arrachant avec exaltation à son désespoir ; qu'ils viennent, qu'ils nous livrent la Rouarie et sa suite, et nous nous battrons enfin, face à face ; je n'aurai pas peur de leur sang.

Les quatre hommes tirèrent leur sabre, et s'armèrent chacun d'un pistolet ; puis, sur l'ordre de Morillon, ils se retirèrent dans le cellier, pour voir à quels ennemis ils allaient avoir affaire.

Marie-Jeanne, toujours plongée dans son hideux hébêtement, avait repris sa place à table. Elle était seule dans la chambre, quand Paul et Marguerite y entrèrent.

— Eh ! bonsoir, la maison, dit Paul en paraissant ; vous voilà, Marie-Jeanne. Où est donc Lefort ?

— Mon frère est là, dit celle-ci en montrant du doigt la porte qui menait du cellier à l'écurie.

— Est-ce qu'il dort déjà, le gars ? dit Paul.

Marie-Jeanne répondit avec un sourire d'idiote :

— Oui, il dort, et il dort bien.

Paul, surpris de cette réception, examina la table, et reprit enfin d'un ton soupçonneux et alarmé :

— Et pendant qu'il dort, vous faisiez ripaille, à ce que je vois ?

— Oui, oui, dit-elle, nous buvions, et ils criaient : Vive Marie-Jeanne !

— Et que sont-ils devenus, ceux qui étaient assis avec vous ?

A l'instant où Marie-Jeanne allait répondre, Morillon rentra seul.

VI

Quand le commissaire de la Convention parut devant Paul et Marguerite, ce n'était plus le rude compagnon qui cheminait si vigoureusement dans la forêt, et qui buvait si joyeusement un instant avant ; il paraissait brisé de fatigue et semblait pouvoir à peine se trainer.

Un mot avait suffi à Morillon pour préparer cette entrée.

— C'est ton frère, avait-il dit tout bas à Jérôme, c'est un agent des aristocrates. Eh bien ! si tu ne veux pas que nous te forcions à faire de ton frère ce que Marie-Jeanne a fait du sien, laisse-moi agir et tais-toi. D'ailleurs, avait-il ajouté en se tournant vers Delbenne, il est temps de commencer notre comédie.

Morillon, nous l'avons dit, avait une belle figure et quelque chose de théâtral, qui, aux yeux d'un paysan comme Paul Robertin, pouvait passer pour de la distinction.

— Pardon, mes amis, dit-il en entrant, pardon si nous nous sommes enfuis à votre approche, mais quand la proscription pèse sur la tête de pauvres malheureux, il leur est permis de craindre tous ceux qu'ils ne connaissent pas.

Cependant Paul l'examina et lui dit d'un ton prudent :

— Vous nous connaissez donc maintenant, monsieur ?

— Marie-Jeanne ne vous a-t-elle pas nommé ? n'êtes-vous pas le fils du vieux Robertin, le fermier de M. de Perbruck ? N'avez-vous pas quitté la ferme de votre père avec le marquis de la Rouarie et d'autres gentilshommes ? Sans doute vous les précédez ici, et ils vont arriver ?

Toutes ces circonstances, adroitement rappelées, rassurèrent Paul, et il répondit avec plus de confiance :

— Le marquis marche à sa guise, et s'il devait venir ici, il y a longtemps qu'il y serait. On nous a laissés en route

avec l'ordre d'aller le rejoindre, et nous étions entrés ici pour voir si nous pourrions y trouver des chevaux à acheter.

L'œil de Morillon brilla d'une joie singulière, et il reprit avec une certaine indifférence, pendant que Marguerite l'observait attentivement :

— Oui, mon ami, oui, vous trouverez ici des chevaux, et peut-être pourrons-nous faire route ensemble.

— Tiens, dit Paul, est-ce que vous allez aussi à...

Marguerite le tira brusquement par sa veste, et l'interrompit au moment où il allait dire le nom de l'endroit où la Rouarie comptait se rendre.

— Il est dangereux, dit Marguerite, de voyager en troupes nombreuses par le temps qui court, et comme, d'après le nombre des couverts qui est sur cette table, vous devez être au moins quatre, nous ferons bien de voyager chacun de notre côté.

— A votre aise, mon garçon, dit Morillon, qui ne voulai pas montrer le dépit que lui donnait l'observation de Marguerite, et qui, prompt à tirer parti des obstacles comme des circonstances favorables, pensa qu'il vaudrait peut-être mieux suivre la trace de ces deux paysans que de voyager en compagnie avec eux.

— Mais où sont donc vos compagnons ? dit Marguerite, est-ce que la venue de deux voyageurs les a épouvantés ?

— Ils préparent les chevaux pour notre départ, répondit Morillon.

Marguerite continua à l'examiner, et reprit :

— Parlez-vous donc à l'instant même ?

Morillon parut écouter un bruit extérieur et répliqua aussitôt :

— Nous attendons encore quelques amis, les voici précisément qui arrivent ; dès qu'ils se seront reposés, nous reprendrons notre route et vous serez libre de continuer la vôtre de votre côté.

Aussitôt il alla vers le cellier et donna à Jérôme et à Delbenne, qui y étaient demeurés, l'ordre d'aller préparer les chevaux. Dès qu'ils furent dans l'écurie, Morillon revint à la porte de la chambre basse, et après avoir reconnu que deux cavaliers venaient de s'arrêter en face de la maison, il cria à haute voix :

— Eh ! là-bas, venez-vous de Nantes ?

— Nous venons de Nantes et de son château, répondit l'un des voyageurs.

— C'est bien, dit Morillon, qui avait fait donner par Jérôme ce mot de reconnaissance à son beau-frère Sylvestre, entrez...

Les cavaliers entrèrent dans la cour, et s'arrêtèrent à la porte de la chambre basse.

— Laissez là vos bêtes, dit Morillon à ceux qui venaient de descendre de cheval, attachez-les aux barreaux de la fenêtre, et buvez un coup, nous allons repartir tout à l'heure.

Aussitôt deux nouveaux personnages parurent dans la cabane : c'étaient Sylvestre Landais et Saturnin Fichet ; Marguerite, ou Jacques Pelerin, les reconnut et se recula vivement dans le coin le plus sombre de la salle basse. Paul les reconnut de même, et se retira près d'elle.

— Asseyez-vous là, monsieur, dit Morillon à Fichet, je n'ai que quelques mots à vous dire... ici, du moins. Quant à vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers Paul et Marguerite, faites vos affaires avec Marie-Jeanne si vous pouvez ; vous devez comprendre que nous n'avons aucune envie de confier les nôtres à des gens qui se montrent si soupçonneux.

Saturnin, comme on doit le croire, était fort curieux d'apprendre la cause du rendez-vous qui lui avait été donné, et probablement Morillon avait hâte d'accomplir le dessein qui l'avait amené dans cette maison, lorsque la recommandation qu'il venait de faire amena un nouvel incident, en attirant l'attention de Sylvestre et de Fichet du côté de Paul et de Marguerite. Sylvestre les reconnut et s'écria vivement en apercevant le prétendu Jacques Pelerin :

— Eh ! voilà le gars qui m'a fait arrêter ainsi que Jérôme, et qui vous a fait arrêter aussi, monsieur Saturnin Fichet.

— En effet, dit Saturnin, c'est lui. Pardon, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Morillon, mais qui que vous soyez, méfiez-vous de ce misérable, c'est lui qui m'a livré comme étant le comte de Perbruck.

— Quoi ! c'est lui ! s'écria Morillon stupéfait ; c'est vous ! reprit-il en courant vers Marguerite, et la ramenant vers

la table pour mieux la considérer à la lueur des chandelles allumées ; c'est donc vous qui avez sauvé le marquis de Perbruck ?

Marguerite, étonnée à son tour de voir cet étranger instruit de cette circonstance, répondit résolument :

— Qui vous a dit cela ?

— Allons, allons, ma belle... non, reprit-il, je me trompe, mon garçon, reprit Morillon d'un air ravi, ne vous cachez pas avec nous, je sais l'histoire qui vous est arrivée chez le vieux Mathurin Fichet ; je sais comment vous avez fait arrêter Jérôme, qui voulait faire pendre le marquis, je sais tout cela.

Morillon avait appris cette histoire de Jérôme lui-même, et il s'en était servi avec cette présence d'esprit qui le rendait si prompt à se tirer des pas embarrassants. Mais comment savait-il le véritable sexe de Marguerite ? Cela s'éclaircira plus tard. Cependant, il s'arrêta, et regarda tour à tour Fichet et Marguerite, comme un homme qui, arrivé à l'embranchement de deux routes, cherche à deviner quelle est la meilleure ; mais Morillon n'hésitait jamais longtemps : il se résolut à suivre celle qu'il s'était tracée d'abord, et à faire suivre par un autre celle qui se présentait alors. Il reprit donc :

— Nous savons tout cela, et comme nous ne voulions pas que ce brave Saturnin Fichet fût la victime de votre supercherie, nous l'avons fait sortir du château pour qu'il se joigne à nous, et nous aide à renverser ces infâmes gredins, ces infâmes gueux de républicains.

— A la bonne heure ! dit Paul, tout émerveillé de cette rencontre, si vous êtes décidément pour les bons, vive le roi ! et gare à ceux qui nous tomberont sous la main. Quant à toi, Sylvestre, ajouta-t-il, je pense que la prison t'a guéri de ta manie de faire le républicain, comme l'oncle Robertin.

— Ah ! dit Sylvestre en montrant le poing... Non, ce n'est pas la prison qui m'a guéri, c'est ce gueux de Poiré... Il a fait arrêter l'oncle et la fille, et maintenant il dit à Rose : Epouse-moi, ou je fais couper la tête à ton père.

— Vous étiez donc aussi en prison ? dit Morillon.

— Oui, et le vieux scélérat m'a mis à la porte, parce

qu'il savait bien que si je l'avais rencontré dans quelque corridor, ou dans la cour, je l'aurais étranglé sur place, au risque d'être guillotiné... pour ça je n'en aurais pas eu de regrets. Pour la république ou pour le roi... c'est autre chose.

— C'est bien, dit Morillon, causez de tout ça avec votre beau-frère, mais nous avons à parler d'affaires plus importantes avec monsieur,

Il fit signe à Saturnin de s'asseoir près de lui. Marguerite s'était placée sur une huche assez près d'eux pour pouvoir bien les entendre ; mais soit que Morillon ne s'en inquiétât point, soit qu'il ne s'en fût pas aperçu, il s'adressa presque aussitôt à Saturnin.

Pendant ce temps Marie-Jeanne avait quitté la table, et, attirée sans doute par un instinct secret, elle vint s'asseoir près de Marguerite, comme si elle avait deviné qu'elle ne trouverait pitié que dans ce cœur qui souffrait comme le sien.

— Dites-moi donc, lui dit-elle tout bas, dites-moi donc pourquoi Henri s'est en allé.

— Silence! lui dit de même Marguerite, ne troublez pas la conversation de ces messieurs. Et elle se coucha comme pour dormir.

De son côté Morillon disait à Saturnin :

— Monsieur Fichet, je suis chargé de vous faire, de la part du marquis de la Rouarie, une proposition bien étrange.

— Faites, lui dit Saturnin, mais je vous préviens qu'il est peu probable que je l'accepte...

— On ne vous demande qu'une chose, c'est de donner votre parole d'honneur de ne pas la révéler, si par hasard elle ne vous convient pas.

— C'est un engagement que je puis prendre, dit Saturnin, mais je désirerais cependant savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je m'appelle le marquis de Venanceaux, dit Morillon, et ce nom, que je vous confie sans crainte, doit suffisamment vous dire qui je suis.

A ce nom parfaitement connu parmi les royalistes, Saturnin s'inclina : c'était celui d'un gentilhomme breton qui, établi depuis vingt ans en Amérique, avait annoncé, par toutes

les gazettes du Nouveau-Monde, qu'il rentrait en France pour y combattre l'anarchie. Venanceaux, arrêté à Saint-Malo, pourrissait dans un cachot, et Morillon pouvait prendre son nom en toute sûreté. Fichet, avons-nous dit, le salua avec le respect qu'on doit aux grands dévoûments, et Marguerite écouta plus attentivement, mais elle ne put entendre que ces paroles que Marie-Jeanne lui glissa dans l'oreille en ricanant :

— Pourquoi donc le citoyen Morillon ne boit-il plus et ne crie-t-il plus : Vive Marie-Jeanne ?

Marguerite tressaillit au nom de Morillon. Celui-ci, qui vit ce mouvement, et qui craignait une indiscrétion de la folle, lui dit brusquement :

— Allons, Marie-Jeanne, laissez donc dormir ce garçon, et allez voir dans le cellier si Henri prépare nos chevaux.

Marie-Jeanne obéit. Mais à peine fut-elle à la porte, qu'elle se recula avec horreur, en disant :

— Je ne veux pas réveiller mon frère.

Elle s'assit sur ses talons au pied de l'escalier qui montait au grenier, et ayant retrouvé là la hache qu'elle y avait laissée, elle se mit à la regarder comme fait un enfant d'un jouet. Pendant ce temps Paul et Sylvestre, retirés dans un coin, s'étonnaient entre eux de l'absence de Lefort et de l'air égaré de sa sœur. Fichet, de son côté, disait à Morillon :

— Votre nom, monsieur le marquis, me dit suffisamment la confiance que je puis avoir en vous, mais il m'apprend aussi que la proposition que vous avez à me faire se rattache aux intérêts politiques de ce pays, et je vous préviens que, sous aucun prétexte, je ne veux m'en occuper.

Morillon examina Saturnin, pour s'assurer si cette détermination était sincère. Le ton dont avait parlé Fichet était parfaitement décidé, mais probablement Morillon comptait sur les propositions qu'il avait à faire à Fichet, car il reprit immédiatement :

— Refuseriez-vous encore si vous saviez qu'il s'agit pour vous d'un grand nom, d'un rang élevé, d'un beau titre et d'une immense fortune ?

Saturnin ouvrit de grands yeux, et, malgré sa prétendue décision, il fut curieux de savoir comment on pourrait lui

procurer de pareils avantages et quels services on lui demanderait pour les lui assurer.

— Je ne comprends pas, monsieur le marquis, dit-il à Morillon, que l'on puisse faire de pareilles propositions à un homme comme moi, qui ne suis rien et qui ne peux rien.

— On vous fera quelque chose, et vous pourrez beaucoup. Ecoutez-moi bien.

Avant de continuer, Morillon regarda autour de lui, pour voir s'il ne pourrait pas être entendu ; surpris des regards de Marguerite furtivement attachés sur lui, il parut hésiter.

— Pardon, dit-il à Saturnin Fichet, nous ne sommes pas ici en lieu sûr pour parler de si graves affaires ; je n'aime pas ceux qui dorment les yeux ouverts ; suivez-moi, monsieur Fichet, et je vais tout vous dire.

Aussitôt Morillon entraîna Saturnin dans la cour, et comme il fermait la porte, qui ouvrait de l'intérieur de la chaumière sur le dehors, celle qui faisait communiquer la salle basse avec le cellier se ferma aussi.

Sylvestre et Paul, qui se trouvèrent ainsi enfermés avec Marguerite et Marie-Jeanne, se regardèrent entre eux, en se demandant ce que cela signifiait.

— Cela signifie, dit Marguerite à voix basse, que nous sommes tombés dans les mains de ce féroce Morillon, qui a promis aux bourreaux de Louis XVI de leur livrer le marquis de la Rouarie.

— Nous sommes trois, dit Paul, et ce n'est pas un homme, quel qu'il soit, qui me fera peur.

— Il y a aussi du monde là, dit Marguerite, en montrant la porte du cellier.

— Il y a mon ami, dit Marie-Jeanne d'une voix chancelante, il y a mon bel Henri.

— Henri Delbenne ? dit Marguerite, en se penchant vers la folle.

— Oui ! oui ! répondit-elle, c'est lui qui est là, et d'autres aussi.

— Nous sommes perdus, dit Paul.

— Parle pour toi, repartit Sylvestre en se reculant de son frère ; moi je suis pour les patriotes, ajouta-t-il en élevant la voix comme pour se faire entendre du dehors, et, ma foi, vive la république, et mort aux aristocrates !

— Ah! dit Marie-Jeanne en riant, c'est bien, ça! c'est bien!

— Te tairas-tu, misérable! dit Paul à Sylvestre; et lorsque nous sommes en danger, ne nous viendras-tu pas en aide?

— Vous vous y êtes mis, tirez-vous-en, dit Sylvestre.

— Oublies-tu, reprit Paul, que tu as été le mari de ma sœur et que je t'ai appelé du nom de frère?

— Il n'y a plus de frère, repartit Sylvestre brutalement.

— C'est vrai! c'est vrai! dit Marie-Jeanne joyeusement et brandissant sa hache, il n'y a plus de frère!

C'était le commencement de la scène horrible qui fit donner à cette demeure le nom de Maison de sang.

Pendant que cela se passait dans l'intérieur de la cabane, Morillon recevait son cheval des mains de Jérôme, et Saturnin, sur l'invitation pressante du prétendu marquis de Venanceaux, était remonté sur le sien et gagnait la barrière par laquelle on sortait de la cour. Pendant que Morillon, resté en arrière, paraissait ramasser les rênes de son cheval, il disait tout bas à Delbenne, qui s'était approché de lui:

— Il faut que ces trois paysans soient arrêtés immédiatement. Vous renverrez à Nantes Paul et Sylvestre; quant à celui qui est couché sur la huche, et qui ressemble plutôt à une femme qu'à un garçon, vous le laisserez s'échapper dans une heure, de façon à ce qu'il croie avoir trompé votre surveillance; mais que quelqu'un le suive pas à pas et qu'on me donne avis de ce qu'il sera devenu.

— Je m'en charge, dit Barthe.

A l'instant Morillon monta à cheval et rejoignit rapidement Saturnin Fichet, et tous deux quittèrent la ferme.

Delbenne resta donc avec Barthe et Jérôme; ils entendirent alors les voix tumultueuses de ceux qui étaient enfermés dans la salle basse. Ils s'approchèrent de la fenêtre pour examiner à travers les carreaux ce qui se passait dans l'intérieur. Paul menaçait Sylvestre, et celui-ci lui répondait par les plus grossières injures. Vainement Marguerite voulait s'interposer entre eux. Elle tâchait de persuader à Sylvestre qu'il ne se sauverait pas en se mettant du côté de

leurs ennemis, et qu'il ferait bien mieux de se joindre à eux et d'essayer de s'échapper tous ensemble.

Mais Sylvestre répondait avec fureur qu'il lui importait peu que Paul s'échappât, pourvu que lui-même se tirât sain et sauf du danger.

— Ainsi, disait Paul, si nous étions les plus forts, tu crierais donc Vive le roi !

— Je crierais Vive le roi ! répliqua Sylvestre.

— Et parce que tu crois que les républicains sont nombreux, tu cries Vive la république !

— Eh bien ! oui, je crie Vive la république !

— Ah ! par tous les diables, dit Paul en s'élançant sur Sylvestre, tu ne crieras pas longtemps, misérable renégat !

Les deux frères se prirent au collet, et une lutte terrible commença entre eux. Marguerite les suppliait vainement, et Marie-Jeanne, riant et se balançant dans un coin, répétait toujours d'une voix sinistre :

— C'est bien, c'est bien, il n'y a plus de frères !

Jérôme, qui était au dehors, et qui voyait cet horrible combat à travers les vitres de la croisée, dit alors à Delbenne d'un ton suppliant :

— Ne serait-il pas temps de les arrêter, lieutenant ?

Mais celui-ci, les yeux fixés sur Marie-Jeanne, qui s'était levée et qui tournait autour des lutteurs en riant et en chantant, Delbenne ne l'entendit pas, et ce fut Barthe qui lui répondit :

— Laissons-les faire ; s'il y en a un qui tue l'autre, notre tâche sera plus facile, et s'ils nous font le plaisir de se tuer tous les deux, nous n'aurons plus rien à faire ici, et l'autre petit pourra s'échapper à son aise, sans qu'il soit besoin d'arrêter personne.

Jérôme ne respirait plus, c'est à peine s'il voyait à travers les larmes qui lui venaient aux yeux ; c'est à peine s'il entendait à travers le bourdonnement qui bruissait dans sa tête.

Cependant la lutte devenait de plus en plus terrible, de sourds gémissements annonçaient des efforts désespérés de la part des deux combattants pour se terrasser l'un l'autre. Tout à coup ils se séparèrent, le visage meurtri, les vêtements en lambeaux, les cheveux en désordre ; ils se mesu-

rèrent du regard, et profitèrent ensemble de cet instant de repos pour tirer chacun de sa poche leur long couteau de paysan. Chaque frère ouvrit le sien, et tous deux poussant à la fois un cri furieux et sauvage, se précipitèrent de nouveau l'un sur l'autre.

— Oh! s'écria Jérôme en s'élançant vers la fenêtre, je ne puis pourtant pas laisser mes frères s'égorger ainsi.

Comme si Marie-Jeanne l'eût entendu, elle se mit à crier d'une voix plus terrible et plus sinistre :

— C'est bien! c'est bien! il n'y a plus de frères!

Delbenne semblait avoir perdu tout sentiment de force et de volonté, mais Barthe arrêta Jérôme en lui disant :

— Pourquoi les empêcher de s'égorger? ne vois-tu pas qu'ils font ta besogne?

A ce moment les deux paysans se séparèrent de nouveau; mais au lieu de prendre du champ, comme ils avaient fait la première fois, pour s'attaquer avec plus de fureur, ils s'arrêtèrent tous les deux et tombèrént presque en même temps.

Cette fois Jérôme s'élança dans la salle basse en brisant la fenêtre par laquelle il avait assisté à cet horrible spectacle; ses deux frères le reconnurent à la fois; Sylvestre se souleva par un mouvement convulsif, et dit à Jérôme :

— Tiens, tiens, voilà Paul, le brigand royaliste, qui m'a assassiné, parce que je criais : Vive la république!

A ces paroles Paul se souleva aussi tout ensanglanté, et voyant Jérôme devant lui, il s'écria dans un dernier effort de rage :

— Ah! toi aussi tu veux m'assassiner!

Jérôme voulut le soutenir. Paul se recula ivre de colère et de douleur; il se tourna de tous côtés d'un air égaré, et apercevant Marie-Jeanne, qui continuait à crier avec une joie furieuse et en agitant sa hache :

— C'est bien! c'est bien! il n'y a plus de frères!

Il lui arracha l'arme fatale, et se précipitant sur Jérôme, il lui en déchargea un coup terrible sur la tête.

Jérôme tomba, et Paul, resté seul debout, brandit la hache en l'air, et cria Vive le roi!

Un coup de pistolet parti de la main de Jérôme suivit immédiatement ce cri, et Paul, tué par ses deux frères, tomba à son tour sur le cadavre de ses deux frères tués par lui.

A ce moment, Marie-Jeanne, prise d'un délire frénétique, se mit à courir et à danser à travers la chambre en criant toujours :

— C'est bien, c'est bien, il n'y a plus de frères! Eh! les gars, les gars! levez-vous, venez voir Lefort, il est comme vous; il dort, il dort!

Pendant ce temps, Delbenne, resté près de la croisée, était tombé sur ses genoux, et sa tête cachée dans ses mains, il murmurait sourdement :

— O mon Dieu, mon Dieu, prenez-nous en pitié!

Quant à Barthe, appuyé sur le bord de la croisée, il regardait tranquillement cet affreux spectacle, en disant :

— C'est drôle!

Mais presque aussitôt, il quitta son poste, en voyant Marguerite qui semblait vouloir se diriger du côté de cette croisée ouverte. Il poussa rudement le lieutenant, qui, revenu enfin de sa stupeur, entra dans la salle basse et chercha à s'emparer de Marie-Jeanne.

Pendant ce temps, Marguerite, voyant qu'on ne s'occupait point d'elle, gagna la croisée, et apercevant le cheval de Sylvestre, qui était resté attaché près de la porte, elle s'en empara et s'éloigna rapidement. Mais déjà Barthe avait repris aussi son cheval; il se mit à la poursuite de Marguerite, qu'il put voir fuir du côté de Guéménée, car déjà le jour s'était levé.

Le malheureux lieutenant était resté seul avec Marie-Jeanne; le délire de la jeune fille ne se calma point... Cependant, Delbenne, grâce à ses supplications, parvint à lui faire quitter cette chambre pleine de cadavres. Mais à peine avaient-ils mis l'un et l'autre le pied dans la cour, qu'une demi-douzaine de gendarmes y parurent aussitôt, et reconnaissant le lieutenant, ils s'arrêtèrent, et le brigadier lui dit :

— Savez-vous la nouvelle, lieutenant? Le marquis de la Rouarie, accompagné de cinq ou six de ses partisans, a passé la nuit dans la grange qui est là-bas au bout du champ de luzerne.

— D'où savez-vous cela? s'écria Delbenne stupéfait.

— Je le sais de moi-même, répondit le brigadier, car il n'y a pas dix minutes que je l'en ai vu sortir.

— Et vous ne l'avez pas attaqué ? s'écria le lieutenant.

— Je vous fais observer, dit le brigadier, que j'étais seul dans ce moment-là, et qu'ils étaient au moins huit, parfaitement montés et armés; j'ai poussé jusqu'à Guéménée pour aller chercher la brigade, et je venais ici arrêter Lefort et tâcher de savoir de lui quel chemin ils avaient pris.

— Mon frère dort! toujours! toujours! dit Marie-Jeanne.

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc? dit le brigadier en remarquant l'air égaré de la pauvre fille.

— Entrez là-dedans, dit Delbenne, et vous le verrez..... J'y étais tout à l'heure avec le commissaire de la Convention; nous avons eu ici même une escarmouche avec des royalistes.

— Oh! oh! dit le brigadier en passant la tête par la croisée et en regardant dans la chambre, trois hommes de tués, c'est gentil; et Lefort, où est-il?

— Il a été tué aussi, dit Delbenne rapidement, et ce malheur à tellement frappé Marie-Jeanne qu'elle en est devenue folle.

— Bon, dit le brigadier, ils ne s'aimaient pourtant pas trop.

Puis il ajouta en se tournant vers Marie-Jeanne :

— C'est triste; une belle fille comme ça, et qui, maintenant qu'elle va hériter de son frère, est un parti qui n'est pas à dédaigner pour personne.

— Héritier de mon frère! s'écria Marie-Jeanne en regardant fixement le brigadier; ah! c'est vrai, reprit-elle en poussant un horrible éclat de rire, c'est moi qui hériterai de son bien!

— C'est l'usage maintenant, dit le brigadier.

— Oui, oui, répliqua-t-elle en s'asseyant par terre, et avec l'horrible accent de la joie des idiots, c'est bon, c'est bon, la république! les sœurs qui tuent leurs frères héritent de leurs biens!

— Elle est folle! s'écria vivement Delbenne.

— Ça se voit bien, fit le brigadier; ah! dame, maintenant, lieutenant, vous ne pouvez plus l'épouser.

— L'épouser! dit Delbenne avec horreur, jamais, jamais!

A ce mot il prit la bride de son cheval, pendant que Marie,

réveillée de son délire par ce mot terrible : Jamais ! se relevait et fixait un regard ardent sur Delbenne.

— Où allons-nous, lieutenant ? dit le brigadier.

— Où vas-tu, Henri ? s'écria Marie-Jeanne.

— A la poursuite de la Rouarie, répondit Delbenne en s'adressant à ses hommes et sans regarder Marie-Jeanne.

Aussitôt il lança son cheval hors de la cour de la ferme, et les gendarmes le suivirent au galop.

Marie-Jeanne restée seule le regarda s'éloigner, puis se passant la main sur le front, elle murmura tout bas :

— Jamais, jamais, a-t-il dit ! et c'est pour lui que je l'ai tué. Oh ! misérable, misérable que je suis !

L'ivresse du sang et du vin était dissipée; la raison lui était revenue, et avec la raison le remords et le désespoir.

Ainsi périrent trois hommes de cette nombreuse famille des Robertin, fameuse par la force et le nombre de ses enfants. Nous retrouverons plus tard le Robertin de Blain et l'on jugera quelle singulière fatalité pesa sur ces malheureux. Revenons maintenant à Saturnin Fichet.

VII

Morillon, après avoir donné ses ordres à Delbenne et à Barthe, avait rejoint Fichet. Celui-ci, malgré sa résolution de rester étranger à tous les événements qui se préparaient alors dans l'ouest de la France, tournait et retournait dans sa tête la dernière phrase du prétendu marquis de Venanceaux.

« Savez-vous, lui avait-il dit, qu'il s'agit pour vous d'un grand nom, d'un rang élevé et d'une immense fortune ? »

Ce sont là des choses qu'on n'ose rêver, et auxquelles on peut ne pas croire quand elles vous sont offertes. Aussi veut-on en avoir l'explication (par pure curiosité, se dit-on), mais à la vérité parce que de pareilles propositions allument dans

le cœur une soif ardente. Toutefois, ce qui embarrassait Saturnin, c'était la condition qu'on devait vouloir lui imposer. Fichet n'était pas, à proprement parler, un ambitieux, mais il avait l'ardeur de la jeunesse, et il n'avait pu se soustraire à cette fièvre universelle qui brûlait alors la nation tout entière, et la jetait, selon les partis qui les divisaient, dans ces aventureuses entreprises qui menaient à la fortune et à la gloire, ou à la mort du champ de bataille, voire même alors à celle de l'échafaud.

— Nous pouvons maintement parler librement, avait dit Morillon en rangeant son cheval à côté de celui de Saturnin.

— Je vous écoute, monsieur le marquis.

Morillon prit un air confidentiel et dit d'un ton plein de tristesse :

— Apprenez donc une grande nouvelle, le comte Césaire de Perbruck est mort.

— Lui! s'écria Saturnin; mais comment, et depuis quand?

— Il y a à peine trois jours, et le plus misérablement du monde. Une chute de cheval dans le bois de Blain. La Rouarie, M. de Perbruck, M. de Paradèze et moi, nous étions seuls avec lui.

— C'est un affreux malheur, dit Fichet, mourir au moment où, revenu de cet étrange exil qu'il s'était imposé, il allait reprendre son rang.

— Le malheur est plus grave que vous ne pensez, et cependant il n'est pas irréparable.

— Comment cela?

— D'abord le malheur est plus grave que vous ne pensez, en ce sens que c'est le comte qui a reçu l'assentiment de la plupart des gentilshommes du pays nantais à l'association de la Rouarie.

— Je le sais, dit imprudemment Saturnin, qui malgré lui riait tout bas au souvenir de la scène qu'il avait jouée au château d'Arches.

— Ah! fit Morillon, vous le saviez? Très-bien! reprit-il aussitôt, mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que tous ceux qui se sont engagés sur les incitations du comte de Perbruck, ne l'ont fait qu'à la condition que le comte serait

leur chef. Ils n'ont foi qu'en lui, et s'il disparaît, tous disparaîtront avec lui.

— Ah ! dit Saturnin, je ne les croyais pas dans de pareilles dispositions, et je ne m'imaginais pas que M. Césaire de Perbruck eût une pareille importance.

Morillon s'aperçut qu'il s'adressait à un homme qui en savait plus qu'il ne pensait, et il en prit note en lui-même, soit pour le présent, soit pour l'avenir.

— Vous ignorez donc, reprit-il en examinant l'effet de ses paroles, vous ignorez combien les choses ont changé depuis près d'un mois que vous êtes en prison.

— C'est possible, dit Saturnin d'un air qui rassura Morillon.

— Le comte de Perbruck, continua celui-ci, est devenu l'espérance et le drapeau de tous les gentilshommes de la basse Bretagne ; et c'est au moment où la mort du roi va déterminer un soulèvement général qu'un misérable accident nous prive d'un chef important et de tous ceux qui devaient le suivre. « Ah ! s'il vivait encore ! » s'est écrié la Rouarie. C'est alors qu'une pensée étrange, extravagante même est venue à M. de Paradèze : « Ne peut-on le faire revivre ? » a-t-il dit. Jugez de notre étonnement à tous. Alors il a rappelé au marquis de Perbruck que celui-ci lui avait parlé quelquefois d'un jeune homme dont la ressemblance avec le comte pouvait tromper les plus clairvoyants. A cette parole, je ne dois pas vous le cacher, le marquis ayant deviné le projet de M. de Paradèze, s'est récrié violemment ; sa tendresse, son orgueil, tous ses sentiments se sont révoltés à la pensée de vous faire passer pour son fils.

Saturnin écoutait Morillon les yeux ouverts, la bouche béante, comme un enfant à qui l'on dit un conte de fées.

— Moi, dit-il enfin, passer pour le comte de Perbruck ? C'est impossible..... et puis ce serait un ignoble mensonge !

— C'est ce que le marquis a dit longtemps. Mais quand la Rouarie, pour qui le succès de notre cause est le seul but qu'il cherche, quand la Rouarie, dis-je, a fait parler ses grandes idées sur le salut de la France, sur le renversement des tyrans sanguinaires qui l'oppriment, quand il a dit à Perbruck . « Ce n'est pas un mensonge, car ce fils vous l'adopterez, la reconnaissance lui donnera les sentiments d'amour

que le sang donne aux enfants de notre lit, vous ne déshéritez personne, et votre nom près de s'éteindre se perpétuera, grâce à ce nouvel héritier ; » quand la Rouarie lui a dit cela, le marquis a été ébranlé, et M. de Paradèze a triomphé de sa résistance en ajoutant : « Et cet héritier à qui vous transmettrez tous les droits qui appartenaient à l'infortuné qui a succombé, cet héritier les gardera tous auprès de moi. Ma fille était promise au comte Césaire de Perbruck, et ma fille appartiendra à celui que vous appellerez le comte Césaire de Perbruck. » Cet héroïsme de M. de Paradèze a déterminé le marquis.

— Et il a accepté ? dit Saturnin avec stupéfaction.

— Il vous attend.

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! reprit Fichet avec vivacité, et une pareille supposition...

— Est-elle donc si nouvelle dans l'histoire, et sans remonter aux temps anciens, n'avons-nous pas vu en Russie le malheureux Pierre III, si affreusement étranglé et si solennellement enterré, ressusciter cinq fois ? Et si Pugatscheff avait eu autant de courage que d'intrigue, s'il avait osé en appeler aux cent mille serfs qui l'attendaient autour de Moscou, peut-être ce Cosaque serait-il, à l'heure qu'il est, czar du plus grand empire de l'Europe sous le nom de Pierre III, depuis longtemps dévoré par la tombe.

Les grandes phrases, les grands noms, les grands exemples, ont une puissance incroyable sur les jeunes imaginations. D'ailleurs, le projet de M. de Paradèze était de ceux qui ne manquent pas dans les temps de révolutions. Saturnin était suffoqué, étourdi, et ne savait que croire et que résoudre. D'un côté il se voyait comte, il se voyait riche, chef de parti, et par conséquent en position de prouver qu'il n'était pas indigne du rang, du nom et de la position qu'on lui offrait ; d'un autre côté, il pensait... A qui pensait-il ? Ah ! c'était un honnête garçon, car il s'écria : — Et mon père ?

— Votre père, dit Morillon avec un feint embarras. Eh quoi ! monsieur, votre étrange ressemblance avec le comte ne vous a-t-elle jamais étonné ? Quelques propos que vous avez jugés calomnieux alors ne vous sont-ils jamais revenus aux oreilles ?

— Monsieur... dit Saturnin, prenez garde...

— Faut-il tout vous dire? reprit Morillon; M. de Paradèze a non-seulement parlé au marquis de ses devoirs de gentilhomme, il lui a rappelé ses devoirs de père; il lui a dit que lorsque le fils légitime et avoué n'était plus..... il fallait que ce fût l'enfant trop longtemps méconnu qui prît sa place...

— Est-ce vrai ce que vous me dites là ? dit Saturnin avec douleur.

— Et d'où voulez-vous que je sache de pareils détails? Oui, monsieur, cela est vrai, et le marquis de Perbruck s'est attendri, et.... et... c'est maintenant un père, un véritable père qui vous attend.

Saturnin baissa la tête et de grosses larmes sortirent de ses yeux. Morillon, qui l'observait, le laissa à ses réflexions, et tous deux continuèrent leur route silencieusement.

Peut-être nos lecteurs pensent-ils à ce moment qu'ils sont en droit de nous adresser la question que Morillon avait faite à Saturnin en qualité de marquis de Venanceaux : « D'où voulez-vous que je sache de pareils détails ? » avait-il dit. En effet, d'où Morillon savait-il ces détails? nous dira-t-on. Nos lecteurs veulent-ils bien se rappeler la menace faite à Marguerite par son père; cette menace, il l'avait réalisée : et cet homme, tantôt caché sous le nom de Lemaître, tantôt sous celui de Marchand, avait repris ses fonctions de bourreau sous son vrai nom de Joseph Normant. Pour cela, il lui avait fallu se faire pardonner sa fuite; il avait donc cherché des protecteurs.

C'était un temps bizarre que celui où se passe cette histoire : l'ancien bourreau de Nantes trouva des protecteurs parmi ceux qui jadis avaient crié grâce sous l'horrible étreinte de ses instruments de torture. Marchand, ou plutôt Lemaître, avait jadis envoyé Barthe au bagne. Ce fut à ce misérable qu'il s'adressa pour rentrer dans ses anciennes fonctions. Mais celui-ci ne lui accorda sa protection qu'à la condition que Normant lui donnerait tous les renseignements possibles sur les nobles conjurés, et particulièrement sur les Perbruck. Ceci étant admis, on comprend aisément que Barthe, et par suite Morillon, eussent été initiés à tous les mystères que nous avons raconté. Nos lecteurs doivent comprendre main-

tenant l'étrange inspection faite par Barthe au château de Nantes, la joie de Morillon en reconnaissant dans le jeune paysan qu'il avait rencontré chez Lefort cette Marguerite si attachée à Perbruck ; ils comprendront l'ordre qu'il avait donné à Barthe de la suivre partout où la guiderait son affection, et enfin ils ne s'étonneront plus que Morillon, après avoir inventé la fable grâce à laquelle il voulait faire de Saturnin le complice aveugle de ses projets, fût parvenu à rendre cette fable probable par toutes les circonstances qu'il y avait ajoutées.

Cependant le silence de Saturnin continuait, et Morillon attendait patiemment que la lutte qui s'établissait dans l'esprit du jeune homme fût arrivée à sa fin. Pendant ce temps il avait remarqué un groupe de cavaliers qui les précédait, et qui s'arrêtait à l'angle de chaque chemin, comme pour observer ceux qui les suivaient.

— Eh bien ! monsieur ?... dit enfin Morillon à Fichet.

— Eh bien ! s'écria Saturnin, le sort en est jeté, j'accepte.

— A la bonne heure ! dit Morillon avec joie.

— J'accepte, dit Saturnin, mais avant de prendre le nom du noble et brave frère que j'ai perdu, je veux voir M. de Perbruck, je veux voir M. de Paradèze, je veux voir le marquis de la Rouarie.

— Ce serait tout perdre, dit vivement Morillon, qui touchait enfin au but de tous ses désirs ; nous allons infailliblement rencontrer, d'ici à quelques heures, bon nombre de gentilshommes qui connaissent le comte, et qui vous parleront comme ils lui eussent parlé... Que direz-vous, que répondrez-vous, qui ne les surprenne étrangement, si vous ne commencez dès à présent le rôle que vous êtes destiné à jouer jusqu'à votre mort ? Vous ne pouvez vous cacher comme moi, qui, absent de France depuis plus de trente ans, suis inconnu à la plupart de mes compatriotes.

— Vous avez raison, et cependant j'hésite.

A ce moment, les hommes que Morillon avait aperçus de loin se montrèrent de nouveau à l'angle d'un chemin ; ils s'arrêtèrent et semblèrent se concerter entre eux. L'un d'eux se détachant, vint droit à la rencontre de Saturnin et de Morillon : c'était un vieillard.

— Pardon, messieurs, leur dit-il, mais nous désirerions

savoir si c'est avec intention ou seulement par hasard que vous suivez la même route que nous.

— Nous allons où il nous plaît et comme il nous plaît, dit Saturnin. Mais il me semble, monsieur, que ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir ?

— En effet, repartit le vieillard... Attendez ! attendez ! cria-t-il à ceux qui l'accompagnaient, c'est un ami !

Les autres cavaliers revinrent pendant ce temps ; le vieillard dit à Saturnin :

— Eh bien ! comte de Perbruck, c'est donc après-demain soir que nous nous réunissons tous ?

Puis il ajouta plus bas :

— Peut-on parler devant votre compagnon ?

— Le marquis de Venanceaux, dit Saturnin.

— Soyez le bienvenu, fit joyeusement le vieillard, nous vous attendions, et des bruits fâcheux nous avaient fait craindre que vous ne fussiez arrêté.

— Oui, dit Morillon avec une audace imperturbable, ils ont cru me prendre à Saint-Malo, et peut-être croient-ils me tenir encore, car je leur ai laissé entre les mains un valet de chambre dévoué, qui montera sur l'échafaud plutôt que de désabuser ses bourreaux. Mais dites-moi, comte, en s'adressant à Saturnin, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— M. de Champagnolles, dit Saturnin, qui, comme on le voit, avait tout à fait accepté son rôle.

— Et, ajouta M. de Champagnolles à mesure que les cavaliers arrivaient, voici M. Picot de Limoëlan, MM. de Grenville, Grout de la Motte, le baron de Laguyamarais.

Et chacun saluait, tandis que Morillon gravait dans sa mémoire ces noms qu'il devait proscrire, et regardait avec un joyeux sourire se courber devant lui ces têtes qu'il devait faire tomber quelques mois après.

La conversation s'engagea alors, et Morillon admira le talent avec lequel Saturnin jouait son rôle de Perbruck, tout en devinant qu'il devait être plus avant qu'il ne l'avait pensé jusque là, dans les projets des royalistes. Mais ce n'était pas assez pour Morillon que d'avoir surpris les noms de quelques-uns des conjurés ; c'était la Rouarie qu'il voulait avoir, et avec lui la liste de tous ceux qui étaient engagés dans cette vaste association. Sa première expédition en ce genre

dans le Dauphiné lui avait donné quatre-vingts victimes, il en voulait au moins le double dans celle qu'il tentait.

— Messieurs, dit-il au bout de quelques minutes, nous commettons une grave imprudence; ce n'est qu'en voyageant isolément, et deux à deux tout au plus, que nous pourrons tromper l'infatigable surveillance de ceux qui nous poursuivent sans nous connaître personnellement, mais qui savent quels sentiments animent en secret tous les nobles de la Bretagne. Il serait temps de nous séparer...

— C'est juste, dit M. de Champagnolles; bonne chance pour chacun de nous, et à après-demain.

— Quel chemin comptez-vous suivre? dit Morillon; il faut éviter de nous rencontrer.

— Mais, dit M. de Champagnolles, je prendrai par Derval, Fougeray; je retournerai à Rennes par Châteaugiron et Châteaubourg, et j'arriverai à la forêt d'Hédée par Saint-Aubin-d'Aubigné.

— Moi, reprit Lemoëlan, je vais passer par Lohéac, Plélan, Montfort, et j'atteindrai rapidement Hédée.

Chacun dit ainsi la route qu'il devait suivre. Tous ces itinéraires aboutissaient au même but. Mais ce n'était pas encore assez, les montagnes et les bois qui entouraient Hédée pouvaient offrir mille asiles aux conjurés, sans que la plus active poursuite pût les découvrir. Morillon ne savait encore que la moitié de ce qu'il voulait.

— Et vous, monsieur? lui dit M. de Champagnolles.

— Moi, reprit Morillon, qui voulut se donner l'avantage de pouvoir agir sans qu'on le soupçonnât, je voyagerai avec le comte jusqu'à Rennes. Là, nous nous séparerons, car il faut que j'entre dans cette ville. J'y dois trouver des nouvelles et y joindre quelques amis. Quant à M. de Perbruck, il serait imprudent à lui de traverser cette ville comme moi qui suis inconnu, et d'ailleurs on me croit en prison. C'est pour cela que la Rouarie m'a confié cette mission.

— Vous allez sans doute dire à ceux qui ne le savent pas le lieu de la réunion?

— C'est cela, dit Morillon, je vais leur dire le lieu du rendez-vous, puis je m'y rendrai seul.

— Et après une si longue absence, reprit M. de Champagnolles, êtes-vous sûr de trouver la caverne Saint-André?

Morillon fut sur le point de laisser échapper sa joie à cette parole.

— Peut-être, répondit-il avec un sourire qu'il ne put maîtriser, peut-être me ferai-je accompagner.

— Prenez garde, dit Champagnolles : il vaudrait mieux entrer tout simplement par le château que par le souterrain.

— J'agirai selon les circonstances, dit Morillon. Adieu, messieurs, et à après-demain.

— A minuit, dit un des cavaliers.

— A minuit, reprit Morillon pendant qu'ils s'éloignaient.

Enfin il avait atteint le but de tant d'efforts, de tant de persévérance. Malgré lui, sa joie perçait dans son regard, dans son geste, dans l'agitation qui lui faisait tourmenter les rênes de son cheval.

Saturnin était trop préoccupé de l'immense responsabilité qui pesait sur lui, pour prendre garde aux étranges hilarités de Morillon. Cependant celui-ci, ravi de son succès, se demanda si le complice qui l'avait si bien servi ne viendrait pas tout déranger. Le véritable comte de Perbruck pouvait être vivant ; d'autres pouvaient le rencontrer et se demander comment on l'avait vu en même temps à des distances très-éloignées. Il y avait alors de quoi s'étonner ; on voudrait s'expliquer cette ubiquité, et peut-être remettrait-on à un autre jour ou dans un autre lieu la réunion où Morillon comptait prendre d'un seul coup de filet tous les chefs de cette redoutable conspiration.

Le danger existait déjà, mais chaque moment pouvait l'accroître, le décupler. Fichet avait donné à Morillon tout ce que celui-ci pouvait en attendre. La résolution du terrible agent de la Convention fut bientôt prise ; et tandis que Saturnin marchait devant lui, tandis qu'il se voyait à la tête d'une division d'armée, combattant, triomphant, couvert de gloire et au plus haut point de la fortune, un coup de pistolet l'atteignit à la tête et le renversa de son cheval. A l'instant même Morillon s'échappa de toute la vitesse du sien, car il venait d'entendre derrière lui le galop pressé d'un cavalier. Il avait à peine tourné trois ou quatre angles des sentiers qu'il parcourait, qu'il se trouva en face de Barthe, qui lui dit :

— Par là, par là, la fille du bourreau a pris ce chemin.

— Laisse là cette malheureuse, s'écria Morillon, nous les tenons... A Rennes! à Rennes!... Va, parcours tout le département, crève dix chevaux, mais fais arriver pour demain toutes les brigades disponibles.

— Où se réuniront-elles? dit Barthe.

— A Rennes! à Rennes!... demain je vous donnerai mes ordres.

— Et le coup sera bon.

— Oui, dit Morillon, des têtes pour la guillotine, et de l'or pour nous!

— Vivat! s'écria Barthe.

— Et les deux paysans? dit Morillon.

— Ils ont épargné la besogne au bourreau, ils se sont entre-égorgés; mais vous, ajouta Barthe, qu'avez-vous fait de votre faux Perbruck?

— Il a goutté de mon plomb.

Tous deux se mirent à rire, et tous deux piquèrent leurs chevaux et s'éloignèrent chacun de son côté après de sauvages adieux.

Pendant que ces deux misérables allaient ainsi préparer la ruine et la mort des meilleurs et des plus nobles gentilshommes de la Bretagne, le cavalier qu'avait entendu Morillon, et qui n'était autre que Marguerite, était arrivé près de l'infortuné Fichet, qui, bien que blessé, cherchait à se relever. Marguerite, à l'aspect de cet homme chancelant, arrêta son cheval; elle reconnut Saturnin, mais peut-être ne se fût-elle pas décidée à lui venir en aide si elle ne l'avait entendu murmurer sourdement, en essayant d'atteindre une arme :

— Ah! traître! assassin!... traître!

Elle comprit sur-le-champ que Fichet avait dû être la victime du guet-apens dans lequel elle l'avait vu s'engager. D'ailleurs, la poursuite ardente dont elle était l'objet depuis sa sortie de la maison Lefort semblait se ralentir. Elle n'entendait plus derrière elle l'espion qui n'avait pas quitté sa trace.

Elle descendit et s'approcha de Saturnin Fichet.

— Monsieur Fichet, lui dit-elle, monsieur Fichet, quel misérable vous a donc frappé?

Saturnin, le visage tout couvert de sang, se tourna vers Marguerite et la reconnut pour le paysan qui l'avait livré

chez son oncle Fichet comme étant le comte de Perbruck.

— Toi aussi, dit-il en s'emparant d'un pistolet, tu viens pour m'assassiner!...

Heureusement pour Marguerite que la force manqua à Saturnin, et qu'il ne put armer son pistolet avant qu'elle le lui eût arraché des mains.

— Achève-moi donc tout de suite; fais comme ce marquis de Venanceaux.

— Quoi! lui dit Marguerite, c'est l'homme qui vous a dit être le marquis de Venanceaux qui vous a frappé?

— Oui.

— Oh! mais quel projet avait donc ce misérable rebut des galères?

— Que dites-vous là? dit Fichet.

— Asseyez-vous sur ce tertre, reprit Marguerite en l'aidant à se relever et en le conduisant sur le bord du chemin; calmez-vous et écoutez-moi.

— Vous, dit Saturnin en cédant à la volonté de Marguerite; vous... qui m'avez fait arrêter!

— Eh! lui dit-elle en étanchant le sang de sa blessure, ne fallait-il pas sauver le marquis de Perbruck? Je l'avais arraché des mains de l'homme chez qui on l'avait caché, et il fallait encore le sauver de la fureur de Jérôme, qui l'avait vu entrer chez votre oncle Fichet.

Saturnin, dont la blessure était légère, mais à qui la commotion violente qu'il avait reçue à la tête n'avait pas encore permis de reprendre ses idées, Saturnin se lava le visage avec l'eau que Marguerite avait recueillie dans une de ces profondes ornières que creusent dans les chemins boueux les charrettes des paysans. Marguerite lui ceignait la tête d'un mouchoir, et Saturnin, un peu remis de la terrible atteinte qu'il avait reçue, reprit enfin :

— Vous disiez?

Marguerite lui répéta ce qu'elle venait de lui dire.

— C'est vrai, dit Saturnin en retrouvant ses souvenirs, il y a un moment où Jérôme m'a dit : « N'entrez pas là-dedans, il va àrriver un malheur! »

Il s'arrêta et examina Marguerite.

— Mais, lui dit-il, vous êtes donc au service du marquis?

— Non, dit Marguerite, je suis attaché à son fils...

— Au comte Césaire? mais il est mort!

— Mort! s'écria Marguerite en pâlissant; lui mort!... est-ce possible? mon Dieu... Mort! lui... lui!...

Et elle tomba à genoux à côté de Fichet en fondant en larmes.

Cette douleur était si vraie, si profondément sentie, qu'elle effaça tous les soupçons que Saturnin pouvait avoir conservés contre ce jeune paysan.

— Mort!... continua Marguerite; ah! malheureuse que je suis!...

— Malheureuse! reprit Fichet en la considérant; ainsi donc vous n'êtes pas un pauvre paysan?

— Je suis une pauvre fille perdue, déshonorée, s'écria Marguerite, et je n'ai plus qu'à mourir!

Le dévoûment de Thérèse Moëllien pour la Rouarie rendait parfaitement concevable, à tous ceux qui le connaissaient, le déguisement et le dévoûment de Marguerite, qui continuait à dire avec des sanglots et des larmes :

— Oui, je veux mourir, maintenant, je veux mourir!

— Peut-être, dit vivement Saturnin, peut-être cet homme qui a voulu m'assassiner m'a trompé d'abord.

— Quoi! lui dit Marguerite avec un accent où l'espérance semblait renaître, c'est cet homme qui vous l'a dit?

— Oui, reprit Saturnin en combinant ensemble tous ses souvenirs, oui, et maintenant je comprends. M. de Champagnolles, ni les autres, n'ont été étonnés de me voir vivant quand je me suis présenté à eux sous le nom du comte.

— Que voulez-vous dire? reprit Marguerite dans la plus horrible anxiété.

— A votre tour, écoutez-moi... Mais, reprit Saturnin en s'arrêtant, vous ne me trompez pas, vous êtes une femme, vous êtes la...

Il hésita à prononcer le mot.

— La maîtresse du comte, voulez-vous dire, fit Marguerite avec un amer sourire. Je l'ai été, ajouta-t-elle avec un accent désespéré, et maintenant...

Ses larmes l'interrompirent.

— Après tout, fit Saturnin, qui crut la comprendre, je ne vous en apprendrai pas plus que n'en sait le misérable qui m'a fait jouer un rôle indigne.

— Mais que sait-il? dit Marguerite d'un air si alarmé que Saturnin reprit :

— Le connaissez-vous cet homme?

— Vous n'avez donc rien entendu? La malheureuse fille qui était dans la cabane où nous nous sommes trouvés m'a dit son nom, et ce nom répond à tous les crimes, à tous les vices; cet homme c'est Laligant-Morillon.

— Le commissaire de la Convention?

— Lui-même!

— Ah! misérable et niais que je suis! dit Saturnin, ils sont perdus!

— Mais qui? dit Marguerite.

— La Rouarie, M. de Perbruck, M. de Champagnolles... tous... tous.

— Oh! parlez donc! s'écria Marguerite, qui frémissait d'impatience et de désespoir.

— Eh bien! dit Saturnin, voici ce qu'il m'a dit et ce qui est arrivé.

Alors, haletant lui-même d'épouvante et de colère, arrêté vingt fois dans son récit par les cuisantes douleurs que lui faisait éprouver sa blessure, il raconta à Marguerite comment Morillon lui avait proposé de se faire passer pour le comte de Perbruck; il lui avoua comment il avait accepté; il lui dit leur rencontre avec les gentilshommes qui se rendaient à la montagne d'Hédée et à la caverne Saint-André.

— Ah! fit Marguerite, j'y serai avant eux, avant tous...

— Et moi aussi, fit Fichet; car lorsque je vous ai confié ce secret, je me suis bien promis de ne pas vous quitter jusqu'à ce que nous ayons enfin retrouvé les conjurés, jusqu'à ce que j'aie pu les avertir moi-même du danger où je les ai mis.

— A cheval donc, dit Marguerite.

— A cheval, répéta Fichet.

Et tous deux s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux, dans l'espoir de sauver ceux que Morillon et Barthe se préparaient à perdre.

VIII

Au flanc d'une côte boisée, était appuyé un château d'une étrange structure ; on y arrivait par un sentier étroit et tortueux, à moitié taillé dans le roc, difficile à gravir, plus difficile encore à descendre. Une porte, fermée par une herse assez haute et assez large pour le passage d'une voiture, était percée dans un mur d'enceinte d'une grande hauteur. Lorsqu'on avait traversé cette porte, on trouvait un immense préau bordé à droite et à gauche d'écuries, d'étables, de chenils, de granges, de pressoirs, de tout ce qui constitue, enfin, un vaste établissement agricole. Après ce préau qui gravissait le penchant de la colline, on arrivait à une construction colossale, élevée sur cette façade de dix étages au moins.

Le rez-de-chaussée, qui s'étendait au pied de cette partie du coteau, présentait immédiatement un large vestibule auquel aboutissaient trois escaliers principaux dont les degrés étaient appuyés sur le rocher qui montait avec eux. Comme les murs de cette seconde construction s'élevaient perpendiculairement tandis que la colline faisait avec elle un angle de quarante-cinq à cinquante degrés, il en résultait que le premier étage avait déjà cinq à six vastes salles, parmi lesquelles les cuisines et les celliers ; si l'on continuait à monter, le château s'élargissait de toute la distance qu'il y avait entre la ligne perpendiculaire des murs extérieurs et la ligne penchée de la montagne. De cette façon les appartements devenaient plus vastes et plus nombreux à mesure que le château s'élevait, si bien qu'on avait trouvé moyen de pratiquer sur le flanc de la colline de petites cours intérieures aux étages les plus élevés et qu'on voyait des chênes séculaires ombrager les fenêtres d'appartements qui se trouvaient au

rez-de-chaussée d'un côté, et au cinquième étage de l'autre. Enfin le redoutable manoir, comme un vainqueur qui a gravi pierre à pierre la montagne, arrivait immense à son sommet, et pour marquer sa victoire, il y avait assis une tour énorme et qui le dominait encore.

L'autre versant était un véritable précipice, hérissé de houx, de bruyères, de chênes rabougris liés par des ronces immenses, des lierres séculaires, fourré impénétrable même aux plus intrépides chasseurs du pays.

Ce château était celui de la Rouarie; forteresse véritable, même à une époque où l'artillerie a bientôt fait raison de ces remparts féodaux, construits pour se défendre contre des ennemis armés de lances et d'arbalètes.

En effet, la Rouarie avait pour première défense les bois épais qui l'entouraient et les chemins presque impraticables où se seraient embourbés les canons qu'on eût voulu faire approcher. C'était donc un asile parfaitement choisi pour une conspiration. Mais ce que peu de personnes savaient, c'est qu'à la plupart de ces étages étaient adjointes des caves qui se prolongeaient dans les flancs de la colline et allaient sortir sur le versant opposé. On comptait ainsi trois rangs de souterrains superposés, dédales dont le maître du château connaissait seul, dit-on, les détours et les issues.

Qu'on veuille bien s'imaginer que nous ne faisons pas ici une description de fantaisie et que nous n'inventons pas un de ces châteaux impossibles dont la génération de l'Empire, qui ne les connaissait que par les romans d'Anne Racliffe, se moquait si bêtement.

La Rouarie n'existe plus, mais l'Allemagne garde encore quelques-uns de ces châteaux, et les environs de Bade en possèdent encore un où l'on trouve un souterrain qui le faisait communiquer à un autre château, situé à près d'une lieue.

On était au 30 janvier 1793. C'était le jour marqué par la Rouarie pour l'assemblée de tous ceux qui s'étaient associés à sa vaste entreprise; l'heure de la réunion était encore éloignée, mais déjà le marquis, et tous ceux que nous avons vus avec lui au bois de Blain, étaient arrivés. Par les soins de la Rouarie, un repas substantiel leur avait été servi, car

pour ces gentilshommes tous riches et habitués au luxe d'une grande fortune, la faim était devenue une souffrance familière, ils la bravaient comme ils bravaient les balles des ennemis, ils la supportaient comme ils supportaient le supplice. C'était là un véritable dévouement. Un noble qui donne sa vie à ses opinions est chose commune, mais l'homme de plaisir qui accepte les misères du pauvre pour le triomphe de sa cause est animé d'un esprit mille fois plus décidé.

Cependant, au lieu de s'asseoir avec ses hôtes, Armand, comme si son corps était aussi infatigable que son esprit, Armand, disons-nous, avait demandé la permission de se retirer un moment pour se préparer à une explication qui devait précéder la réunion générale. Il s'agissait de l'arrestation de Césaire, dont il lui fallait rendre compte à M. de Paradèze, au marquis de Perbruck et à la Châtaigneraie. La Rouarie avait donc laissé ces trois représentants des villes du pays nantais, à table avec Tinteniac, le jeune Tuffin et Georges de Fontevieux, et il était allé rejoindre Thérèse Moëllien, qui après les cruelles souffrances qu'elle avait essuyées, n'avait point pensé au repos et n'avait pris que le temps nécessaire aux soins de sa personne.

A la voir alors, presque parée, les cheveux retenus par des rubans blancs, pâle encore, mais belle, gracieuse, élégante et modeste sous ses vêtements de femme, on eût douté que ce fût là la même personne qui, deux jours avant, gisait au pied d'un arbre, avec des vêtements en lambeaux, le visage souillé par la boue, les mains noircies par le froid, les cheveux en désordre sous un chapeau d'homme. Au moment où la Rouarie entra dans le petit salon où elle l'attendait, Thérèse prenait de la main d'une chambrière un petit miroir à manche dans lequel elle se regardait pour réparer dans sa coiffure ces infiniments petites imperfections que l'œil seul d'une femme peut apercevoir.

Armand la regarda un moment et poussa un profond soupir.

— Ah! c'est vous, Armand, lui dit-elle; mais qu'avez-vous donc à m'examiner, et pourquoi cet air triste?

La chambrière s'était retirée, la Rouarie s'approcha de Thérèse et lui déposa un baiser sur le front.

— Oh ! que vous êtes belle, Thérèse, lui dit-il en s'asseyant en face d'elle, et que vous êtes jeune !

— Ce n'est pas pour me faire de pareils compliments que vous êtes venu ici, je suppose ? dit Thérèse avec embarras.

— Non, dit la Rouarie sans quitter sa tristesse, je suis entré ici pour vous parler d'affaires sérieuses, d'affaires où le sang coulera, où toute une province va s'engager dans une lutte qui attirera sur elle l'incendie, la guerre et les échafauds permanents. Depuis de longs mois que nous avons quitté cette retraite, pour vivre tous deux à l'aventure, tantôt en marche dans des sentiers fangeux, tantôt en blottis dans des antres humides, abrités par quelques misérables chaumes, ou dormant sous les branchages des arbres, l'habitude de vous voir sans cesse à mes côtés, plus infatigable que moi, plus intrépide qu'aucun de nous, revêtue de grossiers vêtements, oubliant toutes les délicatesses de votre sexe ; cette habitude, dis-je, m'avait fait presque oublier que ce vaillant et noble compagnon de mes peines était une femme.

— Oubliez-le tout à fait et pour toujours, dit Thérèse d'un ton mélancolique, cela vaudra mieux pour vos projets.

— Il y a à peine une heure que je vous ai quittée, Thérèse, dit doucement la Rouarie, et quand je vous ai laissé à la porte de cet appartement vêtue de vos nobles haillons, la ceinture armée, je vous ai dit : « Hâtez-vous, car nous avons une grave affaire à traiter ensemble. » Je vous ai quittée avec brusquerie, comme on quitte son frère ou son complice, j'étais impatient de vous retrouver, et je maudissais ce soin de vous-même qui ajournait cette explication.

— Je suis fâchée de vous avoir fait attendre, Armand, dit tristement Thérèse.

— Puis je suis rentré, reprit la Rouarie, comme on revient près de son frère d'armes. Mais quand je vous ai vue là, ainsi vêtue, ainsi parée, balançant dans vos mains frêles et blanches ce miroir où vous regardiez votre jeune et beau visage, une pensée de désespoir m'est venue, et je me suis dit :

« C'est moi qui ai condamné cette enfant si belle à des fatigues que le dernier du peuple n'oserait imposer à sa femme ni à sa fille ; j'ai traîné ces pieds délicats dans la boue des

chemins et dans les ronces des forêts ; ces lèvres où ne devrait sourire que l'amour se sont noircies à déchirer les cartouches de ses pistolets; ce corps si charmant, dont le lit le plus doux offenserait le satin, je l'ai laissé couché sur la terre, couché sous la pluie. Et pourquoi ?...

Pourquoi ? s'écria Thérèse, qu'effrayait et que gagnait l'émotion de la Rouarie, pourquoi ? mais pour l'honneur, pour le triomphe de notre cause.

— Oui, dit la Rouarie, pour cela peut-être! mais peut-être aussi pour que, dans la lutte sanglante qui va s'ouvrir, une balle vienne frapper ce sein de femme, ou peut-être encore, ajouta-t-il d'une voix si altérée qu'il semblait prêt à pleurer, peut-être pour que cette jeune tête se courbe sur l'échafaud et que le couteau du bourreau la fasse rouler sur le pavé !

En disant cela la Rouarie poussa une sourde exclamation et cacha son visage dans ses mains, comme s'il voulait se voiler l'horrible image qui s'était présentée à lui. C'était peut-être aussi pour dérober au regard de Thérèse les larmes qui lui étaient venues aux yeux.

— Eh bien ! lui dit Thérèse, pourquoi cette faiblesse, Armand, pourquoi ces sinistres pressentiments?

— Je ne sais, dit-il avec une expression douloureuse, mais je souffre, ma poitrine brûle... Il y a des heures où, si j'étais seul, je me coucherais au pied d'un arbre et je m'y endormirais... pour dormir... C'est affreux, Thérèse, mais le but auquel je tends, et que j'ai toujours poursuivi jusqu'à présent, en le voyant sans cesse devant mes yeux, ce but glorieux, éclatant, magnifique, me semble disparaître quelquefois, et à sa place je vois devant moi un fantôme, pâle, glacé, qui me montre du doigt une couche étroite et me dit tout bas : « Allons, repose-toi. » Je me sens près de succomber, j'approche ; le spectre se dévoile..... C'est la mort ! la couche se découvre, c'est une tombe. Alors je m'excite ; je m'éperonne, je reprends ma course, je vais, je marche, je cours... Mais ma force s'épuise... et je revois encore devant moi la couche et le fantôme... Oh ! Thérèse, si je mourais avant d'avoir accompli mon dessein !

— Non, reprit Thérèse avec un sublime élan, non, tu ne mourras pas ! mais si tu mourais, c'est donc que Dieu serait du parti des bourreaux !

— Et toi, lui dit la Rouarie en lui tendant les mains, que deviendrais-tu, pauvre enfant? Ne t'ai-je pas séparée de toutes les affections qui protégent une femme ici-bas? Quel héritage te laisserais-je?

Thérèse, confuse, baissa la tête, et reprit d'une voix sévère :

— Qu'est-ce à dire, Armand? A l'heure où va se serrer le nœud de cette trame où tu as enveloppé quatre provinces, que s'est-il passé pour que tu doutes et que tu aies peur?

Armand ne répondit pas. Thérèse reprit :

— Oubliez-vous, la Rouarie, quels hôtes vous allez recevoir? oubliez-vous que ceux qui sont déjà dans cette demeure attendent de vous une justification?

A ce mot justification, la Rouarie releva la tête; il oublia les pensées de pitié et de crainte qui l'avaient un moment agité. Un triste et dédaigneux sourire glissa sur ses lèvres.

— Oui, dit-il, une justification, je dois une justification! et cependant moi seul jusqu'à présent ai risqué ma vie et ma fortune pour le salut de tous, et lorsque pour ce salut commun je prends une précaution, lorsque je fais arrêter et enfermer dans ce château un homme que je crois un traître, on me demande ma justification; et M. de Perbruck, dont tout le dévoûment s'est borné jusqu'à présent à débarquer à Nantes et à rester malade pendant un mois dans une cabane de paysan; M. de Paradèze, qui a fait le grand effort d'ouvrir le salon de son château à une réunion nocturne, ces deux héros enfin me menacent de détacher de l'association tous les nobles du pays nantais si je ne leur donne pas une raison suffisante de l'arrestation du comte Césaire de Perbruck.

— Cet homme, dit Thérèse, n'est point le comte de Perbruck; je vous dis que je l'ai parfaitement reconnu pour un des deux misérables qui portaient sur l'épaule l'empreinte ineffaçable d'une flétrissure infamante.

— Ceci est plus grave que vous ne pensez, Thérèse, reprit vivement la Rouarie; une erreur pourrait nous être funeste. Le soir même où cet homme nous a apporté l'adhésion des gentilshommes nantais, le comte de Perbruck avait assisté à la réunion qui avait eu lieu chez le baron de Paradèze. Vous l'avez fait arrêter, cet homme, quelques

instants après qu'il nous eut remis cet acte, que j'ai représenté depuis à dix de ceux qui l'ont signé, et tous l'ont parfaitement reconnu pour être celui qu'ils avaient confié au comte de Perbruck. Vous savez que, forcés de marcher séparément, j'ai remis cet homme à Tinteniac et à Tuffin, qui l'ont conduit ici, où il est prisonnier depuis un mois. Emportés et dominés par les circonstances, ni vous ni moi n'avons pu revenir dans ce château depuis qu'il y est captif; ni vous ni moi n'avons pu vérifier l'existence du fait que vous m'avez dénoncé. Aujourd'hui, il faut le prouver. Si vous vous étiez trompée ?

— J'y engagerais ma tête, Armand; et si je me suis trompée, je prendrai toute la responsabilité de la faute. Faites appeler ces messieurs.

— Un moment, dit Armand; ne vaudrait-il pas mieux voir le prisonnier avant de dire à son père, au baron de Paradèze, à la Châtaigneraie, cet horrible secret?

— Ce n'est pas le comte de Perbruck, vous dis-je.

— C'est lui, Thérèse, on lui a parlé; envoyé par moi aux nobles nantais, il a été reconnu pour être le comte de Perbruck.

— Mais si c'est lui, dit Thérèse, comment se fait-il que le comte de Perbruck ait subi l'ignominieux supplice dont notre prisonnier est flétri ?

— Je m'y perds, dit la Rouarie. Mais ce qui m'épouvante surtout, c'est que le danger est égal, soit que vous vous soyez trompée, soit que vous ayez raison. Car si les gentilshommes reconnaissent que j'ai envoyé près d'eux un agent qui n'est pas le comte de Perbruck, un misérable échappé des galères, ils auront peu de confiance dans les mesures de sûreté que je puis prendre. Et si on le reconnaît pour le comte de Perbruck, ils trouveront que j'ai agi très-légèrement en faisant arrêter un homme sur un indice qui, s'il existe, vient peut-être d'un accident, peut-être d'un jeu de la nature.

— A la garde de Dieu, marquis, dit Thérèse en se levant. Si nos amis ne comprennent pas que dans une entreprise comme la nôtre on peut sacrifier un homme à un soupçon, ils ne sont pas dignes d'y prendre part.

— Voulez-vous donc leur dire la vérité ?

— C'est moi qui ai fait arrêter cet homme, c'est moi qui en dois dire les raisons à ceux qui viennent nous les demander. Veuillez faire avertir ces messieurs que le moment est venu de leur expliquer notre conduite.

La Rouarie appela un domestique et fit prier MM. de Paradèze, de Perbruck et de la Châtaigneraie de vouloir bien venir le joindre. Un moment après, ces messieurs entrèrent. Il était facile de voir que l'absence de la Rouarie les avait vivement blessés. Ils saluèrent froidement le marquis et Thérèse, et prirent silencieusement les siéges qui leur furent offerts.

IX

— Monsieur de la Rouarie, dit alors solennellement M. de Perbruck, lorsque, instruit de l'arrestation de mon fils, je vous ai demandé compte du motif de cette arrestation, vous m'avez répondu que vous me l'apprendriez dès que nous serions arrivés dans votre château.

— Pardon, dit Thérèse, mais avant de vous dire la cause de cette mesure rigoureuse, permettez-moi de vous demander comment vous en avez été instruit.

Le marquis de Perbruck fit une inclination à Thérèse Moëllien, puis il se tourna vers la Rouarie en lui disant :

— Je me croyais en droit d'interroger, monsieur; je ne suis pas venu ici pour répondre.

Le regard de Thérèse brilla d'une colère superbe à cette dédaigneuse observation qu'on ne lui adressait même pas.

— Monsieur le marquis, reprit-elle avec hauteur, quand je vous demandais qui vous a informé de l'arrestation de votre fils, si toutefois c'est votre fils qui a été arrêté, c'est que je désirais savoir si vous connaissiez toutes les circonstance de cette arrestation; je désirerais également savoir si on vous avait dit que c'était moi qui avais affirmé que

l'homme qui se présentait à nous sous votre nom, n'était pas votre fils, mais quelque misérable échappé des prisons.

— On me l'avait appris, mademoiselle, dit M. de Perbruck sèchement. Je sais que c'est vous qui avez fait enchaîner le comte de Perbruck, qui l'avez fait garrotter et bâillonner comme un misérable échappé des prisons. C'est là, madame, un acte de violence qui, s'il n'est pas excusé par des motifs bien puissants, me forcera à en demander compte à quelqu'un qui puisse en prendre la responsabilité vis-à-vis d'un gentilhomme. C'est pour cela, mademoiselle, que j'adressais la parole à M. le marquis de la Rouarie.

— Monsieur, dit la Rouarie d'une voix irritée, prenez garde qu'avant de vous répondre au sujet de votre fils, je ne vous demande compte, moi, du ton avec lequel vous parlez à mademoiselle de Moëllien.

— Vous êtes dans votre château, monsieur, dit le marquis de Perbruck, et il me semble assez vaste pour contenir quatre prisonniers au lieu d'un. Ces deux messieurs et moi nous sommes venus sur votre parole.

— Et elle ne vous manquera pas, messieurs, dit la Rouarie en souriant amèrement... Continuez.

— Monsieur de Perbruck, dit M. de Paradèze, qui se hâta d'intervenir, il était convenu que ce serais moi qui porterais la parole... vos sentiments de père ne vous laissent pas le calme suffisant pour traiter une pareille question.

— Parlez donc, mais hâtons-nous, dit brusquement M. de Perbruck, car nos amis, vous le savez, ne franchiront le seuil de cette maison qu'autant que l'un de nous ira leur dire qu'ils ne viennent pas se soumettre aux caprices d'un homme qui n'est pas encore l'égal de quelques uns d'entre eux et qui agit déjà comme s'il était leur maître à tous.

— Vous avez entendu, dit M. de Paradèze en s'adressant à la fois à la Rouarie et à Thérèse, et maintenant pourriez-vous nous dire quelle raison si puissante vous a déterminés à arrêter et à retenir prisonnier le comte de Perbruck ?

Thérèse hésita à répondre, la révélation qu'elle allait faire était si étrange, et l'assurance du marquis de Perbruck était telle qu'elle comprit qu'elle serait démentie. Elle réfléchit et dit aussitôt :

— Avant d'aller plus loin, messieurs, ne pensez-vous pas

qu'il serait nécessaire que l'homme qui est l'objet de cette discussion y fût présent?

— Voilà ce que je pensais, dit la Châtaigneraie, et ce que j'aurais dit tout d'abord, si, ajouta-t-il en souriant gaiement, ma jeunesse ne m'avait interdit de donner mon avis avant celui de personne.

La Rouarie fit appeler Tinteniac et lui donna l'ordre d'amener le prisonnier. Tinteniac parut fort embarrassé.

— Se serait-il évadé? fit Armand avec anxiété...

— Il y a une heure que je l'ai vu dans sa prison, et cependant M. de Champagnolles, qui vient d'arriver, affirme l'avoir rencontré avant-hier en compagnie de M. de Venanceaux.

— J'en étais sûre, dit Thérèse; cet homme n'est pas le comte de Perbruck.

— Le marquis de Venanceaux!... c'est impossible! s'écria vivement la Rouarie; allez chercher le prisonnier... allez, allez!

Tinteniac sortit, et la Rouarie reprit aussitôt :

— Il y a dans tout ceci quelque mystère dont je crains de lever le voile, non pas pour vous, monsieur de Perbruck, mais pour nous tous. Le marquis de Venanceaux est prisonnier à Saint-Malo, j'en suis sûr; votre fils, ou tout autre, qui nous a dit s'appeler le comte de Perbruck, est certainement captif dans ce château, et voilà M. de Champagnolles qui les rencontre tous les deux ensemble avant-hier : et il s'agit de deux hommes dont l'un a disparu depuis cinq ans, tandis que l'autre est absent de la France depuis plus de vingt ans. Messieurs, reprit la Rouarie d'un ton alarmé, si l'astuce de nos ennemis avait introduit parmi nous des agents qui sous de faux noms eussent surpris nos secrets?...

— Je crains que M. de la Rouarie n'ait raison, dit le marquis de Perbruck, car vous savez qu'il y a de par le monde un malheureux nommé Saturnin Fichet, dont la ressemblance avec mon fils est véritablement extraordinaire.

— Tout s'explique, reprit Thérèse; il y a un homme, dites-vous, qui ressemble à ce point à votre fils? C'est donc à celui-là que j'aurai donné asile, celui-là que j'ai examiné dans son sommeil et qui porte sur son épaule la marque des galériens.

Cette déclaration jeta une étrange surprise parmi tous ceux qui l'entendirent. La Châtaigneraie seul laissa échapper un sourire.

— Oui, messieurs, dit la Rouarie, voilà ce que m'avait déclaré mademoiselle Moëllien.

Il raconta alors l'histoire des deux trappistes, et reprit avec un grand soulagement :

— Mademoiselle de Moëllien a raison, tout s'explique : c'est ce misérable que j'ai fait arrêter.

— Rien ne s'explique au contraire, dit la Châtaigneraie avec une intention qui devait avoir un motif secret. Si M. de la Rouarie a arrêté le faux comte de Perbruck, comment ce misérable était-il porteur de notre adhésion ?

— En effet, dit la Rouarie, l'homme que j'ai arrêté était porteur de cet acte.

— C'est donc lui qui était chez M. le baron de Paradèze, dit la Châtaigneraie.

— Non, ce doit être mon fils, repris le marquis de Perbruck, puisque le lendemain même de cette arrestation j'ai vu ce M. Saturnin Fichet parfaitement libre.

— Mais nous aussi nous l'avons vu, répliqua la Châtaigneraie, et il nous a parlé de notre rencontre de la veille chez le baron. Et puis, reprit-il, mademoiselle de Moëllien est sûre que celui qui a été arrêté est flétri d'une marque infamante. Ce ne serait donc pas ce Saturnin, libre le lendemain de cette arrestation, qui serait marqué ?...

— M. de la Châtaigneraie ! s'écria le marquis avec hauteur, cette supposition est une insulte.

— Ma foi ! reprit la Châtaigneraie, comprenez-y quelque chose si vous pouvez ; moi, je m'y perds.

—Ils en étaient là lorsque Fontevieux entra, le visage tout effaré.

— Il arrive en ce moment une chose étrange, dit-il aussitôt, un homme que je jurerais être le comte Césaire, accompagné du jeune paysan qui vous a sauvé la vie, monsieur le marquis de Perbruck, et que nous avons retrouvé près de vous chez votre fermier Robertin, cet homme et ce paysan demandent absolument à être introduits près de vous. Il y va, disent-ils, de notre salut à tous.

— Qu'on les fasse venir, dit vivement la Rouarie plus

alarmé qu'il ne le voulait paraître. Tout va s'expliquer sans doute.

Fontevieux sortit. L'anxiété était grande. La Châtaigneraie lui seul paraissait fort peu tourmenté de ce mystère inextricable. On entendit bientôt des pas rapides s'approcher, et par une bizarre circonstance, au moment où Marguerite et Saturnin entraient par une porte, Césaire de Perbruck paraissait d'un autre côté.

Tous, à l'aspect de ces deux hommes dont la ressemblance était si extraordinaire, restèrent frappés d'épouvante et de surprise. Aucun n'eût osé dire auquel des deux il avait eu affaire, quoiqu'en les voyant l'un près de l'autre on pût remarquer des dissemblances qu'on se fût rappelées difficilement lorsqu'ils étaient séparés.

M. de Perbruck seul n'hésita pas, et s'élançant vers Césaire, il s'écria :

— Mon fils !... voilà mon fils, messieurs !

— Oui, reprit Marguerite, qui avait remarqué l'étonnement de la Rouarie et de Thérèse à cette double apparition, voilà le comte Césaire de Perbruck ! Qui en doute ici ?

— Et qui le lui conteste ? dit Saturnin.

— En ce cas, reprit Thérèse en s'adressant à Fichet, tu es donc le misérable imposteur qui a voulu prendre sa place ? Tu es celui qui a pénétré dans ma maison et qui a été flétri par le bourreau ?

— Moi ! s'écria Fichet en se reculant, j'ai été flétri par le bourreau ! Qui ose dire cela ? reprit-il avec une telle hauteur et une expression si résolue, qu'il étonna Thérèse.

Cependant, à cette parole de Saturnin, Marguerite avait poussé un cri étouffé et Césaire s'était brusquement dégagé des bras de son père. La Châtaigneraie l'observait avec une attention obstinée.

C'était une position extraordinaire que celle de ces deux hommes en face l'un de l'autre : Césaire, pâle, amaigri par la captivité, muet, confus ; et Saturnin Fichet, le front haut et courronné pour ainsi dire des lambeaux sanglants qui cachaient sa blessure. Thérèse, la Rouarie et tous les autres spectateurs de cette rencontre promenaient un regard incertain de l'un à l'autre, et à voir leur attitude à tous les deux, ils eussent pu croire que le gentilhomme

était celui qui se révoltait si fièrement contre une accusation, et que le misérable était celui qui restait immobile, la tête basse et l'œil fixe

Cependant M. de Perbruck fut le premier a répondre à Saturnin Fichet.

— C'est mademoiselle de Moëllien qui le dit.

— Je dis que l'un de ces deux hommes est un échappé du bagne, reprit Thrérèse, qui remarquait le tremblement convulsif qui s'était emparé de Césaire ; maintenant, je ne pourrais dire lequel des deux.

— Ni l'un ni l'autre, s'écria Saturnin, et la preuve est facile à donner.

A ces mots , il se dépouilla rapidement de son habit, déchira sa chemise et montra à tous son épaule nue et intacte.

— Il a raison, dit la Rouarie, et voilà, ajouta-t-il en montrant Césaire, dont la paleur était effrayante... voilà celui qui nous a trompés ; voilà le misérable galérien !

— Lui ! reprit son père, à qui l'indignation prêta une véritable hauteur ; lui ! mais c'est mon fils... messieurs, c'est le comte de Perbruck ! et l'accusation portée contre lui est un prétexte infâme dont s'est servi M. de la Rouarie pour excuser un acte de déloyauté... Répondez, Césaire ! confondez cette basse calomnie.

Le jeune comte resta immobile.

— Il y a un moyen bien simple de connaître la vérité, dit la Châtaigneraie, qui observait plus attentivement qu'un autre le trouble de Césaire ; voyons l'épaule de cet homme.

— Et lui-même, il porta la main sur le comte. Mais Césaire, sortant enfin de l'horrible anéantissement où il était plongé, se releva fièrement, et jeta un regard tranquille sur l'assemblée.

— C'est inutile, messieurs, dit-il, je ne suis pas le comte de Perbruck !

Cette déclaration frappa toute l'assemblée d'une surprise inouïe ; la Châtaigneraie sourit avec satisfaction, comme s'il eût compris et approuvé l'action de Césaire.

— Quoi ! s'écria son père... Césaire... ce n'est pas toi...

Le comte s'éloigna froidement du marquis.

— Je ne suis pas le comte de Perbruck, répéta-t-il.

— Mon fils !... mon fils !... dit le marquis en l'implorant.

Césaire arracha avec un mouvement convulsif les haillons qui le couvraient, et ajouta d'une voix sourde :

— Est-ce que votre fils a été marqué par le bourreau ?

— Vous voyez ! dit Thérèse Moëllien, je ne m'étais pas trompée.

Le marquis de Perbruck, éperdu, anéanti, resta immobile.

— Mais qui êtes-vous, malheureux ? fit la Rouarie.

— C'est sans doute le véritable Saturnin Fichet, s'écria M. de Paradèze; et voilà le comte qui veut se cacher, ajouta-t-il en montrant Saturnin.

— Non pas, non pas, reprit Saturnin avec éclat ; le véritable Saturnin Fichet, c'est moi. Non, de par mon père, qui est bien mon père, je ne suis pas le comte de Perbruck. Qu'il garde son nom, son titre et son rang, moi je garde mon nom... et surtout je garde ma peau, ajouta-t-il en frappant fièrement sur son épaule nue.

— Il a raison, dit Césaire avec calme ; je ne suis pas Saturnin Fichet, et je ne suis pas le comte de Perbruck; il n'y a et il n'y aura de flétrissure ni sur votre nom, monsieur le marquis, dit-il en s'adressant à son père, ni sur le vôtre, brave jeune homme, ajouta-t-il en parlant à Saturnin.

— Mais, mon fils, s'écria le marquis avec désespoir ; où est-il ? Qu'est-il devenu ?

— Votre fils est mort, marquis de Perbruck, dit Césaire d'une voix sinistre : et puisque vous m'avez découvert, je suppose que vous ferez disparaître sa vivante image, comme lui-même est disparu depuis longtemps.

— C'est la loi de notre association, dit Thérèse, et la mort te punira de ta traîtrise.

— Ne me la faites pas attendre, dit le comte ; et si parmi tous les gentilshommes ici présents, aucun ne se sent la force de se souiller de ma mort, qu'on me prête une arme, et justice sera bientôt faite.

— Ne jugez-vous pas à propos d'interroger cet homme? dit M. de Paradèze, peut-être nous apprendra-t-il les menées de nos ennemis.

Ces mots rappelèrent à Fichet pourquoi il était venu au château, et il dit tout bas à la Rouarie :

— Pardon, monsieur le marquis, mais je suis ici, moi, pour vous avertir d'un immense danger.

— C'est bien ! dit le marquis de même.

Puis il reprit tout haut en montrant Césaire :

— Quant à cet homme, emmenez-le, Tinteniac, et qu'il en soit comme s'il n'avait jamais été.

— Mais c'est impossible, s'écria alors Marguerite, qui, haletante, et pleine d'une horrible anxiété, suivait le mouvement de cette scène étrange ; c'est impossible, vous ne pouvez pas le tuer, lui... lui qui est le comte de Perbruck; entendez-vous? lui qui est innocent malgré ce signe infâme de flétrissure.

— Ce jeune homme vous ment, reprit Césaire, je ne suis pas le comte de Perbruck.

— Ne le croyez pas, reprit Marguerite avec désespoir, mais je le sais bien, moi... moi... moi, dit-elle en se frappant la poitrine, moi qui lui ai valu cet affreux supplice.

— Vous... fit Césaire, vous...

— Ah ! tu ne m'as pas reconnue, Césaire, tu n'as pas reconnu Marguerite, s'écria celle-ci en se mettant à ses pieds les mains jointes et le visage éploré. Jamais je ne t'eusse dit mon nom, mais... je parlerai, je dirai tout.

Césaire eut un mouvement convulsif ; il attacha sur Marguerite un regard fixe et ardent. Il y eut dans son esprit un moment d'incertitude en retrouvant le témoin qui devait le justifier, mais l'orgueil l'emporta encore une fois ; la pensée d'avouer que d'une façon quelconque la main d'un bourreau avait imprimé une marque infamante sur l'épaule d'un gentilhomme, le révolta à ce point qu'après un moment de silence il reprit d'une voix calme :

— Cette fille ment ; le comte de Perbruck est mort.

Puis, comme si sa force était à bout, il porta autour de lui un regard désespéré en s'écriant :

— Personne n'aura-t-il pitié de moi ! personne ne me donnera-t-il un couteau, un pistolet !

Tout le monde le regardait avec stupéfaction, car déjà le doute avait penétré dans tous les esprits. On commençait à supposer que ce pouvait être là le véritable comte de Per-

bruck ; on se rappelait sa bizarre disparition, on avait remarqué son incertitude d'un moment. Puis en voyant cette froide résolution de mourir, ce désespoir de ne pas trouver une mort assez prompte, on comprenait que peut-être il avait hâte d'ensevelir dans la mort l'horrible secret qu'il avait essayé d'ensevelir dans le cloître.

M. de Perbruck était tombé sur un siége, la tête dans ses mains ; M. de Paradèze s'était approché de Thérèse ; Marguerite était resté à genoux. La Châtaigneraie seul continuait à observer le désespoir de Césaire. Tout à coup il prit un pistolet à sa ceinture et s'approcha du malheureux.

— Cette arme, lui dit-il tout bas, je puis la donner au comte de Perbruck.

— Merci, la Châtaigneraie, repartit de même Césaire en tendant la main pour prendre le pistolet.

— Je puis la lui donner, mais à une condition, dit la Châtaigneraie : c'est que vous me permettrez d'interroger cette jeune fille. Si après cela, et dans une heure, je ne vais pas moi-même vous dire : « Revenez, comte, et soyez notre chef », vous serez libre de vous tuer ; donnez-moi votre parole de gentilhomme de m'attendre une heure.

— Eh bien ! je vous la donne.

La Châtaigneraie lui remit le pistolet.

— Marquis, dit la Châtaigneraie, veuillez faire conduire cet homme en lieu sûr.

— Je vous l'abandonne, dit la Rouarie, qui, alarmé des nouvelles que venait de lui donner rapidement Saturnin, ne prenait déjà plus aucun intérêt à cette scène inexplicable. Messieurs, messieurs, reprit-il d'une voix éclatante et impérative, veuillez me suivre, les circonstances sont graves, et j'apprends à l'instant des nouvelles qui nous forceront peut-être à prendre des mesures rapides et décisives.

Le marquis de Perbruck voulut encore s'approcher de Césaire. La Châtaigneraie l'arrêta et lui dit :

— Veuillez suivre M. de la Rouarie ; il faut que j'interroge cette jeune fille.

— Mais mon fils ! fit avec désespoir M. de Perbruck.

— Je crois pouvoir vous affirmer, monsieur le marquis, lui dit gravement la Châtaigneraie, que si votre fils est mort,

il est mort honorablement, et que s'il vit, il vivra avec honneur.

M. de Paradèze entraîna le marquis de Perbruck, qui ne savait plus ce qu'il faisait, et ils suivirent la Rouarie, Tinteniac et Fontevieux, qui s'éloignèrent précipitamment avec Saturnin Fichet, tandis que le jeune Tuffin reconduisait Césaire dans la prison dont on venait de le faire sortir.

Thérèse Moëllien, la Châtaigneraie et Marguerite demeurèrent seuls.

X

— Quel est donc votre projet, monsieur? dit Thérèse à la Châtaigneraie.

— Madame, reprit celui-ci, l'homme qu'on vient de reconduire en prison, celui que vous avez fait justement arrêter est le comte de Perbruck, je n'en doute pas.

— Oui, c'est lui, dit Marguerite, c'est lui qui veut mourir.

— Si c'est le comte de Perbruck, reprit Thérèse, quel crime a pu le marquer d'une si horrible flétrissure?

— Voilà ce que cette femme peut nous dire, repartit la Châtaigneraie, et si ce n'est pas un crime, mais un malheur, comme je le suppose, ni vous ni moi, madame, ne laisserons un brave gentilhomme se punir par la mort de la fatalité qui l'a frappé. Parlez, mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Marguerite, et hâtez-vous, car dans une heure M. de Perbruck doit sortir de sa prison pour être notre chef, ou y rester pour que son secret s'y ensevelisse dans la mort avec lui.

— Je comprends votre générosité, dit Thérèse, mais je ne comprends pas que la justification de M. de Perbruck soit possible.

— Eh bien! écoutez-moi donc, reprit Marguerite avec effort, et vous jugerez si tout autre à sa place, eût-il été le roi

de France lui-même, eût pu échapper à l'exécrable vengeance qui l'a frappé.

Alors Marguerite commença le récit de ses amours avec Césaire. Elle avoua sa faiblesse et ses folles espérances; elle dit comment elle avait consenti à suivre celui qu'elle aimait et à quitter, pour lui, cette solitude de la vie et du cœur où l'avait laissée, pendant près de seize ans, l'homme qui se disait son père.

Tant qu'elle parla de son passé où tout son crime avait été d'aimer, sa voix resta calme au milieu de la honte même qu'elle éprouvait, mais lorsqu'elle arriva à cette nuit fatale où son amant et elle furent frappés, lui à l'épaule, elle au cœur; lui d'un fer rouge, elle du nom de son père; lorsqu'il lui fallut avouer l'infamie de sa naissance et les refus hautains de Perbruck, ce fut à genoux qu'elle parla, ce fut d'une voix haletante, ce fut avec des sanglots, des larmes et des cris déchirants. Alors, voyant la Châtaigneraie et Thérèse Moëllien qui la considéraient avec le douloureux étonnement que devait leur inspirer cette bizarre et terrible aventure, elle se traîna jusqu'à leurs pieds en s'écriant:

— Oh! sauvez-le! sauvez-le! Je ne veux pas que mon amour le tue... Vous seuls au monde saurez ce secret, et s'il ne le croit pas en sûreté dans mon sein, je me tuerai à ses pieds.

— Non, pauvre enfant, dit Thérèse Moëllien en lui tendant la main, tu ne mourras pas: et vous sauverez M. de Perbruck, dit-elle vivement à la Châtaigneraie.

— Oui, madame, dit le jeune gentillomme avec enthousiasme; je le sauverai de la mort, mais vous seule pouvez le sauver de son désespoir.

— Que faut-il faire? dit Thérèse.

— Il faut le présenter, tout à l'heure, à la noblesse de Nantes, comme un des meilleurs gentilshommes de notre pays : et quand vous, madame, vous le génie de la Rouarie, l'âme de ses desseins, l'héroïne de nos projets à tous, quand vous et moi, dont l'honneur est assez haut pour pouvoir couvrir tous ceux qui se mettront à son abri, quand tous deux, dis-je, nous répondrons de lui, aucun de ceux qui ont pu voir la marque qui ne le flétrit point à nos yeux ne doutera de son honneur.

— Allez donc le sauver, dit Thérèse avec enthousiasme, je vous attends tous deux.

Aussitôt elle appela, et dit au serviteur qui se présenta :

— Conduisez M. de la Châtaigneraie dans la prison de l'homme qui vous a été remis il y a un mois, et laissez cet homme sortir librement avec monsieur.

Thérèse resta donc seule avec Marguerite. C'étaient deux cœurs dévoués, mais le sentiment qui les animait l'une et l'autre n'était pas le même : l'exaltation politique avait poussé Thérèse Moëllien dans la voie pénible et glorieuse qu'elle parcourait; l'amour seul avait jeté Marguerite dans le chemin obscur et désespéré où elle se traînait à la suite de Césaire.

— Tu l'aimais donc bien, dit Thérèse à Marguerite, pour lui avoir ainsi donné ton âme et ton honneur ?

— Oh oui ! je l'aimais, repartit Marguerite d'une voix pleine de larmes. La première fois que je l'ai vu, son aspect m'a troublée et réjouie, il m'a semblé que je l'attendais. Et puis quand il m'a écrit, quand il m'a parlé, une force invincible, inouïe, m'a jetée à lui. Il me demandait mon amour, et il l'avait déjà ; il m'a demandé mon honneur, je lui ai donné mon honneur, comme je lui aurais donné ma vie, comme je lui avais donné la veille le ruban qui nouait mes cheveux. Y a-t-il une différence, dans l'amour, entre le premier et le dernier des gages ? Oh ! non, madame, non ! Et, ajouta-t-elle en baissant les yeux, vous devez me comprendre, vous, vous qui aimez aussi ce grand et noble marquis de la Rouarie, à qui vous avez voué votre existence.

En toute autre circonstance, la fierté de Thérèse Moëllien se fût révoltée de voir placer son amour à côté de celui de la misérable fille qui était restée à genoux devant elle, mais à ce moment sa pensée était bien loin d'une pareille susceptibilité. Thérèse se disait que ce n'était point ainsi qu'elle aimait la Rouarie. En effet, elle lui avait donné volontairement son existence, pour rester la compagne d'héroïques projets, mais celui auquel elle avait donné son âme, et qui ne l'eût pas vainement priée s'il avait osé la prier, ce n'était pas la Rouarie, c'était un autre.

Elle regarda Marguerite, et les yeux mouillés de larmes sur elle-même, elle lui dit doucement :

— Et qu'espères-tu maintenant, malheureuse ?

— Moi, dit naïvement Marguerite, rien, rien que le servir et le sauver si la mort le menace encore. J'ai vécu pendant de longues années à la porte de son couvent, rien que pour le voir quelquefois du sommet des hautes murailles qui l'enfermaient et que je gravissais au péril de ma vie ; je l'ai suivi quand il a quitté cet asile. Un seul jour j'ai cru l'avoir perdu, ce fut celui où il trouva l'hospitalité dans votre maison, mais j'appris bientôt qu'il avait gagné la grève de Saint-Malo pour aller à Guernesey ; c'est là que je l'ai retrouvé mourant. Et depuis ce temps, tout l'or que mon père me prodiguait je l'ai employé à le suivre, à le surveiller...

— Quoi ! dit Thérèse, qui écoutait Marguerite avec un triste étonnement, pendant tout ce temps vous ne l'avez point approché ?

— Jamais ! jamais ! dit Marguerite ; seulement je le voyais quelquefois à la dérobée. Mais quand il est venu se mêler à vos héroïques et dangereux projets, j'ai voulu être près de lui, alors il m'a fallu prendre ce déguisement.

— Et il ne savait pas qui vous étiez ?

— Non.

— Et vous ne le lui avez jamais dit ?

— Jamais.

— Et il l'eût peut-être toujours ignoré, fit Thérèse profondément émue, sans la fatale explication d'aujourd'hui ?

— Toujours, reprit Marguerite en baissant la tête.

— Mais pourquoi donc le suivre, alors ? reprit Thérèse.

— Pourquoi ? dit Marguerite avec exaltation, parce que je sentais là, qu'un jour viendrait où il aurait besoin de quelqu'un pour le secourir, s'il était blessé sur un champ de bataille, pour lui venir en aide, s'il succombait à la fatigue, pour le protéger devant un danger inconnu... et vous voyez que j'ai bien fait, madame, car sans moi il mourait.

— Et maintenant que vous l'avez sauvé, vous êtes heureuse, n'est-ce pas ? reprit Thérèse, qui semblait étudier cet amour pour le comparer au sien ; maintenant vous pouvez lui demander la récompense de tant de tendresse ?

— Moi ! dit Marguerite, qui parut ne pas comprendre cette question, pourquoi lui demander une récompense ? Il avait emporté avec lui mon âme, ma vie, ma pensée ; en le sui-

vant, j'ai suivi ma vie; en le sauvant, c'est moi que j'ai sauvée.

Thérèse écoutait avec une douloureuse surprise l'exaltation résignée de cet amour si peu semblable au sien, et comme si elle eût voulu connaître tout le mystère de cette âme si complétement dévouée, elle lui dit avec quelque hésitation :

— Mais cette réparation que votre père avait demandée, ce nom qu'il voulait obtenir pour vous, ne l'espérez-vous pas ?

— Moi, madame ? dit Marguerite en se levant; moi, la femme du comte de Perbruck ? jamais, madame, jamais ! Celle qui doit porter ce nom doit être pure devant Dieu et devant les hommes de toute faute et de toute souillure : je suis la fille du bourreau de Nantes, madame !

Cette réponse fit tressaillir Thérèse Moëllien et lui rappela à qui elle parlait. La fin de cette conversation devenait embarrassante, et déjà Thérèse s'étonnait qu'on l'eût laissee si longtemps seule avec cette jeune fille, lorsque l'arrivée soudaine de Fontevieux vint rompre à temps cet entretien.

— Il nous faut préparer à quitter le château, dit rapidement Georges; le secret de notre réunion a été surpris par l'infâme Morillon, et avant deux heures, toutes les forces dont ce misérable peut disposer seront à la porte de ce château.

— Et cette fois encore, s'écria Thérèse avec colère, la réunion générale qui devait sanctionner nos projets et en arrêter l'exécution, cette réunion sera ajournée !

— Non, madame, non, reprit Fontevieux, il faut que tout soit conclu aujourd'hui. La séance va s'ouvrir; le marquis et quelques-uns de nos amis sont seuls instruits du danger qui nous menace. S'il s'abat sur nous assez rapidement pour que nous ne puissions l'éviter, nous le combattrons; si, au contraire, il nous laisse le temps de mettre le dernier sceau à notre entreprise, avant de frapper à la porte de cette demeure, toutes les mesures sont prises pour que chacun puisse se retirer en sûreté. Venez, madame, on vous attend, et quant à cette jeune fille, il faut qu'elle nous accompagne, et il faut qu'elle aille s'asseoir auprès de ce jeune homme

qu'on appelle Saturnin Fichet et qui assistera à la séance sous le nom du comte de Perbruck.

Cette étrange résolution surprit également Thérèse et Marguerite. Celle-ci voulait une explication, mais le temps pressait et il leur fallait suivre Fontevieux.

Avant de raconter cette fameuse séance, où les gentilshommes de quatre provinces jurèrent de combattre et de mourir pour la monarchie, il faut que nous disions quelle nouvelle circonstance avait forcé notre aventurier à accepter encore une fois le rôle de Césaire.

Comme nous l'avons dit, Saturnin avait averti la Rouarie qu'un grave danger le menaçait. Pour le lui faire comprendre, il avait dû lui raconter comment il avait été mêlé au secret de la conspiration. Il lui dit aussi comment il avait été arrêté le lendemain comme étant le comte de Perbruck, et enfin, il lui raconta sa délivrance, qui devait être sans doute l'ouvrage de Morillon. Mais malgré toute sa résolution, Saturnin éprouva quelque embarras lorsqu'il fallut avouer l'étrange proposition que lui avait faite le commissaire de la Convention, et surtout lorsqu'il fallut dire qu'il l'avait acceptée.

MM. de Paradèze et de Perbruck voulurent pousser les hauts cris; mais la Rouarie, à qui un pareil moyen n'eût pas répugné s'il eût pu le servir, et qui en trouvait au fond l'invention ingénieuse, la Rouarie leur fit observer que ce n'était pas le moment de discuter le plus ou moins de convenance des actions de Saturnin Fichet, et qu'il fallait s'informer avant tout de ce qui en était arrivé.

Saturnin en vint alors à sa rencontre avec MM. de Champagnolles, Limoëlan, le baron de la Guyomarais et ceux qui les accompagnaient, et il apprit à la Rouarie les renseignements que Morillon avait recueillis dans cet entretien, renseignements qui devaient le conduire au château.

A cette nouvelle MM. de Perbruck et de Paradèze voulurent encore prendre Saturnin à partie comme étant la cause de ce danger; ils ne parlaient de rien moins que de le traiter comme un espion, quand la Rouarie reprit :

— Eh! messieurs, trouvez-moi parmi nous tous un garçon qui ait plus d'honneur que celui-ci, et je vous le livre. Certes il lui était permis à lui, qui n'est pas des nôtres, de nous laisser dans le danger sans nous prévenir. Il est cependant

venu, blessé, et presque mourant, lorsque tant d'autres se seraient cachés. N'en parlons donc plus et songeons aux mesures que nous devons prendre.

— Il n'y en a point d'autres que de nous disperser, dit M. de Paradèze.

— Impossible, dit la Rouarie, les routes qui mènent au château doivent être, à l'heure qu'il est, battues de tous côtés par la gendarmerie et les gardes nationaux ; et nous séparer, ce serait aller un à un au-devant du danger pour y succomber. Non, messieurs, il faut que nous nous enfermions tous ici, il faut hâter la venue de tous nos amis. Où sont les vôtres, monsieur de Paradèze ?

— A la grotte de Saint-André, et ils attendent ma réponse relativement au comte de Perbruck.

— C'est vrai, dit la Rouarie avec impatience, mais après ce qui s'est passé, quelle réponse comptez-vous leur faire ?

— En vérité, dit M. de Perbruck avec un cruel embarras, je ne le sais, et...

— Cependant, reprit la Rouarie, ils ont considéré l'arrestation du comte comme une insulte à tous ceux du pays nantais ; ils n'entreront pas tant qu'ils n'auront pas obtenu de satisfaction à ce sujet, ils vont donc rester à la caverne de Saint-André... D'après ce que vous a dit ce jeune homme, les émissaires de Morillon vont y arriver... C'est livrer vos amis à un danger effroyable... Messieurs, ceci serait une trahison...

— Mais que faire, mon Dieu ? s'écria M. de Paradèze.

— Eh bien ! reprit la Rouarie, allez les rejoindre sur-le-champ, et vous, monsieur de Paradèze, vous, monsieur de Perbruck, dites-leur que le comte Césaire est mort, car je ne pense pas que vous vouliez faire assister à notre séance le misérable que vous avez reconnu pour votre fils et qui a dit ne pas l'être.

— Non, certes, dit M. de Perbruck en baissant la tête.

On en était à ce point de la discussion lorsque M. de Champagnolles arriva tout à coup. Il venait avertir la Rouarie que les gentilshommes nantais avaient envoyé un émissaire pour s'informer de la réponse qu'on avait faite relativement au prisonnier. La Rouarie regarda M. de Perbruck et M. de Paradèze, et sans doute il allait faire entrer M. de

Champagnolles dans le secret de leur embarras, lorsque celui-ci, apercevant Saturnin Fichet, reprit vivement :

— Eh ! pardieu, la réponse me semble facile, puisque voilà le comte lui-même. J'ai beau leur affirmer que je l'ai vu, il y a deux jours, et que cette prétendue arrestation est sans doute le résultat d'une méprise ; ils s'obstinent à ne pas me croire et veulent absolument que ce soit le comte lui-même qui vienne les dégager de la parole qu'ils se sont donnée entre eux de se séparer de l'association, si par hasard ils n'obtenaient point raison du procédé de M. le marquis de la Rouarie.

A ce moment la Rouarie comprit qu'il jouait tout l'avenir de ses projets et pensa au danger auquel étaient exposés les gentilshommes nantais. Il adressa un regard rapide et significatif à tous ceux qui l'entouraient, et dit d'une voix haute en s'adressant à Saturnin Fichet :

— Allez donc, monsieur le comte, et hâtez l'arrivée de ces messieurs : vous savez mieux que personne combien il est urgent qu'ils soient dans l'enceinte de ces murs. Allez, reprit la Rouarie d'un ton bref et impérieux en voyant le regard stupéfait que Saturnin attachait sur lui.

Ainsi, pour la quatrième fois, celui-ci fut appelé à jouer le rôle du comte de Perbruck. D'abord, ç'avait été par l'erreur de quelques paysans ; plus tard, par la dénonciation de Marguerite. L'avant-veille, ce rôle lui avait été donné par Morillon, l'agent de la Convention ; et à ce moment, il lui était imposé par la Rouerie, par le chef de l'association qui voulait renverser ce terrible pouvoir.

Saturnin eût peut-être hésité à accepter. Mais la dernière partie de la phrase de la Rouarie le décida. Il s'agissait, en effet, d'arracher les gentilshommes nantais à un danger auquel il les avait exposés lui-même. Il suivit donc M. de Champagnolles. Cette considération, qui avait déterminé Saturnin, arrêta aussi les observations de M. de Perbruck et de M. de Paradèze. D'ailleurs, il n'y avait plus à discuter cette résolution... Saturnin était sorti.

— Cette fois seulement, et pour le salut de tous, dit la Rouarie, ce jeune homme passera pour votre fils, et puis nous aviserons.

Cependant, si la décision de la Rouarie sauvait une partie

des conjurés du danger immédiat d'être surpris à la caverne Saint-André, elle ne prevenait pas le danger bien plus grave de voir toute la conspiration enveloppée et surprise dans l'enceinte du château.

C'est alors que ceux qui ne connaissaient pas encore la Rouarie dans toute sa supériorité purent juger de la prévoyance, de l'activité, des ressources et des combinaisons de cet homme prodigieux. Il fit appeler quelques-uns de ses serviteurs, et à l'instant chacun reçut l'ordre qui le concernait. Il s'agissait de savoir quels pouvaient être les mouvements de Morillon. Aussitôt de tous les angles du château, partirent successivement de longs cris qui s'en allèrent se répétant de loin en loin dans le silence de la nuit jusqu'à ce qu'ils se perdissent tout à fait dans l'espace. Ces cris portaient de toutes parts une question. La Rouarie tira sa montre :

— Nous avons dix minutes à attendre, répondit-il, il faut en profiter.

Aussitôt il appela de nouveaux domestiques.

— On s'assemblera dans le grand cellier, dit-il, que tout y soit prêt dans une demi-heure.

Il pouvait être à ce moment onze heures du soir. Aussitôt dans ce château, immobile en apparence quelques instants avant, tout s'anima comme par enchantement : les lumières coururent de toutes parts. On voyait à la lueur des torches passer dans les galeries une multitude de paysans tout armés et, s'il le fallait, prêts à combattre.

— Veuillez me suivre, messieurs, dit la Rouarie; il faut nous assurer que l'entrée principale du château est libre pour tous ceux qui voudront le visiter.

Le marquis descendit dans les étages inférieurs, et il arriva avec ceux qui le suivaient au vaste préau qui précédait le premier mur d'enceinte et la herse qui ouvrait sur la campagne. Quelques paysans y stationnaient tenant des torches, et éclairaient de nombreux serviteurs dont les ombres s'allongeant et se perdant dans l'obscurité, donnaient un aspect fantastique à cette scène nocturne.

— Tinteniac, dit la Rouarie, qu'aucun de nos hôtes ne s'arrête dans les appartements, et que tous, de quelque côté qu'ils arrivent, soient conduits au lieu de la réunion.

Un cri de Tinteniac répéta cet ordre, et il courut de la base au sommet du château.

La Rouarie arriva bientôt à la porte principale, et les conjurés s'étonnèrent en la voyant gardée par un seul serviteur à cheveux blancs qui habitait la petite chambre pratiquée à côté de cette porte.

— Lambert, lui dit le marquis, les républicains vont venir attaquer le château cette nuit.

— Qu'ils viennent ! dit le vieillard en montrant une carabine pendue au mur.

— D'abord, reprit la Rouarie, tu vas cacher ceci.

Le vieillard regarda son maître avec une stupéfaction douloureuse.

— Ou plutôt, ajouta la Rouarie, emportez cette arme, Georges ; mon vieux Lambert ne résisterait pas à la tentation de s'en servir.

— Monsieur le marquis me désarme ? dit Lambert avec douleur.

— Ne m'as-tu pas dit cent fois qu'il ne faut jamais laisser la bouteille à la portée de la main de l'ivrogne ?... Ceci, dit-il en prenant lui-même la carabine des mains du vieillard, c'est ta bouteille. La poudre te grise... mon vieux camarade.

— Mais que dirai-je donc quand viendront les républicains ? fit Lambert d'un air suffoqué.

— Tu leur demanderas poliment ce qu'ils veulent.

— Poliment ! fit Lambert... Hum !

— Comme tu pourras... dit la Rouarie. Mais comprends-moi bien, ils viendront au nom de la loi pour visiter le château.

— Et je les enverrai paître.

— Tu leur ouvriras, et tu les conduiras partout.

— Partout ?

— Partout où ils voudront aller. Si même ils parlaient de visiter les caves et les souterrains, tu te laisseras intimider ou séduire, et tu les conduiras... tu sais.,. à cette cave secréte où je cache... mon vieux vin.

— Ah ! ah ! dit le vieillard, qui paraissait comprendre très-bien.

— Et s'il y en a quelques-uns qui aient soif, tu ne te feras

pas de mauvaise affaire en défendant contre eux quelques vieilles futailles qu'ils videront.

— Ils boiront tout leur saoul, reprit le vieux Lambert en riant, mais avant d'arriver là, monseigneur, s'ils pénètrent dans tous les appartements?

— Qu'importe! dans vingt minutes tu seras seul dans le château. Ouvre-leur les portes s'ils le veulent... Laisse-toi voler les clefs s'ils en ont envie... Ne les empêche pas de briser les serrures si cela leur va mieux. Je ne veux aucune résistance.

— Il suffit, dit Lambert. Et fermerai-je la porte derrière eux?

— Quand il en sera temps, je viendrai la fermer moi-même; jusque là qu'elle reste ouverte.

— Bien! dit Lambert en se frottant les mains. Et où retrouvai-je ma carabine?

— Je te la rapporterai, dit la Rouarie.

— Merci, monseigneur, et vive le roi! dit le vieillard en prenant les mains de la Rouarie et en les baisant. Puis il reprit, en s'adressant aux spectateurs de cette scène : « Je vous en prie, messieurs, faites que je sois au moins du commencement de la danse; à mon âge on est pressé de s'amuser. »

A ce moment, la Rouarie imposa silence du geste à tous ceux qui l'entouraient. Un cri lointain et presque imperceptible avait frappé son oreille. Ce cri se répéta en se rapprochant et vola en un instant du fond de la vallée jusqu'au sommet du château. Ce premier cri venait du couchant. Un autre arriva bientôt du midi, et successivement de tous les points de l'horizon vint la réponse à la question qui avait été ainsi envoyée dix minutes avant.

— Messieurs, dit la Rouarie après avoir recueilli tous ces cris, les républicains viennent d'abord par Saint-Aubin-d'Aubigné; de ce côté ils sont encore à plus d'une lieue. Ce sont cinq brigades de gendarmerie. Ceux de Rennes ont pris la route de Redon et ne sont pas encore arrivés à la ferme du Clélan. Ce détachement est composé de deux à trois cents gardes nationaux. La troupe la plus nombreuse doit marcher sur Hédée. Elle a un canon. Tant pis, car s'ils comptent le trainer jusqu'ici à travers les chemins défoncés, cela les re-

tardera d'une heure au moins, et je voudrais les voir arriver tous à la fois. On me signale un chef déterminé à la tête de cette troupe. On m'en signale aussi un autre qui passe par Montfort, et qui, sans doute, veut s'emparer de la caverne Saint-André. Allons, tout va bien, ils arriveront assez à temps pour surprendre le château pendant que nous y serons encore. Fontevieux, allez avertir mademoiselle de Moëllien que nous allons entrer en séance.

— Mais nos amis de Nantes, dit M. de Paradèze, ne sont peut-être pas encore arrivés.

— Ils nous attendent, messieurs, dit la Rouarie en montrant une fenêtre à laquelle parurent deux flambeaux ; chacun a trouvé le guide qui devait l'introduire ici.

Ils reprirent tous ensemble le chemin du château. En traversant le préau, la Rouarie s'arrêta et poussa un long cri. A l'instant même toutes les torches qui éclairaient les nombreuses fenêtres de l'immense bâtiment s'éteignirent. La transition fut si soudaine que ceux qui accompagnaient la Rouarie eussent pu croire que le château, qui, tout à l'heure, brillait dans l'ombre par mille bouches enflammées, s'était tout à coup abîmé dans l'obscurité. Le mouvement et le bruit s'étaient éteints comme la lumière. Tinteniac marchait le premier tenant un flambeau. Ce fut seulement après quelques minutes d'incertitude que l'œil des gentilshommes qui suivaient la Rouarie put apercevoir la masse silencieuse et sombre du château qui avait pour ainsi dire disparu à leurs regards. Ils entrèrent, et à mesure qu'ils avançaient, les portes se fermaient derrière eux. L'aspect de l'intérieur avait changé aussi rapidement que celui du dehors : partout des chambres nues, abandonnées, nulle trace d'habitation. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'ils avaient quitté le château ; on eût dit qu'il y avait passé vingt ans de solitude et d'abandon.

— C'est merveilleux, dit tout bas M. de Paradèze à M. de Perbruck.

— On fait beaucoup avec une fortune pareille à celle de la Rouarie, dit de même M. de Perbruck.

— On fait encore plus avec l'amour et le dévouement de ses serviteurs, fit sévèrement la Rouarie, quand on l'a acheté par la justice et l'humanité.

Ceci était à l'adresse de M. de Perbruck. Mais il ne releva point la leçon.., A ce moment, ceux qui étaient venus si hautainement demander compte de sa conduite à la Rouarie, se sentirent enfin ses inférieurs.

Arrivés à la hauteur du troisième étage, le marquis s'arrêta un moment, ouvrit une croisée et se pencha en dehors. Il poussa un bouton de fer perdu dans les ciselures d'un macaron qui servait d'ornement extérieur à l'appui de cette croisée. Aussitôt la voûte d'une large porte située en face de cette croisée se leva lentement dans la boiserie qui l'encadrait des deux côtés du mur, et laissa descendre une petite échelle en fer.

La Rouarie referma la croisée. Tinteniac monta le premier et éclaira les gentilshommes, qui le suivirent. Le marquis passa le dernier, l'échelle se releva, et la voûte redescendit et se reposa doucement sur l'épais pilastre qui la supportait.

— Et maintenant, ils peuvent arriver et ils peuvent interroger ce château, dit la Rouarie, rien ne leur répondra.

En effet, la voûte était de pierre, et frappée du dehors, elle n'eût pas rendu ce son creux qui annonce un espace vide au delà de la paroi qu'on heurte.

Une fois arrivés dans ce dédale mystérieux, la Rouarie et ses compagnons montèrent un petit escalier pratiqué dans l'énorme épaisseur des murs. Au sommet de cet escalier une herse en fer défendait un couloir bas, étroit, tortueux, et dont la construction annonçait qu'il faisait encore partie des bâtiments, car il était carrelé. Mais bientôt et après de nombreux détours, ils arrivèrent sous des voûtes taillées en plein roc, et marchèrent sur la pierre vive : ils avaient pénétré dans les flancs même de la colline. De distance en distance des herses coupaient cette voûte ténébreuse, et en même temps on rencontrait à droite et à gauche des portes libres qui aboutissaient à des galeries qui fuyaient dans tous les sens. Enfin, après dix minutes, ils arrivèrent à une salle assez considérable et dans laquelle brûlaient quelques torches.

— Nous voici arrivés, messieurs, dit la Rouarie, voici l'heure où les hommes sages et prudents doivent s'armer contre ceux dont la fougue voudrait précipiter les événements. Puis-je compter sur vous ?

MM. de Paradèze et de Perbruck promirent de faire ce que désirerait la Rouarie.

— Allez donc, dit-il, prendre votre place parmi vos amis.

Tinteniac emmena M. de Perbruck. Le jeune Tuffin servit de guide à M. de Paradèze.

XI

Au bout de quelques minutes de marche, MM. de Paradèze et de Perbruck entrèrent chacun d'un côté dans une vaste salle magnifiquement éclairée et autour de laquelle s'élevaient de nombreux gradins. Plus de deux cents gentilshommes y avaient déjà pris place et s'entretenaient vivement entre eux. M. de Paradèze se trouva à côté de Saturnin, qui se trouvait au millieu de ceux du pays nantais ; tout le monde le saluait du nom de comte de Perbruck et le traitait avec considération. D'ailleurs. la blessure qu'il avait au front le rendait mille fois plus intéressant que ne l'eût été Césaire avec sa figure de prisonnier.

Quant au marquis de Perbruck, il était placé à quelque distance, de façon à ce que tous les gentilshommes du pays nantais fussent pour ainsi dire contenus par leurs anciens. Chaque province avait ainsi son groupe particulier : ceux de la Bretagne proprement dite, ceux du Maine. ceux de l'Anjou.

M. de Perbruck et le baron de Paradèze remarquèrent cependant l'absence de la Châtaigneraie.

Au moment où ils allaient se rejoindre pour s'interroger à ce sujet, Thérèse arriva, accompagnée de Fontevieux et de Marguerite. Tous les regards se tournèrent vers mademoiselle de Moëllien, dont les blancs vêtements de femme tranchaient au milieu de cette assemblée d'hommes. Un cri unanime et enthousiaste l'accueillit. Elle salua en rougissant. Presque aussitôt la Rouarie entra. Les gentilshommes bretons l'accueillirent avec transport. Ceux de l'Anjou furent plus froids ; ceux du Maine et du pays nantais restèrent silencieux.

La Rouarie sentit qu'il avait de nombreuses préventions à vaincre, de profonds dissentiments à combler, avant de donner à tous ceux qui avaient répondu à son appel l'esprit qui l'animait et l'obéissance dont il avait besoin. La Rouarie était placé sur une espèce d'estrade plus élevée que les gradins sur lesquels étaient assis les autres gentilshommes. A quelques gestes échappés à divers assistants, il devina qu'on avait trouvé qu'il se faisait trop vite une place plus haute que celle des autres. Il avait vu le danger, il se hâta de le combattre. Un profond silence avait succédé au long murmure qu'avait causé son apparition.

— Messieurs, dit la Rouarie en élevant la voix, ceci est la place de ceux qui ont à proposer un moyen de sauver la patrie. Nous sommes prêts à les entendre.

Il descendit aussitôt de l'estrade et alla s'asseoir près de Thérèse, qui était devenue pâle d'indignation à cette déclaration, qu'elle considéra comme un acte de faiblesse.

— Parlez ! parlez ! dirent les gentilshommes bretons.

Les autres groupes restèrent immobiles, quoiqu'on y chuchotât vivement à voix basse. Thérèse, penchée vers la Rouarie, l'excitait à reprendre sa place ; mais le marquis immobile et patient, laissait aller le tumulte qui bourdonnait déjà dans toutes les parties de l'assemblée. Aucun n'osait prendre la parole pour faire une proposition quelconque. Saturnin, qui examinait tout cela avec plus de curiosité et de sang-froid que tous ceux qui étaient venus là avec une véritable passion politique dans le cœur, se prit à dire assez haut pour que tous ceux qui l'entouraient l'entendissent :

— L'assemblée est impossible, si on ne lui nomme un président.

— C'est juste ! dit-on autour de lui.

— C'est juste ! répéta-t-on de tous côtés.

— Il faut nommer un président ! fut le cri général.

— Qui désignera-t-on ? reprirent les gentilshommes bretons.

— Votons ! dirent quelques voix.

— Ce sera perdre un temps précieux, répondit Fichet.

Chacun attendait un avis pour prendre un décision.

— Ecoutez ! écoutez ! reprit-on de tous côtés.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est le comte de Perbruck qui veut parler, dirent quelques gentilshommes nantais.

— Qu'il parle ; écoutons.

— Parlez, parlez, comte ! lui cria-t-on de toute la salle.

Saturnin, se voyant ainsi mis en avant, fut sur le point de se troubler. Le marquis de Perbruck et M. de Paradèze tremblaient de le voir interpellé de tous côtés. La Rouarie lui-même craignait quelque maladresse de la part du malheureux Saturnin.

Sa surprise fut grande et sa terreur redoubla en voyant Saturnin quitter sa place, traverser toute l'enceinte et monter fièrement et résolûment sur l'estrade que la Rouarie venait de quitter.

— Ce malheureux va nous perdre, dit Thérèse.

— Attendons, reprit la Rouarie.

Un murmure flatteur salua Saturnin de la part des groupes qui avaient si froidement accueilli la Rouarie.

— Messieurs, dit Saturnin, à qui son émotion donnait une pâleur qui intéressa vivement l'assemblée, le marquis de la Rouarie a dit que cette place était destinée à celui qui voudrait proposer un moyen de sauver la France des infâmes bourreaux qui l'égorgent et la dévastent. (Le coup de pistolet de Morillon retentissait dans cette phrase de Saturnin.)

— Oui, oui, cria-t-on de toutes parts, parlez ! parlez !

— Eh bien, dit Saturnin, le premier moyen de salut pour la patrie, c'est notre union, c'est l'oubli de toute prétention rivale, c'est le sacrifice de toutes les haines, c'est la reconnaissance et le respect pour les services rendus.

— Oui, oui, dit-on de tous côtés.

Et une voix parmi les gentilshommes s'écria :

— Le nom de Champagnolles rappelle plus de services que dix autres noms de cette assemblée.

— Vous oubliez celui de la Fauchais, répondit-on d'un autre côté.

— Et celui de Desilles, répliquèrent quelques voix.

— Je n'oublie rien, dit Saturnin en s'assurant dans la route où on l'avait lancé, c'est vous au contraire qui oubliez qu'il y a ici un homme qui depuis trois ans toujours debout, toujours prêt, toujours infatigable, aidé de sa seule fortune et

de son seul génie, a conçu le plan de cette vaste association et l'a exécuté. Vous oubliez que c'est lui qui vous a tous appelés ici, que c'est lui à qui les princes exilés ont confié le salut de la cause royale ; vous oubliez que sans lui chacun de nous irait à l'aventure tentant des efforts infructueux, divisant les forces de la noblesse, perdant notre cause par des tentatives précipitées... Vous oubliez enfin que tandis que la plupart de nous s'abritaient dans l'exil et dans leurs châteaux contre les sicaires et les bourreaux de la Convention, cet homme les bravait à toute heure, en tout lieu, toujours prêt pour le combat et pour la mort. C'est parce que vous oubliez tout cela que vous demandez qui doit occuper la place où je suis, et qui doit présider cette assemblée. Qui donc entre nous peut répondre à tous et de tous ?... Gentilshommes du Poitou, êtes-vous venus à ceux du pays nantais ? Non ; c'est le marquis de la Rouarie qui vous a appelés. Qui a été vers vous, messieurs de l'Anjou ? Est-ce ceux du Maine ? Non ! Celui qui vous a mandés ici tous à la fois et chacun en particulier pour le salut de tous et de chacun, c'est le marquis de la Rouarie. Sa place est donc ici, et si je l'ai prise un moment, c'est qu'en effet je pense que le premier et le plus sûr moyen de servir notre cause, c'est de nous soumettre unanimement au chef intrépide et infatigable qui tient le succès de notre cause dans ses mains.

Alors se tournant avec une résolution enthousiaste vers Armand, Saturnin s'écria :

— Venez, venez, marquis de la Rouarie..... Voici votre place.

Des acclamations unanimes accueillirent ce discours, qui, tout médiocre qu'il était, emprunta une véritable puissance à la déclamation dramatique que Saturnin avait apprise dans l'étude des grands acteurs de Paris, et à l'importance que la prétendue persécution d'Armand avait donnée à Césaire de Perbruck.

— La Rouarie ! la Rouarie ! disait-on de tous côtés.

Il monta sur l'estrade, tandis que Saturnin allait reprendre sa place.

— Pardieu ! dit Georges à Thérèse, il serait fort heureux que ce fût là le véritable comte de Perbruck.

— Oui, dit mademoiselle de Moëllien, mais c'est une triste comédie dans une aussi solennelle assemblée.

A ce moment, la Rouarie prit la parole.

— Messieurs, dit-il, avant de nous occuper de l'avenir, il est nécessaire que vous sachiez d'abord quel a été le plan de conduite que je me suis tracé.

Il fit signe à Fontevieux, qui vint prendre place près de lui, et qui lut d'une voix ferme et assurée le plan de l'association bretonne. Ce plan avait été soumis par la Rouarie à l'approbation des princes exilés. Il ne contenait que onze articles, et cependant il ne laissait rien d'imprévu, rien dont l'auteur eût négligé de tirer parti. C'est là qu'étaient établies les divisions des évêchés en un nombre déterminé de commissariats. Là étaient expliquées les relations des commissaires entre eux et avec le chef suprême, les moyens de correspondance et l'active surveillance dont ils étaient chargés. Puis venaient les moyens à prendre pour gagner à l'association le plus de bras possible. La Rouarie n'entendait pas borner son action à celle des nobles sur les paysans. Il s'adressait aux milices nationales, aux hommes populaires, à tous ceux dont la révolution avait attaqué la fortune ou brisé les espérances. Il en appelait aux mécontents, aux proscrits, aux ambitieux, si bien qu'en comptant ce que chacun des membres présents pouvait de cette façon entraîner à sa suite, ils étaient en mesure de lever une armée en vingt-quatre heures.

En effet, à la suite de ce projet d'association, venait le dénombrement de tous ceux qui s'étaient engagés, ceux-ci à un chef, ceux-là à un autre. Ils étaient deux cents présents; ils pouvaient, le lendemain, commander à trente mille hommes. Ce résultat inouï électrisa l'assemblée. Déjà la Rouarie n'avait plus de préventions à vaincre. Cependant il voulut pour ainsi dire légaliser son audace et son activité. Après cette lecture, il reprit la parole pour dire :

— Maintenant, messieurs, il est nécessaire que je vous fasse connaître en vertu de quels pouvoirs j'ai agi et j'agirai à l'avenir.

Fontevieux lut alors la fameuse commission donnée à Coblentz le 2 mars 1792, et signée par Louis-Stanislas-Xavier et Charles-Philippe, les deux frères de Louis XVI, commis-

sion qui faisait le marquis de la Rouarie chef de l'association bretonne et qui l'autorisait à l'étendre à toutes les provinces environnantes. Il lut encore la lettre par laquelle on le laissait maître de juger de l'opportunité du soulèvement général. Cette commission nouvelle était de beaucoup postérieure à la première et datée du 15 juin 1792. La Rouarie l'avait sollicitée des princes, par l'entremise de Fontevieux, pour maintenir les gentilshommes du Morbihan, dont quelques-uns avaient essayé de lever l'étendard, et qui, isolés entre eux, n'étaient arrivés qu'à faire égorger quelques malheureux paysans qui les avaient suivis dans leurs entreprises insensées.

Après que ces diverses pièces furent lues, la Rouarie se leva.

— Braves compagnons d'armes, s'écria-t-il, le roi, pour lequel nous voulions nous armer, est mort. Les bourreaux ont été plus vite que nous. C'est que les bourreaux sont unis et que nous sommes divisés. Mais la destinée d'un royaume ne périt pas avec un homme. Qu'il meure dans son lit royal ou sur un échafaud infâme, le cri de la royauté doit retentir sur sa tombe, soit qu'il parte de Saint-Denis, soit qu'il s'élève des gémonies. Le roi est mort, messieurs, vive le roi!

Et toute la salle répéta avec enthousiasme :

— Vive le roi!

— Celui-là, messieurs, reprit la Rouarie, est aussi en danger; mais ce danger nous laisse le temps d'organiser le coup terrible que nous devons frapper et d'attendre le jour prochain où nous nous lèverons tous à la fois. A l'heure où je vous parle, les tyrans de la France tremblent devant les menaces de guerre que leur envoie le monde entier, indigné de leurs attentats. Epouvantés dans leurs conseils secrets, ils répondront le front haut aux provocations de l'Europe. Une mesure se prépare qui doit appeler incessamment trois cent mille Français sous les drapeaux de la République.

Un long murmure d'étonnement et d'intérêt accueillit cette révélation. La manière dont la Rouarie avait organisé l'association ne permit à personne de douter qu'il eût des espions jusque dans les comités les plus secrets de la Convention. On écouta avec plus d'attention.

— Vingt jours ne se passeront pas, reprit-il, avant que

ce décret soit rendu, et vingt jours ne seront point passés après ce décret que tous les habitants de la France seront appelés à venir tirer au sort le nom de ceux qui doivent aller combattre pour la république. Eh bien! ce ne seront point les soldats de la république qui répondront à çet appel, ce seront les nôtres. Ecoutez-moi bien, messieurs, car c'est ici tout le mystère de ce soulèvement que vous appelez à grands cris. Et d'abord, chacun de vous dans sa ville ou son bourg, chacun de vos affidés dans sa paroisse ou son hameau, visitera et préparera d'avance à la résistance tous ces jeunes gens qu'on veut arracher à leur famille et à leur foyer. Cependant il faut que tous se rendent au chef-lieu du canton où doit avoir lieu le tirage. Qu'aucun n'y manque, surtout les plus résolus à désobéir à cette loi. Nous formerons ainsi, à l'abri de la loi républicaine, mille rassemblements que tous nos efforts combinés n'eussent pu obtenir. Alors, et au moment où s'ouvrira dans chaque chef-lieu de canton l'appel des prétendus soldats de la république, que l'un d'entre nous soit présent à chaque réunion, et que le premier il crie au nom de ses concitoyens : « Mort à la Convention! A bas les tyrans! » Quelle que soit la chance d'une pareille démonstration, jurez de la faire. Que la lutte s'engage immédiatement et à la même heure sur huit cents points différents de nos provinces, et la victoire est à nous. Les autorités, surprises partout, enverront chercher des secours près d'autres autorités déjà renversées. Les troupes, incertaines, ne sauront à quelle insurrection faire face au milieu de la vaste insurrection qui les enveloppera. Alors nous arborerons le drapeau blanc. La Bretagne entière sera debout partout et à la même heure, et nous aurons anéanti dans nos provinces le gouvernement infâme qui pèse sur nous en moins de temps que je n'en mets à prononcer ces paroles.

Un tonnerre d'applaudissements, de cris d'approbation, répondit à la Rouarie.

— Est-ce ainsi que vous voulez agir? dit-il d'une voix éclatante.

— Oui! répondit-on de tous côtés.

— Eh bien! alors, dit la Rouarie en déployant un dra-

peau blanc, jurez-moi sur ce drapeau, qui est celui de vos rois, qu'au jour dit aucun de nous ne manquera à l'appel.

— Nous le jurons.

— Ce jour-là, messieurs, ne peut être incertain pour aucun de nous, nos ennemis nous le marqueront eux-mêmes. Point d'ordres à vous donner, point de correspondances dangereuses, point de messagers surpris, point d'excuses alors pour les lâches... Nous y serons tous.

— Tous! répétèrent les deux cents gentilshommes.

— Pour Dieu et pour le roi! s'écria Thérèse Moëllien.

— Et ces mots retentirent de nouveau dans toute la salle avec un enthousiasme héroïque.

A ce moment, Fontevieux donnait un avis secret à la Rouarie. Le marquis réclama un moment de silence. Le transport de l'assemblée s'apaisait, mais elle vibrait encore d'émotion, lorsque Armand, dont la gaîté constrastait aussi singulièrement avec la solennité de la réunion qu'avec la nouvelle qu'il annonçait, leur dit tout à coup :

— Messieurs, je vous préviens que les républicains viennent d'entrer dans le château.

Comme si la foudre eût éclaté, l'assemblée resta muette pendant un instant presque insaisissable. Mais aussitôt, d'un mouvement unanime, et plus enthousiaste encore que ceux qui l'avaient précédé, ces deux cents voix s'écrièrent :

— Aux armes!

— Non, leur dit la Rouarie, nous ne devons pas nous exposer à une lutte où, tout vaincus qu'ils seraient, nos ennemis emporteraient contre nous ce terrible avantage, de savoir notre réunion et d'enlever à nos projets, par la mort de quelques-uns d'entre nous, l'ensemble qui fait leur force. Que ces misérables parcourent ce château, qu'ils le fouillent, qu'ils l'incendient, s'ils veulent. Nous sommes ici à l'abri de leurs recherches. Je savais qu'ils venaient, quelques-uns d'entre vous le savaient aussi, et ils ont pensé comme moi qu'il fallait continuer paisiblement notre œuvre. A l'heure qu'il est, les républicains envahissent le château; ils sondent les planchers, ils interrogent les murs... et ils ne trouvent partout que silence et solitude. Dans une heure, irrités de leur

mauvais succès, ils se laisseront aller à la fureur aveugle du pillage et de l'ivresse, et nous sortirons tous d'ici, sans crainte de les rencontrer dans les chemins perdus par où je vous ferai conduire. Cette heure, messieurs, nous devons en profiter pour être prêts au jour désigné pour affranchir d'abord nos provinces, et après elles la France tout entière. Car après que nous serons tous levés, il faudra tous nous réunir. Il faudra que chaque paroisse envoie sa compagnie au bataillon auquel elle appartient. Chaque bataillon se réunira ensuite au régiment dont il fait partie, les régiments aux divisions, et les divisions à l'armée.

— A l'armée dont vous serez le chef ! s'écria Saturnin, que l'enthousiasme général avait tellement gagné qu'il jouait au naturel son rôle de gentilhomme conspirateur.

— Vive la Rouarie ! répondit-on de tous côtés.

Alors l'assemblée se leva, et le marquis commença la distribution des brevets et des commandements. Le prince de Talmont eut la Mayenne ; Duboisgay, Angers ; Labourdonnaie et Selz, le Morbihan ; Palierne, Laberillais et de Perbruck, Nantes et les environs ; Boishardy, Saint-Malo, et ainsi de suite pour les commandements. Puis vinrent les brevets, et de nom en nom on arriva à celui du comte Césaire de Perbruck. Saturnin oubliait de répondre.

— Allez donc, lui dirent quelques gentilshommes qui se trouvaient près de lui.

Il lui fallait continuer à jouer son rôle. Il arriva près de la Rouarie, qui, assis devant une grande table, distribuait les brevets et donnait à chacun ses instructions particulières. Saturnin lui dit :

— Vous avez appelé le comte de Perbruck.

— Ah ! c'est vous ? dit la Rouarie en l'examinant.

— Donnez-lui un passeport, dit tout bas Thèrèse à la Rouarie.

— Il n'est plus temps, dit Fichet tout bas. Vous m'avez fait des vôtres, monsieur le marquis ; je serai ce qu'il vous plaira.

— Merci, monsieur, dit la Rouarie ; vous êtes un brave jeune homme ; mieux que cela, vous êtes un homme de ressources. Voici votre brevet.

— Mais c'est celui du comte de Perbruck, un brevet de colonel, dit Fichet à voix basse.

— Ma foi, dit la Rouarie, je n'en connais pas d'autre que vous. Prenez et gardez.

Décidément, Fichet devenait sérieusement le comte de Perbruck.

— Pauvre Césaire ! murmura-t-il.

En effet, que devenait ce malheureux jeune homme pendant que son heureux Sosie prenait sa place partout?

XII

Pendant qu'on s'assemblait dans les souterrains du château, la Châtaigneraie avait suivi le domestique que Thérèse avait chargé de le conduire près de Césaire. Après une longue marche à travers de vastes appartements, il était arrivé à une petite prison basse où il trouva le jeune comte, assis sur un grabat et tenant à la main le pistolet qu'il lui avait donné.

A son aspect Césaire se leva; la Châtaigneraie lui tendit la main en lui disant :

— Suivez-moi, monsieur le comte, et venez parmi nous prendre la place honorable qui vous attend.

Césaire serra avec transport la main de son libérateur.

— La Châtaigneraie, dit-il, je sais tout ce qu'il y a de générosité dans votre protection; vous aimez mademoiselle de Paradèze, vous en êtes aimé et vous savez que la volonté du baron est toujours que je l'épouse.

— Et la vôtre, comte?

— Vous m'avez rendu le droit de reprendre mon rang dans le monde, dit Césaire ; la liberté que vous venez de m'apporter, je l'emploierai à acquérir assez de gloire pour avoir quelque influence sur les déterminations de M. de Pa-

radèze, et il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez heureux.

— J'étais sûr de vous, Césaire, et l'entretien que vous avez eu avec mademoiselle de Paradèze...

Malgré la tristesse fatale de sa position, Césaire ne put s'empêcher de sourire.

— Ah! dit-il, voici encore un de ces innombrables quiproquos dans lesquels je finirai par me perdre moi-même.

Alors il raconta à la Châtaigneraie comment Saturnin avait pris sa place chez le baron de Paradèze.

La Châtaigneraie ne put s'empêcher d'en rire de tout son cœur, surtout en se rappelant la figure sévère de M. de Paradèze et les solennelles douleurs de M. de Champagnolles.

— Mais il allait très-bien, votre représentant, et c'est lui, ajouta-t-il, qui a été, par conséquent, présenté à mademoiselle de Paradèze.

— C'est lui qui m'a appris qu'elle paraissait se soucier fort peu de ma personne.

— Pardieu, fit la Châtaigneraie en éclatant de rire, il devait faire une bien singulière figure quand mademoiselle de Paradèze lui disait avec une profonde indignation qu'elle espérait bien qu'il ne pensait plus à ce mariage, après ce qui lui était arrivé...

— Après ce qui m'était arrivé! s'écria Césaire : le savait-elle donc?

— Oui, reprit la Châtaigneraie, elle le savait.

— Elle, et comment? par qui?

— Il faut que je vous dise tout, reprit la Châtaigneraie. Lorsque vous fûtes abandonné par ce misérable qui se cachait sous le nom de Lemaître, il emporta sa fille et voulut immédiatement quitter la France avec elle, mais elle tomba malade, et il lui fallut se cacher aux environs d'Evron. Soit qu'il craignît d'être reconnu, soit toute autre cause, il se sépara de Marguerite, et il la ramena au couvent où elle avait été élevée. La pauvre enfant faillit y succomber. Vous savez qu'à cette époque mademoiselle de Paradèze se trouvait aussi dans ce couvent. Or, il paraît que, durant les nuits fiévreuses de sa maladie, Marguerite avait souvent laissé échapper votre nom. Cette circonstance, rapprochée du souvenir de certains renseignements que vous

aviez fait demander, peu de temps avant, sur un certain Lemaître, cette circonstance, dis-je, frappa la supérieure, qui fit séparer Marguerite des autres malades. Mais ce nom avait aussi frappé votre jeune fiancée, qui, ravie de sortir du couvent pour vous épouser, se retrouva cloîtrée, grâce à votre fuite. Vous n'ignorez pas jusqu'où peut aller la curiosité d'une petite fille. Marguerite était si malade qu'elle demanda un confesseur. Eh bien! à l'heure même où un prêtre recevait les confidences de Marguerite, mademoiselle de Paradèze, cachée derrière un des rideaux de la cellule, écoutait et apprenait votre secret et celui de Marguerite.

— Et, dit Perbruck avec amertume, elle vous l'a confié, et vous le saviez lorsque j'étais, par représentant du moins, présent à l'assemblée du château d'Arches?

— Sur mon honneur, dit la Châtaigneraie, il y a trois jours je l'ignorais encore. Si je l'avais su alors, j'aurais été plus embarrassé des projets de M. de Paradèze que je ne l'ai été... car je n'aurais pas osé me déclarer votre rival; votre malheur vous eût rendu respectable à mes yeux.....

— Mais à quel propos mademoiselle de Paradèze vous a-t-elle confié ce secret?

— Le voici, dit la Châtaigneraie. Lorsque Marguerite, qui, vous le savez, a sauvé votre père, lui eut appris votre arrestation, et que la Rouarie, interrogé par nous sur les motifs qui avaient pu lui dicter une pareille démarche, hésita, se troubla et voulut que l'explication eût lieu en votre présence, mademoiselle de Paradèze, informée par moi de tous ces détails, s'écria que vous seriez peut-être la victime d'une affreuse erreur. Je l'interrogeai; alors elle m'avoua tout, alors elle exigea que je vinsse ici, non pas pour écarter un rival, mais pour sauver un homme d'honneur, qui s'est fait un crime de l'attentat qu'on a commis sur sa personne.

— Vous êtes deux nobles cœurs, reprit Césaire, et sur mon âme je regrette de ne pas aimer mademoiselle de Paradèze pour n'avoir pas de plus grands sacrifices à vous faire.

— Vous n'aimez pas mademoiselle de Paradèze? fit la Châtaigneraie d'un ton piqué, vous êtes difficile.

— Oubliez-vous que je ne la connais pas?

— C'est vrai, reprit la Châtaigneraie avec gaîté; ce n'est pas vous qui l'avez vue, c'est l'autre; le diable m'emporte,

c'est bien là l'histoire la plus bizarre et la plus embrouillée.

Cette conversation avait eu lieu entre les deux jeunes gens pendant qu'ils retournaient vers l'appartement de Thérèse Moëllien. Arrivés à la porte, le domestique qui les avait précédés s'arrêta et leur dit :

— Voici la chambre où madame vous attend.

Ils entrèrent dans cette chambre, mais ils n'y trouvèrent personne. Thérèse et Marguerite venaient de suivre Fontevieux. Ils attendirent un moment. Puis ils passèrent dans une autre pièce ; elle était également déserte. Ils ouvrirent une croisée et entendirent parler dans le préau. C'était la Rouarie, qui revenait de la maison de Lambert. Au moment où les deux amis se décidaient à aller le rejoindre, le marquis donna l'ordre dont nous avons parlé. Tout s'éteignit dans le château, et ils se trouvèrent plongés dans la plus profonde obscurité.

— Que signifie ceci ? dit la Châtaigneraie alarmé.

— Un flambeau marche encore dans le préau, en éclairant cinq ou six personnes qui se dirigent vers ce corps de bâtiment, dit Césaire, qui n'avait pas quitté la croisée.

— Allons au-devant d'eux, dit la Châtaigneraie.

— Alors tous deux s'engagèrent dans un dédale de chambres, de couloirs, d'escaliers. Cependant ils avaient assez bien calculé leur marche, car ils entraient dans le salon par lequel la Rouarie et ceux qui l'accompagnaient avaient pénétré dans les souterrains, au moment même où se refermait la voûte mobile si habilement pratiquée dans l'épaisseur du mur ; ils aperçurent les derniers rayons de la torche que tenait Fontevieux glisser par l'interstice, qui n'était pas encore tout à fait scellé. Ils appelèrent ; mais le bruit des chaînes de la bascule qui soutenait cette masse de pierres couvrit leurs voix, la voûte s'affaissa tout à fait, et ils se retrouvèrent dans la plus complète obscurité.

— De par tous les diables ! s'écria la Châtaigneraie, on nous a tout à fait oubliés. Qu'allons-nous devenir ici ?

— Mademoiselle de Moëllien se rappellera qu'elle nous a laissés en arrière, et nous enverra sans doute chercher.

— Ce la Rouarie, dit la Châtaigneraie, les a donc conduits en enfer ? Ecoutez, pas un murmure, pas un bruit, pas une lumière.

— Et pardieu ! en voilà une tout à fait là-bas au bout du préau, dit Perbruck.

— Allons-y, peut-être trouverons-nous à qui parler.

Ils essayèrent alors de sortir du château pour gagner la maisonnette de Lambert. Mais comme nous l'avons dit, toutes les portes s'étaient refermées derrière la Rouarie. Nos deux jeunes gens perdirent plus d'une heure à essayer de les ébranler ainsi qu'à découvrir une issue qui fût libre. Enfin la Châtaigneraie ouvrit l'avis de monter à un étage élevé et de tâcher de se faire entendre du gardien de la porte.

Ils remontèrent, ouvrirent une fenêtre, et ils allaient appeler lorsqu'ils furent arrêtés par le bruit pesant et monotone d'une troupe nombreuse.

— Ecoutons, dit la Châtaigneraie.

Ils entendirent la marche s'approcher peu à peu ; ils reconnurent le résonnement des fusils que les hommes changeaient d'épaule de temps à autre.

— Ce sont des soldats, dit Perbruck.

— Viendrait-on attaquer le château ? reprit la Châtaigneraie.

— Et impossible d'avertir la Rouarie !

— Et certainement ces brigands mettront tout sens dessus dessous pour découvrir la retraite où il peut être caché.

— Si elle n'a pas d'autre issue que celle que nous avons vue, fit Césaire, je leur en donne pour deux mois.

A ce moment la troupe s'arrêta à la porte du château, et la crosse des fusils posant sur le sol rendit un bruit tel que la Châtaigneraie s'écria :

— Mais ils sont une armée !

— Pourvu que ce gardien n'ouvre pas la porte, dit Perbruck. Il leur faudra du canon pour la forcer ; et le marquis entendra le tapage.

— Voilà qu'ils frappent, écoutons.

— Qui vive ? s'écria la voix courroucée de Lambert, qui considérait comme une insulte au noble château de son maître, que la crosse d'un fusil républicain osât en battre la porte.

— La république ! répondirent des voix en tumulte.

Une voix impérieuse, celle de Morillon, s'écria aussitôt :

— Silence dans les rangs! ou je casse la tête au premier qui parle.

Puis cette voix continua :

— Au nom de la loi, ouvrez.

— Il n'ouvrira pas, sans doute, dit Perbruck.

— Ouvrirez-vous! s'écria du dehors Morillon.

— Hé! répondit Lambert, il faut le temps de se lever.

Les deux jeunes gens virent un homme sortir de sa petite maison et gagner la grande porte de l'enceinte. Un moment après, la herse se leva. Quelques soldats se précipitèrent dans le préau.

— Eh bien! où allez-vous? leur dit Lambert.

— Nous venons, repartit Morillon, nous venons visiter le château.

— Pourquoi faire? Pour vous promener dans les chambres à moitié ruinées? Vous voyez bien qu'il n'y a personne.

Morillon examina un moment cette masse noire et silencieuse, et dit à Barthe, qui se trouvait près de lui :

— Le tour est bien joué, et avec un peu de bonne volonté, il serait facile de croire qu'il n'y a personne dans cette maison.

— Pour ça, je vous jure que c'est vrai, dit Lambert.

— Nous en serons plus sûrs quand nous l'aurons visitée nous-mêmes, dit Morillon. Allons, donne-nous les clefs.

— Je ne les ai pas, repartit Lambert, qui vit que les républicains n'étaient pas dupes de la facilité avec laquelle on les avait laissés entrer.

— Fouillez la maison de ce vieux drôle! reprit Morillon; on les trouvera cachées quelque part. Entrez, vous autres, dit-il aux soldats.

Une troupe nombreuse, commandée par un homme qui depuis acquit une grande renommée dans les guerres de la Vendée (Beysser), pénétra dans le préau. Sur un nouvel ordre de Morillon la plupart allumèrent des torches dont ils s'étaient munis; de façon que les deux jeunes gens purent voir ce qui se passait dans le préau aussi bien qu'ils entendaient ce qui s'y disait.

Barthe était entré dans la maison de Lambert, et à la

façon dont il la retourna en un clin d'œil, il était facile de reconnaître que l'ex-galérien savait toutes les façons dont on peut pratiquer les cachettes introuvables. Il fit sauter la pierre du foyer avec une pince dont il était armé ; visita l'intérieur du manteau de la cheminée ; sonda le sol pour voir s'il ne rendait pas un son douteux ; força une armoire qu'il vida en un instant ; mesura la profondeur des tiroirs, démonta la corniche et finit enfin par découvrir un énorme trousseau de clefs très-insolemment et très-visiblement appendu à la muraille.

— Ce ne peut être cela, dit-il en les jetant à terre, je vais continuer ma recherche.

Tout aussitôt Lambert les ramassa et s'écria douloureusement :

— Puisque vous les avez, venez, que je vous ouvre, ce n'est pas la peine de gâter les serrures.

— Au diable le butor ! s'écria Barthe en poussant rudement le vieillard, tu me donnes la peine de chercher ces clefs, lorsqu'elles étaient pendues à la muraille.

Lambert avait promis au marquis de la Rouarie d'être patient devant les exigences des républicains, mais il n'avait pas entendu se soumettre à leur brutalité. Au moment où Barthe le poussa avec violence, Lambert se retourna soudainement, et levant sur lui l'énorme clef dont il était armé, il étendit Barthe à ses pieds. Quelques gardes nationaux se précipitèrent sur Lambert, et déjà ils le menaçaient de leurs baïonnettes, lorsque Morillon s'écria d'une voix tonnante :

— Pillards et voleurs, laissez cet homme. Pourquoi l'as-tu frappé, Barthe ? dit-il à celui-ci, qui se relevait tout étourdi et grinçant des dents ; il t'aurait tué, que ce serait bien fait.

— Pourquoi, reprit Barthe en fureur, nous dit-il qu'il n'a pas les clefs ?

— C'est son état de le dire, reprit Morillon, et c'est le tien de les trouver. Ecoute-moi bien, toi, et vous, faites bien attention à ce que je vais vous dire, capitaine Beysser, ajouta-t-il en s'adressant à celui qui commandait le détachement. Si l'un de vos hommes se permet le moindre pillage, le moindre excès, je lui fais sauter la cervelle de ma

propre main. J'en répondrai devant qui de droit. Nous ne sommes pas ici dans une ferme de paysans peureux, ou dans une maison de la place Viarmes, qu'on peut piller à l'aise; chaque pierre peut cacher un ennemi, et nous devons rester sur nos gardes. Et maintenant, marchons au château.

— Diable, diable! se disait tout bas Lambert, ce n'est pas là notre affaire.

Et pendant ce temps la Châtaigneraie et Perbruck, qui avaient entendu toute cette scène, cherchaient un moyen de se soustraire à la perquisition qui allait avoir lieu.

— Que diable allons-nous leur dire lorsqu'ils nous trouveront ici? fit la Châtaignerie.

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Sans compter, dit Perbruck, que ce pauvre homme qui leur sert de guide ne sait peut-être pas notre présence dans le château, et qu'il s'imagine probablement que tous ceux qui s'y trouvaient, il y a deux heures, ont disparu avec le maître de la maison.

— Pardieu, dit la Châtaigneraie, ce serait une glorieuse chose que de mettre en fuite toute cette troupe de manants déguisés en soldats. Voulez-vous tenter l'aventure:

— Pour cela, dit Perbruck, il nous faudrait des armes, et ce n'est pas avec une paire de pistolets, et quand nous connaissons à peine les mille détours de ce château, que nous pouvons espérer y réussir.

— Ce n'est, pardieu, pas comme cela que je l'entends, dit la Châtaigneraie; laissons-les d'abord entrer.

Pendant ce temps, Morillon et les siens étaient arrivés à la principale entrée. Lambert leur ouvrit la porte de l'immense vestibule où aboutissaient les trois grands escaliers qui conduisaient aux différentes parties de ce vaste bâtiment. Arrivé là, Morillon s'arrêta un moment, et procéda avec un soin et une prudence qui montraient l'importance qu'il attachait à son expédition.

Déjà il avait laissé quelques hommes pour garder la première porte du préau; il ordonna à quelques autres d'occuper le vestibule, puis il divisa sa troupe en trois sections: l'une d'elles, sous les ordres de Barthe, prit l'escalier de gauche; une autre, commandée par Beysser, prit celui de

droite; et Morillon, à la tête de la troisième, commença à gravir l'escalier du milieu. Chacune de ces divisions continua sa marche séparément, dans un ordre parfait et avec un silence profond. Chaque soldat portait sa torche, de façon que, vues du dehors, ces trois files d'hommes éclairant successivement les nombreuses croisées de l'édifice, se croisant en tous sens, gravissant les escaliers en spirale, ressemblaient à trois serpents monstrueux dont une lumière souterraine éclairait de loin en loin les écailles rouges et cuivrées.

Cependant les deux jeunes gens s'étaient retirés d'étage en étage à mesure qu'avançaient les trois détachements de la troupe de Morillon. Ces détachements arrivés à la hauteur du troisième étage, s'arrêtèrent et marchèrent chacun de son côté vers le centre. Ils arrivèrent presque en même temps au grand salon par lequel le marquis avait disparu. Cette marche avait été silencieuse et pleine d'anxiété. Les soldats traversaient avec crainte ces salles élevées et muettes, ils voyaient avec effroi ces longs corridors qui se multipliaient à mesure qu'ils montaient, ces centaines de portes béantes par lesquelles on pouvait leur envoyer la mort. Quand les trois chefs se trouvèrent ensemble, ils étaient tous trois inquiets et préoccupés.

— Qu'avez-vous remarqué? dit Morillon à Beysser.

— Rien; des chambres désertes.

— Et toi? dit-il à Barthe.

— Rien; des pièces abandonnées.

Morillon frappa la terre du pied, examina l'attitude des soldats qui regardaient avec terreur autour d'eux.

— Sacrebleu! s'écria-t-il avec colère, nous avons l'air de rats pris dans une souricière.

— Je crois, dit tout bas Beysser, qu'il nous vaudrait mieux avoir rencontré à qui parler, que de nous trouver dans cette solitude.

— Mais tous vos gardes nationaux auraient lâché pied a la première parole, reprit Morillon. Voyez la mine qu'ils ont quand il n'y a rien qui puisse les effrayer. J'aurais mieux fait de prendre Delbenne et ses gendarmes.

— Il n'y avait que lui qui pût découvrir la caverne Saint-André, reprit Beysser. Je me crois aussi brave que Delbenne,

mais il faut lui rendre justice, il connaît le pays mieux qu'aucun de nous.

— Je le sais, je le sais, dit Morillon.

— Qu'allons-nous faire, mantenant? reprit Barthe.

— Envoyez quelques hommes dans les étages supérieurs, évidemment le château est désert. Il faut découvrir le passage secret des souterrains.

On détacha de chaque côté une vingtaine d'hommes sous la conduite de sergents, et le reste de la troupe se dispersa dans le troisième étage et en occupa presque toutes les pièces.

Morillon, Beysser et Barthe restèrent dans le grand salon avec une demi-douzaine d'hommes.

— Approche, dit Morillon à Lambert, et dis-moi où sont les conjurés qui se sont assemblés ici cette nuit?

— Dans ce château? dit Lambert, vous voyez bien qu'il n'y a personne.

— Ecoute-moi bien, vieux drôle, reprit Morillon; je n'ai pas le temps de discuter avec toi. Je sais qu'il y a une réunion dans ce château. On a vu plus de cent cinquante brigands s'y rendre par divers sentiers... on les a laissés passer... mais j'ai fait occuper tout le pays, et ils ne sortiront pas. Dis-moi donc tout de suite où ils sont, ou bien nous serons obligés de te faire parler, et voilà, ajouta-t-il en montrant Barthe, un gaillard qui s'entend à tirer les paroles de la bouche des muets.

— Je parlerai tant que vous voudrez, dit Lambert, mais quant à vous dire qu'il y a quelqu'un dans le château, ça ne m'est pas possible; vu qu'il n'est pas habité, à moins que ce ne soit par les âmes des seigneurs de la Rouarie.

Le vieillard n'avait pas achevé ces paroles qu'un bruit effroyable se fit entendre à l'une des ailes du bâtiment. C'était, au milieu de cris épouvantés, un bruit d'hommes roulant les uns sur les autres avec leurs fusils et leurs sabres. Aussitôt les gardes nationaux dispersés dans les pièces voisines se précipitèrent dans le grand salon. Ceux qui y étaient demeurés sautèrent sur leurs armes : il y eut un moment plaisant de terreur et de confusion.

— Qu'y a-t-il? s'écria Morillon.

— Nous ne savons, dirent ceux qui s'étaient réfugiés les

premiers dans le salon, mais nous avons entendu du bruit au bout de la galerie.

— Vous y étiez, vous, dit Morillon à d'autres qui arrivaient; que s'est-il passé?

— Rien... mais nous avons entendu dégringoler toute la division sur l'escalier qui mène à l'étage supérieur.

Les derniers arrivèrent enfin; les uns avaient perdu leurs fusil, les autres leurs chapeaux.

— Lâches! s'écria Morillon en fureur, qu'avez-vous?

— Ma foi! dit le sergent en baissant la tête, je ne sais pas; j'étais en queue du détachement.

— Diable, fit Morillon, la place était bien choisie.

— Nous montions un à un, continua le sergent, car l'escalier se rétrécit... Tout à coup j'entends Laron, qui était en tête et qui pousse un cri; il tombe sur celui qui le suivait, celui-ci tombe sur le troisième, les autres reculent, marchent sur les pieds de ceux qui venaient après. On jure, Laron se met à hurler, tout le monde se trouble. On crie, on se bouscule, on se sauve, et nous voilà. Quant à la place que j'avais choisie, je m'y étais mis pour les empêcher de reculer.

— Tu as bien réussi! fit Beysser.

— Mais qu'avez-vous donc vu? fit Morillon.

— Demandez à Laron : le voilà.

— Eh bien! qu'as-tu vu? dit Morillon au soldat qu'on lui désignait.

C'était un savetier de Rennes qui se vantait de faire des semelles de souliers de bal avec la peau des aristocrates. Le misérable était incapable de répondre.

— Qu'as-tu vu? lui demanda encore une fois Morillon.

— Je n'ai rien vu, dit-il en tremblant.

— Alors, tu as entendu quelque chose? reprit Morillon furieux.

— Oui!... oui!... j'ai entendu une voix.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit, cette voix?

— Elle a dit... elle a dit, repartit Laron en hésitant :

— Malheur aux assassins! s'écria une voix sépulcrale partie de l'une des portes du salon.

Il y eut un moment universel d'effroi.

— Ah çà, est-ce qu'on se moque de moi ? s'écria Morillon en s'élançant du côté où il avait entendu la voix.

— Malheur aux assassins! dit une autre voix avec éclat. Tout le monde s'arrêta ; Morillon lui-même. Lambert, qui croyait le château désert, tomba à genoux en se signant, et ajouta à la singularité de cette scène en s'écriant :

— Béni soit Dieu! il fait sortir les morts de leur tombe pour défendre la demeure d'un de ses serviteurs.

Après un instant d'hésitation, Morillon revint vers le vieillard. Il était pâle de rage. Il sentait son impuissance contre des ennemis qui se cachaient, lorsqu'il n'avait près de lui que des hommes frappés d'une terreur superstitieuse.

— Ecoute, dit-il à Lambert, si tu ne nous dis pas qui a parlé tout à l'heure, je te brise le crâne.

— A votre aise, car je ne puis pas vous dire ce que je ne sais pas.

— Qu'on attache ce misérable ! dit Morillon, et continuons notre recherche.

On attacha Lambert, et Morillon, levant son sabre, se mit à crier :

— Allons ! en avant !

Il s'avança le premier, mais excepté Beysser, personne ne bougea. Barthe avait disparu.

— Je vous l'ai dit, citoyen Morillon, dit tout bas le capitaine, vous n'en ferez rien si vous ne les faites pas boire.

— Où est la cave ? dit Morillon à Lambert.

— La cave... je ne sais pas.

— Serrez un peu ces cordes, dit Morillon.

Lambert fit semblant d'être vaincu par la douleur et répondit :

— En brisant ce panneau, vous trouverez la porte.

— Et peut-être aussi celle des souterrains ? dit Morillon.

—Malheur aux traîtres! cria de nouveau une voix à la porte du salon.

— Vous pouvez causer à votre aise, dit Morillon en ricanant; nous allons trouver ici de quoi conjurer les esprits.

— Et moi je vous les amène en personne, dit Barthe en entrant et en poussant rudement au milieu de la pièce la Châtaigneraie et Perbruck.

XIII

Il paraît que Barthe avait deviné l'audacieuse plaisanterie des jeunes gens. Il s'était donc glissé hors du salon par la porte opposée à celle où ils avaient parlé. Bientôt il avait rencontré quelques soldats qui arrivaient d'une autre partie du château. Il était monté avec eux à l'étage supérieur ; puis, ayant redescendu du côté par où les deux jeunes gens croyaient pouvoir s'esquiver, il les avait surpris par derrière.

La Châtaigneraie et Perbruck se trouvèrent donc tout à coup au milieu des républicains.

— Ah ! ah ! dit Morillon en les voyant, c'est vous qui faisiez les revenants ?

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? s'écria Lambert d'un ton si naturel que Morillon fut convaincu que le vieux concierge ignorait leur présence dans le château.

— Eh ! pardieu ! dit Morillon en regardant Césaire, qu'il reconnut à sa ressemblance avec Saturnin, c'est le comte de Perbruck... et quant à celui-ci...

— Je m'appelle Henri de la Châtaigneraie.

— Peste ! dit Morillon ; voilà déjà un joli petit commencement, surtout grâce à celui-ci, ajouta-t-il en montrant Césaire.

Mais déjà le panneau désigné par Lambert était brisé, la porte qu'il cachait l'était de même, et l'on voyait s'ouvrir une longue et étroite voûte.

— Allons, vieux singe, dit Morillon à Lambert, conduis ces braves gens à la cave, et qu'ils soient contents.

Lambert, qui ne savait pas si la Rouarie n'avait pas chargé ces deux inconnus de se laisser arrêter, sortit du salon avec les soldats, qui envahirent la cave.

— Qu'on fasse rouler les pièces ici, dit Morillon à Beysser, il faut surveiller l'ivresse de nos gens.

Beysser entra dans la cave avec les autres.

La présence des deux prisonniers avait singulièrement rassuré la troupe. C'étaient là des ennemis qu'ils comprenaient.

— A toi, d'abord, citoyen la Châtaigneraie, dit Morillon. Que faisais-tu dans ce château ?

— Vous m'ennuyez, mon cher monsieur, reprit Henri en se détournant.

— Très bien, dit Morillon sans paraître étonné de la réponse ni du ton impertinent dont elle avait été faite. A vous, monsieur de Perbruck. Qu'êtes-vous venu faire dans ce château ?

— Il est inutile de pousser vos questions plus loin, je ne vous répondrai pas.

— Un mot, lui dit tout bas Morillon. Connaissez-vous Lemaître ?

Malgré lui Perbruck tressaillit à ce nom.

— Seriez-vous charmé que le secret d'une explication qui a eu lieu entre vous et lui fût connu ?

Césaire ne répondit pas, et Morillon ajouta :

— Eh bien, répondez franchement à mes questions, et ce secret, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Perbruck, je ne le dirai à personne.

— Que voulez-vous savoir ? dit Perbruck pendant que la Châtaigneraie l'observait.

— La Rouarie est ici avec les conjurés, ils se sont cachés à notre approche, dans quelque caverne de ce vaste château.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Tous les environs sont gardés, et ils n'ont pu s'éloigner. Dites-moi comment je puis les surprendre, et sur mon honneur je vous promets que votre secret restera enseveli dans le plus profond silence. Et si au besoin, ajouta-t-il en parlant plus bas, vous demandiez le châtiment et la mort de celui qui vous a si ignominieusement traité, je puis vous les promettre.

— Sur votre honneur ?

— Sur mon honneur, dit Morillon.

— Eh bien, sur mon honneur, répondit Césaire en lui tournant le dos, si je le savais, je ne vous le dirais pas.

— Misérable ! s'écria Morillon furieux, car il avait beaucoup compté sur la terreur qu'il pouvait inspirer à Perbruck, penses-tu que je puis te déshonorer !

— Je le sais, parbleu, bien : vous venez de me le proposer.

— Mais je dirai à tous que tu es marqué, que tu...

— Monsieur le républicain, dit la Châtaigneraie avec le plus profond dédain, vous n'êtes qu'un sot.

— Hein ! s'écria Morillon.

— Tout le monde sait ça. Mais c'est un des titres d'honneur du comte de Perbruck.

— Ah ! reprit Morillon, que le ton de la Châtaigneraie exaspéra, tu trouves cela un titre d'honneur ? Eh bien ! si toi ou lui vous ne me dites pas à l'instant le secret des issues infernales de cette maison, je te fais marquer comme lui.

— Pardieu ! dit la Châtaigneraie, cela vous obligera à avoir du feu, et je vous déclare que je suis gelé.

— Barthe ! Barthe ! s'écria Morillon d'une voix furieuse.

Le digne serviteur de ce noble maître parut bientôt. Il tenait une bouteille qu'il vidait. Des gardes nationaux le suivaient roulant deux ou trois pièces de vin.

— Laisse cela, misérable ! dit Morillon en arrachant violemment la bouteille à Barthe ; sois bon à quelque chose, et tâche, toi qui sais le métier de bourreau, de faire parler ces deux messieurs.

— Oh ! oh ! dit Barthe en ricanant, ça ne doit pas être bien dur, c'est jeune, c'est sensible, ça doit avoir la peau douce.

Une grande exclamation s'éleva. Une barrique avait été redressée et défoncée. Les soldats y plongèrent, les uns un verre, d'autres une cuvette, ceux-là des carafes.

— Voyons, voyons ! cria-t-on de tous côtés.

— Allons, dépêche-toi, lui dit Morillon.

— Oui, reprirent les gardes nationaux, il faut un peu leur faire souffrir ce qu'on faisait autrefois endurer aux manans.

— Eh bien ! dit Barthe avec une joie sauvage, nous allons les faire jouer à la besace. C'est un jeu qu'avait inventé le baron de Braguiche quand il était commandant général des galères. Donnez-moi un bout de corde.

On se rua sur les deux malheureux jeunes gens, et Barthe leur lia les bras au-dessus des poignets avec la même corde, mais en laissant un bout de dix-huit pouces entre eux.

— Maintenant, dit Barthe, ouvrez-moi une fenêtre.

On obéit.

Alors on fit asseoir la Châtaigneraie sur le parquet, le dos contre l'appui de la fenêtre, la face du côté de la pièce. On éleva ses mains au-dessus de sa tête de façon à ce qu'elles arrivaient juste à la hauteur de cet appui; et tout aussitôt on s'empara de Césaire et on le fit passer en dehors. Attaché par les poignets, il pendait ainsi de tout son poids sur les poignets de la Châtaigneraie et les appuyait à l'angle de la boiserie de façon à les lui briser. Quant à lui, il flottait dans l'espace.

— Laissez-les là un petit moment, dit Barthe en allant du côté des buveurs, ils vont tout à l'heure nous prier de les écouter.

Beysser venait de rentrer et racontait à Morillon qu'il avait visité la cave dans tous les sens et n'avait rien découvert; les autres trinquaient autour d'une nouvelle barrique défoncée.

Tout à coup la Châtaigneraie poussa un cri sourd.

— Ah! ah! voilà que ça commence, dit Barthe sans se déranger.

Beysser et Morillon exploraient le plancher pour découvrir quelque trappe.

— Vous souffrez plus que moi, la Châtaigneraie, dit Perbruck.

— Césaire, dit Henri à voix basse, ils sont perdus.

— Qu'y a-t-il? fit de même Perbruck.

— Le passage de la voûte est ouvert. Comment cela se peut-il faire?

En effet, Césaire était suspendu à la croisée au-dessous de laquelle était caché le ressort qu'avait pressé la Rouarie pour ouvrir la voûte.

— Oui, dit Perbruck, je comprends, mon épaule porte sur quelque chose de mobile.

Il fit un violent effort pour se déranger. La Châtaigneraie vit la voûte se baisser d'abord un peu et remonter ensuite. Ses poignets craquèrent, il poussa un cri de douleur.

— Eh bien! mes gars, dit Barthe en approchant, ça vous va-t-il de rester comme çà?

La Châtaigneraie voyait toujours le passage fatal ouvert devant lui et au-dessus de la tête des républicains. Un regard jeté de ce côté, et la Rouarie était perdu.

— Vous ne répondez pas encore.... Bon, fit Barthe, ça va venir.

Il retourna boire. Beysser et Morillon inspectèrent l'intérieur de la cheminée.

— Changez de place, dit tout bas la Châtaigneraie quand Barthe fut éloigné.

— Je ne le puis... Coupez la corde, dit Perbruck.

— Ce serait vous tuer.,.

— Faites-le donc, et que ma mort serve du moins à quelque chose.

— Je ne puis pas, dit la Châtaigneraie en essayant de se soulever sur les reins, mais je vous comprends.

A ce moment Lambert revenait de la cave. Barthe et quelques soldats s'étaient approchés et riaient des efforts impuissants de la Châtaigneraie. Lambert, en rentrant, parcourut le salon d'un regard furtif et vit la voûte ouverte. Il crut tout perdu, il crut que les jeunes gens avaient indiqué le passage, et, ne pouvant retenir son indignation, il s'écria :

— Oh! les lâches! les lâches!

Au moment où il prononçait ces mots, la Châtaigneraie était parvenu à se replier sur lui-même.

— Qu'est-ce donc? fit Morillon en entendant le cri de Lambert.

Il s'élança vers lui; mais aussitôt un cri terrible appela son attention du côté de la fenêtre.

— Vive le roi! s'était écrié la Châtaigneraie avec un accent de triomphe.

— Vive le roi! avait répondu avec éclat une voix partie de la fenêtre.

Et la Châtaigneraie s'étant presque redressé entièrement par un effort inouï, aida au poids de Perbruck, qui le tirait en dehors, en se précipitant en arrière, et tous deux disparurent en même temps en criant : Vive le roi! et allèrent se se briser sur le pavé de la cour, tandis que la voûte, aban-

donnée à son propre poids, retombait rapidement et faisait retentir le salon, d'un bruit pareil à celui de la foudre.

— Oh! s'écria Lambert, qui comprit enfin ce sublime dévouement; oh! pauvres enfants!

Et il cacha sa tête dans ses mains.

Cette terrible disparition, ce bruit retentissant, avaient frappé tous les soldats d'une horrible stupeur. Barthe était resté immobile, la bouche béante, devant cet acte de désespoir. Morillon et Beysser eux-mêmes étaient troublés.

— Infernal château! s'écria Morillon. Pourquoi pleures-tu, misérable? reprit-il en s'adressant à Lambert.

— Parce que, s'écria le vieillard exaspéré, voilà deux braves jeunes gens... ils ont bien vu que... oui, ils l'ont vu, continua-t-il avec un désordre inexprimable; ils avaient le secret... alors... ils ont mieux aimé mourir que de rester et de...

— Et de... fit Morillon, qui épiait d'un regard anxieux les paroles du vieillard désolé.

— Et de parler, dit Lambert en se remettant.

— Vous voyez que mon moyen était bon! s'écria Barthe; ils n'y auraient pas tenu trois minutes de plus. Je suis solide, et je le sais bien...

— Tais-toi, brute! dit Morillon, que le mauvais succès de cette cruauté exaspérait. Eh bien! ajouta-t-il en s'adressant aux gardes nationaux, vous ne buvez plus? Vous voilà épouvantés comme des renards pris au piége parce que ces deux chiens n'ont pas eu le courage de souffrir une minute.

La recommandation de Morillon fut inutile. Les soldats déposèrent leurs pots, chacun reprit son fusil, se remit de lui-même à son rang et attendit avec effroi quelque nouveau prodige; car nul ne s'expliquait le bruit extraordinaire et l'ébranlement profond qui avaient accompagné la chute des deux généreuses victimes.

— Nous ne ferons rien avec ces hommes-là, dit Morillon à Beysser, il faut aller chercher Delbenne et ses gendarmes; amenez-moi aussi du monde, il faut fouiller ce château jusque dans ses entrailles.

— C'est bien, fit Beysser; allons, toi, dit-il à Lambert, montre-moi le chemin pour sortir de ce repaire de brigands.

Lambert obéit.

— Brisez tous les panneaux de ce salon, dit Morillon, je vais visiter les caves... Allons, viens, Barthe.

Tous deux entrèrent dans les caves pendant que Beysser sortait avec Lambert. Tous deux, une torche et une pince à la main, interrogèrent les murs, et déjà ils désespéraient de rien trouver, lorsqu'ils crurent entendre un bruit sourd de l'autre côté de la muraille de la cave; tous deux y appliquèrent leur oreille. On parlait, on discutait de l'autre côté.

— Nous les tenons, dit Morillon, appelle tout le monde, et du silence.

Les soldats accoururent. On dérangea quelques tonneaux et l'on reconnut un bruit pareil à celui de gens qui essayent de briser un obstacle.

— Ils veulent passer par ici, ils doivent sans doute étouffer là-dedans, dit Morillon; aidons-les.

Lui-même et Barthe se mirent à l'ouvrage. Soit qu'ils eussent rencontré le secret qui faisait tourner sur un pivot un pan de mur de près de quatre pieds de large, soit que ceux qui voulaient s'échapper les y eussent aidés, un double passage s'ouvrit aussitôt.

— Vive la république ! s'écria Morillon en tirant un coup de pistolet sur le premier qui parut devant lui.

— Vive la république ! répondit un individu qui passa de l'autre côté et s'élança dans la cave le sabre au poing.

C'était Delbenne, qui du premier coup, renversa un des gardes nationaux qui se trouvaient là, tandis que Morillon avait cassé la tête à un gendarme qui voulait entrer. Il y eut un moment de tumulte furieux, mais les cris : « C'est Delbenne ! » poussés d'un côté ; « C'est Morillon ! » poussés de l'autre, arrêtèrent la lutte.

— Mais d'où venez-vous donc, lieutenant? dit Morillon.

— J'ai pénétré dans la caverne Saint-André. A force de la visiter, j'ai découvert une fissure dans le roc. J'ai si bien fait que j'ai trouvé le secret. Alors j'ai découvert ce passage. Tout à l'heure j'ai entendu ici un bruit de voix... Je croyais les tenir, mais je n'ai attrapé que ce pauvre diable, fit-il en montrant le garde national qu'il venait de blesser.

— Et moi celui-ci, dit Morillon en poussant du pied le

gendarme tué par lui. Ah ! mais nous les aurons... nous les aurons !

— Où est donc Beysser ? dit Delbenne.

— Je l'ai envoyé vous chercher ; car, ajouta-t-il avec mépris, tous ces bourgeois, ce n'est bon qu'à hurler... N'importe, il nous ramènera Dubain et sa bande.

— S'il les trouve encore.

— Ils sont partis ?

— Je ne sais ; mais je pense qu'ils ont envie de faire comme le détachement de Larmont et celui de Guyot, qui m'ont dit qu'ils voulaient venir se réchauffer un peu ici, où vous étiez sans doute à vous goberger pendant qu'ils se gelaient, les pieds dans la boue.

— Et qui gardera les environs ? fit Morillon avec fureur. Allez les arrêter... mais non, j'y cours moi-même. Allons-y ensemble.

Tous deux s'élancèrent du caveau dans le salon et descendirent rapidement vers le préau. Mais au moment où ils allaient sortir du vestibule, ils virent que le préau était occupé par les détachements au devant desquels ils allaient.

— A votre poste ! hurla Morillon. Que faites-vous ici ?

— Qu'y avez-vous fait vous-même ? lui cria-t-on des rangs.

— Obéissez ; à votre poste !

— Eh ! tonnerre ! cria le commandant de l'une des troupes qui avaient abandonné leur poste pour venir au château, voilà le lieutenant Delbenne... On se chauffe, on boit, on mange ici, chacun son tour... Allez au dehors si vous voulez... Nous resterons ici.

L'insubordination était flagrante. Morillon tira son sabre et s'avança vers une compagnie.

— Peloton ! cria-t-il d'une voix stridente, par le flanc droit, à droite !

Le peloton resta immobile, et le premier homme du premier rang tomba frappé par le sabre de Morillon.

Un cri d'indignation et d'horreur retentit.

— Peloton ! s'écria Morillon de cette voix tonnante qui pouvait couvrir le murmure de dix mille voix, par le flanc droit, à droite !

Le peloton hésita. Morillon leva son sabre. Le soldat qui

était en face de lui obéit au commandement et tout le peloton le suivit.

— Delbenne, je vais reprendre nos postes autour du château, dit Morillon, fouillez-le, et si vous ne trouvez rien, enfumez les terriers, chassez les renards : nous les tirerons au sortir des trous. Beysser, suivez-moi.

Le farouche commissaire se mit à la tête des troupes et s'avança vers la porte du mur d'enceinte. Il n'en était plus qu'à quelques pas, lorsqu'un bruit de chaînes et de fers se fit entendre, suivi d'un coup terrible et retentissant. La herse de fer s'abaissa et ferma l'issue par laquelle ils voulaient passer.

Il est impossible de peindre la rage de Morillon en rencontrant ce nouvel obstacle : il se précita comme un forcené sur la herse et brisa son sabre en frappant avec fureur cette masse de bois et de fer.

— Enfoncez cette porte, s'écria-t-il, mettez le feu à cet exécrable château, brûlez tout... allez, allez !

Un long cri de joie répondit à ces ordres forcenés.

Morillon trépignait... s'arrachait les cheveux. Tout à coup il s'arrête et prend sa course vers le château.

— Peut-être ne sont-ils pas morts, s'écria-t-il.

Alors il va le long du mur en cherchant à terre. Tout à coup il se heurte à une masse noire, il s'arrête et s'écrie :

— Les voilà ! de la lumière !

On apporte des torches, il se penche, et au lieu des deux cadavres qu'il cherchait, il ne voit qu'une statue renversée. Il regarde en haut, et reconnaît la fenêtre restée ouverte par laquelle Perbruck et la Châtaigneraie s'étaient précipités. Alors, une sorte de vertige s'empare de lui. Il la foule aux pieds, cette statue inerte, lui crache au visage avec des blasphèmes.

— Eh bien, le feu... le feu partout ! dit-il.

Et lui-même, donnant l'exemple, court attacher la flamme aux boiseries, aux tentures des appartements. Tous l'imitent et bientôt le vaste édifice s'éclaire. Les vitres se brisent avec éclat, une lourde et sombre fumée sort d'abord des fenêtres, puis quelques jets de flamme viennent rougir les immenses volutes de ces nuages brûlants ! Bientôt l'incendie s'allume plus ardent ; chaque fenêtre vomit son volcan. Peu à peu

commencent les écroulements intérieurs. Les planchers s'abîment, en lançant au ciel des gerbes monstrueuses de débris étincelants; la flamme gravit l'édifice et arrive à l'immense tour qui le domine; d'abord elle semble ne pouvoir rien sur cette masse de pierre fermée de portes de fer, mais, comme si elle eût obéi à l'ordre de destruction de Morillon, elle assiége sans cesse sa base, l'attaque et la calcine jusqu'à ce que cette masse noire qui ressemblait à une nef énorme portée sur une mer de feu, s'ébranle enfin sur ses fondements, chancèle et sombre au milieu de l'édifice, entraînant avec elle ce qui reste de plafonds, de murs intermédiaires, et écrasant l'incendie lui-même, qui semble s'éteindre tout à coup.

Pendant ce temps, les deux cents gentilshommes enfermés avec la Rouarie avaient reçu ses ordres. Puis, après avoir disparu un moment, Armand était revenu bientôt leur annoncer que le moment de partir était venu. Alors il les avait guidés à travers de nouveaux détours, et tous étaient restés stupéfaits en se trouvant tout à coup dans un vaste hangar, à deux pas de la grande route. Leurs chevaux étaient prêts.

— Voyez, dit la Rouarie en leur montrant la sinistre lueur que l'incendie répandait au loin, les républicains éclairent notre retraite. C'est le commencement de notre triomphe.

Chacun s'éloigna, et tous étaient déjà bien loin de la portée des républicains que ceux-ci quittaient à peine les ruines du château de la Rouarie. Quant à la Rouarie, à peine le dernier de ses complices fut-il éloigné qu'il tomba évanoui. La force enthousiaste qui l'avait soutenu jusque là s'affaissa tout à coup, et il fallut l'attacher sur un cheval pour qu'il pût à son tour chercher un asile.

XIV

Quelques jours s'étaient passés ; Morillon avait profité de ce temps pour avertir les autorités de Rennes, de Vannes, de Laval. Partout il dénonçait une vaste conspiration ; mais nulle part il ne pouvait en apporter la preuve. Cependant Danton avait quitté le ministère et avait été remplacé par Lebrun, qui n'était pas aussi facile que son prédécesseur sur le choix de ses agents et qui répondait très-froidement (quand il répondait) aux appels emportés que lui faisait le commissaire extraordinaire de la Convention.

Lebrun demandait à Morillon des noms et des preuves ; mais à l'exception de ceux qu'il avait appris, lorsque, caché lui-même sous le nom de M. de Venanceaux, il avait rencontré Champagnolles, la Guyomarais et quelques autres, il n'eût pu en dénoncer aucun au ministère. Ce n'était pas assez pour ce qu'il avait promis. Aussi les gardait-il pour lui. Quant aux preuves, il n'en avait aucune. Cependant, en février, il écrivait à Lebrun :

« Ils en sont tous ; je ne le sais pas, mais j'en suis sûr.
» Dans quelques semaines, demain peut-être, le volcan éclatera ; je sens la terre de ce pays trembler sous mes pas. Son
» calme m'épouvante. Ce calme est un mensonge ! La façon
» dont s'éteignent les quelques révoltes partielles, qui éclatent çà et là, prouve qu'il y a une organisation puissante
» qui les fait rentrer dans l'ordre comme des désobéissances
» imprudentes. Si vous n'êtes pas persuadé à tous ces signes
» que la tempête approche, c'est que vous êtes aveugles. »

Lebrun, comme nous l'avons dit, ne répondait pas à ces lettres. Alors Morillon s'adressa à Beurnonville. Celui-ci ne lui répondit pas davantage.

En effet, la Convention et ses ministres avaient alors à

s'occuper d'affaires beaucoup plus graves qu'une conspiration dont on ne pouvait leur fournir la preuve.

Les Girondins avaient laissé condamner Louis XVI de peur d'être accusés de royalisme, et la Montagne avait enfin jeté entre le passé et la révolution un abîme qui ne permettait plus à la France de reculer dans la voie révolutionnaire où elle s'était engagée. La guerre était imminente de toutes parts, et ce n'était plus seulement avec la Prusse et quelques Etats de second ordre, c'était avec l'Europe tout entière. L'Espagne, qui avait fait proposer son alliance en échange du salut de Louis XVI, l'Espagne venait de rappeler son ambassadeur; et Pitt, qui jusque là s'était tenu dans un système adroit de neutralité, venait de faire signifier à M. de Chauvelin, notre ambassadeur à Londres, d'avoir à quitter l'Angleterre en quarante-huit heures.

L'indifférence du ministère français donnait à Morillon des transports de rage, et vingt fois peut-être il eût abandonné la partie, s'il n'avait mis une sorte d'orgueil personnel à triompher de la Rouarie. Cet homme qui lui échappait sans cesse, cet homme qui complotait à côté de lui, autour de lui et dont il ne pouvait découvrir la trace, cet homme, disons-nous, était devenu pour Morillon un ennemi insupportable.

Le républicain se croyait déshonoré, si la Rouarie ne tombait pas en son pouvoir. Ce n'était plus, de la part de Morillon, l'ardeur d'un agent avide qui veut gagner la magnifique récompense qui sera due à son succès, c'était le besoin du triomphe : et peut-être si Morillon avait eu à choisir entre sa fortune et la défaite de la Rouarie, son orgueil l'eût emporté sur son avidité, et il eût sacrifié le prix dont on devait lui payer sa capture à la vanité de la traîner à sa suite.

Cependant Beurnonville, fatigué des demandes incessantes de Morillon, avait fini par lui promettre sept mille hommes et six cent millle francs d'assignats; mais rien n'arrivait, ni les troupes ni l'argent. Alors Morillon se résolut à user des seules ressources que lui présentaient le pays et les hommes avec lesquels il s'était lié d'intérêt.

Comme nous l'avons dit, à la suite de l'incendie de la Rouarie, il avait parcouru les principales villes de la Bretagne, et partout il avait laissé les autorités bien averties d'un danger imminent. Espérant trouver dans Beysser un servi-

teur plus soumis et plus exalté que Delbenne, il l'avait fait nommer général.

Les précautions une fois prises pour résister au complot s'il éclatait, Morillon pensa à recommencer, sur nouveaux frais, les menées souterraines qui pouvaient le lui faire découvrir.

Morillon s'était bien gardé de dénoncer au pouvoir exécutif les noms qu'il avait surpris. Le ministère n'eût pas manqué d'ordonner l'arrestation des conspirateurs et d'avertir ainsi l'association de l'acharnement qu'on mettait à la poursuivre. C'était en laissant libres ceux qu'il connaissait, et en attachant ses espions à leurs pas, que Morillon comptait arriver à ceux qu'il ne connaissait pas. Ainsi la Guyomarais était rentré paisiblement à Rennes, tandis que Barthe, déguisé en portefaix, ne quittait pas les abords de son hôtel. Mais Morillon ne pouvait se passer de Barthe. Ce misérable était le seul qui comprît ce que le commissaire de la Convention appelait son génie. Singulière destinée des plus puissantes entreprises! ce fut à l'ennui que Morillon éprouvait d'être privé de la société de Barthe, qu'il dut un renseignement, en apparence bien insignifiant, mais qui le mit sur la voie qu'il cherchait avec tant d'ardeur.

Un matin, Barthe, couché sur le vaste banc de pierre qui bordait la grande porte de l'hôtel la Guyomarais, vit arriver un paysan qui entra dans la maison et en ressortit presque immédiatement. Tout ce qui semblait annoncer un message venant de la campagne était suspect à Barthe.

Par conséquent il voulut savoir ce que cet homme était venu faire chez la Guyomarais. Il le suivit, l'aborda et lui proposa d'entrer au cabaret. Ce qu'il apprit ne valait pas le verre de vin qu'il paya au paysan. Celui-ci s'appelait Périn. Il était le jardinier du château de la Guyomarais et venait de perdre le garçon jardinier qui l'aidait dans ses travaux. Le malheureux était mort, et Périn était venu tout simplement en avertir son maître.

Barthe en était là des renseignements qu'il comptait tirer de ce paysan, lorsque Morillon, qui avait été chercher Barthe à son poste, se mit à battre les cabarets voisins, et finit par découvrir son digne associé attablé avec Périn. Il entra dans le cabaret.

— Eh! que fais-tu là ? dit-il à Barthe.

— Pas grand'chose, répondit celui-ci d'un ton significatif; je gelais à la porte de l'hôtel la Guyomarais, lorsque j'ai vu ce brave homme en sortir. Il ne m'avait pas l'air beaucoup plus réchauffé que moi, ce qui fait que je lui ai proposé de venir boire un verre de vin. Il a accepté, et nous causions en attendant que la bouteille soit finie.

— Et de quoi causiez-vous ? dit Morillon, en s'asseyant à table et en achevant la bouteille.

Barthe lui raconta ce que lui avait dit Périn, et il allait se lever afin de quitter une partie où il ne croyait avoir rien à gagner, lorsque Morillon l'arrêta en disant :

— Je crois, Dieu me damne! que j'ai vidé votre bouteille sans vous en demander la permission; il faut que vous me laissiez vous en offrir une seconde.

Barthe accepta avec empressement, pour plusieurs raisons : la première parce qu'il aimait à boire, la seconde parce qu'il supposa immédiatement que Morillon voulait tirer parti de la rencontre qu'il venait de faire.

En effet, à peine la seconde fut-elle apportée que Morillon remplit le verre du jardinier en lui disant :

— Eh bien, mon pauvre homme, vous voilà probablement chargé tout seul maintenant de l'ouvrage que vous faisiez à deux autrefois.

— Oui, dame, fit Périn, et nous voilà au temps du labour et des semences, et deux bons bras de plus ne feraient pas mal au château.

— Voilà comme c'est, dit Morillon, en affectant une rusticité grossière, il y a des places sans occupants, et il y a de pauvres diables sans place. Tiens, par exemple, ton cousin de Nantes, dit-il à Barthe, je suis sûr que le pauvre malheureux entrerait pour pas grand'chose dans une bonne maison, comme doit être celle de M. la Guyomarais.

— Il voudrait y entrer pour rien, dit Périn, que cela ne lui ouvrirait pas la porte. Mon maître et moi, nous voulons des hommes sûrs qui ne fréquentent pas de mauvais sujets.

— Alors, alors, dit Morillon, ce n'est pas là votre affaire. Un bon gars, au fond, mais qui est toujours fourré avec ces gredins de royalistes, un imbécile qui se ferait pendre pour

les nobles, et à qui on aurait déjà coupé le cou, s'il n'était pas si bête ; car je suis sûr qu'il a protégé la fuite de trois ou quatre émigrés.

Barthe écoutait Morillon pour tâcher de le comprendre, tandis que le paysan tremblait de tous ses membres à cette violente sortie.

— Tu as beau me regarder de cet air tout ahuri, dit Morillon à Barthe, ton cousin Guillaume Poiré est un agent vendu aux aristocrates, et toi-même, tu pourrais bien tourner de ce côté-là, si on te laissait faire. Allons, buvons, et vive la République ! dit Morillon, en vidant la seconde bouteille, puis il se retourna vers Périn, et lui secoua la main en lui disant :

— Au revoir, mon brave homme : et quant à toi, dit-il en se tournant vers Barthe, chien de royaliste, tu es bien averti, tâche de ne pas te faire répéter deux fois ce que je viens de te dire.

— C'est bon ! c'est bon ! fit Barthe d'un ton de mauvaise humeur et en entrant enfin dans le rôle que Morillon venait de lui tracer. Morillon avait raison de dire que Barthe comprenait admirablement son génie.

En effet, à peine Morillon fut-il éloigné que Barthe se mit à jurer contre lui et à se lamenter sur le sort de son cousin Poiré.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur ? lui dit Périn.

— Ça ? dit Barthe, c'est un riche bourgeois de Nantes qui a une maison de campagne du côté de la Houssinière. Guillaume Poiré, mon cousin, était son jardinier. Un soir, de pauvres nobles, poursuivis par des gendarmes, sont venus demander un asile dans cette maison. Guillaume les reçut et les cacha. C'est tout de même vrai, ajouta-t-il en baissant la voix, il les a sauvés. Mais ce n'était pas une raison de le mettre à la porte et de le dénoncer à la commune. Heureusement il n'a pas pu lui prouver la chose. On l'a acquitté, mais il n'en est pas moins sur le pavé.

— Pauvre diable ! dit Périn, que cette histoire parut intéresser vivement.

— Voilà un brave homme, dit Barthe, pour qui une place serait un bienfait du bon Dieu. S'il n'était pas si loin, je

vous en aurais bien parlé, mais vous ne pourriez pas attendre, n'est-ce pas?

— Et, reprit Périn, il n'a pas quelques petits défauts?

— Ah! pour ça, le bourgeois a raison, dit Barthe, le gars est enragé de royalisme; il se ferait plutôt hacher comme chair à pâté que de crier Vive la République!

— Eh bien, eh bien, dit Périn, si vous pouviez l'amener à la Guyomarais, nous pourrions peut-être bien lui trouver un petit coin dans la maison.

Le rendez-vous fut pris, l'heure convenue, et Barthe alla annoncer à Morillon le succès de leur ruse.

— Bien, bien, dit Morillon; j'ai besoin de toi, et je voulais cependant laisser dans la maison de la Guyomarais quelqu'un sur qui je pusse compter; tu vas m'accompagner à Nantes, car il faut que tu ramènes ici l'honorable jardinier que je destine à M. la Guyomarais.

Barthe et Morillon partirent ensemble pour Nautes.

A peine furent-ils arrivés que Morillon se rendit au château. Il pénétra, après s'être fait reconnaître, jusque dans l'appartement de Guillaume Poiré, mais il ne trouva point le commandant. On le fit chercher de tous côtés. Personne ne put dire ce qu'il était devenu, quoique les gardiens de la porte fussent certains de ne l'avoir pas vu sortir. Enfin un porte-clefs ayant entendu les menaces de Morillon lui apprit que Guillaume devait être en visite du côté des femmes. Morillon jeta un sourire d'intelligence à Barthe; il se fit remettre un trousseau de clefs, et bientôt après les deux espions étaient dans l'intérieur du bâtiment qu'on leur avait désigné. Ils traversèrent plusieurs dortoirs où se trouvaient de nombreuses prisonnières, et sur leur indication ils se dirigèrent vers une tour particulière où Poiré, dirent-elles, venait tous les jours.

Morillon et son acolythe continuèrent leur marche, et arrivèrent au pied d'un petit escalier en spirale dont la porte était soigneusement fermée. Barthe eut bientôt trouvé dans le trousseau qu'il tenait la clef qui s'adaptait à la serrure de cette porte, et, avec la savante expérience qu'il avait acquise dans son métier de voleur, il ouvrit sans bruit. A peine Morillon eut-il monté une demi-douzaine de marches, qu'il put entendre un bruit de voix. Il se glissa jusqu'à

une chambre dont Guillaume Poiré avait laissé la porte entr'ouverte, tant il se croyait sûr d'être bien gardé par la porte qui fermait l'escalier. Voici la première phrase qui frappa l'oreille de Morillon :

— Je te l'ai dit, Rose, il faut que tu te décides aujourd'hui même, ou bien ton père est dénoncé demain au tribunal révolutionnaire, et c'est toi qui l'auras envoyé à la guillotine.

C'était Guillaume Poiré qui parlait ainsi.

— Si mon père était un noble et un aristocrate, répondit celle qu'on avait appelée Rose, vous pourriez me faire peur avec toutes vos menaces ; je sais qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour le faire condamner ; mais Louis Robertin est un aussi bon patriote que vous.

C'était Rose Robertin qui avait répondu.

— Un bon patriote qui a fait de l'accaparement, dit Guillaume en ricanant.

— Vous mentez ! repartit vivement Rose, mon père vous prêtait de l'argent, et c'est vous qui achetiez les blés pour réduire le peuple à la famine. C'est vous qui êtes un traître.

— Ah ça ! ah ça ! dit Guillaume Poiré avec fureur, qu'est-ce qui lui a donc fourré cela dans la tête, à cette petite ?

— Pardine, fit Rose, c'est la vérité, je le sais, et vous avez beau faire, je la dirai au tribunal ; et s'il faut que mon père soit condamné, vous le sérez aussi.

— Tu n'es qu'une folle, Rose, et tu ne sais ce que tu dis. Tu ne comparaîtras pas et tu ne diras rien. Ton père sera condamné, et alors...

— Alors, dit Rose, je vous exécrerai comme un bourreau, voilà tout ce que vous y gagnerez.

— Tu n'aimes donc pas ton père, malheureuse ? dit Poiré avec fureur.

— J'aime mon père, repartit Rose, et si vous voulez m'envoyer à la guillotine à sa place, je suis toute prête à y marcher, j'aime mieux cela que de le sauver en épousant un scélérat comme vous.

— Tu aimes donc toujours ton Parisien ? reprit Guillaume avec fureur. Ah ! que ce Saturnin Fichet me tombe dans les mains, et son compte sera bientôt réglé. Alors tu

me prieras pour le sauver, et à mon tour je te refusererai.

— Oui je l'aime, dit Rose, parce qu'il est jeune, parce qu'il est brave, parce qu'il est bon; mais sur mon âme je ne le sauverais pas au prix que vous me proposez.

— Tu ne fais donc pas attention, dit Guillaume en grinçant des dents, que tu es en ma puissance, et que si je voulais.....

— Laissez donc, laissez donc, dit Rose avec mépris, je n'ai pas peur de vous.

Guillaume exaspéré se précipita vers Rose, mais la vigoureuse jeune fille le repoussa si vivement qu'il trébucha, et alla tomber le long de la porte entr'ouverte, qui se referma sous le poids de son corps.

— Il me semble que nous en savons assez, dit Morillon à Barthe! et que nous pouvons opérer officiellement.

Ils s'éloignèrent, et, à mesure qu'ils traversaient les dortoirs, Morillon ordonna le silence à toutes les prisonnières qui les avaient vus passer. Un guichetier fut chargé d'aller avertir Guillaume de l'arrivée du citoyen Morillon. Celui-ci fit également à cet homme la défense expresse de dire qu'il fût entré dans le bâtiment où se trouvait Guillaume Poiré.

Celui-ci parut bientôt. Il était sombre, mécontent, et c'est à peine s'il rendit à Morillon les salutations empressées que celui-ci lui prodiguait ironiquement.

— Allons, vite au fait, dit-il en faisant entrer le commissaire de la Convention dans une petite salle de la geôle; s'agit-il encore de faire sortir quelques prisonniers du château?

— Peut-être, fit Morillon d'un air sournois.

— En ce cas, reprit Guillaume Poiré, nous n'avons pas besoin de causer plus longtemps ensemble, car je ne délivrerai qui que ce soit.

— A moins qu'on ne vous remette un ordre précis de la commune ou de l'accusateur public?

— C'est selon, dit Poiré, les Patriotes surveillent les autorités, et il y a tel prisonnier qui ne sortirait pas d'ici, même sur un ordre de la commune.

— Diable! diable! fit Morillon; on disait à la Constituante qu'il y avait des gens plus royalistes que le roi; est-ce que

vous seriez par hasard plus révolutionnaire que la révolution?

— Je suis de ceux qui pensent, avec Marat et Robespierre, que les modérés sont des traîtres.

— Vous avez peut-être raison, dit Morillon. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit entre nous, il s'agit de quelqu'un que je suis venu chercher ici.

— Son nom? fit Guillaume brusquement!

— Vous le savez mieux que personne, reprit Morillon, il s'appelle Guiltaume Poiré.

— Moi?

— Oui, je vous ai trouvé une place qui vous conviendra mieux que celle de commandant du château de Nantes.

— Je n'en veux pas.

— Je crois que vous en voudrez quand je vous aurai dit les raisons que j'ai pour que vous la preniez. D'abord la garde du château est trop lourde pour vous. Vous avez laissé s'échapper d'ici un certain Saturnin Fichet, et un certain Jérôme Robertin.

— Est-ce que vous vous moquez de moi? reprit Guillaume Poiré; c'est vous qui m'avez ordonné de les laisser s'échapper.

— Voulez-vous me montrer l'ordre écrit que je vous ai donné?

— Est-ce que vous oseriez prétendre, dit Guillaume avec fureur, que ce n'est pas vous...

— J'ose prétendre que vous êtes un sot et un insolent, dit Morillon en jetant à terre le chapeau de Guillaume Poiré. Qu'il me plaise de nier demain que je vous ai donné cet ordre, et je vous fais condamner comme vous étant laissé gagner par vos prisonniers.

— Mais ce serait une infamie! dit Guillaume.

— Infamie que je n'ai pas besoin de faire, repartit Morillon, attendu que l'ordre que je vous ai véritablement donné ne comprenait pas un certain Sylvestre Landais que vous avez trouvé bon de mettre à la porte de votre propre autorité, parce que son amour pour Rose Robertin vous gênait.

— Ce n'est pas ma faute, dit Guillaume d'un ton bourru, si ce gars s'est échappé.

— Ou vous avez manqué de surveillance, ou vous avez abusé de votre pouvoir; c'est assez pour que vous compreniez que vous n'êtes pas bien à la place où vous êtes.

Guillaume commença à comprendre qu'il était entre les mains de plus fort que lui, et il repartit en grommelant :

— Et quelle est celle que vous venez m'offrir?

— C'est une charmante place et qui va tout à fait à vos goûts et à vos habitudes, c'est une place de garçon jardinier.

Tout l'orgueil du républicain parvenu se révolta à cette proposition, et il s'écria :

— Moi garçon jardinier! vous me prenez pour qui je ne suis pas.

— Je vous prends parfaitement pour qui vous êtes, monsieur Guillaume, repartit Morillon, et je trouve que celui qui a été jardinier du bourreau peut bien sans honte devenir jardinier d'un gentilhomme.

— Moi, jamais! dit Guillaume.

— Allons, allons, fit Morillon, ne faites donc pas le cachotier avec moi; vous ne voulez pas que je vous ennuie à vous raconter votre propre histoire; ce ne serait pas amusant pour vous, de vous entendre dire ce qué vous savez si bien : par exemple, que vous avez fait de l'accaparement avec l'argent du vieux Louis Robertin, et que vous l'avez ensuite dénoncé comme accapareur, pour avoir à vous seul tous les bénéfices de l'opération; que, d'un autre côté, vous menacez tous les jours la fille de votre ancien associé de faire raccourcir son père si elle ne veut pas devenir votre femme. Je n'ai pas besoin de vous dire tout cela, et bien d'autres petites choses, pour que vous compreniez que la place que j'ai à vous offrir est excellente et qu'il faut que vous l'acceptiez.

La façon dont parlait Morillon acheva de prouver à Guillaume que ce qu'il avait de mieux à faire pour son salut, c'était d'obéir; et soupçonnant qu'on réclamait de lui quelques services importants, il dit à Morillon :

— Et au service de qui faut-il que j'entre?

— Au service de M. de la Guyomarais.

— A quel endroit?

— Aux environs de Rennes.

— Qu'y a-t-il à faire?

— Ah! ah! dit Morillon, l'intelligence vous pousse, maître Guillaume Poiré. Il y aura beaucoup à faire, surtout beaucoup à regarder et à écouter.

— Et quels sont les gages? dit Guillaume.

— Le jardinier maître vous le dira; seulement, si nous sommes contents de la récolte, il y aura de ma part dix mille livres de pourboire.

— C'est donc une place de confiance? dit Poiré, les yeux brillants comme des écus neufs.

— Et de défiance aussi, reprit Morillon, ne l'oubliez pas. Vous comprenez que nous aurons l'œil sur vous, et qu'à la moindre escapade, le commandant du château de Nantes nous répondra du peu de zèle du garçon jardinier

Celui-ci baissa la tête. Morillon donna ses ordres au malheureux Poiré, qui ne comprenait pas comment le commissaire de la Convention pouvait être si bien instruit de ses actions.

— Du reste, lui dit Morillon, je puis vous apprendre une excellente nouvelle, c'est que votre rival, M. Saturnin Fichet, ne vous causera plus de soucis.

— Est-ce qu'il a émigré, comme il en avait l'intention?

— Oui, dit Morillon, mais pour l'autre monde.

— Il a été tué?...

— Je l'ai vu tomber de cheval... Allez... réussissez... et après le succès, nous viendrons bien à bout d'une petite fille qui se permet de ne vous trouver ni jeune, ni beau, ni aimable.

Morillon confia Guillaume Poiré à Barthe son complice, et celui-ci se chargea de le conduire à Rennes et de le présenter au jardinier Périn.

Le commissaire de la Convention leur recommanda surtout de se hâter et ne les quitta point que tous deux ne fussent en route. Il devait les retrouver la nuit suivante à Rennes.

— Pourquoi ne partez-vous pas avec nous? dit Barthe.

Morillon lui répondit alors cette phrase historique :

« Annibal va se reposer dans les délices de Capoue. Mais il ne s'y endormira pas. »

Voici ce que voulait dire cette poétique allusion.

XV

Dès que Barthe et Poiré furent partis, Morillon écrivit un mot au procureur de la commune pour l'avertir qu'il venait de disposer du commandement du château de Nantes pour le service de la république, et qu'il proposait aux administrateurs de le remplacer par un certain Louis Robertin, indûment retenu dans la prison, sous une fausse accusation, et dont lui, Morillon, répondait sur sa tête. L'exprès qu'il avait envoyé à la commune revint bientôt avec la commission signée. Morillon avait employé tout le temps pendant lequel son émissaire avait été absent, à se raser, à se friser et à se faire le plus beau possible.

Dès qu'il eut la nomination de Louis Robertin, il se dirigea vers la prison de Rose en se rappelant ce mot divin, selon lui : « Annibal va se délasser dans les délices de Capoue. »

Morillon se fit précéder par un geôlier et se fit annoncer chez Rose sous son titre de commissaire extraordinaire de la Convention.

Lorsqu'il entra dans la prison de la jeune fille, elle était en larmes et priait dans un coin de l'étroite chambre où elle était enfermée.

Morillon ordonna au geôlier de se retirer, et regarda Rose d'un œil de convoitise.

— Eh bien, mon enfant, lui dit-il, j'ai appris qu'on vous menaçait, qu'on vous tourmentait.

Rose, à l'aspect de Morillon, s'était imaginé que Poiré avait enfin accompli ses menaces, et que, non content de livrer son père au tribunal révolutionnaire, il voulait aussi la punir de ses refus. Elle fut donc très-surprise de voir un homme qui lui parlait d'un ton doux et protecteur, et elle le salua en rougissant.

— Que se passe-t-il donc, ma belle enfant, et que vous a-t-on fait pour que vous pleuriez ainsi ?

Rose examina Morillon. Sa douceur ne lui inspira point une confiance complète ; cependant, et pour s'assurer des projets de son protecteur inattendu, elle lui raconta les persécutions de Guillaume Poiré.

— On m'avait parlé de tout cela, dit Morillon en s'asseyant et en appelant Rose près de lui, mais je voulais entendre confirmer ces détails par votre jolie bouche.

Morillon était beau et savait donner à sa physionomie une expression hypocrite qui pouvait passer pour de la bonté. Cependant Rose se tint sur ses gardes, tout en se laissant attirer près de lui.

— Votre père est innocent, n'est-ce pas ? lui dit Morillon.

— Ah ! pour cela, je vous le jure.

— Et je suis assuré que vous seriez reconnaissante à celui qui non-seulement vous rendrait la liberté, mais qui le mettrait à l'abri de toute persécution...

— Oh ! oui, bien reconnaissante, dit Rose, qui commença à avoir quelque espoir.

— Et vous aimeriez un peu celui qui vous ferait sortir de cette prison ?

— Oh ! celui-là, oui, je l'aimerais...

— Eh bien ! mon enfant, vous êtes libre, et votre père aussi.

— Ah ! monsieur... monsieur, s'écria Rose en tombant à genoux, vous êtes un saint.

Morillon ne put s'empêcher de rire.

— Pas tout à fait, dit-il ; mais je veux être bon pour vous et votre père. Il est libre... et voici qui est mieux : voici le brevet qui le nomme commandant du château de Nantes.

— Mon père... dit Rose stupéfaite.

— Oui, votre père...

— Hélas ! vous le connaissez : il est impotent, malade, incapable de remplir une pareille place.

— Il aura en vous un aide de camp actif, jeune... vous le remplacerez...

— Moi ?

— Oui, vous... Est-ce que vous refusez?

— Si c'est le seul moyen de le sauver...

— Le seul.

— Eh bien! j'accepte, dit Rose, qui observait attentivement Morillon, et qui en le voyant s'emparer de ses mains et la contempler avec des regards enflammés, avait deviné que cet homme voulait arriver par la douceur au même but que Poiré avait voulu atteindre par la menace.

— Et vous ne me donnerez rien pour tout cela ?... dit Morillon.

— Chut!... fit Rose, on entend tout ce qui se dit ici, du cachot qui est au-dessous... D'ailleurs, dit-elle avec une mignardise qui attestait une grande force d'âme... de pareilles idées dans une prison...

— Vous en ferez un paradis, dit Morillon.

— Mais si vous me trompiez, fit Rose en l'arrêtant... Je ne suis pas libre... Vous avez encore entre vos mains la commission de mon père...

— Elle est signée de la commune...

— Si c'est vous qui l'avez obtenue, vous pouvez bien l'anéantir...

— Il paraît que vous aimez à prendre vos garanties, ma belle enfant.

— Dame! dit Rose d'un ton d'une niaiserie ravissante ou d'un coquinisme supérieur, ça en vaut la peine.

— Quelles garanties voulez-vous donc?

— Je veux voir mon père, reprit Rose.

— Eh bien! venez.. suivez-moi, dit Morillon.

— Je veux lui voir remettre sa commission.. dit Rose en suivant Morillon.

— Ce sera fait dans un quart d'heure.

— Je veux le voir installé.

— Vous n'attendrez pas longtemps... et alors...

— Ah! dame alors, dit Rose en baissant les yeux, je ne sais pas... Vous me direz... ce que...

— On vous dira tout, la belle, dit Morillon en cueillant triomphalement un baiser qui fit frissonner la pauvre fille.

Ils sortirent de la petite chambre et traversèrent les dortoirs. Morillon avait un air vainqueur qui fit chuchoter plus

d'une prisonnière. Il se félicitait tout bas, et s'il avait osé dire tout haut ce qu'il pensait, il se fût écrié :

« Dieu me damne! il fallait être ce rustre de Poiré pour ne pas réussir. Il est vrai qu'indépendamment de sa maladresse et de sa brutalité, le drôle est abominablement laid, tandis que moi... »

A ce retour sur lui-même, Morillon trouvait qu'il avait été peut-être un peu loin pour obtenir les faveurs de Rose, et qu'il eût pu se dispenser de lui accorder la liberté de son père et une place importante; mais le républicain voulait faire les choses en gentilhomme.

Ils arrivèrent ensemble jusqu'au logement du commandant, et Morillon fit appeler le geôlier en chef et lui ordonna d'amener sur-le-champ Louis Robertin.

Le geôlier l'envoya chercher, et quelques minutes après, Louis Robertin parut.

Au commencement de ce récit on a vu que c'était déjà un homme impotent et dont l'intempérance avait encore aggravé les infirmités. Depuis qu'il était en prison, il n'avait trouvé d'autre consolation à l'ennui de sa captivité que dans l'abus de l'ivresse. Il entra soutenu par deux porte-clefs, et alla tomber sur une chaise vers laquelle on le poussa. Sa fille s'approcha de lui. Ce fut à peine s'il la reconnut; il la regarda comme s'il l'avait vue de la veille.

— Hélas! dit Rose tout bas à Morillon, je m'en doutais.

Elle lui fit un signe, et il renvoya encore tout le monde.

— Vous voyez, monsieur, lui dit-elle, vous ne pouvez donner à mon père la place de commandant de cette prison.

Ça me paraît difficile, dit le commissaire.

— Puisque vous voulez être bon pour nous, reprit Rose, laissez-nous sortir.

— Tout beau, ma belle, dit Morillon; ce ne sera pas cette fois avant d'avoir, moi aussi, reçu quelque gage pour prix de mes bienfaits.

— Est-ce qu'un homme comme vous a besoin de parler de ça ? dit Rose, qui tremblait; et puis, faites donc attention, mon père est là.

— Au diable le vieil ivrogne

— Et puis c'est toujours ici une prison, reprit Rose.

— Dont vous pourriez être le commandant, dit Morillon.

— Ne dites pas ça, fit Rose en minaudant ; je vous y garderais prisonnier.

— Ah ! sacrebleu ! dit Morillon en l'embrassant ; voilà un mot délicieux, voilà une brave fille ! Comment, ce cuistre de Poiré prétendait être aimé de toi ! Je te l'enverrai prisonnier quand je n'aurai plus besoin de lui. Car décidément je ne sais que faire de cette commission, et il faut que le père Robertin occupe la place. Est-ce qu'il est toujours comme ça ?

— Le soir seulement.

— Il a donc quelques heures de bonnes ?

— Dix sur douze.

— Il y en a neuf de trop pour être un bon fonctionnaire public. D'ailleurs, ne seras-tu pas là ?

— Sans doute, mais il faudrait avertir les geôliers, leur dire de m'obéir, fit Rose en se laissant prendre la taille.

— Tout ce que tu voudras, mon adorée, et alors tu m'aimeras ?

— Attendez donc, chaque chose à son tour

Rose sortit, suivie de Morillon. On attendait les ordres extraordinaires du commissaire dans la salle voisine. Morillon prit une pose théâtrale et s'écria :

— Citoyens, la commune de Nantes nous a délivrés d'un traître. L'infâme Guillaume Poiré faisait servir son autorité à l'assouvissement de ses passions criminelles, mais le jour de la justice a lui. La commune a voulu que cette justice fût éclatante, et dans ce but elle a choisi la victime pour la mettre à la place du persécuteur. Le brave et infortuné citoyen Louis Robertin, victime des calomnies de Guillaume Poiré, remplace désormais ce misérable.

Les geôliers et les porte-clefs à qui s'adressait cette allocution en style 93, se regardèrent d'abord d'un air stupéfait ; mais aussitôt, réfléchissant à tout ce qu'ils allaient gagner avec un chef ivrogne et à moitié imbécile, ils se mirent à crier d'un commun accord :

— Vive le citoyen Robertin !

— Si sa santé, altérée par ses souffrances, reprit Morillon, qui était en veine de se moquer de ses auditeurs, ne lui permet pas de vous transmettre toujours directement ses ordres, voici sa fille à qui vous pourrez vous adresser et

à laquelle le citoyen Louis Robertin, par mon ordre, a délégué une grande part de son autorité.

— Vive Rose Robertin ! dit la valetaille geôlière.

Rose remercia et sourit.

— Maintenant, dit Morillon, vous êtes instruits ; allez et obéissez.

Chacun se retira avec de profonds saluts.

— Eh bien ! la belle ! dit Morillon, es-tu contente ?

— Mais oui, fit Rose, dont le cœur battait avec violence.

— Et tu m'aimes un peu ?

— Qui ne vous aimerait pas? reprit Rose en gagnant doucement une porte de côté.

Morillon voulut prendre quelques libertés.

— Ah çà ! lui dit Rose, vous ne voulez donc pas que je connaisse le nouvel appartement que je vais habiter.

— A quoi bon ?

— Allons, allons, venez par ici, dit Rose, qui se défendait assez mal pour que Morillon se crût au terme de ses vœux.

Elle lui échappa, et entra dans une petite chambre obscure et dans laquelle veillait une lumière, quoiqu'on fût en plein jour. Cette pièce était meublée à merveille.

— Dieu me damne ! fit Morillon tout étonné, un boudoir...

— Oui, c'est ici que m'a amenée une fois ce miserable Guillaume Poiré, dit Rose en baissant les yeux, et pendant que Morillon examinait la chambre en vainqueur. Plutôt la mort ! reprit-elle, avec éclat, que d'acheter la liberté ou la vie au prix de mon honneur.

Et comme Morillon allait s'élancer vers elle, Rose s'échappa tout à coup, et la porte de ce délicieux boudoir se referma sur Morillon avec un bruit de fer qui lui apprit qu'il tenterait de vains efforts pour l'ouvrir. Le vainqueur pris au piége se mit à hurler, mais déjà Rose était bien loin et avait fermé derrière elle les portes de quatre ou cinq chambres. Elle regagna celle où était resté son père.

— Allons, allons, lui dit-elle avec une énergie qui remua les sens engourdis de l'ivrogne, qui depuis longues années était habitué à obéir à la voix de sa fille, levez-vous, mon père, et suivez-moi.

— Où allons-nous ? dit le vieux Robertin en chancelant.

Rose hésita ; mais elle savait qu'il n'y avait qu'un mot qui fût tout-puissant sur cette nature dégradée et inerte.

— Nous allons dîner chez le compère Mathurin Fichet ; vous savez, celui qui a de si bon vin.

— A la bonne heure, dit l'ivrogne.

Robertin suivit sa fille. Quelques minutes après, ils étaient dans la grande cour du château. Tout le monde s'entretenait de la nouvelle nomination. Rose s'avança résolument vers les geôliers et leur dit :

— Mon père a reçu ordre de se rendre à la commune pour y prêter serment, nous serons ici à la nuit tombante.

— Et le commissaire de la Convention ? dit l'un des geôliers.

— Il s'est couché, repartit Rose ; voilà trois nuits qu'il voyage à cheval. Ne le troublez pas dans son sommeil, il nous l'a bien recommandé.

On la salua avec respect, et la brave fille sortit avec son père. En longeant les murs du château, elle se débarrassa des clefs qui fermaient toutes les portes par où il fallait passer avant d'arriver jusqu'à la chambre obscure où elle avait laissé Morillon. La nuit était venue, et l'intrépide jeune fille ayant loué une petite charrette, y plaça son père et sortit bientôt de la ville de Nantes.

Nous avons raconté cet incident de la vie de Morillon tel qu'il estreproduit dans les documents de l'époque, parceque cette séquestration, qui ne paraît au premier abord qu'un plaisanterie burlesque, eut sur les événements de cette histoire et mis lesévénements qui ébranlèrent la Bretagne une influence qui a peut-être incomplètement changé la face.

XVI

Pendant que Morillon jouait son rôle de Céladon près de Rose Robertin, Barthe et Poiré s'étaient mis en route pour Rennes, et ils y étaient arrivés le lendemain, que Morillon hurlait encore dans sa cage. Une fois à Rennes, Guillaume échangea son uniforme contre ses anciens habits de paysan, et reçut les dernières instructions de Barthe. Celui-ci lui apprit alors que la Guyomarais était certainement l'un des associés de la Rouarie, et qu'il était impossible qu'il ne se passât pas dans son château quelques menées, grâces auxquelles on serait enfin sur la trace de la conspiration.

— Tu comprends, dit Barthe à Poiré, tu es annoncé comme un furieux royaliste; joue ton rôle en conscience, gagne la confiance du jardinier et puis celle du maître. Aide-nous à découvrir cet enragé marquis, et tu ne regretteras pas d'avoir été destitué de tes fonctions de commandant du château de Nantes.

Les deux espions prirent immédiatement la route du château de la Guyomarais. Ils y arrivèrent à la nuit tombante.

Le château était situé au bout d'une longue avenue d'ormes traversant des terres labourables. Le jardin qui entourait les bâtiments avait tout au plus sept ou huit arpents et se trouvait au milieu de ces terres. Il était défendu par une simple haie vive. La maisonnette qu'habitait Périn était située au bout de l'avenue et à l'entrée de cet enclos naturel, comme serait la loge d'un concierge à l'angle d'une grille. Elle était cependant en dehors de la haie, et se perdait dans l'ombre des arbres séculaires de l'avenue.

Lorsque Barthe et Poiré arrivèrent à la porte du jardinier

de la Guyomarais, Périn répondit à leur premier appel. Il était seul dans sa maison et ne parut nullement étonné de voir arriver nos deux espions. Barthe comprit qu'on avait compté sur sa promesse et qu'ils étaient attendus, et à la façon amicale dont Périn l'accueillit, il vit qu'il avait cause gagnée.

Après les avoir fait asseoir et les avoir invités à se reposer, Périn demanda à Poiré où il avait servi, et celui-ci ne manqua pas de noms à citer.

Il n'y avait pas assez longtemps qu'il avait abandonné son état de jardinier pour n'avoir pas d'excellents renseignements à fournir sur son propre compte. Périn passa ensuite à l'examen de la science horticole de Guillaume, et reconnut avec plaisir qu'il avait affaire à un habile jardinier.

Le marché fut bientôt conclu, car Guillaume ne se montra difficile sur les gages, qu'autant qu'il le fallait pour n'avoir pas l'air d'avoir envie de la place à tout prix. Barthe, à qui Morillon avait donné rendez-vous à Rennes, n'accepta pas l'offre que lui fit Périn de passer la nuit dans la cabane, et repartit sur-le-champ pour la ville. Il avait été convenu entre lui et Guillaume qu'à la première découverte celui-ci en enverrait avis à Morillon en expédiant à Rennes un des gendarmes de la brigade qui se trouvait à une lieue à peu près de la Guyomarais.

Le soir même, Guillaume fut installé dans un petit grenier situé au dessus de la chambre de Périn, qui occupait le rez-de-chaussée. Ce grenier avait une lucarne qui, ouvrant du côté du château, dominait par conséquent toute la partie du jardin qui séparait la demeure du maître de la petite maison du jardinier. Guillaume, qui avait le désir de voir finir bientôt l'espèce de pénitence qui lui était imposée, se mit en embuscade dès qu'il fut retiré dans sa petite chambre, et examina le château. Il était exactement fermé, et nul bruit ne s'y faisait entendre.

Guillaume, après une heure d'attente, supposant qu'on lui avait confié une mission tout à fait inutile, allait se décider à se coucher, lorsqu'il entendit le pas d'un cheval qui entrait dans l'avenue. Bientôt après le cheval s'arrêta à la porte de Périn; le cavalier mit pied à terre, et Guillaume put entendre une voix qui disait au jardinier :

— Eh bien ! comment va ce pauvre M. Gosselin ?

— La fièvre ne l'a pas quitté de la journée, monsieur le docteur, du moins à ce que m'a dit ma femme, qui aide la sienne à le veiller.

— C'est bien, reprit le docteur, je vais près de lui. Seulement, dites-moi, quelqu'un est-il venu le voir aujourd'hui ?

— Ceux qui viennent d'habitudé.

— C'est tant pis, dit le médecin, les conversations l'animent et lui font du mal.

— Il est encore plus agité quand il ne voit personne, répliqua Périn. Sa femme ne peut le calmer ; et aujourd'hui même, comme M. Fontevieux est arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, M. Gosselin a voulu partir, il a demandé son cheval.

— Le malheureux se tuera, dit le médecin avec un soupir.

Aussitôt, et sans attendre la réponse de Périn, il entra dans le jardin et se dirigea vers le château.

Quoique la porte principale fît face à la maisonnette où se trouvait Guillaume Poiré, le médecin n'y alla point frapper ; il fit le tour du château et entra sans doute par quelque porte de service.

Guillaume ne quitta point sa lucarne. Au bout de deux heures, il vit ressortir le médecin, accompagné d'une femme. Ils causaient avec action ; mais à la distance où ils se trouvaient, Guillaume ne put d'abord entendre les paroles ; cependant ils s'approchèrent peu à peu, et cette femme accompagna le docteur jusqu'à la porte du jardinier.

— Demain soir, lui disait le médecin, je serai ici à pareille heure, et je ne le quitterai plus.

— Je vous remercie de vos bons soins, monsieur Thaburel, repartit la dame ; je n'ai pas besoin de vous dire combien nous vous serons tous reconnaissants de votre dévoûment.

— Je n'aurais pas hésité à rester ce soir, repartit Thaburel, si je n'étais obligé de donner un prétexte à mon absence de Rennes. Puis il reprit : D'ailleurs, il faut que je passe à la Prémontrée pour voir le malheureux comte de Perbruck.

— Comment va-t-il ? dit la dame.

— C'est une visite d'adieu que je vais lui faire. Il n'y a plus aucun espoir.

— Et son père est-il informé de l'état de son fils ?

— Je lui ai envoyé deux messagers, mais aucun n'a pu l'atteindre. Vous comprenez qu'il ne dit pas où il se cache.

La dame ne répondit pas, et Thaburel reprit aussitôt :

— Adieu et à demain. Je ne quitterai plus notre malade.

— Vous le trouvez donc bien mal ? repartit la dame.

— Si M. Gosselin, répondit le médecin, voulait avoir pour lui-même la patience qu'il impose aux autres, il serait bientôt guéri, mais sa pensée le dévore. Il faut tout faire pour le calmer.

Le médecin appela Périn et remonta à cheval : la dame retourna lentement vers le château. Dans cette première soirée, Guillaume Poiré avait recueilli trois noms. Celui de Gosselin, celui du médecin Thaburel et celui de Fontevieux, qui tous les trois lui étaient parfaitement inconnus. Mais on avait parlé de Perbruck, et c'était là un indice suffisant pour lui faire croire qu'il était sur la bonne piste.

Le lendemain, Périn désigna à Poiré ce qu'il avait à faire, et celui-ci fut obligé de bêcher un carré de jardin.

Il y était à peine depuis quelques minutes qu'il se mit à chanter à tue-tête. Périn accourut aussitôt et lui dit de la façon la plus naïve du monde :

— Eh ! mon gars, j'avais oublié de te dire que nous avions un malade dans le château. Ce n'est pas la peine de lui rompre la cervelle avec tes chansons.

— Ah ! ah ! dit Poiré en reprenant son ouvrage d'un air d'indifférence, c'est donc un de nos maîtres ?

— Non, répondit Périn, c'est un des amis de M. la Guyomarais.

— C'est drôle qu'il vienne se faire soigner dans une campagne ; il me semble qu'à la ville, il serait bien plus à portée des médecins.

— Bah ! dit Périn, il paraît que c'est un pauvre diable, à qui on a donné asile par pitié. Tiens, ajouta-t-il, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci, elle va nous en donner des nouvelles. Eh bien ! Mariolle, lui dit-il en l'abordant, comment va ton malade ?

— Il a eu la fièvre toute la nuit, dit la femme Périn, et il a parlé à tort et à travers. Je crois qu'il est fou, et, ma foi, je pense qu'il n'ira pas loin.

Puis elle se tourna vers Poiré et dit à son mari :

— Voilà donc le gars que tu as arrêté? Il me semble que tu aurais pu en choisir un plus jeune.

— Il me va comme ça, repartit le mari d'un ton aigre et jaloux.

La jardinière était jolie. Elle regagna sa maisonnette, et Périn alla se remettre à l'ouvrage de l'autre côté du jardin.

Tout cela avait été dit si naturellement, que Poiré dut penser qu'il n'y avait aucun mystère dans la présence de ce malade au château de la Guyomarais, ou du moins que les jardiniers n'en avaient pas d'idée.

La plus grande partie de la journée se passa sans qu'il remarquât rien d'extraordinaire. Vers les quatre heures, Poiré vit seulement arriver un jeune homme qui entra dans le château. Il supposa que c'était celui dont il avait été parlé la veille, et qu'on avait nommé Fontevieux.

Un moment après le jeune homme ressortit et vint droit à Poiré, qui était penché sur un carré dont il arrachait les mauvaises herbes, et lui dit :

— Eh! père Périn!

Guillaume se redressa et répondit :

— Je ne suis pas monsieur Périn.

Le jeune homme parut stupéfait de rencontrer devant lui un visage étranger.

— Ah! lui dit-il en l'examinant, qui donc êtes-vous?

Guillaume lui raconta comme quoi il était garçon jardinier, et comme quoi il était arrivé de la veille. Le jeune homme ne fit pas d'observation et lui dit sans le quitter des yeux :

— Eh bien! va dire à la mère Périn que j'ai besoin de lui parler.

Guillaume fit sa commission.

Il paraît que la demande déplut à la jardinière, car elle répondit d'un ton d'humeur :

— Je comprends; maintenant que monsieur de Fontevieux est arrivé, il faut que j'aille veiller le malade pendant que madame va aller causer dans un coin avec le jeune homme.

Aussitôt elle se dirigea vers le château; Guillaume Poiré la suivit.

Mais ce qu'avait prédit la paysanne n'arriva pas. Fonte-

vieux, car c'était bien lui, resta dans le jardin et se promena dans l'allée qui faisait face à la grande avenue.

Toutes les fois qu'il arrivait près de la barrière, il s'arrêtait, tirait sa montre comme quelqu'un qui attend avec impatience des gens qui n'arrivent pas.

Guillaume observa ce manége, qui dura jusqu'au moment où il vit venir plusieurs cavaliers bride abattue.

Le premier que Guillaume put apercevoir était le marquis de Perbruck; Poiré le reconnut pour l'avoir vu chez Fichet. Il était en compagnie d'un gentilhomme aussi âgé que lui, mais que Poiré ne connaissait pas; c'était M. de Paradèze. Fontevieux les introduisit dans le château. D'autres arrivèrent successivement : c'était Tinteniac, Tuffin, M. de Champagnolles, que Poiré ne connaissait pas. Fontevieux les introduisit de même dans l'intérieur du château.

Ceci ressemblait volontiers à une réunion de conspirateurs, et la présence de M. de Perbruck était pour Poiré une preuve suffisante du caractère politique de cette assemblée. Guillaume vit briller dans un prochain avenir les dix mille livres promises par Morillon.

Cependant la nuit était arrivée, et il fallut que Guillaume se retirât dans la maison de Périn. Ainsi une conférence avait lieu dans le château, et Poiré se désespérait en voyant qu'il lui serait sans doute impossible de savoir quel en était le but.

Il essaya d'en découvrir quelque chose en faisant causer le jardinier, tout en mangeant l'énorme morceau de pain qui lui servait de souper. Poiré lui dit du ton le plus niais qu'il put prendre :

— Il me semble que tout ce monde-là va bien fatiguer votre pauvre malade.

— Ma foi, dit le jardinier, qui paraissait toujours de fort mauvaise humeur, un peu plus, un peu moins, au point où il en est, cela ne lui fera pas grand'chose. Il paraît qu'il veut faire son testament, et c'est pour cela qu'on a fait venir le notaire et les témoins.

— C'est donc un homme riche ce M. Gosselin? dit Poiré

— Je ne le croyais pas, répondit le jardinier, mais il paraît qu'il a de quoi.

— Et de quel pays est-il?

— Je n'en sais rien, et je ne m'en occupe pas, répartit la femme Périn avec un tel air d'indifférence que Poiré jugea que décidément elle ne savait rien.

— Allons, dit-elle un moment après, voilà l'heure d'aller se coucher.

— Oui, fit Périn, pour vous autres; mais moi il faut que j'attende l'arrivée du docteur, qui n'est pas encore venu.

— Oh ! si vous voulez, dit Guillaume, je l'attendrai, moi, je n'ai pas envie de dormir.

— Tu ne sais pas où sont les écuries, dit le jardinier.

— Que si, dit Guillaume, je les ai vues là-bas, derrière le château, au coin du clos.

— Ah ! fit la femme, vous savez déjà les êtres...

Guillaume eut peur d'avoir été trop loin; mais Périn reprit aussitôt, et sans montrer aucune défiance :

— C'est égal, le docteur est habitué à moi, et je l'attendrai. Monte dans ta chambre, mon gars, chacun son ouvrage.

Guillaume obéit et gagna le petit escalier extérieur qui montait à son grenier. Une fois chez lui, Guillaume se mit à marcher pesamment pendant quelques minutes jusqu'au moment où la paysanne impatientée lui cria à travers les planches :

— Eh ! dis donc ! toi, là-haut, vas-tu bientôt me laisser dormir ?

Guillaume s'arrêta, et bientôt après, au silence absolu qui régnait au rez-de-chaussée, il jugea que le sommeil avait gagné la jardinière. Bientôt après il entendit le bruit d'un cavalier qui arriva en quelques instants près de la maison. Périn alla recevoir son cheval en lui disant :

— Bonsoir, monsieur le docteur.

Celui-ci ne s'informa pas, comme il avait fait la veille, de la santé de son malade et dit seulement à Périn :

— Tu peux te coucher, je ne partirai pas cette nuit.

Périn lui répondit :

— Madame Gosselin m'en avait averti, et je vais conduire votre cheval à l'écurie.

Thaburel entra dans le clos et le traversa rapidement pendant que Périn longeait la haie pour arriver aux écuries par un petit sentier qui la bordait au dehors. Un moment après

il revint, et Guillaume l'entendit se coucher. Alors notre espion se décida à tenter un grand coup.

Il quitta son grenier, tourna le clos par le sentier qu'avait suivi Périn, afin de découvrir quelque passage par où il pût pénétrer sans être vu du château. Quelques instants après il arriva à une petite porte basse et qui ouvrait sur une grange déserte. Cette grange communiquait à l'écurie, qui ouvrait elle-même sur une basse-cour qui n'était close que par des treillages mal joints.

Bientôt Guillaume se trouva dans le jardin, et quelques instants après il était à la porte du château.

Malgré l'épaisseur des volets, tant intérieurs qu'extérieurs, qui fermaient chaque fenêtre, Poiré reconnut que l'on parlait avec action dans une des salles basses du château, mais il ne put entendre ce qui s'y disait. Il écouta longtemps et finit par se décider à entrer. Il se glissa le long d'une allée et arriva à la petite porte par laquelle il avait vu pénétrer tous ceux qui étaient arrivés dans la journée; mais ce fut en vain qu'il essaya de l'ouvrir, elle était fermée intérieurement. Guillaume, désespéré, allait se retirer, lorsqu'il entendit tourner la clef dans la serrure et tirer les verrous avec précaution. Il se jeta derrière une charmille, tremblant d'avoir été découvert, et s'attendant à voir sortir les personnages qu'il avait vus entrer.

Sa stupéfaction fut grande, en apercevant sur le seuil ouvert une espèce de fantôme blanc, qui ferma lentement la porte derrière lui, et qui s'avança silencieusement vers la basse-cour. Guillaume le suivit. Cet étrange fantôme entra dans l'écurie, et malgré l'obscurité de la nuit, il détacha un cheval qu'il fit sortir, puis il lui dit d'une voix que l'animal obéissant sembla reconnaître :

— Allons, César, tiens-toi tranquille, nous allons nous remettre en campagne.

Puis, il alla chercher la selle, puis la bride, harnacha complètement le cheval et l'enfourcha.

A peine ce singulier personnage, enveloppé d'un long drap blanc, fut-il en selle, qu'il fit entendre une sorte de rire satisfait, et qu'il s'écria :

— A moi maintenant, mes fidèles Bretons. Guerre à la république, et vive le roi !

Aussitôt il lança son cheval à travers le jardin en continuant ses cris. Mais déjà un tumulte extraordinaire s'était fait entendre dans le château. On criait, on appelait de tous côtés, et parmi ces voix confuses Poiré put entendre une voix de femme qui disait plus haut que tous les autres :

— Armand ! Armand ! où es-tu ?

— Ah ! les voilà ! répondit le cavalier en poussant un cri sauvage.

Il se précipita du côté du château au moment où en sortaient cinq ou six personnes parmi lesquelles était une femme.

— Le voilà, le voilà ! s'écrièrent-ils tous à la fois, en s'élançant vers le cavalier, qui lui-même se jeta au milieu de ceux qui venaient pour l'arrêter.

— Saisissez-le, arrêtez-le ! criait la femme que Poiré reconnut pour celle qui avait causé la nuit précédente avec le docteur.

Mais le cheval, lancé à toute bride, et animé par les cris de ceux qui le poursuivaient, se mit à courir à travers le jardin, emportant avec lui son cavalier enveloppé de son blanc linceul. Ce malheureux semblait s'exciter dans cette course furieuse par des rires et des cris extravagants. Enfin, Fontevieux se décida à s'élancer à sa rencontre, mais ce fut en vain, le cavalier lui asséna un coup de bâton qu'il tenait à la main et le renversa par terre tout étourdi. Ce fut alors que celle qui devait, selon Poiré, être madame Gosselin, rentra dans le château. Elle reparut presque aussitôt tenant une paire de pistolets. Elle se plaça au milieu d'une allée par laquelle arrivait le cheval de toute sa vitesse, et lorsqu'il fut à quelques pas près d'elle, elle l'ajusta, tira, et le cheval, frappé à l'épaule, trébucha, se releva, et s'abattit tout à fait aux pieds de Thérèse Moëllien, car c'était elle.

— Ah ! misérable ! fit le cavalier en se relevant et en marchant sur elle.

— Tais-toi, Armand, lui dit Thérèse d'une voix éclatante... tais-toi, le roi dort.

A ce mot, le terrible insensé laissa tomber le bâton qu'il tenait à la main et resta immobile. Les autres personnes qui s'étaient répandues dans le jardin pour l'arrêter arrivèrent près de lui, et Poiré entendit la voix de M. de Perbruck

dire à l'un de ceux qui l'accompagnaient et qui n'était autre que M. de Paradèze :

— Décidément il est fou ! Nous ne pouvons marcher avec un chef tel que celui-là.

— Mais qui mettre à sa place ? répondit le baron.

— Il ne manque pas de gentilshommes qui le valent, répondit hardiment M. de Perbruck.

— Je ne dis pas le contraire, reprit le baron de Paradèze, mais si la Rouarie nous manque, tout est perdu.

Guillaume tressaillit de joie à ce nom ; un éclair aux reflets d'or l'éblouit. Il y avait dix mille francs dans ce nom.

— Que disiez-vous de M. Gosselin ? dit Thérèse en s'approchant de ces messieurs et en appuyant sur ce nom... de Gosselin.

— Il est inutile de nous rappeler ce nom d'emprunt, repartit M. de Perbruck ; ne connaissons-nous pas tous le vrai nom de celui qui le porte ?

— Les murs ont des oreilles, et les arbres aussi peut-être. Tenez, voyez on est levé dans la maison du jardinier.

Le médecin, aidé de Fontevieux, avait ramené la Rouarie dans le château. Thérèse et les deux vieux gentilshommes y rentrèrent immédiatement.

Guillaume poussa un soupir de tigre ; il tenait enfin la Rouarie. Sa seconde pensée fut de se dire :

— Que ferai-je de mes dix mille livres ?

Aussitôt Guillaume reprit en toute hâte le chemin par où il avait pénétré dans le clos, et regagna son grenier. Il y était à peine qu'il entendit Périn sortir de sa maison et monter doucement.

— He ! lui dit le jardinier, est-ce que tu dors ?

— Nenni ! fit Poiré, j'ai entendu un bacchanal d'enfer et je n'ai pas osé bouger. J'ai cru qu'il y avait une légion de diables dans le jardin.

— Tu ne t'es donc pas couché, que te voilà habillé ?

— C'est qu'au contraire je me suis relevé tout à fait, parce que je ne veux pas rester une heure de plus dans une maison où il revient des morts.

Le paysan se signa et dit à Guillaume.

— Tu attendras bien le jour ; mais puisque tu es levé, descends un peu en bas. Ma femme se meurt d'effroi, et moi-

même...... Ah! que le diable emporte ce M. Gosselin!

— C'est peut-être ce que le diable a voulu faire, dit Poiré en suivant le jardinier.

Ils rentrèrent dans la chambre basse et trouvèrent la femme de Périn à genoux et récitant ses prières pendant que ses dents claquaient d'épouvante.

On ralluma le feu, on se blottit autour du foyer et l'on causa sur l'événement de la nuit.

— M'est avis, dit le jardinier, que je devrais avertir M. la Guyomarais de ce qui se passe.

— Vous ne feriez pas mal, dit Poiré, qui cherchait un prétexte pour s'éloigner immédiatement, et si vous vouliez lui écrire un mot, je lui porterais la lettre Ce serait le meilleur.

— Le meilleur, dit le jardinier, est que je parte tout droit pour Rennes, et que j'aille prévenir monsieur.

— Tiens, dit la femme, le meilleur encore, en y pensant bien, c'est de nous tenir tranquilles. Quand notre maître a amené ici ce M. Gosselin, il nous a dit, ce me semble : « Quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez, ne vous mêlez de rien. » Tu connais M. la Guyomarais, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari, il veut être obéi dans tout ce qu'il dit; s'il nous a recommandé de ne nous mêler de rien, c'est que ça lui va qu'on fasse la course à travers ses carrés et ses plates-bandes. Ainsi restons chez nous.

— C'est possible, dit Poiré, que ça vous aille. Mais ça ne me va pas de rester dans une maison pareille. Au revoir, la compagnie, dit-il en se levant et en se dirigeant vers la porte.

— Attends au moins que je te paie ta journée, lui dit Périn.

— Je vous en fais cadeau, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas t'en aller comme ça, reprit le jardinier en voulant l'arrêter.

— Laisse-le partir, dit la jardinière à son mari. Qui sait si monsieur ne nous aurait pas mis à la porte pour avoir pris un garçon jardinier sans le lui avoir présenté?

Guillaume Poiré s'éloigna. La passion qui animait les hommes de cette époque était extraordinaire. Ce misérable Poiré frémissait de joie à la pensée d'avoir découvert le terrible

conspirateur, et si l'idée des dix mille livres promises entrait pour quelque chose dans son bonheur, l'idée d'envoyer le marquis de la Rouarie à l'échafaud le flattait peut-être plus. Dès qu'il eut quitté la maison de Périn, Guillaume courut en toute hâte vers la brigade où il devait trouver un homme qu'il pût expédier à Morillon, qu'il croyait à Rennes. Pendant que le misérable espion allait dénoncer le chef de tant de nobles conjurés, une bien triste scène se passait dans l'intérieur du château.

XVII

On avait recouché la Rouarie; le médecin l'avait saigné, et le transport furieux qui s'était emparé du malheureux Armand s'était subitement calmé. Pendant ce temps on s'était assemblé dans la chambre contiguë à celle où la Rouarie était couché.

Taburel ne le quitta que lorsqu'il le vit assoupi; alors il entra dans la chambre où s'étaient formés plusieurs groupes : Thérèse et Fontevieux d'un côté, Tinteniac et Tuffin de l'autre, MM. de Paradèze et de Perbruck dans l'embrasure d'une croisée; on parlait bas, mais on discutait avec chaleur.

L'arrivée de Taburel fit cesser tous ces entretiens.

— Eh bien! lui dit-on lorsqu'il parut, êtes-vous plus rassuré?

— La maladie est terrible, répliqua-t-il; mais la constitution de la Rouarie est si puissante qu'il est possible qu'il triomphe de son mal. Si la journée de demain et la nuit prochaine n'amène pas de nouveaux accidents, je crois pouvoir répondre de lui; mais il faut que cette journée et cette nuit se passent dans le plus absolu repos.

— N'oubliez pas, reprit M. de Perbruck, que ni moi ni M. de Paradèze ne pouvons rester longtemps dans ce châ-

teau, et qu'il faut que nous sachions à quoi nous en tenir.

— Je ne vous demande que vingt-quatre heures, répondit Taburel; dans vingt-quatre heures M. de la Rouarie sera mort ou sauvé.

— C'est bien! fit M. de Perbruck en saluant.

— Messieurs, reprit Thérèse Moëllien en s'adressant à Tinteniac et à Tuffin, veuillez montrer à ces messieurs les chambres qu'on leur a préparées.

Tous sortirent, et Thérèse resta avec Taburel et Fontevieux. Elle se retourna vers le docteur, et sans lui adresser la parole, elle attacha sur lui un regard plein de tristesse. Taburel détourna les yeux.

— Quoi! dit alors Thérèse à voix basse, il n'y a donc plus d'espoir?

— Il n'y en a plus, dit Taburel.

Thérèse cacha sa tête dans ses mains et se mit à fondre en larmes, en disant d'une voix étouffée :

— Nous sommes perdus!

— Mais pourquoi, dit Fontevieux, pourquoi avoir donné à nos amis l'espoir que d'ici à vingt-quatres heures le marquis pourrait être sauvé?

— C'est, répondit Taburel, parce que demain doivent arriver ici la Châtaigneraie, Granville, Champagnolles et quelques autres, qui ne se croiront pas déliés de leur serment parce que la Rouarie sera mort. Il faut que son œuvre lui survive. C'est lui qui l'aura créée, ce sera nous qui l'accomplirons. N'attendez-vous pas, d'ailleurs, le jeune homme que vous avez envoyé à Desilles sous le nom du comte de Perbruck?

Thérèse et Fontevieux ne répondirent que par un signe affirmatif. Tous deux étaient trop cruellement frappés dans leur affection et dans leur dévoûment, pour avoir une autre pensée que celle de la perte immense qu'ils allaient faire.

— Et maintenant allez vous reposer tous deux, reprit Taburel, je resterai près de lui.

— Non, dit Thérèse, si sa fin est prochaine, je ne le veux point quitter, c'est moi qui veillerai à son chevet.

— Mais, dit Georges, voilà bien des nuits que vous passez sans sommeil; si le dévoûment et le courage ne se lassent pas, les forces humaines se brisent. Allez, Thérèse, nous

avons besoin que vous soyez forte. Je resterai près du marquis.

— Vous, dit Thérèse avec un amer sourire, vous? Non, pas vous : oh! s'il doit mourir bientôt, ajouta-t-elle avec une pieuse exaltation, s'il doit mourir, et qu'une lueur de raison lui revienne, il faut qu'il me voie près de lui, il faut qu'il ne puisse pas croire que je l'ai abandonné un seul moment.

Fontevieux baissa les yeux et s'inclina. Thérèse lui tendit la main, et rentra tout aussitôt dans la chambre de la Rouarie. Taburel resta avec Fontevieux dans la pièce contiguë; ils se jetèrent sur des fauteuils, où la fatigue ne tarda pas à les endormir l'un et l'autre.

Cependant Thérèse était debout devant le lit sur lequel gisait le marquis. Dormait-il? ou bien le repos dans lequel il paraissait plongé n'était-il que le résultat de l'anéantissement de toutes ses forces? Elle se pencha vers lui.

— Armand... Armand, dit-elle de cette voix qui avait coutume de l'éveiller du milieu du plus profond sommeil.

La Rouarie demeura immobile. Thérèse poussa un profond soupir : la Rouarie devait être bien mal pour ne pas avoir répondu à cette voix aimée... Alors, Thérèse alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte de l'antichambre où étaient restés Taburel et Fontevieux. Dès qu'elle fut assurée qu'ils dormaient, elle ferma cette porte, poussa le verrou et revint près du marquis. Elle se mit à genoux au chevet du lit; mais ce n'était pas pour prier. A l'endroit du traversin et des oreillers elle glissa la main entre les deux matelas et attira doucement une petite valise qui s'y trouvait cachée. Malgré l'extrême précaution que Thérèse mit à ce mouvement, il éveilla la Rouarie; il se releva brusquement, se retourna et chercha à arrêter la main qui s'emparait de son trésor. Il reconnut Thérèse et lui dit d'une voix presque éteinte :

— Pourquoi veux-tu me prendre ces papiers?

— Je voulais les consulter pendant que je suis seule, dit Thérèse d'une voix tremblante; je voulais calculer les forces sur lesquelles nous pouvons compter.

— Non, dit la Rouarie avec un sourire amer, je vois bien ce que c'est, tu veux les prendre, parce que... parce que... je... vais...

Il ne put en dire davantage, et il retomba dans le lourd

assoupissement qui l'accablait. Thérèse leva au ciel ses yeux mouillés de larmes. Cependant elle reprit courage et s'éloigna du lit avec la valise. Elle l'ouvrit et chercha rapidement parmi les nombreux papiers qu'elle renfermait. Enfin, elle trouva un cahier composé de cinq ou six feuilles de papier écolier cousues ensemble : c'était l'acte d'association de tous les gentilshommes de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou; cet acte portait deux cents vingt signatures, et pouvait devenir l'acte d'accusation avec lequel on pouvait envoyer deux cent vingt têtes à l'échafaud. Thérèse remit dans la valise tous les autres papiers qui s'y trouvaient, tels que les pouvoirs en blanc signés par les princes, les diverses commissions qu'ils avaient données à la Rouarie, les brevets dont il pouvait disposer, enfin tout ce qui ne portait que son nom. Elle replaça la valise à l'endroit où elle l'avait prise, sans que cette fois la Rouarie s'aperçût de ce mouvement.

Cela fait, Thérèse feuilleta pendant quelques moments la liste des conjurés à la clarté d'une bougie qui brûlait dans un angle de la chambre, puis après l'avoir parcourue d'un bout à l'autre, comme pour se remettre en mémoire les noms qu'elle contenait, elle s'approcha de la bougie. Après une longue hésitation, elle se préparait à brûler cette liste terrible lorsqu'une nouvelle pensée la retint tout à coup, son œil s'illumina d'une espérance triomphante... elle murmura quelques paroles et prit une autre décision.

Aussitôt elle ôta sa robe, et se mit à en découdre patiemment la doublure. Après cela, elle défit le cahier et l'étendit feuille à feuille sur le drap de sa robe, elle rabattit par dessus la doublure de soie, et cette main, depuis si longtemps accoutumée à ne manier que des armes, reprit patiemment l'aiguille. Thérèse piqua soigneusement chaque feuille, de manière à ce quelle ne pût point glisser entre sa soie et le drap. Il lui fallut ensuite recoudre la doublure, et refaire tout ce qu'elle avait défait, et le jour commençait à se lever au moment où Thérèse finissait ce patient travail. Pendant ce temps, pendant que Thérèse, après dix nuits de veille, trouvait encore la force de veiller pour le salut de tous, Fontevieux, Taburel, MM. de Paradèze et de Perbruck dormaient à quelques pas d'elle. Quelle victoire remportée au milieu des cris des combattants et de l'ivresse de la lutte, sera plus

méritante devant Dieu, que ce dévoûment infatigable, et qui domptait jusqu'à la nature?

Le jour venu, Thérèse s'habilla rapidement et rouvrit la porte de la chambre où elle avait laissé Fontevieux et Taburel.

Fontevieux était seul et vint à elle en lui disant :

— J'ai pensé que vous dormiez, j'ai respecté votre sommeil.

— Oui, dit Thérèse Moëllien avec douceur, j'ai dormi, et maintenant je me sens plus forte contre les dangers qui peuvent nous menacer.

J'ai dormi, avait-elle répondu à Fontevieux; il y avait donc entre elle et la Rouarie des secrets qu'elle cachait même à Georges : à moins qu'elle n'eût pour l'avenir des desseins qu'elle ne voulait confier à personne, pas même à celui qu'elle aimait. La femme n'avait pas absorbé l'héroïne.

Fontevieux lui annonça l'arrivée de M. de Champagnolles et de M. de Grandville, qui venaient d'arriver à la Guyomarais.

Les gentilshommes présents au château, avertis que Thérèse était visible, vinrent aussitôt pour la saluer. Taburel entra dans la chambre de la Rouarie et le trouva éveillé. Le médecin resta tout surpris, sinon satisfait, de voir l'homme qu'il avait condamné la veille, se lever sur son séant, lui tendre la main et lui parler d'une voix forte et libre. Le lourd sommeil de la nuit avait donné au malade ce repos de l'esprit que le médecin jugeait indispensable à son salut. Là Rouarie demanda à voir les personnes présentes dans le château. Thérèse les introduisit près de lui. Le marquis causa avec calme de leurs projets et du prochain avenir qui allait s'ouvrir pour leur noble cause.

L'impatience fiévreuse qui le faisait s'irriter de sa maladie avait disparu. Il semblait qu'averti du mal qu'il se faisait à lui-même, il se fût résigné à sa maladie et eût ajourné ses espérances.

Tous ceux qui l'entendaient étaient dans la joie la plus vive. Taburel lui seul remarquait avec une sorte de terreur profonde ce changement dont se réjouissaient tous les amis de la Rouarie et de la royauté.

Cependant le marquis remercia MM. de Perbruck, de Paradèze, Champagnolles et Grandville de l'empressement qu'ils avaient mis à venir s'informer de ses nouvelles, puis il les engagea à retourner chacun chez soi, non-seulement pour être prêts au moment de l'insurrection, mais encore pour que leur présence dans le pays n'excitât aucun soupçon, si par hasard les gendarmes qui battaient sans cesse les routes rencontraient tant d'étrangers aux abords du château de la Guyomarais.

— J'ai supplié les maîtres de la maison de ne point venir ici, leur dit-il, car ils sont surveillés, j'en suis sûr. Je n'ai besoins que des soins de Thérèse, et dans quelques jours je serai debout, n'est-ce pas, docteur ?

Thérèse et Fontevieux, pour qui la Rouarie était à la fois un héros et un ami, l'écoutaient avec un double désespoir, car d'une part ils savaient que ses espérances ne se réaliseraient pas, et d'une autre part ils étaient assurés que ce n'était pas le dévouement qui avait amené près du marquis les nombreux visiteurs qui l'entouraient.

Cependant ceux-ci paraissaient embarrassés du conseil que venait de leur donner la Rouarie ; lui-même commençait à s'étonner de leur silence, lorsqu'on entendit des voix nombreuses à la barrière qui fermait le clos de la maison du jardinier.

— Qu'est-ce que cela ? dit la Rouarie avec un trouble qu'il n'avait jamais montré en présence d'aucun danger.

Thérèse, qui avait regardé par le trou d'un volet, répondit :

— Ce sont MM. de la Châtaigneraie et le comte de Perbruck.

— Mon fils ! s'écria le marquis en s'élançant vers la fenêtre de façon à se trouver près de mademoiselle de Moëllien.

— Non, reprit Thérèse en parlant à M. de Perbruck seul, de manière à n'être entendue que de lui, ce ne peut être votre fils... mais c'est le brave jeune homme qui lui ressemble si exactement.

— Mais je trouverai donc partout ce misérable ! fit M. de Perbruck à voix basse.

— Silence, dit Thérese, les voici qui entrent. N'oubliez

pas que MM. de Champagnolles et de Grandville ne savent rien de cet étrange substitution.

Presque aussitôt parurent la Châtaigneraie et Saturnin Fichet.

Malgré lui et sous le regard de M. de Champagnolles et des autres gentilshommes présents, M. de Perbruck fut obligé de recevoir Saturnin comme son fils. M. de Paradèze fit de même.

La Rouarie salua Saturnin en lui donnant seulement le titre de colonel, dont il lui avait remis le brevet.

Après les premières informations sur la santé de la Rouarie et lorsqu'il appelait Saturnin près de lui, la Châtaigneraie fit un signe à M. de Perbruck, et l'entraîna dans un angle du château.

— Monsieur, le marquis, lui dit-il tout bas, je désirerais avoir un entretien particulier avec vous.

— A quel sujet? lui dit le marquis.

— Au sujet de votre fils.

— Pourquoi parlez-vous tout bas? dit la Rouarie, que toute conversation particulière alarmait.

— Il s'agit d'une affaire de famille, repartit la Châtaigneraie.

— Bien! je me doute de ce que ce peut être, dit la Rouarie en souriant, et si cela ne vous déplaît pas, je désire être présent à l'explication.

— Cela ne le fatiguera-t-il pas beaucoup? dit Thérèse au médecin.

— Laissez-le faire, répondit Taburel, cela le distraira de la pensée dominante qui le poursuit.

Sur un signe de Thérèse, Tinteniac invita MM. de Champagnolles et M. de Grandville, arrivés dans la nuit, à prendre quelques rafraîchissements. Ceux-ci se retirèrent, mais au regard qu'ils échangèrent entre eux, on eût deviné aisément qu'ils supposaient à cette réunion un autre motif qu'un intérêt de famille. Déjà les soupçons et la division s'étaient glissés entre les principaux chefs de la conspiration. La Rouarie contenait encore ces germes de division, mais sa mort devait les faire éclater.

Cependant MM. de Perbruck et de Paradèze, la Rouarie, Thérèse, Fontevieux, la Châtaigneraie et Saturnin, tous

ceux qui savaient la double existence du comte Césaire, étaient demeurés ensemble.

— Monsieur le marquis, dit aussitôt la Châtaigneraie à M. de Perbruck, j'ai une fatale nouvelle à vous annoncer. Votre fils est en danger de mort.

— Mon fils ! s'écria le marquis... mais... où l'avez-vous donc vu... il est donc retrouvé ?

— Vous ignorez donc, reprit la Châtaigneraie, que j'étais resté dans le château de la Rouarie avec lui pendant l'assemblée des gentilshommes bretons ?

— C'est-à-dire, reprit avec dédain M. de Perbruck, que vous êtes resté avec le misérable qu'avait flétri la main du bourreau.

— C'était votre fils, dit la Châtaigneraie.

— Non, s'écria le marquis, c'était impossible ! Ce n'est pas mon fils.

— C'est lui, je vous le jure, dit Thérèse Moëllien.

— Écoutez, monsieur le marquis, reprit la Châtaigneraie avec une gravité qui lui était peu habituelle, il faut enfin que vous sachiez toute la vérité... Veuillez la raconter à M. de Perbruck, dit-il à Thérèse.

Celle-ci répéta au marquis ce qu'elle-même avait appris de Marguerite. M. de Perbruck resta anéanti.

— Ce secret, ajouta la Châtaigneraie, je le savais, et pour que vous ne puissiez en douter, monsieur que voici, ajouta-t-il en montrant Fichet, vous remettra une lettre écrite par le comte à son lit de mort.

— A son lit de mort ! s'écria M. de Perbruck... Mais il n'est qu'en danger, m'avez-vous dit.

— On ne joue point avec la douleur d'un père, fit brusquement Taburel, on ne le trompe point avec des espérances qu'il faut lui arracher un instant après. Votre fils est perdu, monsieur le marquis. La gravité de ses blessures ne permet aucun espoir.

— La gravité de ses blessures ne permet aucun espoir ? répéta M. de Perbruck, mais où... et comment les a-t-il reçues? ou bien est-ce un assassinat ?

— Ils les a reçues, dit alors la Rouarie d'une voix solennelle, dans le plus héroïque sacrifice que personne ait jamais pu accomplir,[1] pour notre salut à tous. Je sais ce qui s'est

passé, la Châtaigneraie, reprit la Rouarie, Lambert m'a tout dit. Mais apprenez-nous comment vous avez été sauvés de cette horrible chute.

— Quelle chute, et qu'est-ce que cela veut dire ? reprit le marquis de Perbruck, qui ne savait rien de ce qui s'était passé entre Morillon et les deux héroïques jeunes gens.

La Rouarie reprit la parole, et il raconta ce dont Lambert avait été le témoin, jusqu'au moment où les deux jeunes gens avaient disparu par la fenêtre.

XVIII

Le récit de la Rouarie avait ému tous ceux qui l'écoutaient. M. de Perbruck était anéanti. Mais si l'on eût interrogé cette douleur accablée, on y eût trouvé peut-être qu'il pensait moins au courage et à la mort de son fils qu'à la perte des espérances ambitieuses qu'il avait fondées sur la vie de Césaire.

Cependant la Rouarie reprit bientôt en s'adressant à la Châtaigneraie :

— Et maintenant que j'ai dit par quel sublime héroïsme vous nous avez sauvés, dites-nous comment s'est accompli votre salut.

— Par un dévoûment non moins grand, reprit la Châtaigneraie.

— Oh ! s'écria la Rouarie, noble pays où tout malheur à son dévoûment près de lui.

— Vous devez comprendre, dit la Châtaigneraie, que dans la position où nous étions, le comte a dû atteindre la terre avant moi. Je tombai donc sur lui. Après le premier étourdissement causé par la violence de cette chute, j'essayai de me relever. Je pus d'abord me remettre sur les genoux, je

me penchai sur Césaire, il respirait encore, je l'appelai doucement.

— Pourrez-vous marcher ? me dit-il.

— Je l'espère, lui répondis-je.

— Eh bien ! fit-il, si vous avez les mains libres comme moi, dénouez la corde qui nous tient et tâchez de vous sauver ; j'ai les deux jambes brisées, ne pensez pas à moi.

— En effet, reprit la Châtaigneraie, on nous avait lié les poignets, mais je pouvais remuer les mains. Je parvins à défaire le nœud qui tenait liés les bras de Césaire. A son tour, et malgré les affreuses douleurs que lui causaient ses blessures, il parvint à me rendre le même service.

« — Maintenant, dit-il, partez, et dites à mon père que je meurs content d'avoir pu montrer en mourant que je n'étais pas indigne du nom que je porte. »

M. de Perbruck murmura quelques mots, et la Châtaigneraie reprit :

— Comme vous devez le croire, je ne voulus point abandonner celui qui avait tant souffert ; je parvins à le relever, et je le chargeai sur mes épaules. Je ne savais de quel côté me diriger, lorsque des coups de feu partis dans l'intérieur du château jetèrent une telle alarme parmi les quelques gardes nationaux restés à la grande porte, que je pus la franchir avec mon précieux fardeau.

— Je comprends, dit la Rouarie ; ce fut sans doute au moment où Delbenne et Morillon s'attaquèrent en croyant nous aborder. Continuez.

— Hélas ! reprit la Châtaigneraie, ma bonne volonté était plus grande que mes forces. Je fus obligé de m'arrêter avec Césaire à peu de distance du château. Nous y restâmes toute la nuit. C'est de là, reprit-il d'une voix triste, que j'ai vu l'incendie de votre noble demeure, monsieur de la Rouarie ; c'est de là que j'ai vu la retraite de ces brigands qui s'appellent entre eux citoyens. Ils passaient à quelques pas de nous, furieux de n'avoir trouvé ni femmes, ni vieillard, ni enfants à égorger pour pouvoir se vanter d'une victoire ; dix fois je voulus élever la voix pour les insulter. Mais Césaire avait raison : c'était appeler la mort sans que notre sang versé profitât à notre sainte cause. Nous les laissâmes passer.

Cependant ce repos, au lieu de ranimer nos forces, n'avait fait que rendre plus lourds nos membres endoloris. C'est à peine si je pouvais me relever ; comment aurais-je pu sauver mon malheureux ami ? Je prévoyais qu'il nous faudrait l'un et l'autre mourir de faim dans le champ de genêts où nous étions cachés, lorsque vers le soir même de ce jour épouvantable je crus entendre marcher à quelques pas de nous. Au risque de m'adresser à des ennemis, j'appelai, et je vis paraître la jeune fille qui nous avait appris le matin même le malheur de Césaire.

— Quoi ! Marguerite ? dit Thérèse Moëllien.

— Elle-même ! dit la Châtaigneraie.

— Pauvre et noble fille ! reprit Thérèse avec des larmes, elle nous avait suivis, moi et Armand ; elle était présente au récit que nous fit Lambert de votre noble dévouement. — « Ils doivent être morts, nous disait ce brave vieillard. — Mort ou vivant, s'écria Marguerite, je veux le revoir ; je trouverai son corps sous les ruines du château, et du moins il ne restera pas exposé aux injures de l'air ; il me semble qu'il doit avoir froid ! » Et aussitôt elle nous quitta.

— Marguerite nous a dit tout cela, fit la Châtaigneraie, lorsqu'elle nous eut retrouvés. Mais ce n'était pas assez pour elle, il fallait nous sauver. Mais que faire ? Comment emporter Césaire ? C'est tout au plus si je pouvais me traîner moi-même. Eh bien ! messîeurs, dit la Châtaigneraie d'une voix altérée par les larmes, cette héroïque fille courut, alla, chercha, et au bout d'une heure elle ramena du château une misérable brouette qu'elle avait découverte dans les bâtiments intérieurs que l'incendie n'avait pas atteints. Nous y assîmes l'infortuné Césaire. Oh ! quel courage d'un côté et quel dévouement de l'autre ! Lui, Césaire, dont les jambes brisées pendaient en dehors de la brouette, dévorait ses douleurs, ne poussait pas un cri et plaisantait même, pour nous donner du courage, sur l'étrange équipage avec lequel il voyageait ; elle, Marguerite, poussait péniblement la brouette, évitant les ornières, les cailloux de la route pour épargner un cahot à son amant, haletante, épuisée, tombant quelquefois sous la fatigue, mais se relevant aussitôt pour reprendre sa route et ses efforts... Noble fille !

La Châtaigneraie s'arrêta et essuya une larme.

— Et vous? lui dit la Rouarie? vous?...

— Moi, dit la Châtaigneraie en baissant les yeux, j'ai fait une lieue sur mes genoux et sur mes mains, car mes pieds ne pouvaient plus me porter.

— Tous ceux qui écoutaient ce récit avaient déjà beaucoup souffert, et cependant leur cœur se serra.

— Et cela a duré ? dit Thérèse.

— Une nuit et un jour, fit la Châtaignerie! Enfin nous nous étions retirés dans un bouquet de bois, et nous avions perdu tout espoir, lorsque nous rencontrâmes ce brave jeune homme.

— M. Saturnin Fichet, dit M. de Perbruck, en qui la douleur ne pouvait éteindre la haine qu'il portait à notre aventurier.

— Ah! je comprends, dit la Rouarie... vous aviez gagné le bois du Vire et il allait à la Fosse-Ingant.

— En quelle qualité ? dit M. de Perbruck avec insolence.

— Comme votre fils, repartit la Rouarie avec le plus parfait dédain.

— Mais il est temps que cette comédie finisse, dit avec violence M. de Perbruck, et je m'étonne que M. de la Rouarie ait osé...

— Il me fallait envoyer quelqu'un de sûr à Désilles, dit sèchement la Rouarie. J'étais déjà malade et je n'avais près de moi que ce brave jeune homme à qui je pusse me fier. Désilles l'avait vu à notre grande assemblée. Je ne pouvais lui raconter la longue histoire de cet éternel quiproquo. Ce jeune homme est parti, il le fallait pour nous tous, et je l'attendais, car... Mais, reprit-il en faisant signe à Saturnin qui voulait parler, il nous dira tout à l'heure le résultat de son voyage. Continuez, la Châtaigneraie.

— Notre sauveur peut parler, dit la Châtaigneraie, car j'étais évanoui au moment où il nous a rencontrés.

— Eh bien! dit Saturnin d'un ton dont la froideur et l'amertume contrastaient avec le caractère insouciant qu'il avait montré jusqu'à ce jour, j'allais à la Fosse-Ingant, fort embarrassé du rôle que je joue, désirant trouver quelque part le comte Césaire pour lui remettre le brevet qui lui appartient, lorsque je fus appelé vers un petit bois par

des gémissements. J'y pénétrai, et je ne fus pas peu surpris de me trouver en face de celui que je cherchais. J'appris de Marguerite, qui seule avait conservé la force de parler, l'héroïsme de M. de la Châtaigneraie et du jeune comte. La nature m'a heureusement doué de membres vigoureux; je chargai M. de la Châtaigneraie sur mes épaules, je pris la brouette, et je parvins à conduire les deux blessés dans une assez pauvre cabane où je les ai déposés.

— Et après ? dit la Rouarie.

Le docteur s'avança.

— Le lendemain, dit Taburel, un petit paysan venait me chercher à Rennes... C'était l'infatigable Marguerite... Toujours forte, toujours prête au salut des autres, elle me conduisit près de ces messieurs... La Châtaigneraie n'avait besoin que de repos, mais le comte était incapable de supporter la seule opération qui eût pu le sauver.

— Ainsi donc ?... dit le marquis de Perbruck avec angoisse.

— Veuillez lire la lettre qu'il vous écrit, reprit Saturnin.

M. de Perbruck la prit et lut à haute voix l'écrit suivant :

« Mon père, je vais mourir. Si j'avais pu être sauvé, je » l'aurais été par le dévoûment d'une femme que j'ai per- » due, par le courage d'un ami qui a voulu me rendre » l'honneur, par la générosité d'un frère, qui chargé par » le hasard de soutenir la dignité de votre nom et du » mien, l'a fait respecter mieux que je ne l'eusse fait moi- » même.

» Ce nom qu'on lui avait imposé malgré lui, il a voulu » s'en dépouiller dès qu'il m'a eu retrouvé, mais il avait » encore une mission importante à remplir sous ce nom, » je l'ai supplié de le garder. Il s'y refusait, mais la Châ- » taigneraie lui a dit que cette mission était périlleuse. » Alors il n'a pas hésité, il est parti... ce matin il est re- » venu, espérant que mon salut était possible, et tout prêt » à se dépouiller encore pour moi, non-seulement de ce » nom d'emprunt, mais de tout ce qu'il avait fait en qua- » lité de comte de Perbruck. Noble cœur ! Si j'avais pu » vivre, il m'eût légué ses droits à la confiance des nobles

» bretons... Mais je meurs et je ne puis lui rien léguer,
» moi, à moins qu'il ne garde ce nom qu'il a si bien porté
» et qui a servi dans ses mains au succès de notre asso-
» ciation. Mon père, je ne veux pas vous parler des bruits
» étranges qui ont couru sur la naissance de Saturnin. Je
» ne veux pas surtout approfondir le mystère de la ten-
» dresse de ma mère pour ce jeune homme, qui, ainsi que
» moi, a tous ses traits... Mais dans la position où se trouve
» notre association, il y aurait peut-être un noble parti à
» prendre. Consultez le marquis de la Rouarie, mon père,
» il se peut qu'il trouve utile, ce que moi je trouve juste,
» il se peut qu'il trouve nécessaire que ce noble jeune
» homme conserve... »

La lettre s'arrêtait là.

— Il a bien fait, dit le marquis, il n'a pas osé écrire toute sa pensée...

— Il ne l'a pas pu, dit la Châtaigneraie, la force lui a manqué. Saturnin avait appris à la Fosse-Ingant que vous deviez vous rendre ici près de M. de la Rouarie, malade à la Guyomarais... J'ai voulu l'accompagner... J'ai voulu qu'il vous remît lui-même la lettre du comte Césaire.

— Et pourquoi ? fit dédaigneusement M. de Perbruck.

— Le voici, dit Saturnin.

Il s'avança vers la Rouarie.

— Voilà, dit-il, ce que j'ai reçu à la Fosse-Ingant.

— Vingt mille livres en or, n'est-ce pas ? fit la Rouarie.

— Il y manque deux livres six sous, dit Saturnin froidement. Je suis pauvre et il m'a fallu manger.

La Rouarie fit un mouvement comme pour lui tendre une poignée d'or, mais il s'arrêta.

— Non, dit-il, ce n'est pas ainsi qu'on paye les braves gens comme vous.

— Merci, reprit Saturnin, ce mot-là me paye suffisamment; nous sommes quittes, et je ne vous demande maintenant que la permission de quitter ce pays.

— Vous, dit Thérèse, vous qui savez tous nos secrets ?

— Quel rôle voulez-vous donc que j'y joue? reprit dédaigneusement Saturnin. Celui du comte de Perbruck... je ne le puis pas... je ne le veux pas. Seulement, je désire qu'il soit bien constaté parmi vous, que le hasard seul m'a im-

posé ce rôle; que je l'ai quitté dès que cela m'a été possible, et qu'admis sans le vouloir à des complots que je ne cherchais pas, j'ai fait aussi bien que ceux dont ils sont l'espérance.

— C'est un témoignage que nous sommes tout prêts à vous rendre, dit la Châtaigneraie.

— Mais où voulez-vous aller? dit la Rouarie.

— Je quitterai la France, dit Saturnin.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, fit le marquis de Perbruck. Et vous, messieurs, ajouta-t-il, permettez que je vous quitte, permettez que j'aille près de mon fils.

Comme le marquis allait sortir, ils entendirent des voix nombreuses s'approcher de la chambre. Fontevieux alla vivement ouvrir la porte, et aperçut une demi-douzaine de gentilshommes conduits par M. de Champagnolles, qui leur disait :

— M. de la Rouarie va beaucoup mieux, je vous le certifie, je viens de le laisser avec MM. de Paradèze, Perbruck, le jeune comte et Fontevieux.

C'était une fatalité. Il était impossible à Saturnin de se débarrasser de son titre d'emprunt. Cependant le marquis de Perbruck voulut en finir à tout prix, et il allait sans doute faire un éclat, quand M. de Paradèze l'arrêta en lui disant tout bas :

— Songez à ce qui peut se passer tout à l'heure. Vous voyez que chacun accourt pour s'emparer de l'héritage de la Rouarie.

— Vous avez raison, dit Perbruck, je ne leur donnerai pas l'avantage et la joie de mon absence.

Les nouveaux venus entrèrent dans la chambre de la Rouarie; cependant Armand les reçut avec froideur, car il commençait à comprendre d'où venait l'empressement de ces visites.

— On nous a appris votre maladie, lui dirent les nouveaux venus, et nous désirions avoir par nous-mêmes de vos nouvelles.

— Je vous remercie, dit sèchement la Rouarie, mais trop d'empressement est souvent une imprudence. A moins que ce ne soit un acte de dévouement à notre cause, ajouta-t-il amèrement.

On ne lui répondit pas. Il haussa les épaules et ajouta :

— Allez, messieurs, allez, je ne veux point gêner vos conférences.

— Que voulez-vous dire ? reprit la Berillais, l'un de ceux qui venaient d'arriver.

— Je veux dire qu'il est juste, dit dédaigneusement la Rouarie, quand le chef est malade, que les soldats prennent un parti. Allez, messieurs, allez... vous aussi, Fontevieux... et vous, Tinteniac, allez ; ils vous oublieraient peut-être...

On parut hésiter.

— Allez ! reprit la Rouarie d'une voix impérieuse, mais altérée, je désire rester seul avec mademoiselle de Moëllien.

Tous les gentilshommes sortirent et se réunirent aussitôt dans une salle assez éloignée de la chambre de la Rouarie. Saturnin les y suivit ; M. de Paradèze s'en était emparé.

— Eh bien, Taburel, dit la Berillais, vous vous êtes trompé. A la façon dont parle la Rouarie, il semble qu'il ait repris toute sa force et que bientôt...

— Occupez-vous de vos affaires, dit vivement Taburel. Cette liberté de l'esprit, cette force apparente, sont le dernier pronostic de la mort prochaine du marquis. L'excitation qui égarait le cerveau est tombée, grâce à l'abondante saignée que j'ai pratiquée ; mais ce n'a été qu'aux dépens de la force qui pouvait le sauver que j'ai obtenu ce repos. Ce matin, j'espérais le trouver encore agité et fiévreux : j'ai trop présumé de lui. La Rouarie ne s'en doute pas, mais il ne vit déjà plus que dans la moitié de lui-même. J'ai tâté ses pieds, en feignant d'arranger son lit... le froid et l'enflure les ont déjà gagnés... la mort a commencé son œuvre ; elle peut l'achever plus ou moins lentement, mais elle ne reculera pas.

— C'est un affreux malheur, dit M. de Perbruck, mais nous ne devons pas le considérer comme irréparable. La devise de notre monarchie est : Le roi est mort, vive le roi ! La nôtre, à nous qui sommes ses défenseurs, c'est de dire : Un chef périt, qu'un autre le remplace.

— C'est juste, dit la Berillais, mais quel est celui qui va prendre la place de la Rouarie ?

— Demandez, dit le marquis de Perbruck, quel est celui qui oserait la refuser si elle lui était offerte ; et, ajouta-t-il en s'inclinant, voici M. de Champagnolles...

— Moi, dit le vieux gentilhomme, je la refuserais, non point à cause des dangers qui l'accompagnent, mais à cause de la faiblesse de mon âge. Quant à celui qui me l'offre, il y met trop de générosité... En effet, messieurs, ce que nous devons demander au nouveau chef que nous voulons élire, c'est un dévouement inébranlable à notre cause, et aucun de nous n'en a donné des preuves plus éclatantes que M. de Perbruck. Le premier il était près de nos princes exilés. Sa fortune n'a pas été épargnée, et notre trésorier, M. Désilles, vous a appris quels nombreux sacrifices il s'est imposés. Son expérience militaire vous est connue, son influence dans le pays est immense, et s'il faut tout vous dire, il est devenu, grâce à son fils, le nœud nécessaire de notre association.

Saturnin se trouvait donc encore mis en cause malgré lui. Il fit un mouvement d'impatience, et il allait réclamer, lorsque la Châtaigneraie et M. de Paradèze lui imposèrent silence par un signe furtif. M. de Champagnolles continua :

— Vous ne l'ignorez pas, messieurs, la plupart des gentilshommes du pays nantais et de l'Anjou ne se sont joints à l'association bretonne que sur la garantie de M. de Perbruck le père, et sur les actives démarches de son fils. C'est même à celui-ci, vous devez vous le rappeler, que le marquis de la Rouarie a dû d'être confirmé dans la place qu'il s'était choisie parmi nous. Ainsi donc, les nobles Nantais se sont soumis au chef que reconnaissaient MM. de Perbruck, mais ils ne se soumettraient peut-être plus à celui que vous choisiriez en dehors de leurs provinces. La Bretagne a donné son premier chef à l'association, les autres provinces l'ont accepté, c'est à notre tour d'en choisir un.

— C'est juste, dit la Berillais avec sécheresse, mais M. de Perbruck ne représente pas ici l'Anjou.

— Mais je l'y représente, moi, dit M. de Paradèze avec hauteur, et je déclare que j'ai mission de donner les voix de nos provinces à M. de Perbruck le père, ou à son défaut... à...

M. de Paradèze s'arrêta, et la Berillais reprit :

— A son fils, nous le savons.

M. de Perbruck tressaillit, et la Châtaigneraie ne put s'empêcher de sourire. Saturnin était sur les épines.

— Ceci, messieurs, dit M. de Champagnolles, tranche toutes les difficultés. En élisant M. le marquis de Perbruck, vous mettez à la fois à la tête de l'association un homme qui possède toute la confiance de la famille royale, un homme dont l'expérience et la sagesse modéreront les imprudents, et un jeune et brave gentilhomme dont l'ardeur les mènera à tous les dangers. Elire M. de Perbruck, messieurs, c'est récompenser à la fois les services du père à l'étranger, les services du fils en France...

— Oui, sans doute, dit la Berillais avec affectation. Mais nous avons passé à la Fosse-Ingant avant de venir ici, et nous y avons appris de Desilles que le jeune comte, soit qu'il désespérât de notre cause, soit qu'il ne fût pas content de la place qui lui avait été faite, lui avait laissé entrevoir que peut-être il quitterait bientôt la France, et en ce cas...

M. de Perbruck tourna un regard désespéré du côté de Saturnin qui se taisait et semblait plus que fatigué du rôle qui lui fallait jouer.

— Est-ce vrai, comte, lui dit M. de Champagnolles, voulez-vous nous abandonner ? sont-ce là vos intentions ?

Saturnin ne répondit pas.

— Parlez, lui dirent à la fois tous ceux pour qui il était le comte de Perbruck.

Saturnin hésita encore.

— Parlez donc, mon fils, dit M. de Perbruck d'une voix presque éteinte.

Saturnin le regarda d'un air stupéfait. M. de Paradèze prévit le danger de la moindre exclamation, et lui dit avec intention :

— M. de la Berillais avait-il raison ? N'êtes vous pas content de la position qu'on vous a faite ?... En effet, héritier d'une grande fortune et d'un grand nom, vous avez peut-être trouvé que vous n'étiez pas suffisamment récompensé des efforts que vous aviez faits... Mais aujourd'hui tout a changé de face, celui qui vous reléguait dans une position

subalterne, n'est plus ou est bien près de mourir. Rien ne peut plus faire obstacle à votre juste ambition... Ne voulez-vous pas aider votre père dans sa glorieuse et périlleuse mission ? Il y va de l'honneur de son nom, du vôtre...

— Voulez-vous m'abandonner ? dit le marquis de Perbruck d'une voix défaillante.

La Châtaigneraie dit tout bas à Saturnin :

— Acceptez.

— Non, monsieur, je ne vous abandonnerai pas, dit gravement Saturnin. Jusqu'au jour où la mort me frappera, ou bien jusqu'au jour où votre cause aura triomphé, je serai avec vous... Après cela...

— Vous retournerez, si vous voulez, dans la retraite où vous êtes resté si longtemps, dit le marquis de Perbruck.

Saturnin répondit par un sourire dédaigneux. La Châtaigneraie, indigné de l'implacable ingratitude du marquis, s'écria :

— Non, en paix comme en guerre, triomphants ou vaincus, la place du comte de Perbruck est à côté de nous. S'il veut nous quitter, qu'il nous quitte à l'instant même ; s'il se consacre à notre cause, il faut que ceux qui peuvent l'en récompenser lui assurent qu'il n'aura pas seulement travaillé pour l'ambition des autres.

En parlant ainsi, la Châtaigneraie regardait M. de Perbruck le père.

— S'il en est ainsi, dit Saturnin, je dois me retirer.

Cette réponse jeta un trouble étrange dans l'assemblée... M. de Paradèze parlait bas à M. de Perbruck, pendant que la Berillais et les autres gentilshommes bretons se disaient entre eux que si le comte se retirait, chacun restait le maître d'agir à sa guise.

— Mais c'est dissoudre l'association, dit tout bas Fontevieux à la Châtaigneraie.

— Prenez-vous-en à M. de Perbruck, repartit de même la Châtaigneraie ; il veut absolument que ce garçon fasse sa fortune, et il prétend ensuite le chasser comme un laquais.

Au milieu de ce tumulte, on entendit une voix qui appelait dans le jardin.

Fontevieux courut à la fenêtre.

— C'est Marguerite, dit-il tout bas à la Châtaigneraie.

— Eh bien, reprit celui-ci, faites-la entrer, il faut que tout cela finisse, puisque M. de Perbruck ne se décide à rien.

Fontevieux alla ouvrir une porte qui de la salle basse ouvrait sur le jardin. Marguerite entra rapidement... Elle vit le marquis de Perbruck et courut à lui...

— Monsieur le marquis, lui dit-elle sans prendre garde à ceux qui l'entouraient, votre fils...

— Eh bien? dit le marquis.

— Votre fils est mort, dit Marguerite en tombant, épuisée qu'elle était par la fatigue.

— Mort! s'écrièrent la plupart des gentilshommes.

M. de Perbruck était pâle.

— Mort! répéta la Bérillais en s'approchant du marquis; mais quel est donc ce jeune homme?

— Cette fille est folle! s'écria violemment M. de Perbruck, voilà mon fils, ajouta-t-il en montrant Saturnin.

— Ah! fit Marguerite en regardant Saturnin.

— Taisez-vous, lui dit tout bas M. de Paradèze.

— C'est juste! murmura-t-elle en baissant la tête, c'était là la dernière volonté de Césaire.

Aussitôt, M. de Perbruck s'avança vers Saturnin.

— Eh bien, mon fils, lui dit-il... eh bien, monsieur le comte, êtes-vous toujours dans l'intention de quitter notre cause?... Voyez ce que vos hésitations ont déjà produit de troubles.

— Votre père a raison, dit M. de Paradèze, voulez-vous rester avec nous?

— Eh bien! soit, messieurs, dit Saturnin avec éclat. Mais je vous demande à tous, de vous rappeler un jour chacun des mots qui a été prononcé dans cette enceinte. Je réclamerai ce souvenir de vous, si jamais j'en ai besoin; puis-je compter sur votre témoignage?

— Assurément, lui répondit-on de tous côtés.

— Eh bien! donc, maintenant, reprit Saturnin, le comte de Perbruck est avec vous jusqu'à la mort.

— Nous y comptons...

Décidément Saturnin était tout à fait devenu le comte de Perbruck.

— Ceci lève toutes les difficultés, dit M. de Paradèze,

et nous pouvons déclarer que M. de Perbruck est notre chef.

— Pas encore, dit une voix sépulcrale.

C'était la Rouarie qui paraissait appuyé sur Thérèse.

XIX

La Rouarîe, chancelant, mais l'œil encore brûlaut de vie et de résolution, s'avança jusqu'au milieu de la réunion et continua d'une voix vibrante :

— Vous vous hâtez trop, messieurs, je ne suis pas encore dans la tombe.

Chacun se recula devant cette apparition terrible, mais déjà tous les sinistres symtômes de la mort étaient répandus sur les traits de la Rouarie.

— Dans une entreprise comme la nôtre, dit M. de Perbruck avec assurance, la prévoyance est une nécessité impérieuse.

— Suis-je donc au pouvoir de mes ennemis ? suis-je donc sur les marches de l'échafaud, que cette nécessité soit si impérieuse ? s'écria le marquis.

Malgré tous ses efforts, la Rouarie, que Thérèse portait plutôt qu'elle ne le soutenait, sentit ses genoux fléchir, et il tomba sur un siége.

A ce moment, Marguerite prit la parole et dit :

— Non, vous n'êtes pas encore au pouvoir de vos ennemis, mais je crains qu'ils ne soient sur votre trace, car en route j'ai rencontré un homme que je connais pour un républicain forcené. Il était déguisé en paysan. Vous le connaissez aussi, marquis de Perbruck : c'est cet homme qui était dans la maison de Mathurin Fichet le jour où je vous ai sauvé.

— D'où savez-vous qu'il est venu ici ?

— En sortant de la chaumière où j'ai laissé... (elle s'arrêta, essuya quelques larmes, et reprit :) où j'ai laissé celui qui n'est plus, j'ai passé près de la brigade de gendarmerie qui est à Liffré. Un gendarme était à cheval. Le paysan lui disait :

« — Il faut que Morillon soit ici aujourd'hui même.

» — La Rouarie est donc à la Guyomarais ? a répondu le gendarme.

» — Oui, a répondu Guillaume Poiré, il y est, et bon nombre de ses complices avec lui. »

Le gendarme est parti, et moi je suis accouru pour vous prévenir.

Cette nouvelle jeta un moment de stupeur dans l'assemblée.

— Mais qui peut nous avoir trahis? dit Therèse.

— Ah ! s'écria Fontevieux, c'est sans doute ce misérable jardinier que j'ai vu hier ici ; il faut que je le sache.

Fontevieux courut chez Périn.

— Le nom de l'homme que tu avais pris à ton service ?

— Guillaume Poiré.

— Il est ici ?

— Dame, non, repartit niaisement le paysan. Après la course qu'il a vue cette nuit, il a prétendu comme ça qu'il ne pouvait rester dans une maison où il revient...

— Et il est parti ?

— De la nuit passée.

Fontevieux jeta une exclamation de fureur et rentra dans la salle.

— Messieurs, il n'en faut plus douter, notre retraite est découverte ; il faut en chercher une autre.

Pendant tout ce temps, la Rouarie, enveloppé d'une longue robe de chambre, était resté sur le fauteuil où il était tombé. Tuffin son neveu, Tinteniac, Thérèse, lui faisaient respirer des vinaigres puissants, mais c'est à peine s'ils obtenaient quelques tressaillements de ce corps inerte.

Ce que n'avaient pu les astringents les plus puissants, la nouvelle apportée par Fontevieux l'opéra : La Rouarie se leva tout à coup.

— Eh bien, messieurs, puisqu'il faut fuir encore, dit-il,

suivez-moi. Je sais des retraites inaccessibles. Allons, mon cheval... partons.

Il fit quelques pas et chancela. On le regardait dans une sombre stupeur.

— Mais suivez-moi donc ! dit-il en faisant un nouvel effort.

Mais il ne put avancer, et il fût tombé si Thérèse et Fontevieux ne l'eussent soutenu. Le malheureux porta autour de lui un regard désespéré. L'attitude morne de tous ceux qui l'entouraient sembla le frapper pour la première fois.

— Taburel ! Taburel ! s'écria-t-il tout à coup, sois vrai, dis-moi, faut-il mourir ?... suis-je perdu ?...

— Eh bien ! dit Taburel d'un ton résolu, si vous avez encore quelques ordres à donner, hâtez-vous, car la mort vient.

— La mort ! quoi ! la mort ! la mort !... s'écria la Rouarie avec une rage indicible. Mourir ! mourir !... répéta-t-il avec des sanglots déchirants. Pas encore... non... pas avant d'avoir vu le triomphe de notre cause... Fou que j'étais, d'attendre !... un autre sauvera la France, un autre aura ma gloire !... Non, non, cela ne sera pas. Sonnez le tocsin, reprit-il d'une voix haletante et en se débattant entre les bras de Thérèse..... battez le tambour..... Commençons..... commençons... Aux armes !... aux armes !... Je ne suis point mort, je ne mourrai pas !

Il s'échappa des mains qui le tenaient et parvint à se tenir debout ; il parcourut la chambre et avait la tête haute, l'œil étincelant d'un feu vitreux, la voix rauque, mais puissante.

— Vous, la Berillais, dit-il, vous guiderez vos soldats par Vannes et la Roche-Bernard. Vous, Perbruck, prenez d'abord Machecoul, c'est la tête de Nantes. Vous, Paradèze, vous irez... vous irez...

Tout à coup il trébucha et tomba à genoux. A ce moment un sourire convulsif erra sur ses lèvres livides ; il leva au ciel ses yeux, d'où coulèrent quelques larmes de rage, et il s'écria :

— Mon Dieu ! en me tuant vous désertez votre cause et celle des rois, vos représentants sur la terre.

— Oh !... ne blasphème pas ! lui dit Thérèse.

— Et maintenant, reprit la Rouarie avec un râle affreux... que les bourreaux triomphent ! que prêtres et nobles périssent

tous ! que la France soit effacée du livre des nations !.. Voilà mon dernier vœu... Malédiction sur vous, Seigneur !...

— Silence ! s'écria Thérèse en voulant l'arrêter.

Il la repoussa.

— Et vous, lui dit la Rouarie, soyez heureuse, vous attendiez cet heureux événement. Où est donc votre Georges adoré ?... Ah ! le voilà,.. Je te la laisse, Fontevieux... Tiens !.. tiens !... prends-la !

Tout le monde restait silencieux et désespéré.

— Il est fou, dit la Châtaigneraie.

Ce mot fut comme un coup de foudre dans ce transport frénétique. Le malheureux tressaillit; il porta autour de lui un regard sombre. Il y eut un moment de silence solennel. La Rouarie appela d'un geste Tinteniac près de lui et se releva une fois encore. Il alla droit à la Châtaigneraie, qui resta immobile devant lui.

— Donnez-moi votre main, la Châtaigneraie. Oui, je viens d'être fou... mais... je ne le suis plus... Or, venez tous là et écoutez-moi bien. Ne vous hâtez pas... l'instant favorable viendra. Je vous le dis... attendez-le, mais alors, levez-vous tous à la fois... et point de mollesse, point de désaccord. Emparez-vous des principales villes... marchez à la fois sur Rennes, sur Nantes, sur Angers. Mais pour en arriver là, n'oubliez pas que vous n'avez pas affaire à des soldats qui savent que leur devoir est de couvrir leurs officiers... Soyez toujours les premiers à l'attaque... marchez au feu en avant de vos braves paysans ; mais une fois vainqueurs, laissez-les à leur colère : point de merci, point de pitié pour les vaincus... frappez ! frappez sans cesse !... habituez vos hommes des champs à l'ivresse de la poudre et du sang ! faites qu'ils ne puissent jamais compter sur une réconciliation avec nos ennemis, et bientôt la France entière se lèvera à notre exemple... La sainte cause de la royauté triomphera... et... et ..

Une suffocation horrible arrêta les paroles de la Rouarie.

— Alors, s'écria-t-il en reprenant soudainement sa rage et son désespoir... alors je serai mort !... Oh ! malédiction sur Dieu !

Ce fut son dernier mot ; tout aussitôt il tomba dans d'af-

freuses convultions, écumant, râlant, poussant d'affreux gémissements.

Thérèse à genoux près de lui tenta de le relever.

— C'est inutile, dit Taburel, c'est le dernier effort de cette nature de fer.

— Du moins, dit la Châtaigneraie, nos ennemis ne le prendront pas vivant.

— La Châtaigneraie nous rappelle, dit M. de Paradèze, que ce château peut être envahi à chaque instant.

— Tout secours est donc inutile? fit la Berillais.

— Inutile, repartit Taburel.

— En ce cas, reprit M. de Perbruck, notre présence n'est plus utile ici. A Nantes, messieurs, dit-il à Paradèze et à la Châtaigneraie.

— Ne voulez-vous pas aller voir au moins le cadavre de celui que vous appeliez votre fils? lui dit tout bas Marguerite.

Le marquis détourna la tête et dit à Saturnin :

— Suivez-moi, Césaire.

— Jusqu'à ce que le marquis de la Rouarie soit mort, dit Saturnin, c'est mon chef; j'attendrai qu'il ait rendu le dernier soupir.

La plupart sortirent. M. de Perbruck, qui avait obtenu de Saturnin tout ce qu'il en voulait, ne le pressa pas davantage. Marguerite s'échappa de son côté.

— Ne venez-vous point, madame? dit la Châtaigneraie à Thérèse.

— Il mourrait donc là, seul?

— Vous avez raison, reprit la Châtaigneraie, je reste aussi.

Taburel s'était trompé, les convulsions de la Rouarie se calmèrent, il jeta autour de lui un regard désespéré.

— Ah! dit-il, ils sont partis... toi seule est restée... Et ceux-là, ajouta-t-il d'une voix éteinte, qui sont-ils?

— La Châtaigneraie... le comte de Perbruck.

— Oui, oui, deux nobles cœurs; et Fontevieux?

— Me voilà, dit le jeune homme en s'approchant.

La Rouarie prit la main de Thérèse et celle de Georges, et dit à travers les dernières expirations d'un souffle haletant :

— A bientôt!... à bientôt!

Ses lèvres tressaillirent, une écume sanglante sortit de sa bouche et il tomba mort.

Il y eut un moment de morne silence dans la maison, pendant qu'on entendait s'éteindre au loin le galop des cavaliers qui fuyaient le danger dont Marguerite les avait avertis.

On releva la Rouarie et on le transporta sur son lit.

— Monsieur de Perbruck et vous, monsieur de la Châtaigneraie, dit Thérèse, il vous reste une importante mission à remplir.

Elle tira la valise qu'elle avait replacée entre les matelas.

— Vous irez porter ces papiers à la Fosse-Ingant, leur dit-elle ; vous remettrez aussi cet argent à Desilles... Il sait ce qu'il doit faire des uns et de l'autre.

— Ne voulez-vous pas nous suivre ?

— Non, dit Thérèse, il me reste un dernier devoir à remplir.

— Ne pourrons-nous vous y aider ? dit Saturnin.

— J'y suffirai seule.

— Me refuserez-vous aussi ? dit Fontevieux.

Thérèse parut ne pas l'avoir entendu.

— La nuit qui vient, dit-elle à Saturnin, protégera votre marche. Songez que vous portez avec vous tous les secrets de notre association. La Rouarie est mort ; mais son œuvre s'élèvera sur sa tombe comme un laurier. Hâtez-vous, on peut surprendre cette maison.

— Pourquoi donc y restez-vous ?

— Ce n'est qu'une tête qu'ils prendraient ; ce serait notre vengeance à tous dont ils s'empareraient avec ces papiers. Partez... partez.

Il fallut obéir.

— Où nous reverrons-nous ? dit la Châtaigneraie.

— A la Fosse-Ingant... après-demain, j'y serai, si je suis libre.

La Châtaigneraie et Saturnin, devenu tout à fait le comte de Perbruck, s'éloignèrent aussitôt. Fontevieux et Thérèse restèrent seuls en présence du cadavre de la Rouarie.

— L'as-tu entendu, Georges ? dit Thérèse.

— Oui, reprit Fontevieux, il nous a dit : A bientôt.

— L'esprit des mourants voit dans l'avenir, reprit Thérèse d'une voix triste. Oui, la Rouarie, à bientôt ! et lors-

que nous reparaîtrons devant toi... tu sauras que nous étions innocents tous deux, malgré l'amour fatal que tu avais deviné. Tu sauras que ni l'un ni l'autre nous ne t'avons trahi, et que nous n'avons manqué à aucun des serments que nous t'avions faits.

— Ni à aucun des devoirs qu'un ami doit à son ami, dit Fontevieux. Ensevelissez ce corps, Thérèse, dit Georges ; je vais préparer sa tombe.

Un moment après, Fontevieux, seul et armé d'une bêche, creusait une fosse sous un chêne du bois voisin.

Dans l'ombre de cette forêt, un homme suivait avec attention tous les mouvements de Fontevieux : c'était Guillaume Poiré.

Le travail fut long et pénible pour le jeune gentilhomme, l'attente pleine de terreur pour le misérable espion. Enfin, et lorsque la nuit était déjà très-avancée, Fontevieux quitta la fosse qu'il avait achevé de creuser, et retourna vers la maison. Il arriva jusqu'à la chambre où gisait la Rouarie, et trouva Thérèse à genoux et priant au pied du lit.

— Est-ce fait ? lui dit-elle après un moment de silence.

— C'est fait, répondit Fontevieux.

— Allons, dit-elle.

Ils prirent le corps sur le lit, mais à peine l'avaient-ils transporté hors de la chambre, que les forces de Thérèse succombèrent sous le fardeau. Le corps de la Rouarie lui échappa et fit un bruit froid et flasque en tombant sur le carreau de la salle basse. Thérèse tressaillit comme si elle venait de commettre une profanation.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle avec effort, me refuserez-vous la force que vous accordez à d'autres ?

Elle se rappelait Marguerite traînant l'infortuné Césaire.

— Je vair aller chercher le jardinier, lui dit Fontevieux, car l'endroit que j'ai choisi pour déposer le corps de la Rouarie est encore loin d'ici.

— Non, dit Thérèse, personne ne doit être dans le secret de la tombe de celui qui n'est plus ; ses ennemis insulteraient à sa dépouille s'ils pouvaient s'en emparer. Nous lui devons ce dernier effort.

Ils prirent ensemble l'inerte cadavre ; ils parvinrent à grand'peine à le sortir de la maison, et cette fois encore

Thérèse ne put suffire à ce pesant fardeau, et le cadavre retomba sur la terre humide du jardin.

— Vous avez entendu le récit de Marguerite, dit alors Thérèse ; il faut faire, pour la Rouarie mort, ce qu'elle a fait pour son amant vivant.

Fontevieux obéit; il se rendit du côté des écuries et parvint à découvrir une de ces brouettes à civière sur lesquelles on roule le fourrage ; il la ramena. Ils voulurent y asseoir le corps de la Rouarie ; mais comme cette espèce de brouette n'avait pas de côtés, le corps de la Rouarie s'inclina au premier mouvement et fut sur le point de tomber. Il fallut alors se décider à le coucher en travers de la civière. Cela fait, Fontevieux prit la brouette et commença à la pousser dans la direction du bois. Les jambes pendaient d'un côté, la tête de l'autre ; le linceul dont Thérèse avait enveloppé le cadavre se déchirait aux ronces du chemin. C'était quelque chose de lugubre et d'effrayant que cette marche silencieuse à travers la nuit. Ils arrivèrent ainsi au bord de la fosse.

Ce respect que l'on doit aux morts, et qui semble supposer qu'ils sentent encore la manière dont on les traite, fait que dans les cérémonies funèbres on descend avec précaution les cercueils dans la tombe à laquelle on les confie. S'il arrive quelquefois qu'une corde s'échappe et que la bière aille se heurter avec un bruit sourd aux angles de la fosse, ce bruit retentit dans les cœurs et les serre d'un effroi et d'une douleur pénibles.

Quand Fontevieux et Thérèse furent arrivés au bord du trou profond préparé pour la Rouarie, ils s'arrêtèrent et restèrent un moment à se contempler tristement; en effet, ils ne pouvaient à eux deux descendre le corps dans cette fosse profonde ; il fallait pour ainsi dire l'y jeter. Ils le comprirent tous les deux sans s'être parlé, car Thérèse dit à Georges :

— Non, non, pas ainsi.

Alors ils couchèrent le corps sur le bord de la fosse, et Fontevieux y descendit. Thérèse poussa doucement le corps du côté de la tête, et Georges le soutint sur ses bras ; puis Thérèse essaya de faire glisser les pieds ; mais à peine eurent-ils perdu le point d'appui qu'ils avaient sur la terre, que le corps roula tout à coup, s'abattit avec un bruit sourd et

entraîna Fontevieux, qui tomba à genoux sous ce poids inattendu.

— Georges! Georges! s'écria Thérèse d'une voix épouvantée.

Il lui avait semblé que la Rouarie avait entraîné Fontevieux dans sa tombe, comme la statue du commandeur précipite dans la sienne don Juan, le terrible impénitent.

— Ce n'est rien, répondit Georges d'une voix presque éteinte; car lui-même avait éprouvé la terreur qui avait glacé le cœur de Thérèse, car la même pensée lui était venue.

Il sortit rapidement de la fosse, et, comme si l'aspect de ce cadavre l'eût épouvanté, il rejeta avec précipitation la terre déposée sur le bord de la tombe.

Pendant tout ce temps, Guillaume Poîré était à deux pas, couché parmi les ronces, regardant d'un œil de tigre, écoutant d'une oreille avide.

Le labeur fut encore long et l'attente fut encore plus épouvantée, car déjà le jour commençait à poindre, triste et lugubre, et l'on pouvait apercevoir peut-être l'espion.

— Et maintenant, dit Fontevieux quand il eut répandu la dernière pelletée de terre, où allons-nous?

— Maintenant, dit Thérèse, à la Fosse-Ingant, ils doivent être arrivés, et les papiers sont sans doute en sûreté.

— Leur avez-vous donc confié, dit Fontevieux, la liste de tous les conjurés?

Thérèse regarda Fontevieux, mais après un moment de silence elle répondit :

— S'ils ont suivi les conventions faites entre nous, les papiers doivent être enterrés dans un endroit secret, jusqu'au jour où ils pourront nous être nécessaires.

— Partons donc, reprit Georges; n'oublions pas que cette maison a été dénoncée aux républicains et qu'elle sera bientôt envahie.

— Eh bien! dit Thérèse, allez préparer les chevaux, je suis à vous dans quelques minutes.

Elle se mit à genoux et commença une prière. Fontevieux resta un instant immobile de l'autre côté de la tombe, et dit enfin d'une voix pleine de larmes :

— Adieu, la Rouarie, ma vie entière a été à toi; elle ap-

partient maintenant à ta mémoire et à ceux que tu as aimés.

Thérèse continua de prier pendant que Fontevieux s'éloignait; lorsqu'il eut complétement disparu, elle se releva, et tendant la main au-dessus de la tombe fermée, elle dit à haute voix :

— Je te jure de n'être à lui que le jour où la cause pour laquelle tu es mort aura triomphé.

A son tour elle quitta ce bois où venait d'être déposé furtivement le corps d'un homme que Dieu avait fait à la taille de ceux qui remuent le monde.

Quelques minutes après, tous deux prenaient rapidement le chemin de la Fosse-Ingant, et Guillaume Poiré s'écriait :

— Mais que fait donc ce fameux Morillon? Il y a dix heures qu'il pourrait être ici.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

